

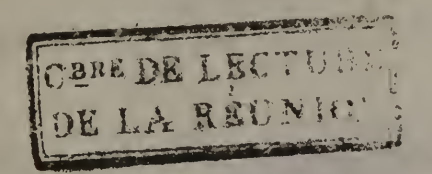
TRAITÉ
DE LA CULTURE
DU NOPAL,
ET DE L'EDUCATION
DE LA COCHENILLE

Dans les Colonies Françaiſes de l'Amérique ;

PRÉCÉDÉ D'UN

VOYAGE A GUAXACA.

PREMIERE PARTIE.



TRAITÉ
DE LA CULTURE
DU NOPAL,
ET DE L'ÉDUCATION
DE LA COCHENILLE

Dans les Colonies Françaiſes de l'Amérique;

PRÉCÉDÉ D'UN

VOYAGE A GUAXACA,

PAR M. THIERY DE MENONVILLE, Avocat en Parlement; Botaniſte de Sa Majeſté Très-Chrétienne.

Auquel on a ajouté une Préface, des Notes & des Obſervations relatives à la culture de la Cochenille, avec des figures coloriées.

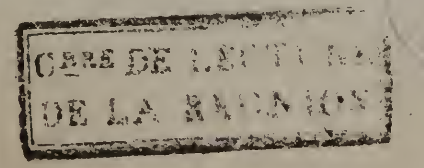
LE tout recueilli & publié par le Cercle des Philadelphes établi au Cap-Français, iſle & côte St. Domingue.

AU CAP-FRANÇAIS,
Chez la veuve HERBAULT, Libraire de Monſeigneur le Général, & du Cercle des Philadelphes.

à PARIS,
Chez DELALAIN, le jeune, Libraire, rue St. Jacques;

& à BORDEAUX,
Chez BERGERET, Libraire, rue de la Chapelle St. Jean.

MDCCLXXXVII.



SOUSCRIPTION

PROPOSÉE par le Cercle des Philadelphes, pour l'Édition des Ouvrages de feu M. THIERY DE MENONVILLE, *Botaniste breveté du Roi, à Saint-Domingue, sur la culture du Nopal & de la Cochenille dans les Colonies françoises de l'Amérique.*

LES Instituteurs du Cercle des Philadelphes se sont proposé, en se réunissant, de conférer sur la Physique, l'Agriculture, la Médecine & l'Histoire naturelle. (1)

Leur but a été de former un dépôt de toutes les observations, mémoires, traités sur tous les objets qui intéressent la Colonie de Saint-Domingue.

Ils ont cherché à se lier avec toutes les personnes qui pouvoient, par leur zèle & par leurs connoissances, les aider dans l'exécution de leur projet.

Une noble émulation a secondé leurs vues; le Cercle a déjà rassemblé une quantité de mémoires intéressans, qui, sans cet établissement, auroient sans doute été perdus, ou seroient devenus la

(1) Voyez le prospectus de cette Société, son programme & ses statuts.

pâture des insectes ; il s'occupe à les rendre dignes d'être présentés au Public.

Le Cercle avoit été assez heureux pour récouvrer le manuscrit original de M. THIERY, sur la culture du Nopal & l'éducation de la Cochenille ; il vient de se procurer un manuscrit (1) contenant son Voyage au Mexique : ce recueil forme un ouvrage complet, qui doit faire connoître l'importance de la culture de la Cochenille, & les procédés qui conviennent à cette culture.

Le cercle ne s'est point empressé d'annoncer qu'il possédoit cet ouvrage précieux, parce qu'il vouloit constater la justesse & l'exactitude des observations du savant Botaniste françois, & s'assurer si la culture de la cochenille réussiroit au Cap, comme elle avoit réussi au Port-au-Prince, sous sa direction.

Plusieurs Membres ont été nommés pour cultiver le Nopal cochenillifère, & suivre l'éducation de la Cochenille ; le succès a passé leurs espérances, & deux récoltes (2) faites en moins de

---

(1) Il en a obligation aux soins de M. D'ANGERVILLE, son associé.

(2) Une de ces récoltes a été faite en présence de M. le chevalier de BRAS, capitaine des vaisseaux de Sa Majesté ; de M. le comte D'AGOU, lieutenant de vaisseau ; de M. de TOUZARD, lieutenant-colonel du régiment du Cap ; de M. de MALOUETTE, commissaire de la marine, & de plusieurs

cinq mois, confirment les procédés établis par M. Thiery, & ſuffiſent pour encourager les Colons à adopter cette riche branche de commerce & de culture.

Mais ce n'étoit point aſſez pour le Cercle des Philadelphes, d'avoir répété & conſtaté les expériences & les obſervations de M. Thiery; il a cru que l'utilité publique exigeoit qu'il fît connoître un ouvrage intéreſſant pour la Colonie, & curieux pour les Naturaliſtes, qui déſirent depuis long-temps des détails & des renſeignemens ſur la Cochenille.

Après avoir rédigé l'ouvrage de M. Thiery, le Cercle a cru devoir ajouter les obſervations qui lui ont été fournies par les Membres chargés de la culture du Nopal & de la Cochenille. Il y joindra des planches qui repréſenteront : 1°. pluſieurs eſpèces de Cactes : 2°. la Cochenille dans les différentes époques de ſon exiſtence.

Les Souſcripteurs ſont aſſurés que l'ouvrage leur ſera livré avant la fin de l'année prochaine. La Société s'engage à leur fournir avec le traité relié, qui formera un volume in-8°., des plants du Nopal & de la graine de Cochenille.

---

officiers de la marine : le Cercle a envoyé un échantillon de cette récolte à MM. les adminiſtrateurs, & il a reçu une réponſe faite pour encourager ſon zèle, & l'indemniſer des ſacrifices qu'il fait pour ſe rendre utile.

Le prix de la ſouſcription ſera de trente-trois livres, argent des Colonies.

On ſouſcrira chez M. PRÉVOST, ſecrétaire perpétuel du Cercle.

Le nom de MM. les Souſcripteurs ſera inſcrit à la tête de l'ouvrage par ordre alphabétique.

En publiant ce traité, qui manquoit à la botanique & au Nouveau-Monde, le Cercle offre non-ſeulement à la Colonie les moyens d'augmenter le nombre de ſes cultures; mais il croit préſenter une nouvelle branche de commerce, qui peut être auſſi utile à la Colonie qu'à l'Etat: il ne fait en cela que ſuivre les vues (1) du Miniſtre éclairé qui gouverne les Colonies, & celles du Monarque bienfaiſant qui fait ſon bonheur de celui de ſes peuples.

---

(1) Voyez le proſpectus du Cercle.

LISTE

De MM. les Souscripteurs à l'Ouvrage de feu M. THIERY DE MENONVILLE, *Botaniste bréveté du Roi à St. Domingue.*

MM.

A

ARTAUD, entrepreneur des bâtimens du Roi, au Cap.
AUVRAI, négociant au Cap. *pour 3 exemplaires.*
AUDIGER (GUILLAUME), habitant au port de Paix.
ANDRAU (THOMAS), habitant au même lieu.

B

BONGARDS, (le président de) ancien intendant de Saint-Domingue.
BERTRAND DE St. OUENS, commissaire bréveté du Roi pour les arrosemens de Lartibonite, associé colonial du Cercle.
BERTRAND DU PLATTON, habitant à Lartibonite.
BOURON, conseiller au conseil-supérieur du Cap.
BOUVIER, apothicaire du Roi au Port-au-Prince.
BEAUCLAIR, maître en chirurgie.
BATTARD, habitant.
BLANC, négociant au Cap.
BARILLON, négociant au même lieu.
BALLAI, chirurgien du Roi au port de Paix.
BUSSON, juge du siége royal du Cap.

C

CONSTARD, (de) colonel d'infanterie, commandant en second de la partie du Sud, & commandant général par *interim.*
CHEVALIER LA MARTRE, négociant au Cap.
CELORON, capitaine au régiment du Cap.

CHAMBRE D'AGRICULTURE.

MM.

COKBURNE (de) chevalier de St. Louis.

BELIN DE VILLENEUVE, habitant au Limbé, aſſocié colonial du Cercle.

DU PETIT HOUARS, chevalier de St. Louis, habitant au Limbé.

BARRÉ DE St. VENANT, membre du Cercle.

ODELUCQ, membre du Cercle.

JUMELIN DUCATEL, habitant à Maribaroux.

DE LA COMBE, chevalier de St. Louis.

LABORIE, avocat, ſecrétaire de la chambre.

CARLES, avocat au conſeil ſupérieur du Cap.

CASTILLON, chirurgien-major conſultant du Roi.

CHAMBLAIN, directeur de la poſte aux lettres du Cap.

CAMUZAT DE MAUROI, négociant au Cap.

CASENAVE, demeurant au Cap.

COUSTANT, procureur du roi au Fort-Dauphin.

CORBIERE, (de la) rédacteur des feuilles caraïbes à la Guadeloupe.

CASA MAJOR, notaire au Cap.

CROUSEILLES, négociant au Cap.

CADOUCHE, (de) habitant au quartier Morin.

CAIROU, chevalier de l'ordre royal & militaire de St. Louis, commandant les milices au Cap.

CHABERT, habitant à Jacquery.

CAZARETTE, chirurgien au Cap.

CHAMBRE du Commerce.

D

DUGRÉS, (feu M.) chevalier de l'ordre royal & militaire de St. Louis, lieutenant de roi & commandant par *interim* au Cap, aſſocié honoraire du Cercle.

DUBRI, chirurgien-major, inſpecteur des eaux de Boynes.

DODEWAL, habitant au Grand-Baſſin.

DARMAUDIN, maitre en chirurgie.

MM.

DUSTON, habitant à la Petite-Anſe.

DAUSSIGNÉ (le marquis.)

DELAIR, négociant au Cap.

DEVEZE, maître en chirurgie.

DODAL, chirurgien au Cap.

DEFAY, (la dame) habitante à la Grande-Rivière.

DUCATET, apothicaire, membre du Cercle au Cap.

DUMONT D'ENTRAGUES, apothicaire.

DUFOUR, aide-major au régiment du Cap.

DUGRAVIER, procureur de l'habitation Choiſeuil à la Petite-Anſe.

DENIS & DALLEST, négociants au Cap.

DALCOURT DE BELZUM, conſeiller honoraire au conſeil ſupérieur du Cap.

DUPONT DEGAUT, habitant à Maribaroux.

DORLIC, habitant au même lieu.

DURANTON, écrivain principal, faiſant fonction de commiſſaire au Fort-Dauphin.

DESCHAMPS, avocat & ſubſtitut de M. le procureur-général du Roi au conſeil ſupérieur du Cap.

DEBION, habitant au Port-de-Paix.

DELAHAYE, (l'abbé) curé au Dondon, aſſocié colonial du Cercle.

D'INGRANDE, (le comte) habitant au fond des negres, aſſocié colonial du Cercle.

F

FONTANGE, (de) chevalier de l'ordre royal & militaire de St. Louis, de la ſociété militaire de Cincinnatus, & commandant de la partie oueſt de St. Domingue.

FOULQUIER (de) intendant à la Martinique.

Pour 25 Exemplaires.

FAYOLLE, (de) ordonnateur au Cap.

FRANÇOIS DE NEUF-CHATEAU, procureur - général au conſeil ſupérieur du Cap, membre de pluſieurs académies & aſſocié honoraire du Cercle.

FOURNEAU, négociant au Cap.

FERRIER, médecin à Maribaroux.

MM.

FITTON, négociant au Cap.

FLAVILLE, (de) chevalier de St. Louis, habitant à la Cul.

G

GRECOURT, (de) premier avocat général au parlement de Rouen.

GEANTY, avocat au confeil fupérieur du Cap.

GOMBAUT, négociant au Cap.

GENTON, DE BARSAC.

GAUCHÉ, docteur en médecine, affocié colonial du Cercle, habitant au Port-de-Paix.

GOURGUES, habitant à Maribaroux.

H

HERAUD, habitant au morne du Cap.

HAY, habitant à Jacquezy.

HEUNICLE, faifant fonction de commiffaire au Port-de-Paix.

J

JAHAN, au Cap.

L

LA SALLE (de) GREFFIER en chef du confeil-fupérieur du Cap.

LE BEUGNET, négociant au Cap.

LAFOND, maître en chirurgie.

LORMIER LAGRAVE, habitant à Maribaroux.

LALANNE FRERES, négociants au Cap.

LAFAUCHERIE, négociant au Cap.

LEFEVRE DUFRESNE, négociant au même lieu.

LAMOTTE, habitant à Limonade.

LE GRAS, lieutenant des maréchaux de France, habitant au Fort-Dauphin.

LAPOLLE, artifte vétérinaire, Breveté du Roi.

LIBAUT DE LA BAROSSIERE, habitant à Maribaroux.

LA ROQUE, habitant.

LA BIE, Chirurgien major à la Louifiane.

LAFITTE, maître en chirurgie.

MM.

LAFITTE BAUDY, maître en chirurgie.

LIBER, chirurgien dentiſte au Cap.

LANDAI, habitant au Port-Margot.

LOUIS, habitant aux Gonaïves.

LA BROQUERE, habitant dans le Morne du Cap.

M

MARBOIS, (de) intendant des Isles Françoiſes de l'Amérique ſous le vent.

MALOUET DALIBERT, commiſſaire de la marine au Cap.

MEUNIER, notaire de l'intendance au Cap.

MACQUER, négociant au Cap.

MOZARD, rédacteur des feuilles américaines au Port-au-Prince.

MILLOT, habitant à la petite-Anſe, membre du Cercle, 2 *exemplaires.*

MANGIN, habitant à la Petite-Anſe.

MANSUI, chevalier de St. Louis, capitaine d'infanterie.

MAULEVRIER, (marquis de) capitaine de dragons, habitant aux . . . . .

MILLOT & compagnie, négociants au Cap.

MOREAU de St. Mery, conſeiller au conſeil-ſupérieur du Cap.

MOUROL, habitant.

MARGAILLAN, apothicaire au Cap.

MERDIER SERAPHIN (le R. Père) ſupérieur de la maiſon de charité au Cap.

MARSAN, habitant au Cap.

N

NICOLEAU, négociant au Cap.

O

ODELUCQ JEUNE, habitant à la Petite-Anſe.

P

POIRIER, mtre. en chirurgie au Cap.

PRIEUR, commandant les milices au Dondon.

PESCAY, fils, habitant au port Margot.

MM.

PASTARIEN avocat, ſecrétaire du gouvernement, greffier de l'intendance à la Guadeloupe.

PESSEVILLE, neveu, (de) au Cap.

PASQUIER DE JUSTAMONT, médecin au Cap.

PLANTAI, mtre en chirurgie au Cap.

PASCHAL aîné, habitant aux Gonaïves.

PASTEUR, chanoine, (le R. P.) ſupérieur de la maiſon de charité à Léogane.

R

RIANS, greffier en chef de la jurisdiction conſulaire de Rouen.

ROGER DUCLOMENIL, habitant aux Ecreviſſes.

ROUX-VINCENT, négociant au Cap.

ROULET JEUNE, négociant au Cap.

ROUSSELOT, notaire, commiſſaire à la Marmelade.

S

SAINTAIN (le R. P.) préfet apoſtolique au Cap.

SARRAUT, apothicaire au Cap.

SAUZAI, apothicaire du Roi au même lieu.

SUZANNE (de), avocat au conſeil-ſupérieur du Cap.

T

TROUILLET (de) préſident du conſeil-ſupérieur du Cap. *quatre exemplaires.*

TESTARD, négociant au Cap.

THOUZARD (de) lieutenant-colonel au régiment du Cap, chevalier de l'Ordre royal & militaire de St. Louis, & de la ſociété militaire de Cincinnatus.

THIMOTHÉE (le R. P.) curé du Port-de-Paix, aſſocié colonial du Cercle.

V

VIEL, avocat au conſeil-ſupérieur du Cap.

VALADE, procureur au fort Dauphin.

VANTAGE, mtre. en chirurgie au quartier Dauphin.

VALSEMEY (de) ſur l'habitation Gatifel.

URBAIN (le Père), curé de la Cul.

WORLOOK, habitant au Trou.

PRÉFACE.

Le Cercle des Philadelphes au Cap avoit eu connoiſſance de l'entrepriſe de M. Thiery de Menonville, Botaniſte bréveté du Roi, pour procurer la cochenille aux colonies françoiſes; il avoit eu l'avantage de recueillir le traité de ce Botaniſte, ſur la culture du nopal & de la cochenille; croyant qu'il étoit utile de conſacrer dans les faſtes de la colonie la mémoire des particuliers dont les efforts généreux & les actions louables peuvent y ſervir d'exemple, il a propoſé de faire l'éloge de M. Thiery.

M. Arthaud trouvant du plaiſir à célébrer ſa patrie en louant un homme qui lui faiſoit honneur, s'eſt chargé de faire l'éloge de M. Thiery; il a préſenté ſon travail au Cercle dans la ſéance du 19 Septembre 1785.

Le Cercle voulant publier l'ouvrage de M. Thiery ſur la culture du nopal & de la cochenille, a cru, en propoſant cet ouvrage par ſouſcription, qu'il devoit faire imprimer l'éloge qu'il avoit adopté.

Une perſonne qui n'a pas voulu être connue, a remis à M. d'Angerville le manuſcrit du voyage de M. Thiery au Mexique. On voit dans cet écrit la marche que M. Thiery a ſuivi pour faire agréer ſon projet, les ſecours qu'il a reçu du gouvernement, les précautions qu'il a priſes pour réuſſir. C'eſt-là que l'on voit l'homme laborieux & inſtruit, l'homme entreprenant & courageux, & que l'on peut juger les peines, les riſques & les haſards d'une entrepriſe, que M. Thiery regardoit comme la plus hardie & la plus intéreſſante qui ait été faite dans ce ſiècle. (1)

On verra ſans doute avec plaiſir dans cet ouvrage la deſcription des lieux que l'auteur a viſités; on a conſervé ſon journal de mer, parce que l'on a penſé que les marins, les phyſiciens & les naturaliſtes pourroient y trouver des remarques utiles.

M. Thiery n'a pas eu le temps de rédiger cet ouvrage, qu'il ſe propoſoit de dédier à

(1) Extrait d'une lettre de M. Thiery.

M.

M. de Roſtagni, député du commerce à la cour pour la ville de Marſeille.

On y a trouvé quelques lacunes, qui font regretter que l'on n'ait pas eu plus de ſoins à réunir & à conſerver les écrits de ce botaniſte. On a perdu autrefois, par la même indifférence, une partie des travaux de M. *Poupé Deſportes*, médecin du Roi au Cap. Ses manuſcrits ſur la botanique & ſur la médecine ont été enlevés à ſa mort, comme ceux de M. Thiery ; & s'il n'avoit pas eu la précaution d'en envoyer quelques-uns à M. ſon frère, nous aurions perdu entièrement les ouvrages eſtimables de ce médecin.

M. Mozard, rédacteur des affiches américaines, a procuré au Cercle pluſieurs lettres de M. Thiery, & l'épitre dédicatoire de ſon ouvrage ſur la culture du nopal & de la cochenille, qu'il ſe propoſoit d'offrir à Sa Majeſté. Nous ſommes bien fâchés que des raiſons particulières nous aient empêché de publier ces lettres.

M. Thiery fait remarquer que les auteurs n'ont pas donné une deſcription exacte des

différentes eſpèces de cactes, parce qu'ils ne les ont pas vues convenablement, pour obſerver & ſaiſir leurs caractères ſpécifiques.

En indiquant ce défaut, M. Thiery ſe propoſoit ſans doute de completter dans la ſuite cette deſcription. Il examine effectivement pluſieurs eſpèces de cactes; mais ce qu'il en dit eſt encore inſuffiſant, parce qu'il n'a pas eu l'avantage d'obſerver ceux même dont il a enrichi la colonie aux époques de leur floraiſon. Ce travail méritera dans la ſuite les ſoins du Cercle, ou de quelques botaniſtes plus heureux que M. Thiery.

Nous avons vérifié preſque tous les principes de culture établis par M. Thiery. M. Raynal, qui a ſans doute eu connoiſſance de ces principes, les a adoptés avec raiſon dans la dernière édition de ſon ouvrage immortel; nous croyons qu'ils doivent être ſuivis, & que toutes les régles que M. Thiery preſcrit méritent la plus grande attention.

M. Thiery prévient qu'il n'a point obſervé la cochenille au microſcope; nous

n'avons pu examiner la cochenille fine, qui n'exiſte plus à Saint-Domingue; mais le Cercle a chargé M. Dubourg, directeur du jardin des plantes du Cercle, d'obſerver la cochenille ſilveſtre, & de la décrire. C'eſt à ſes ſoins & à ceux de M. l'abbé de la Haye, notre aſſocié colonial, que l'on doit les deſſeins de cet inſecte qui n'avoit pas encore été gravé (1).

M. Raynal a eu raiſon de dire, que M. Thiery cultivoit la cochenille à Saint-Domingue avec une perſévérance digne de ſon premier courage (2) : on ne doit pas être étonné des progrès lents de ſes travaux; il avoit été obligé, pour ſortir de la nouvelle Eſpagne avec les nopals & la cochenille, de les enfermer dans pluſieurs coffres, qu'il ne put même ouvrir entièrement en traverſée; ces précautions néceſſaires manquèrent de faire périr ſes nopals

(1) M. de Réaumur a fait deſſiner la cochenille fine macérée dans le vinaigre.

(2) *Voyez* Hiſtoire philoſophique & politique, édit. *in*-4. de 1780. Chap. XI, pag. 73 & ſuiv.

avec la cochenille; il eſt étonnant qu'il n'ait pas éprouvé ce malheur.

Il eſt donc vrai que M. Thiery n'a pu apporter à Saint-Domingue que quelques caiſſes de nopal du Mexique; mais il eſt également vrai qu'il avoit réuſſi, par un travail opiniâtre, à le multiplier aſſez pour en faire une plantation étendue dans le jardin qu'il avoit formé ſous le nom de jardin du roi au Port-au-prince.

Il étoit naturel que M. Thiery, occupé à multiplier le nopal, ne ſe fût appliqué juſques-là qu'à conſerver de la graine & des ſouches de cochenille fine, & il faut convenir qu'il y en avoit aſſez lorſqu'il eſt mort, pour donner l'eſpérance de pouvoir dans la ſuite ſemer en culture, lorſque les plants de nopal aſſez multipliés auroient eu l'accroiſſement convenable (1).

(1) M. Joubert nous a dit qu'il y avoit, à la mort de M. Thiery, dix caiſſes de nopal du Mexique, avec ſept à huit mères cochenilles fines ſur chaque caiſſe: or, une cochenille produiſant trois cent petits au moins, cela devoit donner, au premier part, une population de

On ſait les ſoins que M. Declieux s'eſt donnés pour apporter le caffé de France à la Martinique ; on en avoit pris des plants à Paris au jardin du roi ; la proviſion de l'eau du vaiſſeau dans lequel il paſſoit devenant rare, & n'étant diſtribuée à chacun qu'avec meſure, il a été ſouvent obligé de partager avec ces arbuſtes la portion qu'on lui donnoit pour ſa boiſſon, afin de conſerver de précieux dépôts dont il s'étoit chargé.

---

vingt-un mille cochenilles, & la certitude d'une génération innombrable & ſuffiſante pour en fournir dans la ſuite à toute la colonie; mais eſt-il vraiſemblable que M. Thiery n'ait laiſſé que la quantité de nopal & de cochenille que M. Joubert dit avoir trouvée, lui qui, peu de temps avant ſa mort, avoit pris avec MM. les adminiſtrateurs & le public l'engagement que nous allons rapporter.

Extrait du ſupplément aux affiches américaines, N°. 3. 1780.

Le ſieur Thiery de Menonville, botaniſte du roi, réſident au Port-au-Prince, s'oblige envers MM. les adminiſtrateurs de la colonie & les colons, de diſtribuer dans un an, dès la date du préſent avis, *gratis* & de préférence à tout autre, ſans diſtinction du riche ou du pauvre, à chaque habitant de la bande du Sud, depuis Aquin juſqu'au Cap Dame-Marie, du fond de

Les ames bien nées, dit M. de Chanvalon, n'apprendront pas ſans doute ce fait ſans émotion, s'il eſt vrai, comme tous les bons eſprits en conviendront, qu'il vaut mieux enrichir une province que d'en conquérir une autre par la force des armes; combien la mémoire d'un auſſi zélé citoyen ne doit-elle pas être à jamais chère à toute la France par les ſuites heureuſes de cet événement! (1)

---

la plaine du Cul-de-Sac, de l'Arcabaye, du Mirbalais, de Lartibonite, des Gonaïves, ſurtout de tous les environs de la Déſolée; enfin, de la bande du nord, depuis le Môle St. Nicolas juſqu'au Fort-Dauphin, qui lui enverront, ſans fraix, un mémoire météorologique exact & fidèle des pluies de leur territoire, depuis le 20 du préſent mois de Janvier, juſqu'au même jour de l'an 1781: 1°. *des plants de nopal pour élever les cochenilles fines & ſilveſtres*: 2°. *les inſectes de ces deux eſpèces*: 3°. le plan de la véritable vanille-lée: 4°. les ſemences du véritable jalap du Mexique: 5°. des ſemences du véritable indigo de Guatimala: 6°. les ſemences d'un coton de la nouvelle Vera-Crux, ſupérieur à tous autres connus juſqu'à préſent, tant parce qu'il eſt nain, qu'il s'ouvre trois mois après qu'il a été ſemé, qu'il évite la chenille, qu'il peut être ſemé toute l'année, que parce que ſes péricarpes ſont plus gros, ſa ſoie plus blanche, plus fine & plus forte.

(1) *Voyez* Voyage à la Martinique, pag. 122.

Il a sûrement fallu plusieurs années pour que la Martinique pût faire des récoltes de caffé, & pour que cette denrée devînt un objet de commerce important.

Le courage & la persévérance qui étoient nécessaires à M. Thiery étoient bien supérieurs au courage & aux sacrifices qui honorent M. Declieux. L'objet de son entreprise étoit bien aussi important, & la France doit à jamais regretter sa mort : l'état doit à M. Declieux une partie des richesses de ses colonies, mais il n'auroit pas eu moins d'obligations à M. Thiery, qui auroit ajouté à leurs prospérités.

On a trouvé dans le jardin du Port-au-Prince une plus grande quantité de cochenille silvestre que de cochenille fine ; elle s'y est perpétuée même sans culture ; son éducation demande moins de soins, & comme le dit M. Thiery, elle résiste davantage aux intempéries des saisons : on verra que M. Thiery avoit fait faire par M. Macquer des essais sur la cochenille silvestre qu'il avoit recueillie au Port-au-Prince ; ces essais ten-

dent à prouver que la cochenille ſilveſtre peut être ſubſtituée à la cochenille fine dans la teinture ; ils rectifient l'opinion de M. Hellot, qui s'exprime de cette manière en parlant de la cochenille ſilveſtre : « cette » cochenille eſt toujours beaucoup plus » menue que la cochenille fine ou cultivée ; » ſa couleur eſt meilleure & plus ſolide » que celle qu'on tire de la cochenille fine, » mais elle n'a jamais le même éclat, & » d'ailleurs il n'y a pas de profit à l'em- » ployer, puiſqu'il en faut quatre parties, » & quelquefois davantage, pour tenir lieu » d'une ſeule partie de cochenille fine (1) ».

En parlant de la couleur cramoiſi, M. Hellot dit (2) : on peut voir la même opération en employant une partie de cochenille ſilveſtre ou *campeſianne*, au lieu de cochenille fine ou *meſtéque*, & la couleur n'en eſt pas moins belle pourvu qu'on en mette ſuffiſamment ; car pour l'ordinaire,

---

(1) L'art de la teinture, pag. 279.

(2) *Idem*, pag. 347 & 348.

quatre parties de cochenille ſilveſtre ne font pas plus d'effet en teinture qu'une partie de cochenille fine : on peut de même employer la cochenille ſilveſtre dans l'écarlatte, mais ce doit être avec de grandes précautions, & le mieux feroit toujours de n'en mettre que dans les demi-écarlattes & dans les demi-cramoiſi.

Le Cercle voulant eſſayer la culture de la cochenille ſilveſtre, la ſeule que l'on eut à Saint-Domingue, n'ayant qu'une petite quantité de graine qui lui avoit été fournie par M. Bruley qui s'occupe de cette culture, & déſirant étendre ſes plantations, il a prié MM. les adminiſtrateurs de lui procurer du plant du jardin du roi au Port-au-Prince. Le Cercle a reçu cette réponſe en date du 21 Juillet 1785.

« Vous nous trouverez, Meſſieurs, tou-
» jours très-diſpoſés à ſeconder, autant qu'il
» dépendra de nous, votre zèle patrioti-
» que ; nous ne pouvons donc qu'applaudir
» au projet que vous avez d'établir un
» jardin pour y cultiver les plantes utiles,

„ & particulièrement le nopal, nous ne „ pouvons qu'applaudir à l'intention où vous „ êtes d'essayer la culture de la cochenille : „ il seroit fort à désirer que cette branche „ précieuse de commerce fût établie en „ cette colonie.

„ Le jardin du roi est dans ce moment „ fort dépourvu, ce qui nous fait déses- „ pérer de pouvoir satisfaire à la demande „ que vous nous faites, Messieurs, d'une „ certaine quantité de plants de nopal ; „ nous allons cependant en parler au mé- „ decin botaniste ; s'il est possible, Messieurs, „ de vous en envoyer quelques plants, nous „ profiterons de la première occasion qui „ se présentera pour vous les faire passer ; „ & par *Post Scriptum*, on ajoute : le mé- „ decin du roi, Messieurs, chargé du jardin „ botanique, vient de nous dire qu'on ne „ pouvoit vous faire l'envoi des plants en „ question avant la fin de l'année. „

Heureusement que le Cercle a pu se passer des secours qu'il avoit demandés à Messieurs les administrateurs. Le nopal lui

manque plutôt que la cochenille ; il s'occupe à le perfectionner, & en attendant que ses plants ayent l'âge convenable pour être semés en cochenilles, il ne fait qu'entretenir de la graine.

Cette petite culture a déjà produit au Cercle trois récoltes, il en a envoyé un échantillon à MM. Constard & de Bongard, en les priant de le transmettre au ministre, & il a reçu cette réponse obligeante, le 18 Septembre 1785.

“ Nous avons reçu, Messieurs, avec la
„ lettre que vous nous avez fait l'honneur
„ de nous écrire, la petite boëte renfer-
„ mant l'échantillon de la première coche-
„ nille que vous avez cultivée ; c'est com-
„ mencer, Messieurs, avec succès ; il y a
„ tout lieu de croire que cette précieuse
„ culture pourra réussir : nous allons en
„ rendre compte au ministre, en lui faisant
„ connoître, Messieurs, tout votre zèle pa-
„ triotique „.

Pline, le naturaliste, avoit dit d'après toute l'antiquité, que la matière colorante

de l'écarlatte étoit une graine ; cette opinion a retardé l'obſervation, & elle a fait préjugé pendant pluſieurs ſiécles.

Les Eſpagnols qui ont fait la conquête du Mexique ont découvert que les Indiens ſe ſervoient de la cochenille pour teindre leurs maiſons & leur coton : frappés ſans doute de la beauté de cette couleur, ils lui ont donné un nom dérivé du mot latin *Coccus*, qui déſignoit la graine d'écarlatte avec laquelle la cochenille a de l'analogie : ils ont fait connoître cette matière colorante au miniſtère, qui preſſentant les avantages que l'on pouvoit en tirer, ordonna à *Cortez*, en 1523, de multiplier la cochenille (1).

Acoſta en 1530, & *Herrera* en 1601, avoient décrit la cochenille auſſi bien que nos naturaliſtes modernes (2); mais ces deſcriptions ne furent pas connues, & le témoignage de Pline ſur la graine de l'écarlatte s'étendit auſſi ſur la cochenille.

---

(1) *Voyez* Hiſtoire philoſophique & politique L. C.
(2) *Voyez Idem.*

On avoit cet inſecte dans le commerce depuis plus d'un ſiécle ; mais comme on ne voyoit pas diſtinctement les parties qui caractèriſent un animal, on croyoit généralement que c'étoit une graine.

Delaët, *Furetiere*, le *Père Plumier*, ont cru que la cochenille étoit un inſecte, mais la prévention dominoit encore, & *Pomet*, qui a écrit une hiſtoire générale des drogues en 1604, appuyé par le rapport d'un ſieur Rouſſeau, habitant à Saint-Domingue, s'élève contre l'opinion du Père Plumier, & décide que la cochenille eſt une graine.

Enfin l'erreur eſt détruite : Ellis Réaumur d'après MM. Hartſoeker, de Lahire, Geoffroi, de Ruiſſcher & quelques autres (1), ont atteſté que la cochenille étoit un inſecte, & cette opinion fournie par l'obſervation eſt aujourd'hui reçue généralement.

Mais cet inſecte exiſte-t-il à Saint-Domingue & dans les isles françoiſes de l'Amérique ?

---

(1) *Voyez* Mémoire pour l'hiſtoire des inſectes, Tome IV, Mémoire XI, pag. 89, 98 & 99.

Plumier dit l'avoir découvert au petit Goave dans l'isle de Saint-Domingue, & que deux Indiens efclaves & natifs du pays où on la cultive, & quelques flibuftiers, lui affurèrent que c'étoit elle; que les Indiens la cueilloient fur la raquette, ce qui lui fait juger que c'étoit la feule culture fur cette plante qui lui communiquoit ce beau rouge, celui qu'il cueillit fur les acacias ou fur les cerifiers étant fort fade (1).

Qui empêche, dit le révérend Père Labat (2), que les habitans de Marie-Galante & des petites isles ne cultivent la cochenille? Combien y en a-t-il qui mènent une vie languiffante & pauvre, parce qu'ils ne font pas en état de faire des fucreries, des cacaotiers, & des indigoteries, parce qu'ils n'ont pas affez d'efclaves, ou parce que leur terrain n'eft pas propre à ces manufactures,

---

(1) *Voyez* Hiftoire générale des drog., par Poncet, édit. *in-folio*, liv. I, pag. 32.

(2) *Voyez* nouveaux Voyages aux isles françoifes de l'Amérique; des manufactures que l'on pourroit établir aux isles, chap. IV, édit. *in*-12.

qui deviendroient riches & puiſſans en cultivant la cochenille ? Rien n'eſt plus aiſé : il ne faut ni de grandes habitations, ni de bons terrains pour cela. La terre la plus uſée eſt la meilleure pour les raquettes ou figuiers épineux, & comme ces plantes portent du fruit deux fois l'année, on feroit deux récoltes de ces inſectes ſi chers & ſi précieux : je ſais que peu de gens ſavent la manière de les gouvernet, de les faire mourir, de les ſécher, & autres choſes qu'il faut ſavoir pour bien conduire cette entrepriſe ; mais nous avons tant de flibuſtiers qui ont été ſur les lieux où les Eſpagnols font cette marchandiſe ; il eſt ſi facile d'y aller & d'y demeurer ſous quelque prétexte, & cependant examiner avec ſoin tout ce qui regarde la cochenille, que ce n'eſt qu'une véritable indolence, & une pareſſe craſſe, qui empêche nos inſulaires de ſe donner les mouvemens néceſſaires pour entreprendre la culture des plantes qui nourriſſent la cochenille.

On voit par ce paſſage du Père Labat, que c'eſt lui qui a donné l'idée à M. de

Réaumur de proposer à M. le Régent de transporter la cochenille dans nos colonies: il faut cependant convenir que ce projet n'étoit pas d'une exécution aussi facile que le Père Labat paroissoit le penser : il paroît aussi qu'il étoit du nombre de *ces gens* qui ne connoissoient pas la cochenille ; nous allons nous en assurer encore plus, en rapportant ce qu'il a dit dans un autre endroit.

On trouve par toutes les isles où il y a des acacias un petit insecte qui y prend naissance, & qui se nourrit des fruits des raquettes ; on l'appelle cochenille (1). L'insecte qu'on trouve dans ce fruit, soit qu'il y naisse ou non (car les sentimens sont partagés là-dessus), est à-peu-près de la taille d'une grosse punaise, sa tête ne se distingue du reste du corps que par deux petits yeux qu'on y remarque, & une très-petite gueule. Le dessous du ventre est garni de six pieds de chaque côté; ils ont chacun trois articles;

(1) *Voyez* Voyage aux isles de l'Amérique, IVe. partie, chap. IV. pag. 337 & suiv.

ils ne ſont pas plus gros à une extré-mité qu'à l'autre, & ne paſſent pas la groſſeur d'un cheveu très-délié : le dos de l'animal eſt couvert de deux ailes, qui ne ſont pas étendues comme celles des mouches, mais qui ſans excéder la longueur du corps en embraſſent & couvrent exactement toute la rondeur ; elles ſont d'une fineſſe & d'une délicateſſe ſi grandes qu'elles ſont preſqu'inutiles à l'animal, qui ne peut s'en ſervir pour s'élever en l'air, mais ſeulement pour s'y ſoutenir quelques momens, retarder ſa chute, & la rendre moins précipitée quand il eſt obligé, par la violence qu'on lui fait, de quitter les fruits où il ſe nourriſſoit, & où il prenoit la couleur qui le fait rechercher & eſtimer ; les ailes, les pieds, & l'extrémité de la tête ſont ſi délicats qu'elles ne peuvent pas ſupporter l'ardeur du ſoleil, ſans être bientôt conſommées & réduites en pouſſière, ce qui fait que dès qu'il eſt ſec, il n'a plus la figure d'un animal, mais plutôt d'une graine d'une médiocre groſſeur, brune & preſque noire,

chagrinée, luiſante & comme argentée, ou du moins légèrement couverte d'une pouſſière blanche impalpable & tout-à-ſait adhérente à leur peau.

J'ai élevé deux fois de ces inſectes. La première fois, je les trouvai par haſard dans des pommes de raquette : je les y laiſſai juſqu'à-ce que je viſſe que les fruits commençoient à ſe paſſer ; pour lors je les fis tomber ſur une ſerviette que j'avois étendue ſous les branches de la plante, en frappant deſſus avec un bâton ; ces pauvres petits animaux, contraints de quitter leur demeure, tâchoient de ſe ſauver en s'élevant un peu en l'air avec leurs ailes ; mais leur foibleſſe & l'ardeur du ſoleil ne leur permettant pas d'aller bien loin, ils tombèrent ſur la ſerviette & aux environs : ils étoient pour lors, c'eſt-à-dire, lorſqu'ils vivoient, d'un très-beau rouge, ils devenoient noirs quelques momens après qu'ils étoient morts ; & lorſqu'ils étoient ſecs, ils paroiſſoient bruns & comme argentés, ainſi que je l'ai dit ci-deſſus. Je les écraſois & les réduiſois

en poudre, & je m'en servois au lieu de carmin pour laver des plans.

Une autre fois je vis de petits insectes de la grosseur de la plus petite puce, qui couroient sur des pieds d'acacias qui étoient environnés de raquettes : j'en fis tomber sur une feuille de papier, je les mis sur des pommes de raquettes qui commençoient à s'ouvrir, ils s'y nourrirent, grossirent, & se trouvèrent être de la même espèce que ceux que j'avois trouvés dans le fruit de la première fois ; d'où je conclus, que ces petits insectes ne prenoient pas naissance dans le fruit des raquettes ; car si cela étoit, on en trouveroit dans tous les fruits, & c'est ce qu'on ne peut pas dire ; mais que le temps de jeter leur semence étant venu, ils la jettent indifféremment sur tous les arbres où ils se rencontrent, d'où, étant éclos, ils se retirent dans les fruits de raquettes s'il s'en trouve à leur portée, ou dans quelqu'autre sorte de fruit que ce puisse être, pourvu qu'il puisse leur fournir de la nourriture ; de-là vient qu'on en trouve sur les acajoux,

les goyaves, les cerisiers, les orangers, les avocats, & autres semblables fruits ; mais qu'on ne cherche point, parce qu'ils n'ont point cette belle couleur rouge qui fait tout leur prix & leur valeur ; car il est certain que c'est le fruit qui nourrit la cochenille, qui lui communique en même temps sa couleur, de manière que la couleur de l'insecte change & est plus ou moins rouge à proportion que le fruit est plus ou moins coloré ; de sorte qu'en ayant laissé exprès sur des fruits qui commençoient à changer de couleur & à devenir jaunâtres, parce qu'ils étoient beaucoup au-delà de leur maturité, ces insectes prirent la même couleur, & au lieu que je les avois vus très-rouges, ils devinrent enfin de couleur de feuille morte, comme le fruit devint lui-même en se flétrissant & en pourissant.

Lorsque cet insecte a atteint un certain âge & une certaine grosseur, il y a apparence qu'il acquiert la force de voler, ou qu'il change de figure comme les vers à soie, les vers de palmistes & autres insectes, & c'est

pour lors qu'il jette ſa ſemence, & qu'il ſe reproduit avant de mourir, car on le trouve toujours de la même groſſeur, au lieu que s'il demeuroit toujours dans la même figure, il eſt certain que ceux qui auroient plus d'une année ſeroient plus gros que ceux qu'on trouve ordinairement deux fois par an, à-peu-près dans le temps de maturité des fruits, qui ſont extrêmement petits, & comme ne faiſant que de naître.

Cet inſecte multiplie infiniment, car on en trouve une quantité prodigieuſe malgré ce que les fourmis, les vers & les poules, qui le recherchent avec avidité, en conſomment; la meilleure manière de les faire mourir, quand ils ſont ſur le drap où on les a fait tomber, eſt de les arroſer d'eau froide, après quoi on les fait ſécher, & c'eſt en ſéchant qu'ils perdent leurs pieds, leurs ailes & l'extrémité de leur tête, & qu'ils deviennent comme des graines ſans aucune figure d'animal.

Il eſt étonnant que M. Pomet, qui a ſi bien écrit de toutes les drogues, ſemble

être demeuré dans le doute au ſujet de la cochenille, & qu'il ait mieux aimé s'en rapporter au témoignage du ſieur François Rouſſeau qu'à celui du Père Plumier, & de tous ceux qui ont fréquenté l'Amérique & qui en ont écrit: s'il a un peu d'égard pour le ſieur Rouſſeau, que j'ai connu aſſez particuliérement à la Rochelle, en 1708, il doit retrancher ſes lettres dans la première édition qu'il fera de ſon travail, car aſſurément elles ne font point d'honneur à celui qui les a écrites : on voit que je rends ici juſtice au Père Plumier, parce qu'il le mérite, quoique dans bien d'autres endroits, je me ſois cru obligé de reprendre ce que ſa trop grande crédulité lui a fait écrire contre la vérité.

Outre l'avantage qu'on peut tirer des raquettes pour la nourriture des cochenilles, qui feront le fond d'un très-riche commerce, qui donneroit lieu d'employer quantité de terres qui ſont inutiles, parce qu'elles ſont trop maigres & trop uſées pour produire des cannes, du tabac, de l'indigo,

du roucou, du manioc & autres marchandises, il est certain que des habitans qui ont peu de force pourroient s'y attacher, & devenir en peu de temps fort à leur aise, & en état de pousser plus vivement cette manufacture ou en entreprendre d'autres.

Nous allons rapporter sur la cochenille une dissertation qui a été présentée par un militaire à la chambre d'agriculture du Cap, en 1765; cette dissertation se trouve dans le journal de Saint-Domingue, ouvrage intéressant. M. Mozard a réimprimé cette dissertation dans le *N°*. 39 de ses affiches, en date du 24 Septembre 1785. Nous transcrirons l'article de M. Mozard, en invitant nos lecteurs d'y faire attention : c'est sans doute leur rendre service, de réunir sous le même point de vue tout ce qui a été écrit sur la cochenille avant & après M. Thiery, par des personnes qui se sont occupées de cet objet dans les colonies.

MÉMOIRE

Sur la cochenille, lu à la chambre d'agriculture du Cap, le 3 Juin 1765.

L'ATTENTION des cultivateurs de St. Domingue, fixée par le produit des terres fertiles, ne s'eſt point encore étendue juſqu'à celles dont le fonds ingrat ne promettoit pas à leur induſtrie les mêmes avantages; mais la nature qui ſemble, pour augmenter le prix de leurs productions, les avoir bornées, n'a pas prétendu priver de ſes dons celles qui, devenues néceſſaires à l'accroiſſement de la population, ſont juſqu'à préſent reſtées inutiles. Si l'émulation patriotique de nos pères n'eût procuré à ce terroir fécond des reſſources étrangères, le produit de ſon propre fonds, tout riche qu'il eſt, n'eut pas fixé long-temps l'ambition de ſes poſſeſſeurs. L'heureuſe introduction dans l'isle, des cannes, du caffé, de l'indigo, doit encourager l'eſſai des végé-

taux qui, cultivés dans l'Inde, promettent à l'Amérique par l'analogie du climat les mêmes ſuccès. Ce rapport, celui des ſaiſons, des fonds de terres & des expoſitions, attentivement obſervées par un ſpectateur éclairé, enrichiroit vraiſemblablement le commerce de cette colonie des objets les plus intéreſſans de celui de ſes rivales.

Le ſol aride de pluſieurs de ſes terres, telles que celles qui ſont deſtinées au nouvel établiſſement ordonné par Sa Majeſté *au Môle St. Nicolas*, paroît ſe refuſer aux cultures admiſes & à ces eſſais. Les moyens ordinaires de fertiliſer les fonds ingrats leur deviennent inutiles par leur expoſition, qui les prive des arroſemens néceſſaires pour faire valoir les engrais qu'on pourroit y employer : c'eſt dans les climats de même nature & dans la ſimilitude des productions, qu'on doit chercher les objets du bénéfice propre à y fixer les habitans.

La cochenille, cette teinture précieuſe, dont nous aurions depuis long-temps avec plus d'attention enrichi notre commerce,

ſemble en offrir un moyen aſſuré ; nous poſſédons l'inſecte qui la produit ; les plantes qui lui ſervent à la fois d'aſyle & d'aliment, pour le conduire à ſa plus grande perfection, ſont naturelles à ces lieux. La raquette, connue ſous le nom latin *opuntia* & au Mexique ſous celui de *nopal*, y croît partout ſans culture ; cette manufacture n'aſſujettit à aucune des dépenſes qu'exigent les autres ; le plant de deux quarreaux une fois formé en *raquette*, ce qui n'eſt ni difficile ni de dur entretien, donnera dès la première année une ſubſiſtance abondante à une famille nombreuſe, & aſſurera ſon bien-être dans la ſuite. M. *de Réaumur*, cet illuſtre naturaliſte, qui portoit ſes vues favorables à l'humanité juſques dans les climats les plus ignorés, avoit propoſé à M. le Régent l'établiſſement de cette nouvelle branche de commerce, par le tranſport dans nos poſſeſſions de cet inſecte, qu'on ignoroit y être ; ſon zèle fut loué, mais reſta inutile parce que l'on n'imagina pas que la raquette fût le nopal.

La cochenille ſe trouve partout dans cette isle ſur les végétaux dont les feuilles ou le fruit ont quelqu'acide : l'orme, l'oranger, la vigne, l'ananas, la raquette, en certaines ſaiſons en ſont couverts ; elle forme ſur les arbuſtes auxquels elle adhère fortement des tubéroſités, qu'avec peu d'attention on prendroit pour une maladie de la plante, ce qui lui fait donner le nom de gallinſecte ; elle pullulleroit encore plus ſi les fourmis, qui ſont extrêmement avides de ſa chair baveuſe, ou comme d'autres penſent, de la ſève qu'elle fait découler des plantes par les cicatrices qu'elle y fait, n'en détruiſoient beaucoup. Leur multitude peut ſervir à l'indiquer. Elle a la forme & à-peu-près la grandeur d'une punaiſe cendrée tirant ſur le blanc ; cette couleur étrangère eſt occaſionnée par une eſpèce de pouſſière ou duvet dont elle eſt enduite, car lorſqu'elle en eſt dépouillée elle paroît de couleur de chair, & donne en effet étant écraſée cette teinture qui, expoſée à l'air, acquiert en peu de temps celle de couleur de feu plus ou moins

vive, ſuivant l'âge de l'animal ou de la plante qui lui ſert d'aliment. Il y a lieu de croire que la raquette eſt plus propre qu'une autre à la perfectionner, ſi l'on en juge par la teinture de ſang dont ſe charge l'urine des perſonnes qui en mangent avec excès.

Ce n'eſt pas l'Amérique ſeule qui poſſéde des *gallinſectes* qui produiſent cette couleur, l'Europe a les ſiens. Le *kermès*, autrement nommé *graine d'écarlate*, eſt le produit d'un inſecte de la même claſſe, qui ſe nourrit du chêne vert, arbriſſeau qui croît dans les lieux les plus arides du *Languedoc*, de la *Provence*, de l'*Eſpagne* & des isles *de l'Archipel*. La cochenille, ou graine d'écarlate de Pologne, eſt un autre gallinſecte qui ne diffère des premiers qu'en ce que celui-ci vit dans la terre & n'attaque que la racine d'une plante nommée la *renouée*. Mais tous naiſſent, vivent & ſe reproduiſent de même, s'emploient également à la teinture d'écarlate & dans la médecine, & ne diffèrent que dans l'emploi que l'on fait de l'inſecte même ou de ſes œufs; il en eſt

beaucoup d'autres fort nuiſibles aux plantes dont on ignore les propriétés.

Les Mexicains, ſeuls diſpenſateurs de ce tréſor, diſtinguent deux ſortes de cochenilles, la *ſilveſtre* & la *meſtéque*; l'une ſe recueille dans les bois, & ſe nourrit ſans doute indifféremment de toutes les plantes; elle produit moins de teinture & eſt regardée comme inférieure. La meſtéque, qui prend ſon nom d'une province où elle abonde, tire vraiſemblablement ſa ſubſtance du nopal & paſſe pour la cochenille la plus eſtimée; il s'en fait trois récoltes par an.

Le temps néceſſaire pour la récolter eſt à-peu-près le terme de la durée de la vie de l'animal qui ne s'étend guère au-delà de trois mois. La femelle, qui eſt ovipare, croît après ſa naiſſance un certain eſpace de temps ſur les différentes parties de la plante dont elle fait ſon aliment, & qu'elle parcourt fort lentement à l'aide de pieds très-foibles & difficiles à diſtinguer. Elle s'y fixe enſuite ſans aucun mouvement apparent. Le peu de temps qui lui reſte encore à vivre eſt em-

ployé à reproduire ſon eſpèce ; elle eſt viſitée, dans cet état extérieur d'engourdiſſement, par une petite mouche colorée, que les obſervateurs ont reconnu être le mâle de la cochenille, différent d'elle en ce qu'il eſt aîlé, ainſi que celui de la fourmi, & deſtiné à porter dans ſes ſens glacés la ſource d'une nouvelle vie funeſte à ſes auteurs. De cet accouplement s'enſuit immédiatement une ponte abondante d'œufs, moitié plus petits que la graine de moutarde, & d'un rouge vif que la femelle dépoſe ſous elle, de manière qu'elle les couve exactement, ce qui fait que l'inſecte de plat qu'il étoit devient convexe, à meſure que le nombre en augmente ; elle périt enfin dans ce devoir maternel, & ne ceſſe pas même après ſa mort d'être utile aux êtres qu'elle vivifie ; car le corps, quoique déſſéché, devient par la qualité glutineuſe de ſes chairs un enduit qui les préſerve des injures de l'air & de l'attaque des inſectes ennemis. Les arbres alors (je l'ai remarqué ſurtout vers la fin de décembre) paroiſſent couverts de ces

amas d'œufs, comme ils le ſont des ordures des oiſeaux, auxquelles reſſemblent par leur couleur blanchâtre les branches de ceux qui leur ſervent de retraite.

C'eſt dans ce moment que le cultivateur doit faire ſa proviſion de graine de cochenille, en obſervant, comme on le fait pour le ver-à-ſoie, de mettre à couvert dans le temps des pluies les rameaux qui en ſont chargés; on les tranſporte ſitôt que les œufs écloſent ſur le plant des raquettes, diſpoſé pour plus de facilité par alignement, & avec des diſtances ſuffiſantes d'un rang à l'autre pour pouvoir commodément ramaſſer l'inſecte quand il ſera temps: il eſt aiſé de s'appercevoir du moment où les œufs écloſent; l'enduit, forcé par l'activité des petits vers éclos qui ſont de la même couleur que les œufs, ſe détache du corps auquel il adhéroit & leur laiſſe une iſſue. Il paroît importer peu que la poche d'œufs ait été priſe ſur la raquette ou ſur toute autre plante, l'inſecte dépoſé ſur celle-ci acquerra ſûrement la qualité convenable; la ſeule atten-

tion qu'il y ait à faire, eſt de ne pas rejeter les nimphes ou poches qui paroiſſent vides ou peu convexes; ce ſeroit réduire au célibat la nouvelle colonie. Le mâle, déjà diſtingué par ſon activité & le brillant de ſa figure, jouit encore de la prérogative de naître ſeul & vivipare. On trouve en ouvrant la nymphe qui le contient, un ver plus gros que ceux qui naiſſent des œufs, nageant dans une liqueur rougeâtre, & qui n'en ſort que décoré de tous ſes attributs.

Trop de diſtractions & le défaut d'inſtrumens m'ont empêché d'obſerver plus exactement la cochenille dans ſes autres révolutions. Ce qui me paroît mériter le plus d'attention de la part de ceux qui voudroient s'en aſſurer un revenu, ce ſeroit 1°. l'inſtant à ſaiſir pour la trouver la plus propre à la teinture. 2°. Le moyen de pénétrer ſi c'eſt l'âge de l'inſecte ou la nature de ſes alimens qui la rend plus abondante & plus parfaite; ſi c'eſt dans ce dernier cas, c'eſt de la feuille ou patte de raquette qu'il tire le ſuc, qui fixé donne cette précieuſe

couleur

couleur ou du fruit : il n'eſt pas douteux alors que le temps de ſa maturité ſeroit le plus convenable pour le recueillir ; mais ce ſeroit en réduire les récoltes à deux par an, au lieu de trois qui ſe font au Mexique. Un peu d'expérience & d'attention rectifiera ce qui manque à nos connoiſſances.

La récolte & la préparation de la cochenille, pour la diſpoſer à la teinture, n'augmentent point la difficulté de cette culture : les Mexicains étendent, dans la plus forte chaleur du jour ſous les plantes de nopal, des draps ou nattes ſur leſquels ils reçoivent les inſectes qu'ils en détachent, ſoit en les agitant, ſoit en les ſéparant avec quelques inſtrumens, & ſe contentent de les expoſer pour les deſſécher au ſoleil le plus ardent, ou les plongent enfermés dans un linge dans l'eau bouillante, pour éteindre en eux tous principes vitaux & les font enſuite ſécher. La cochenille, moyenant cette ſimple préparation, eſt à l'abri de toute altération ; on a éprouvé qu'après cent trente ans de garde elle avoit en teinture le même effet

que la nouvelle. Il feroit à propos de confulter le traité de la cochenille par Runfcher hollandois, & la differtation de Neuville lue à l'académie en 1726.

Trop plagiaire pour vouloir m'attribuer le mérite de la découverte, je n'ai eu en vue dans cet extrait que de donner l'idée d'une production ignorée quoique naturelle au pays, d'un objet trop confidérable pour être négligé plus long-temps, & d'autant plus favorable, qu'elle peut être une fource de richeffes pour des lieux qui paroiffent dénués de reffources. La cochenille de Saint-Domingue eft la même que celle du Mexique; un Efpagnol de ce royaume, homme de lettres & de confidération, me la fit connoître, en 1750, & me l'affura de la même efpèce; il n'eft pas moins conftant que la raquette ou le figuier épineux eft le nopal fur lequel elle fe cueille : tout jufqu'à la fimplicité de cette culture & le peu de dépenfe qu'elle occafionne, contribue à encourager les effais qu'un peu d'attention ne peut manquer de faire réuffir; mais

ce qui doit les déterminer chez un peuple laborieux, & qui ne le cède en induſtrie & en intelligence à aucun de l'univers : c'eſt l'évaluation faite par les plus habiles négocians de la Hollande du produit de la cochenille qui ſe tire du Mexique, habité par le peuple le moins propre au travail & le moins ſuſceptible d'émulation ; il a été calculé que les galions apportoient année commune en Europe, 880000 liv. peſant de cochenille, dont un tiers ſilveſtre, par conſéquent de moindre valeur, qui produiroient environ 15,560,680 liv. monnoie de France, ce qui l'établiroit l'une dans l'autre à environ 16 de nos livres numéraires la livre.

EXTRAIT

Des affiches américaines, du 24 *Septembre* 1785, *N°.* 39.

Ce que le Père Nicolſon (1) a dit de la cochenille dans ſon ouvrage compoſé en 1773, il l'a extrait preſque mot à mot du mémoire que l'on vient de lire, & qui dut faire ſenſation lorſqu'il parut dans la colonie, quoique nous ſoyons bien fondés à croire qu'il y fut peu répandu (2) : perſonne ne profita des avantages qu'il fait connoître ; on ne ſongeoit peut-être plus à la cochenille, lorſqu'en 1776, M. Thiery de Menonville arriva à Saint-Domingue avec la qualité de médecin botaniſte du roi (3) : il eſt le premier qui ait eu ce titre, il s'oc-

(1) Eſſais ſur l'hiſtoire naturelle de St. Domingue, pag. 45 & ſuiv.

(2) Ce Mémoire a été auſſi répandu que le Journal de St. Domingue.

(3) M. Thiery de Menonville n'a obtenu ce titre qu'au retour de ſon voyage au Mexique.

cupa beaucoup de notre hiſtoire naturelle : ſon zèle étoit infatigable ; né avec de l'eſprit, de la vivacité, un génie ardent & une ſenſibilité extrême, ſon ame s'exhaltoit auſſi facilement dans la ſociété que dans la retraite du cabinet ; nous avons lu quelques-unes de ſes lettres où il s'eſt peint lui-même comme nous le repréſentons. La cochenille excita particulièrement ſes recherches, & dans le deſſein de s'inſtruire de tout ce qui concerne ce précieux inſecte, il ſe rendit au Mexique où il apprit des Eſpagnols l'art facile de l'élever, de le nourrir, de le récolter, de planter le nopal &c. : ſoit qu'il eût le deſſein de donner aux cultivateurs plus de confiance dans leurs travaux, ſoit qu'il ne fût pas entièrement perſuadé que notre cochenille étoit la même que celle du Mexique, il brava mille dangers (1) pour ravir à nos voiſins une

(1) Ce n'eſt qu'au retour du Mexique, en débarquant au Môle, que M. Thiery a découvert que la cochenille ſilveſtre exiſtoit à St. Domingue ſur le péreſchia ; il ne l'avoit pas vue avant ſon voyage, & c'eſt

richesse que nous posséderions cependant comme eux, si nous le voulions; il revint au Port-au-Prince avec des plants de nopal couverts de cochenilles; il la multiplia; il l'examina avec toute l'attention dont étoit capable un observateur aussi éclairé; enfin, il la récolta, & à l'instant de jouir du fruit de son intrépidité, de ses dépenses & de ses travaux, la mort le ravit aux sciences & à ses amis; il mourut *ab intestat* : nous savons par tradition qu'il avoit fait un traité de la culture du nopal & de l'éducation de la cochenille, qui l'avoit occupé pendant dix ans (1), comme il dit lui-même dans une de ses lettres; mais nous n'avons que des notions incertaines sur le sort que cet ouvrage a éprouvé. M. Thiery se proposoit d'en faire hommage au roi, & nous avons sous les yeux l'épitre dédicatoire qu'il devoit

---

à Guaxaca qu'il a appris à la connoître & à éviter l'erreur de tous ceux qui croyoient avoir vu cet insecte dans la colonie.

(1) *Voyez* Première partie du Traité de la culture du nopal & de la cochenille, chap. VIII.

adreſſer à Sa Majeſté. Il rapporta encore du Mexique le jalap, la vanille, qui cependant étoit déjà connue & cultivée ici & à la Martinique; l'hypécacuana blanc que nous voyons ſe multiplier, & enfin pluſieurs autres plantes auſſi précieuſes par leurs vertus que curieuſes par leur beauté. Le ſavant M. de Juſſieu de l'Académie royale des ſciences entretenoit une correſpondance ſuivie avec M. Thiery, qui ſelon quelques renſeignemens qu'on nous a fourni auroit bientôt reçu les honneurs académiques, ſi la mort ne l'avoit arrêté au milieu de ſa carrière : le célèbre auteur de l'hiſtoire philoſophique & politique en parlant de la cochenille, s'exprime en ces termes ſur l'infatigable naturaliſte que nous regrettons.

M. Thiery, botaniſte françois, bravant plus de dangers qu'on n'en ſauroit imaginer, l'a enlevée (la cochenille) à *Oaxaca* même, & l'a tranſplantée à Saint-Domingue où il la cultive avec une perſévérance digne de ſon premier courage ; ſes premiers ſuccès ont ſurpaſſé ſon attente, & tout porte à

eſpérer que la ſuite répondra à de ſi heureux commencemens : ce peu de mots conſignés dans un ouvrage immortel, en dit plus qu'un long éloge. Tout le fruit des travaux de M. Thiery étoit perdu, & nous retombions dans les ténèbres où nous avions ſi long-temps vécu au ſujet de la cochenille, ſans les ſoins éclairés & les recherches aſſidues de M. Joubert (1), qui a repris le ſoin de démontrer à la colonie avec quelle facilité elle peut ajouter à ſes richeſſes celle de la cochenille. L'intervalle qui s'eſt écoulé entre la mort de M. Thiery & les premiers eſſais de M. Joubert, avoit apporté un déſordre extrême dans les établiſſemens qui

---

(1) M. Joubert a été ſecondé dans les ſoins qu'il a donnés aux plantations de M. Thiery après ſa mort, par M. Chotard médecin de Montpellier & Créole de Léoganne. Malheureuſement, le zèle de ces Meſſieurs n'étoit pas éclairé par les mêmes connoiſſances que celles qui dirigeoient M. Thiery. Ces plantations ne furent pas ſoignées convenablement, on perdit bientôt la cochenille fine, & la ſilveſtre mal cultivée ſe conſerva dans ſon état agreſte; nous appelons pour confirmer ces faits tout le Port-au-Prince qui en a été témoin.

avoient été entrepris pour cultiver l'insecte & sa nouriture; il n'en restoit plus que de foibles traces, il fallut presque tout recommencer; mais avec de la constance M. Joubert parvint à rassembler assez d'insectes de cochenille, & particulièrement de *ceux qui se sont trouvés naturels à Saint-Domingue*, pour en récolter une quantité suffisante avec laquelle on a fait les essais de teinture (1) dont il est parlé dans son Mémoire; il se proposoit d'en différer encore l'impression jusqu'à ce que d'autres occupations lui eussent permis de faire des expériences en grand que son voyage en France a retardées; mais lui ayant fait connoître que nous avions formé depuis quelques mois le projet de rassembler un extrait des observations qui ont été faites dans les colonies françoises, sur les moyens faciles de récolter la

---

(1) Les essais de teinture que M. Joubert a fait faire à Paris, ont été exécutés sur la cochenille que M. Thiery avoit laissée dans son cabinet ou sur ses plantations : jamais M. Joubert n'a semé ni récolté de la cochenille indigène à St. Domingue.

cochenille, il a bien voulu nous donner le résumé de ſon travail, tel qu'il a été mis ſous les yeux du roi; il nous a communiqué un autre Mémoire très-intéreſſant, & beaucoup plus circonſtancié ſur le même ſujet, & qu'il ſe propoſe de faire imprimer inceſſamment.

HISTOIRE ABRÉGÉE

De la cochenille de St. Domingue & de ſa culture, par M. JOUBERT DE LA MOTTE, médecin naturaliſte du roi, & de la ſociété royale de médecine de l'académie de Dijon, &c.

LA cochenille eſt un inſecte que les naturaliſtes rangent dans la claſſe des inſectes hemiptères ; les Eſpagnols du Mexique l'élèvent avec beaucoup de ſoins ſur une plante connue ſous le nom de *figuier d'inde*, *raquette*, *opuntia*, *nopal*, *cacte portant* cochenille &c. : tous ces mots ſont ſynonimes, & les eſpèces très-variées à l'Amérique où cette plante eſt indigène (1).

C'eſt de cette plante cultivée que l'inſecte ſuce, digère & extrait la partie colorante pourpre dont les arts ont tiré un ſi grand avantage, & le commerce d'Eſpagne un ſi

(1) Les eſpèces cultivées au Mexique & apportées par M. Thiery ne ſont pas indigènes à St. Domingue.

grand bénéfice ; un commerce auſſi conſidérable devoit naturellement réveiller l'activité de notre nation, & faire trouver dans les vaſtes poſſeſſions du roi dans cette partie du nouveau monde, cet inſecte précieux que la nature n'avoit pas placé excluſivement (1) au Mexique (2) : ce qui ſembloit devoir le démontrer eſt l'eſpèce de la plante, qu'il eût fallu auparavant tirer de ſon état agreſte & ſauvage par une culture particulière, comme le pratiquent nos voiſins du

(1) *Voyez* Mémoire pour ſervir à l'hiſtoire des inſectes, mémoire XIe. pag. 109. M. de Réaumur, dans cet endroit ſe ſervant de l'analogie, dit que l'on pourroit naturaliſer la cochenille dans les colonies françoiſes, comme on y a naturaliſé la canne à ſucre, le cafier, &c. mais M. Joubert va beaucoup au-delà des prétentions raiſonnables de M. de Réaumur, puiſqu'il infère que le bénéfice que la cochenille produit à l'Eſpagne, a dû réveiller l'activité de notre nation, & faire trouver dans les vaſtes poſſeſſions du roi, dans cette partie du nouveau monde, un inſecte précieux qui réellement ne s'y trouve pas.

(2) Ce raiſonnement pourroit nous autoriſer à aſſurer que nous devons auſſi poſſéder la canelle du Malabar, la muſcade & le girofle des Moluques, &c.

Mexique (1) : ce que nous n'euſſions pas dû ignorer, c'eſt que nous ne pouvions nous diſſimuler que ſur ces plantes de la même eſpèce, à la vérité toutes hériſſées d'épines extraordinairement offenſives & poſées en forme de chevaux de friſe; que ſur ces plantes, dis-je, ſe nourriſſoient de petits inſectes, qui écraſés ſous les doigts, donnoient une couleur teignante, légèrement purpurine (2) : cependant avec tous ces apperçus, on a négligé une culture auſſi précieuſe, parce que 1°. Perſonne n'en a démontré la poſſibilité & la facilité. 2°. Parce que Saint-Domingue donnant beaucoup de ſucre, de coton, de caffé, d'indigo & de cacao, fournit amplement à la cupidité de l'or, & à l'ambition de la fortune.

On cultivoit dans quelques jardins de curieux une eſpèce d'opuntia, preſque ſans

---

(1) M. Joubert met ici en fait ce qui pourroit être mis en queſtion. *Voyez* le traité de la culture du nopal, première partie, chap. VI.

(2) *Voyez* ci-après les obſervations de M. Lefevre Deshayes.

épines, & d'une ſubſtance plus délicate, connue ſous le nom de raquette eſpagnole, pour les uſages de la médecine ſeulement, ou pour faire des ſirops; j'avois remarqué bien des fois que les cochenilles qui ſe ſemoient deſſus (1) au haſard, étoient mieux nourries, faciles à recueillir, & qu'elles fourniſſoient une partie colorante d'un beau pourpre, & plus abondantes; je ſavois que M. le *maréchal de Caſtries*, jaloux d'étendre de plus en plus les branches du commerce du nouveau monde, déſiroit de faire établir cette culture, qu'on avoit fait tenter ci-devant par un *botaniſte ad hoc*, qui étoit allé au Mexique, & dont le travail ne s'étoit borné qu'à apporter quelques caiſſes de plants de raquette cultivée, ſur leſquelles il avoit dérobé quelques cochenilles qui périrent peu de temps après (2); en conſéquence,

---

(1) *Voyez* ci-après les obſervations de M. Genton; elles ſont contradictoires avec celles de M. Joubert.

(2) On ne peut lire ce paſſage ſans émotion. M. Joubert pouvoit peut-être ſe ſervir des travaux de M. Thiery, mais il ne devoit pas calomnier ſon bienfai-

après la mort de *ce botaniſte*, décédé depuis trois ans environ, je fus choiſi par l'adminiſtration de Saint-Domingue, & agréé par M. le Maréchal, pour m'occuper de nouvelles tentatives : je ſentis dès-lors l'importance de cet objet, & je m'en occupai ſérieuſement ; je commençai par multiplier le peu de plants qui reſtoient : je recueillis dans tous les jardins ceux qu'on deſtinoit aux uſages de la médecine : j'en fis une plantation aſſez étendue, & dès que ces jeunes raquettes eurent acquis aſſez de force pour fournir à la nourriture de l'inſecte, j'allai à la campagne couper quelques branches de raquette les moins épineuſes, qui contenoient quelques cochenilles ; je les ſemai ſur mes nopals cultivés, elles pullulèrent ; je fis de nouvelles plantations de raquettes, & forcé de paſſer en France l'été dernier pour cauſe de maladie, j'en ai porté avec

teur, & parler de lui avec mépris dans un mémoire mis ſous les yeux d'un monarque, qui avoit accordé des grâces & des récompenſes que M. Thiery avoit bien méritées.

moi une petite quantité, & c'eſt avec cette cochenille de Saint-Domingue qu'on n'avoit jamais employée, que M. Momeveri (1), propriétaire & chef d'une manufacture des gobelins, artiſte célèbre, a fait l'échantillon d'écarlatte, & avec cette même cochenille que M. Laghet, habile teinturier de Paris, a teint les trois échevaux de ſoie, comme ils le conſtatèrent & l'affirmèrent l'un & l'autre dans leurs certificats : ces deux artiſtes ont d'autant plus de mérite dans leurs eſſais, que notre cochenille de Saint-Domingue eſt recouverte d'une partie cotonneuſe, qui n'a point été un obſtacle entre leurs mains, & que leurs arts, & mes ſoins mieux dirigés par l'expérience diminuera ſenſiblement, ou enlèvera entièrement (2).

(1) Il eſt étonnant que M. Joubert, qui a ſi bien lu l'ouvrage de M. Thiery, ne ſe ſoit pas rappelé que ce botaniſte avoit préſenté au miniſtre de la marine & à l'académie des ſciences les eſſais que M. Macquer avoit faits ſur la cochenille, recueillie dans le jardin du Port-au-Prince.

(2) Voilà de belles préſomptions, M. Thiéry les avoit eu déjà; mais nous croyons que l'expérience

Il réſulte de ce Mémoire très-ſuccinct, qu'en continuant de multiplier les plants de raquette, dont j'ai laiſſé une grande quantité en partant, avec ordre de les multiplier de plus en plus; il réſulte, dis-je, qu'il ſera facile au roi (1) d'ajouter aux riches productions du nouveau monde dans ſes états, le commerce de la cochenille, que Sa Majeſté procurera à bon marché dans ſes manufactures, puiſque la plante dont il eſt queſtion ſe plait de préférence dans les terrains les plus arides des plaines & des montagnes, qu'elle exige peu de ſoins, peu de Nègres, & que l'inſecte pullule extraordinairement: d'ailleurs, l'activité & l'ambition de la plus belle nation du monde, le beſoin d'une nouvelle culture pour les petits habitans, dont les terres ſont uſées, mon zèle (2)

---

n'en changera pas la nature. *Voyez* chap. III. de la ſeconde partie & chap. IV.

(1) Cela eſt poſſible, mais cela n'eſt pas ſi facile.

(2) Ce zèle peut être traité d'indiſcret, il faut convenir que cet engagement de M. Joubert, dont l'exécution tient à bien des haſards, eſt très-inconſéquent. Nous prions le lecteur de ſe rappeler les lettres

enfin aſſurent à Sa Majeſté, que ſous vingt ans la France ſe paſſera de l'Eſpagne pour cette branche de commerce, dont elle pourra fournir l'excédent à ſes voiſins.

M. Joubert a ajouté en note.

L'année dernière ce Mémoire a été lu & communiqué au roi dans ſon conſeil d'état, par M. le maréchal de Caſtries. Sa Majeſté a gardé le Mémoire, & M. Joubert a reçu ordre du miniſtre d'en donner un duplicata, qui a été dépoſé dans les bureaux de la marine (1).

Les lecteurs doivent être maintenant convaincus de la facilité, de la certitude de faire des nopaleries à Saint-Domingue ; un ou deux quarreaux de terre, autant d'eſclaves, quelques petits ſoins ſuffiront pour commencer une manufacture de ce genre : c'eſt aux riches habitans à donner l'exem-

---

de MM. les adminiſtrateurs ; elles témoignent la manière dont M. Joubert s'eſt occupé à exécuter ſes promeſſes, & l'état de ſes plantations, en 1785, en eſt un sûr garant.

(1) Cette note n'a été ajoutée que par modeſtie.

ple, le patriotiſme doit leur faire faire ce qu'ils n'entreprendroient peut-être point dans des vues d'intérêt : des récompenſes, des honneurs attendent ſans doute celui qui le premier aura la gloire de mettre la cochenille dans le commerce colonial : on ſait que le grand Colbert, le père des colonies françoiſes, fit donner par Louis XIV, une gratification très-honorable à M. Piquet de la Celle, commis de la compagnie, pour avoir le premier élevé des vers à ſoie à la Martinique ; malheureuſement ce genre de manufacture a été abandonné.

Il ſe peut que notre raquette créole ne ſoit pas encore le nopal de la première qualité ; mais il exiſte encore ici quelques-uns des plants apportés par M. Thiery, ils ſont de la plus belle eſpèce, & peuvent ſe multiplier conſidérablement & très-vîte : ces nopals ſurpaſſent de beaucoup en grandeur & en groſſeur la raquette ordinaire ; peut-être que celle-ci abandonnée maintenant aux herbes voraces ſe perfectionnera par la culture, & acquerra toutes les qualités du

plus beau nopal : quoiqu'il en ſoit de cette eſpérance, & en ſuppoſant que de long-temps nous ne récolterons que de la cochenille ſilveſtre, il eſt conſtant qu'elle vaut dans le commerce les deux tiers de la meſtéque, qu'elle s'accommode de toutes les eſpèces de nopal, qu'elle ſe multiplie plus facilement, qu'elle ſe répand plus loin & plus vîte ſans aucuns ſecours étrangers, & que ſon produit eſt plus sûr; ainſi ne dut-on recueillir pendant les premières années que cette eſpèce de cochenille, malgré la différence du prix, elle vaut certainement bien la peine qu'on s'en occupe, puiſqu'un quarreau de mauvaiſe terre n'exigeroit que le travail d'un ſeul Nègre, & qu'il rendroit pour dix-huit cent livres de cochenille chaque année; nous ne haſardons pas cette appréciation ſans des autorités (1).

Tous les auteurs s'accordent à dire que la raquette ſe plaît ſur les ſols arides, qu'elle aime une température égale; combien de

(1) Ces autorités ont induit M. Mozard en erreur.

terrains abandonnés & confidérés comme incapables de rien produire, foit par la nature, foit par l'épuifement, donneroient à leurs propriétaires de grandes richeffes, s'ils penfoient à y faire venir la cochenille dans les favanes inutiles, qui fe voyent en allant de Limonade au fort Dauphin : on rencontre prefqu'à chaque pas la raquette & le cierge épineux, ainfi que dans la vafte folitude de la Défolée, on n'y apperçoit prefqu'aucune autre production ; mais celle-là ne fuffit-elle pas? La nature même indique le feul emploi que l'on peut faire de ces terrains, ils appellent des nopaleries, & ces mêmes favanes, qui feront à jamais incultes fans la cochenille, produiroient par elle des millions en peu d'années.

On peut foupçonner que l'auteur de l'article cochenille dans l'encyclopédie, ainfi que celui du Mémoire lu à la chambre d'agriculture, fe font trompés, en difant tous les deux, que les galions importoient année commune en Europe, huit cent quatre-vingt mille livres pefant de cochenille : l'hiftoire

philoſophique & politique, où l'on trouve des renſeignemens authentiques & plus récents, nous a fourni les données des calculs ſuivans.

Quantité de cochenille de toute qualité, exportée chaqu'année du continent de l'Amérique en Eſpagne.	460,000 liv.
Elle produit au Mexique.	6,678,450.
Ce qui fait reſſortir chaque livre prix moyen à .	14. 10.
Elle produit à Cadix . .	7,759,196.
Ce qui fait reſſortir chaque livre prix moyen à . .	16. 17.
Prix courant de cette denrée en Europe	18. 14.

On ne doit lire qu'avec précaution ce que M. Pomet a dit de la cochenille. Pour être parfaitement inſtruit de ce qui concerne cet inſecte, il eſt à propos de conſulter le traité, traduit en françois, qu'en a fait *Runſcher* hollandois. La diſſertation de M. de Neuville lue à l'Académie des ſciences, en 1726; le Tome IVe. des mémoires pour

ſervir à l'hiſtoire des inſectes par M. de Réaumur; principalement M. Valmont de Bomare, article cochenille, opuntia, gallinſecte; l'encyclopédie au mot cochenille; & l'hiſtoire philoſophique & politique, ſont les ouvrages où l'on trouvera pluſieurs détails très-utiles, pour élever & récolter l'inſecte important qui vient de nous occuper.

On conviendra sûrement que chaque pays a des productions qui lui ſont particulières; il y en a même qui ſont affectées aux différens climats dans un même pays; il ne ſeroit donc pas étonnant que la cochenille fine fût un inſecte propre au Mexique comme la plante qui le nourrit, & que la nature n'eût pas fait naître cet inſecte dans nos colonies.

On a vu que les Mexicains employoient la cochenille pour peindre les maiſons, & leurs cotons; les naturels des isles aimoient les couleurs rouges autant que les Indiens du Mexique; ils n'auroient sûrement pas dédaigné la couleur de la cochenille s'ils

l'avoient connue, & ils ne lui auroient pas préféré la couleur terne du rocou.

M. Chanvalon, qui désiroit aussi que l'on put introduire la cochenille dans les colonies, dit:

J'ai cherché sur tous les opuntia (1) la cochenille que le Père Labat assure avec sa confiance ordinaire se trouver dans nos isles: je ne l'ai pas trouvée; cependant je ne perdois pas de vue cette branche utile de commerce: j'ai continué en vain ces mêmes recherches avec attention, pendant les cinq ans & demi de séjour que j'ai fait à la Martinique.

De quelle espèce sont les insectes que le Père Plumier a vu au petit Goave? Il est probable que c'est le *coccus*, qui est très-commun sur le cassier, sur l'acacia, sur l'orme, sur la vigne, &c.: cet insecte aptère a des rapports génériques avec la cochenille, mais il en diffère par plusieurs caractères, & principalement par une odeur désa-

---

(1) Voyage à la Martinique, pag. 121.

gréable qu'il exhále (1) lorſqu'on en a réuni une certaine quantité; le Père Plumier a été induit en erreur par des flibuſtiers qu'il avoit cru trop facilement; le Père Labat n'avoit pas vu la cochenille, il nous a donné des fictions pour des obſervations; ce qui eſt impardonnable (2). Le militaire qui a préſenté le Mémoire ſur la cochenille à la chambre d'agriculture du Cap, a été mal inſtruit par le Mexicain, qui n'étant pas naturaliſte avoit jugé ſur de fauſſes analogies & ſur une obſervation trop ſuperficielle, & le Père Nicolſon, qui a pris cet auteur pour guide, n'a fait que répéter la même erreur.

Toutes les perſonnes qui ont cherché la cochenille ſur les arbres que nous avons nommés, ſe ſont trompées: nous en avons pluſieurs exemples.

Le révérend Père Paſteur, ſupérieur de la maiſon de charité de Léogane, a eſſayé de ſemer ſur le nopal de Caſtille la graine

(1) Mémoire pour ſervir à l'hiſtoire des inſectes, Tome IV, pag. 107 & ſuiv.

(2) *Loco citato*, pag. 108.

de coccus aptère de Lorme : ses essais n'ont pas réussi.

Le révérend Père Thimothée, curé du Port-de-paix, notre associé, a fait inutilement les mêmes essais, nous les avons répétés nous-mêmes sans succès : cela est conforme aux loix de la nature, qui a assigné à chaque espèce des moyens différens d'entretien & de production.

M. Dutronne notre associé, au Cul-de-Sac du Port-au-Prince, nous a écrit (1), qu'une personne qui connoît bien la colonie & particulièrement le Cul-de-Sac, lui a dit, qu'elle n'avoit jamais vu de cochenille dans ce quartier (2), mais qu'elle en avoit vu à Acquin & sur la plate-forme du Môle : cette personne a été instruite de la culture de la cochenille par M. Thiery.

M. le comte d'Ingrande, habitant au fond des Nègres, notre associé, nous avoit assuré qu'il avoit de la cochenille dans son quar-

(1) Au Cul-de-Sac, le 30 Novembre 1785.

(2) *Voyez* Traité de la culture du nopal & de la cochenille, première partie, chap. II.

tier; il a eu la complaisance de nous en envoyer (1), & nous trouvons que c'est le coccus aptère & fœtide que M. d'Ingrande avoit pris pour de la cochenille.

M. Gauché, notre associé, dans le quartier du Port-de-paix, observateur exact & fort instruit, nous dit dans une lettre du 8 Décembre : je vous remercie de votre observation sur le *coccus*, du *cocoloba* & du *guazuma*; j'ai voulu faire ces tentatives au défaut de cochenille, & je m'étois persuadé que si je parvenois à faire multiplier cet insecte aptère, & la plante qui nourrit la cochenille, sa propriété colorante se perfectionneroit par le suc de cette plante, & que par-là on pourroit le substituer à la cochenille; je me suis trompé, c'est ce qui arrive souvent dans les essais (2). Le peu de cochenille silvestre que j'ai trouvé sur quelques pieds de *solanum inermé* a péri presqu'aussitôt;

(1) Au fond des Nègres, le 24 Décembre 1785.

(2) *Voyez* Mémoire pour servir à l'histoire des insectes, Tome IV, Mémoire XIe, pag. 92.

j'ai fait des recherches ſur la raquette du bas Mouſtèque, & n'y ai rien trouvé.

Nous eſpérons que la deſcription que M. Dubourg a faite du coccus, qui a été confondu par bien des perſonnes avec la cochenille, empêchera à l'avenir cette mépriſe. M. Thiery avoit déjà attaqué cette erreur; elle ne ſubſiſteroit sûrement plus, ſi ſon ouvrage avoit été publié : nous n'avons rien négligé pour tâcher de découvrir ſi la cochenille meſtéque exiſtoit à Saint-Domingue ; nos recherches ont été inutiles; nous ſavions par l'ouvrage de M. Thiery que la cochenille ſilveſtre ſe trouvoit au Môle ſur le *pereſchia* : nous ſavions par les eſſais de culture & de teinture qu'il avoit faits, qu'on pouvoit cultiver cet inſecte avec avantage : c'eſt lui qui nous a inſtruit des règles de cette culture, & comme il le dit lui-même dans ſon ouvrage (1), ſon voyage au Mexique pourroit toujours être regardé comme

(1) *Voyez* Seconde partie de la culture du nopal & de l'éducation de la cochenille, première ſection, chap. IV.

très-utile, quand il n'en auroit rapporté que cette connoiſſance ; il avoit donc raiſon de dire que l'on préſumoit juſtement que la cochenille exiſtoit à Saint-Domingue & qu'elle pouvoit y être cultivée ; mais on peut aſſurer auſſi que perſonne avant lui n'avoit connu la cochenille, & qu'on ne ſavoit pas que cet inſecte exiſtoit ſur la raquette très-épineuſe & preſqu'inacceſſible que l'on nomme *pereſchia* (1) ou patte de tortue, & qu'il falloit la chercher ſous le matelat cottonneux qui la couvre & la défend des inſectes & des impreſſions trop fortes de la chaleur : n'eſt-il pas évident que l'auteur du Mémoire préſenté à la chambre d'agriculture du Cap, auroit dit que la cochenille exiſtoit au Môle ſur le pereſchia, s'il l'avoit ſu, & qu'il en auroit inféré la poſſibilité de cultiver cet inſecte dans ce lieu, lorſqu'il a parlé de la poſſibilité d'enrichir ce quartier par cette culture.

(1) *Voyez* le voyage du Mexique, route d'Aquiatapoque à Los-Cues.

M. Genton, notre correſpondant au Môle, a eu l'attention de nous envoyer pluſieurs gemmes de pereſchia couvertes de cochenilles. Cet inſecte nous a paru être le même que celui que nous cultivons, & qui vient des ſouches que M. Thiery avoit tranſplantées au Port-au-Prince. Voici quelques obſervations que M. Genton a fait inſérer dans le ſupplément, au premier N°. des affiches américaines de 1786.

La cochenille ſilveſtre vient naturellement dans ce quartier ſur le nopal, vulgairement appelé patte de tortue; il ſeroit impoſſible de la récolter ſur cette plante qui s'élève à huit & neuf pieds, par la grande quantité d'épines dont elle eſt armée.

Cet inſecte fait toujours face à l'oueſt, & l'on n'en voit jamais aucun du côté de la feuille qui fait face à l'eſt, ce qui me fait préſumer qu'en établiſſant une nopalerie, on doit avoir égard à l'expoſition (1).

Une choſe remarquable, c'eſt que parmi

---

(1) *Voyez* Traité de la culture du nopal & de la cochenille, ſeconde partie, liv. XI, chap. III.

la grande quantité de nopal de toutes eſpèces qui avoiſinent celui où l'inſecte s'attache, il n'y en ait aucune qui cherche à s'y établir : mes recherches à cet égard ont été ſuperflues. Le temps de pluie eſt le plus contraire à la cochenille, ſurtout dans cette ſaiſon des vents du nord. Les récoltes faites hors de ſaiſon ne donnent plus un teint ſi beau, ſi vif, ni ſi abondant.

M. Thiery n'ayant pas trouvé dans les forêts & dans les campagnes du Mexique, le nopal des jardins ſur lequel on élève la cochenille fine, a préſumé que cette plante avoit paſſé de l'état agreſte au degré de perfection où elle eſt, par la culture ; il paroît penſer auſſi que la cochenille fine pourroit bien n'être qu'une variété perfectionnée par l'éducation ; ne ſachant pas les progrès de cette amélioration & le temps qu'elle peut exiger, il croit que cela peut ſervir à prouver l'antiquité des peuples du Mexique.

La préſomption de M. Thiery ne nous paroît pas une obſervation ſuffiſante pour ſe ſoutenir malgré les faits d'analogie, &

nous sommes fondés à en douter, jusqu'à ce que des faits recommandés par l'expérience viennent à la confirmer.

Comment pourrions-nous croire à cette métamorphose? Ecartons toutes les preuves d'analogie, & ne nous appuyons pas du perfectionnement de plusieurs plantes à l'aide de la culture, pour assurer que cela peut avoir lieu pour le nopal.

La culture peut perfectionner le port, la couleur, l'accroissement, le développement, la saveur dans une plante; mais jamais elle ne changera les caractères spécifiques. Nous ne pensons donc pas que le tuna, par exemple, puisse être converti en pereschia, & que celui-ci puisse jamais fournir le nopal de Campèche ou de Castille, ou le nopal des jardins. Toutes ces plantes ont un caractère propre, qui est indélébile; & jamais la main de l'homme ne pourra en altérer les traits, au point de dénaturer les espèces & les confondre les unes dans les autres.

C'est en vain que l'on voudroit faire espérer à la colonie de pouvoir améliorer la

cochenille

cochenille ſilveſtre, & la convertir en cochenille fine ou meſtéque

Ces deux inſectes qui appartiennent au même genre forment deux eſpèces, qui ont chacune leurs caractères particuliers (1). Mais qu'importe à la colonie d'avoir la cochenille fine? & pourquoi chercherions-nous à lui donner des eſpérances illuſoires, ou des regrets inutiles? Il vaut mieux s'attacher à prouver, comme on l'a déjà fait, que la culture de la cochenille ſilveſtre peut lui être avantageuſe, & qu'elle peut remplacer la meſtéque dans nos manufactures.

On apprendra par l'ouvrage de M. Thiery toutes les règles de cette culture; mais on verra par le détail de ces règles que cela exige un certain travail. On croiroit même que M. Thiery a un peu trop affoibli l'idée que l'on doit en avoir, ſi l'on ne ſavoit pas qu'il eſt exécuté au Mexique par des hommes indolens & bornés.

---

(1) *Voyez* Mémoire pour ſervir à l'hiſtoire des inſectes, Tome IV, Mémoires II, pag. 9.

Ceux qui adopteront la culture de la cochenille, éprouveront ſans doute la peine de n'avoir que le précepte pour guide; mais la conſtance & l'expérience les formeront; l'uſage & l'habitude détruiront bien des difficultés.

Les eſſais qui ont été faits juſqu'à préſent au Port-au-Prince & au Cap, ſuffiſent pour faire connoître la poſſibilité d'adopter la culture de la cochenille dans la colonie; on peut apprécier par ces eſſais les produits des travaux en grand, & cela préſente des réſultats très-avantageux & bien propres à ſervir d'encouragement.

On dira peut-être que la défiance & la timidité ſont proportionnées aux moyens: celui qui a beaucoup peut haſarder quelque choſe, mais les riſques des eſſais ſont trop périlleux pour celui qui n'a qu'une petite propriété, & jamais les petits capitaliſtes n'iront ſe réfugier dans les déſerts de la colonie, pour tenter une culture minutieuſe & caſuelle dont les accidens peuvent produire leur ruine.

M. Thiery a non-ſeulement fait connoître les travaux d'une nopalerie ; mais il a eu ſoin d'indiquer les accidens & de calculer en quelque ſorte les riſques de ſon établiſſement. On n'eſt jamais expoſé comme dans les autres manufactures à une perte abſolue de revenu, mais on peut éprouver des retards & des diminutions : voilà le plus grand inconvénient ; mais cela n'empêche pas que le revenu d'une nopalerie ne fourniſſe un intérêt plus fort qu'aucune manufacture ; c'eſt ce qu'il étoit intéreſſant d'éprouver, & c'eſt un objet ſur lequel M. Thiery n'a rien laiſſé à deſirer.

OBSERVATIONS PARTICULIÈRES

Faites dans le jardin du Cercle des Philadelphes au Cap, par M. ARTHAUD.

Nous avions planté dans notre jardin plusieurs eſpèces de cactes; nous avions planté pluſieurs pieds de nopal de Campèche & de raquette eſpagnole; nous les avions cultivés dans l'intention de les multiplier pour former une nopalerie; nous étions diſpoſés à demander à MM. les adminiſtrateurs de la cochenille avec du plant de nopal, lorſque M. Bruley a prévenu nos déſirs, en nous donnant en échange pour du nopal qui lui manquoit, de la graine de cochenille ſilveſtre qu'il avoit tirée des débris des plantations de M. Thiery dans le jardin du roi au Port-au-Prince.

12 Juin 1785. Nous avons ſemé de la cochenille ſur trois pieds de nopal de Campèche, dont le plus vieux avoit huit mois, & ſur un pied de raquette eſpagnole.

Cette ſemaille a très-bien réuſſi ; elle avoit été faite dans des nids d'étoffes de paille, ſuſpendus aux pieds du coté de l'eſt avec des fils de coton ; les petites cochenilles ſe ſont répandues ſur toute la plante, principalement du côté de l'eſt, & ſurtout ſous les fils de coton, qui offroient un abri & paroiſſoient les défendre de la pourſuite des fourmis, qui en ſont friandes, & contre leſquelles la nature a paru vouloir les prémunir, en leur donnant un duvet cotonneux.

14 Aouſt 1785. Nous avons fait une récolte de cochenille que nous avons préparée ſuivant les procédés connus ; il y avoit déjà des fruits d'une nouvelle production, & pluſieurs petites cochenilles s'étoient déjà répandues ſur les plants de nopal : cela confirme l'obſervation de M. Thiery de Menonville, qui prouve que la femelle cochenille rend ſes petits au bout de deux mois, qui eſt à-peu-près le terme de ſon exiſtence.

La cochenille qui étoit ſur le nopal de

Campèche étoit plus belle, mieux nourrie que celle qui étoit ſur la raquette eſpagnole.

Cela tend à prouver que le nopal de Campèche convient mieux à l'éducation de la cochenille ſilveſtre, que la raquette eſpagnole.

7 Octobre 1785. Nous avons ſemé de nouveau; la récolte a été faite le 7 Octobre, nous n'avons pas ſemé à cette époque, parce que les mères avoient fait leur part, & qu'il s'étoit répandu un nombre ſuffiſant de petites cochenilles pour pouvoir fournir à une nouvelle récolte; nous ſavons que ce procédé eſt contraire aux principes établis par M. Thiery, il veut que l'on ſème tous les deux mois après avoir dépouillé & nettoyé les plants, en récoltant la cochenille; il prétend que c'eſt le moyen d'avoir une cochenille plus belle, mieux nourrie, & nous le croyons; nous penſons auſſi que c'eſt le moyen de ménager les plants & d'empêcher que l'aglomération des cochenilles, autour de leurs mères, n'appauvriſſe le plant & ne faſſe atrophier les

gemmes, comme cela arrive lorſqu'elles ſe trouvent ſurchargées, & ſurtout lorſque les cochenilles ſe ſont aglomérées aux articles.

C'eſt pour tâcher de prévenir cet inconvénient que nous avons eu ſoin de nettoyer les articles de nos plants, de ne pas laiſſer de cochenille ſur les gemmes trop jeunes & point parvenues à un certain degré de maturité & de développement. Enfin, nous avons eu l'attention de nettoyer entièrement les endroits ſur leſquels les mères avoient été fixées; ces endroits ſont jaunes & déprimés ordinairement, la ſève ne les régénère pas abſolument, lorſque la cochenille eſt ôtée; mais ils ſe durciſſent après avoir rendu un peu de gomme, & il ſe forme deſſus une pellicule griſe, ſemblable à une cicatrice.

La cochenille ne ſe nourrit ſur le nopal qu'aux dépends de la sève, elle lui ôte ſes principes de végétation, elle nuit à ſon développement, & elle l'appauvrit au point de le faire périr dans l'atrophie, ſi elle étoit trop abondante : on peut donc regarder la

cochenille comme le fléau du nopal, & une véritable maladie.

Il eſt donc bien eſſentiel de ne ſemer de la cochenille que ſur des plants qui ont aſſez de vigueur & de force pour pouvoir la nourrir ſans s'épuiſer. M. Thiery demande que les plants ayent dix-huit mois : cette règle ne peut être générale, & elle doit être modifiée ſuivant la qualité du ſol & le climat où on cultive le nopal ; cependant nous avons ſemé notre cochenille ſur des plants de huit mois, & ils étoient sûrement trop jeunes, car ils ont paru ſouffrir ; mais nous ſommes excuſables, parce que la néceſſité nous a fait la loi, & nous a forcés de planter en entretien, c'eſt-à-dire, pour conſerver nos plants.

Du 20 Novembre 1785. Ayant trouvé que les cochenilles de la ſemaille précédente étoient rondes, groſſes, que pluſieurs commençoient à faire leur part, & que les petits ſe repandoient ſur les articles des nopals, nous avons cru que nous pouvions faire notre récolte ; il étoit temps effecti-

vement, car quelques heures après que cette cochenille a été recueillie, il y avoit une quantité innombrable de petits qui avoient quitté les floccons cotonneux ſous leſquels ils étoient groupés ſous le ventre de leurs mères, & ils cherchoient à ſe répandre ; nous avons obſervé pluſieurs mâles dans le nombre de ces petits.

M. Thiery regarde la pluie comme l'ennemi le plus dangereux de la cochenille, mais nous avons obſervé que les fourmis étoient bien plus à craindre (1), ſurtout pour les pieds de nopals qui ne reçoivent pas le ſoleil toute la journée, & qui ſont expoſés à être couverts dans la partie de l'eſt ; non-ſeulement les fourmis mangent la cochenille, elles piquent même la plante & donnent lieu à des points gangreneux qui pénètrent dans le parenchiſme, ce qui doit être ſuivi d'eſcarre & de cicatrices dures & calleuſes qui interceptent la circulation de la ſève.

---

(1) *Voyez* Mémoire pour l'hiſtoire des inſectes, Tome IV, Mémoire II, pag. 95.

Nous avons laiſſé deux plants ſe ſemer naturellement, mais nous en avons ſemé un des plus anciens le 22 Novembre, après avoir eſſuyé toutes les pattes ſur leſquelles il y avoit eu de la cochenille, & ſur leſquelles il y avoit déjà des petits de répandus; cette précaution eſt néceſſaire, elle eſt recommandée par M. Thiery, qui veut même que l'on employe de l'eau pour bien enlever tous les débris de la cochenille, qui attireroient les fourmis.

Nous avions planté deux gemmes ſur leſquelles il y avoit eu de la cochenille. M. Thiery dit qu'elles ne peuvent être employées pour du plant & qu'elles pourriſſent; une de ces gemmes avoit pouſſé deux bourgeons le 21 Novembre, la ſeconde avoit pourri aux deux tiers; mais nous avons remis en terre ce qui reſtoit, & il y avoit un très-beau bourgeon qui ſûrement fera ſouche. Nous ne rapportons cette obſervation que pour faire voir que la règle de M. Thiery eſt trop rigoureuſe, & que l'on peut employer des plants qui ont nourri la coche-

nille, quand on eſt dans la néceſſité de tirer parti de tout & d'uſer d'économie pour multiplier ſes plantations ; nous penſons cependant qu'il eſt plus avantageux lorſqu'on le peut, d'employer d'autres plants d'après les principes de M. Thiery.

Le ciel étoit couvert le 22 Novembre, les vents de nord-eſt & de ſud-oueſt ont été forts, il y a eu une pluie légère, les vents étoient nord le lendemain 23, le ciel étoit couvert, une brume couvroit les mornes le matin & obſcurciſſoit l'air ; il y a eu de la pluie toute la journée, le thermomètre a été conſtamment à vingt degrés.

Nous avons tué dans l'eau bouillante la cochenille que nous avions recueillie la veille : quelques heures de ſoleil ont ſuffi pour la ſécher aſſez pour l'empêcher de ſe corrompre ; mais ſi nous n'avions pas eu cet avantage, nous aurions été obligés de la faire ſécher au four ou ſur des plaques chaudes ; c'eſt ſans doute dans une pareille circonſtance que les Indiens du Mexique

employent ces moyens, qui leur donnent une cochenille d'une qualité médiocre.

Le vent & la pluie auroient sûrement fait périr notre graine, ſi nous n'avions pas eu la précaution de faire couvrir le pied de nopal que nous avions ſemé, avec un chaſſis exécuté d'après le plan du ſéminaire décrit par M. Thiery; cet événement montre l'importance de ne pas récolter, & de ne pas ſemer lorſque les obſervations du baromètre, du thermomètre & l'état du ciel indiqueront de la pluie; nous avons ſur les Indiens l'avantage de prévoir cet événement avec aſſez de juſteſſe; le cultivateur de cochenille ne ſera donc pas expoſé à compromettre ſa récolte & ſa graine comme l'Indien borné, lorſqu'il voudra s'attacher à régler ſes travaux d'après des obſervations météorologiques ſoignées.

On voudra bien obſerver que depuis le 14 Juin juſqu'au 22 Novembre, nous avons fait trois récoltes, nous en aurions fait davantage ſi nous avions ſemé plutôt; mais en admettant que l'on ne puiſſe faire que quatre

récoltes dans l'année dans la partie du Cap (1), cela prouvera toujours que la culture de la cochenille peut être établie dans la partie du nord comme dans la partie du ſud de la colonie, & qu'elle y préſentera les mêmes avantages & les mêmes reſſources.

Nous avons donné du plant & de la graine à M. Auvrai, négociant, notre aſſocié; il ſe propoſe de ſemer la graine ſur le tuna ou raquette ordinaire, en attendant que ſes plants de nopal de Campèche puiſſent être ſemés; mais nous craignons qu'il ne réuſſiſſe pas: nous avions mis un nid chargé de graine ſur un pied de tuna, il s'y eſt répandu quelques petits; mais ils n'ont pas paru y prendre l'accroiſſement ordinaire dans les époques de leur exiſtence, & enfin ils y ont péri ſans ſe reproduire; cela ſe rapporte aux obſervations de M. Genton.

---

(1) Nous ne ſavons pas encore ſi l'Indien ne diſcontinue pas ſes ſemailles dans le temps des pluies, principalement pour laiſſer repoſer ſes plants & prévenir leur épuiſement.

Les ſoins & la conſtance de M. Auvrai donneront ſûrement un exemple utile, qui fera proſpérer la culture de la cochenille dans le quartier Dauphin; il n'y a perſonne qui ne ſente combien il eſt important qu'elle puiſſe s'établir dans les terres arides & ingrates des fredoches, des fonds blancs, des fonds bleus, &c. Nous avons envoyé du plant à M. Gauché & au R. P. Thimothée, nos aſſociés au Port-de-Paix; les premiers ſuccès dans ce quartier ne tarderont pas à porter la culture de la cochenille dans les déſerts du Port-à-Puiſent, & dans les terres incultes du Môle.

La colonie n'a pas verſé tout de ſuite dans le commerce une quantité auſſi conſidérable de caffé que celle qu'elle lui fournit aujourd'hui; l'établiſſement des ſucreries & des autres manufactûres a été ſucceſſif; l'habitant qui plante du caffé & des pièces de canne ne peut entrer en récolte que dix-huit mois ou deux ans après; on le fait, & on établit tous les jours des ſucreries & des cafféeries, parce que l'on ſait que les récoltes

à venir indemniſeront du retard des revenus par un produit ſatisfaiſant.

Le temps qu'il faut pour que les plants de nopal prennent un accroiſſement convenable, ne doit pas rebuter ceux qui peuvent adopter la culture de la cochenille. Le produit de cette culture eſt bien plus précoce que celui du caffé; la première récolte de cochenille qui peut ſe faire au bout de vingt mois peut être auſſi abondante que les ſuivantes, au lieu que la première récolte qui ſe fait deux ans après que le caffé a été planté eſt encore très-médiocre.

Il faut pluſieurs années pour que la colonie fourniſſe au commerce une certaine quantité de cochenille; il faut encore plus de temps pour que la colonie puiſſe fournir à la métropole une quantité de cochenille ſuffiſante pour ſes manufactures; quelques perſonnes entreprendront d'abord cette culture, la confiance s'établira inſenſiblement lorſque les ſuccès en auront fait connoître les avantages.

L'auteur du mémoire ſur la cochenille

que nous avons rapporté ci-deſſus, dit dans une note : que le roi pourroit animer les eſſais ſur la culture de la cochenille, en attribuant une gratification d'encouragement au premier habitant qui produiroit dix livres de cochenille de ſon crû, des exemptions, &c. Ces moyens ont plus de force dans une colonie nouvelle qui n'offre aucun objet de comparaiſon, & dans laquelle il n'y a encore aucune culture d'établie; cependant nous croyons qu'on peut les employer, parce que le gouvernement eſt sûr de placer, à un très-fort intérêt, les ſacrifices qu'il pourroit faire pour cet objet; mais on peut penſer que ce ſera moins l'appas des indemnités & des exemptions qui portera à la culture de la cochenille, que l'eſpoir d'un gros bénéfice, en cultivant des terres qui ſont ſans rapport.

Nous croyons rendre ſervice à la colonie & à l'état, en faiſant connoître cet ouvrage que l'on croyoit perdu; nous l'avons revu avec attention; nous avons vérifié preſque toutes les obſervations qu'il contient; nous

avons

avons cru pouvoir retrancher quelques détails inutiles principalement dans le voyage : il n'a pas dépendu de nous de changer entièrement le ſtyle ; il auroit fallu refondre l'ouvrage, & nous n'aurions pu le faire quelquefois ſans nous expoſer à altérer la penſée de l'auteur. Nous eſpérons que le public ne jugera point rigoureuſement l'ouvrage de M. Thiery par cette conſidération ; il auroit ſans doute diminué les imperfections qui s'y trouvent, s'il avoit pu mettre la dernière main à ſon travail.

Nous pouvons dire que M. Thiery avoit poſé avec beaucoup de peine la première pierre d'un édifice qui ſe feroit élevé s'il avoit vécu ; nous avons tâché d'écarter les ruines qui en couvroient les fondemens ; nous ne négligerons rien pour contribuer à le conſtruire, nous y réuſſirons peut-être ; mais en apréciant nos efforts, nous jugeons combien il eſt difficile de remplacer M. Thiery ou de ſuivre ſes plans ; cette entrepriſe ne peut convenir à un ſeul homme, elle convient à une ſociété dont les travaux

ſont continuels. Quand le Cercle des Philadelphes, qui s'eſt ſoutenu juſqu'à préſent avec ſes propres fonds, & qui ne s'eſt formé que par l'émulation d'être utile & le plaiſir de travailler, n'auroit ſervi qu'à publier l'ouvrage de M. Thiery, à exciter la culture de la cochenille dans la colonie, il auroit ſuffiſamment prouvé une utilité qui peut ſe rapporter encore à d'autres objets qui ne ſont pas moins eſſentiels.

ÉLOGE

DE

M. THIERY DE MENONVILLE,

Prononcé par M. ARTHAUD, *Correſpondant de la Société Royale de médecine, de l'Académie de chirurgie de Paris, Médecin du Roi, à la rentrée du Cercle des Philadelphes, au Cap, le* 19 *Septembre* 1785.

Au jugement de ceux qui ont aujourd'hui des idées ſaines de la valeur des choſes, Celui qui peupla la France de Sculpteurs, de Graveurs, & d'Artiſtes en tous genres, qui ſurprit aux Anglois la Machine à faire des Bas; le Velours aux Génois; les Glaces aux Vénitiens, ne fit guères moins pour l'Etat, que Ceux qui battirent ſes Ennemis & leur enlevèrent leurs places fortes.

Dict. Encycl. Edit. in-4°. *de Genève*, Tom. III.

O ma patrie! après avoir fourni des héros & des législateurs dont la valeur & la prudence ont étonné l'Europe, tu commences à produire des hommes qui, pour être moins fameux, n'en ſont pas moins utiles. La renommée ne proclamera pas leurs exploits; mais elle portera dans l'avenir des découvertes avantageuſes, ou des ouvrages qui mériteront la reconnoiſſance de la poſtérité.

Que je ferois heureux, fi j'avois eu l'avantage de confacrer mon exiftence au fervice de mes compatriotes ! fi j'avois pu faire hommage de mes foibles talens, & préfenter le tribut de mes travaux dans le temple que ma patrie a vu élever dans fon fein, aux fciences, aux lettres & aux arts, par Stanislas le Bienfaifant ! Mais qu'il eft confolant pour moi, dans une terre éloignée, & fous un ciel brûlant, où l'on ne cultive les fciences qu'au péril de fa vie, de leur rendre un premier hommage en faifant l'éloge d'un Lorrain ! Que mon cœur eft fatisfait de pouvoir, fans outrager la vérité, le placer au nombre des bienfaiteurs de la colonie, dans la claffe des hommes qui n'ont été paffionnés que pour faire le bien, & qui ne fe font occupés qu'à trouver les moyens d'augmenter les richeffes de l'état avec fon induftrie.

M. Thiery de Menonville eft né à Saint-Mihiel (1), en Lorraine. Le vœu de fa

(1) De mes deux oncles maternels, l'un eft ancien premier juge-conful de Nancy, l'autre avocat au parlement de Metz : le feul oncle paternel que j'avois eft

famille l'appeloit à l'état eccléſiaſtique; mais ce vœu, contrarié par un penchant ſecret qui l'appeloit à la contemplation de la nature, le porta inutilement à l'étude des loix.

M. Thiery, avocat malgré ſon goût, voulut devenir naturaliſte : il fut à Paris. C'eſt dans cette capitale où l'exemple des grands hommes embraſe l'ame du déſir de s'ennoblir comme eux, en acquérant des connoiſſances ; où l'eſprit éclairé par les préceptes, développe toute l'étendue dont il eſt ſuſceptible ; où tous les reſſorts du génie déploient toute leur force & toute leur activité, qu'il étudia la botanique ſous MM. de Juſſieu ; & il eut l'avantage, ce qui eſt aſſez rare, d'être diſtingué dans la foule des élèves, & de mériter l'eſtime de ſes maîtres.

M. Thiery ſentit que l'homme qui ne

---

mort avocat à la cour de Lorraine; le frère de ma belle-mère & ſon père étoient avocats en cette cour, de même que mon père. Mes aïeuls, mon frère & mon grand-père maternel ſont morts lieutenans de prévoſt de St. Mihiel. (*Extrait d'une lettre de M. Thiery.*)

rapporte pas ſes connoiſſances à l'intérêt de la ſociété eſt condamnable; il ſentit que l'étude de la botanique, toujours intéreſſante, malgré les fatigues auxquelles elle expoſe, n'eſt utile que lorſque celui qui s'y livre cherche dans les différentes parties des plantes, des matériaux, qui, après avoir paſſé dans les laboratoires de la chimie, dans les ateliers des artiſtes, puiſſent ſervir à procurer des remèdes précieux ou des commodités agréables. Auſſi ne ſe borna-t-il pas à gravir, comme tant d'autres botaniſtes, les montagnes eſcarpées des Alpes, des Pyrenées ou de la Suiſſe, pour y recevoir, des mains du haſard, la découverte de quelques plantes échappées aux recherches & aux courſes laborieuſes des hommes célèbres, qui ont enrichi la botanique par les voyages qu'ils ont fait dans ces lieux difficiles.

L'illuſtre abbé Raynal venoit, dans ſon ouvrage vraiment philoſophique, de faire connoître à toutes les nations les richeſſes reſpectives de leurs colonies; il venoit de préſenter des vues auſſi ſéduiſantes que neu-

ves pour les augmenter encore ; il venoit de dire, d'après le Dictionnaire encyclopédique, en parlant de la cochenille : « Son „ prix, qui eſt toujours très-haut, auroit „ bien dû exciter l'émulation des nations „ qui cultivent les isles de l'Amérique, & „ des autres peuples qui habitent des ré- „ gions dont la température ſeroit conve- „ nable à cet inſecte & à la plante dont il „ ſe nourrit ; cependant, la nouvelle Eſpagne „ eſt reſtée en poſſeſſion de cette riche pro- „ duction. „

Cette phraſe inſpire ſans doute M. Thiery ; ſon ame s'enflamme ; ſes vœux le portent à ſervir ſa patrie. Il forme le projet de la délivrer du tribut qu'elle paie à une nation étrangère, pour ſe procurer une denrée que le luxe a rendu néceſſaire, & dont la France fait une conſommation d'autant plus conſidérable, qu'elle a obligation à ſes artiſtes de poſſéder dans ſes manufactures la ſupériorité dans la teinture de l'écarlate couleur de feu, déſignée par le nom d'écarlate des Gobelins.

M. de Réaumur avoit proposé à M. le Régent de transporter la cochenille dans nos possessions. Cette proposition fut applaudie, mais elle n'eut pas d'exécution, peut-être parce qu'il ne se trouva personne alors qui eût l'intrépidité d'entreprendre le voyage du Mexique pour tenter un larcin périlleux. M. Thiery savoit que les encouragemens, que la société royale de Londres avoit proposés pour exciter la culture de la cochenille dans les colonies angloises, avoient été inutiles; il savoit que l'industrie françoise, ainsi que celle des anglois, vouloit être appliquée à des objets qui demandent plus d'activité, & qui prêtent davantage au développement de l'intelligence; il savoit enfin que la culture de la cochenille ne convient guère qu'à une nation peu active; mais il savoit aussi qu'il y avoit dans les colonies françoises une classe d'hommes (*les gens de couleur*), qui se multiplient tous les jours, & qui n'ayant pas, à beaucoup près, l'activité des européens, pourroit être occupée utilement à cette culture. Il savoit qu'elle

pourroit être adoptée par ceux qui ont le déſavantage de n'avoir que de petites propriétés, & par ceux qui n'ont que des terres peu propres aux autres cultures.

Toutes ces conſidérations appuient le projet de M. Thiery; il en fait part au miniſtère, & il reçoit des promeſſes encourageantes & des lettres de recommandation pour MM. les adminiſtrateurs de St. Domingue, où il devoit d'abord ſe rendre.

M. Thiery arrive dans cette colonie en 1776: il ne la voit qu'en botaniſte, & il admire la ſage prévoyance de la nature d'entretenir une verdure perpétuelle dans un pays où l'extrême chaleur développe ſans ceſſe des principes de corruption qui détruiroient la vitalité, s'ils n'étoient corrigés & tranſmués ſans ceſſe par les exhalaiſons bienfaiſantes des plantes. Il voit les terres les plus arides couvertes de *cactes* (1), & l'analogie la plus ſéduiſante lui confirme encore la poſſibilité de réaliſer ſes vues.

---

(1) Terme générique, qui déſigne toutes les eſpèces de raquettes.

Notre nouvel argonaute part pour le Mexique; il n'étoit pas avoué par le gouvernement: ſa patrie ne pouvoit que déſirer le ſuccès de ſon entrepriſe; mais elle ne pouvoit en avouer la témérité.

M. Thiery, réduit en quelque ſorte au rôle d'aventurier, pourſuit ſes vues avec conſtance. Il falloit tromper la vigilance d'une nation jalouſe d'une propriété dont elle jouit excluſivement; il falloit former des liaiſons, inſpirer de la confiance; il falloit obſerver la culture de la cochenille; il falloit pouvoir ſe procurer cet inſecte précieux avec la plante qui ſert à ſon éducation, & il falloit pouvoir l'enlever: mais cela ne ſuffiſoit pas encore, il falloit conſerver la cochenille pendant la traverſée; & pour mériter toute la gloire d'une pareille entrepriſe, il falloit intéreſſer la France en multipliant chez elle cet inſecte précieux, & mériter la reconnoiſſance de la nation, en la faiſant jouir de cette nouvelle richeſſe.

Le ſentiment de ſes forces inſpire du courage. M. Thiery avoit une conſtitution

robuſte, & il avoit beſoin de ce bienfait de la nature pour ſoutenir les fatigues de ſon entrepriſe. Il ne voyageoit qu'à pied, & cela convient réellement à l'obſervateur qui ſe complait à examiner les productions de la nature. Comment l'ame pourroit-elle les ſaiſir & les admirer, dans une courſe rapide qui ne préſente qu'une nuance preſqu'uniforme, ſous laquelle l'eſprit ne peut diſcerner aucun objet ?

M. Thiery parcourut ainſi pluſieurs provinces du Mexique. Il ne porta pas un œil avide ſur ces antres profonds, creuſés par le crime, la douleur ou l'oppreſſion, pour en arracher ces métaux, qui n'ont donné à l'Eſpagne qu'un inſtant de prépondérance que l'induſtrie lui a bientôt fait perdre. Il ne s'approcha pas de ces palais ſomptueux élevés ſur les ruines des édifices ſimples des malheureux Incas. Il auroit pu autrefois admirer le bonheur des premiers habitans de ces contrées ; ſon ame eut été ſatisfaite ; mais l'homme ſage ne jouit pas dans les lieux où le faſte règne avec la tyrannie.

Notre obſervateur tâcha de mériter la bienveillance de quelques Indiens, de quelques Noirs qui cultivoient la cochenille. C'eſt en vivant avec ces hommes, auxquels il étoit dangereux de découvrir trop tôt un deſſein qui pouvoit compromettre la liberté & la vie de M. Thiery, qu'il parvint à connoître les différentes eſpèces de *cactes*, & qu'il put ſe procurer les deux eſpèces de cochenille dont il avoit appris à diſtinguer la nature, la conſtitution, les caractères, les habitudes, les époques d'exiſtence, & tous les procédés qui conviennent à leur culture.

Pourvu de ces connoiſſances, M. Thiery s'embarque pour revenir à Saint-Domingue; mais contrarié par une traverſée orageuſe, il fut expoſé à de nouveaux dangers, & ils furent moins allarmans pour lui que la crainte de perdre le fruit de ſon pénible voyage, par le dépériſſement de ſes *nopals* & de la cochenille.

Les événemens ne font pas toujours échouer l'homme intrépide qui livre ſon

existence à l'inconstance & au hasard des mers. M. Thiery arrive au Môle S. Nicolas en 1778. Son triomphe étoit semblable à celui d'un guerrier audacieux qui sort d'une expédition dangereuse. Il pourvoit à la sûreté de sa nouvelle colonie, & il s'occupe à chercher dans ce lieu, dont le génie de M. d'Estaing a fait un rempart imposant, un terrain où il puisse la faire prospérer.

Les terres du Môle, qui ne peuvent être fertilisées par les moyens ordinaires, conviennent d'autant mieux à la culture de la cochenille *mestéque*, que l'on y trouve sur le *pereschia* (1) la cochenille silvestre; mais M. Thiery devoit faire constater le succès de son voyage par MM. les Administrateurs; il devoit leur présenter l'hommage du trésor qu'il apportoit à la colonie; il fut obligé de se rendre au Port-au-Prince, qui, comme chef-lieu, devoit en avoir les prémices, & renfermer un établissement qui

(1) Espèce de raquette, appelée communément patte de tortue.

pût donner dans la ſuite un exemple encourageant aux colons.

MM. d'Ennery & de Vaivre adminiſtroient alors la colonie ; ils s'intéreſſoient trop à ſa proſpérité, pour ne pas ſentir l'importance du ſervice que M. Thiery alloit lui rendre. Auſſi s'empreſsèrent-ils à lui aſſigner un terrain pour établir une nopalerie.

Les cactes ou nopals viennent dans les terres les plus arides. Le nopal de Caſtille, apporté par M. Thiery, a réuſſi très-bien dans le jardin confié à ſa direction, & nous y en avons vu de très-beau ; mais ce terrain, formé par un tuf blanc, étoit trop pauvre pour fournir à la végétation du *nopal* des jardins du Mexique. Celui-ci paroît une plante perfectionnée par la culture & uniquement deſtinée à la cochenille *meſtéque*, qui prend ſur cette plante une qualité ſupérieure. Auſſi les premières plantations de M. Thiery n'ont-elles pas eu le degré de vigueur, qui pouvoit lui donner l'eſpérance de les multiplier aſſez promptement

pour être en état d'en faire de plus étendues, auſſitôt qu'il l'auroit déſiré.

Mais ce n'étoit pas aſſez de multiplier le nopal. Il falloit conſerver la cochenille, étudier l'influence d'un nouveau climat ſur ſa conſtitution, ſuivre les révolutions qu'elle pouvoit éprouver dans les différentes ſaiſons, reconnoître celles qui lui étoient les plus favorables, non-ſeulement au Port-au-Prince, mais dans toute la colonie; s'aſſurer des époques auxquelles on pouvoit planter le nopal, & de celles dans leſquelles il étoit le plus avantageux de *ſemer* la cochenille, pour tirer tout le fruit poſſible de ſon travail. Tous ces eſſais demandoient bien des obſervations, exigeoient bien des expériences, bien des ſoins, bien des peines; mais aucun obſtacle ne pouvoit rebuter M. Thiery, & ceux qu'il rencontroit ne ſervoient, en l'irritant, qu'à ranimer ſon ardeur.

Les Mémoires que M. Thiery avoit envoyés à l'académie des ſciences, méritèrent l'approbation de cette illuſtre compagnie, & en obtenant le titre de correſpon-

dant, il reçut un prix d'autant plus flatteur de ſes travaux, & une indemnité d'autant plus agréable, que ce n'eſt pas la faveur, mais le mérite qui décide l'académie des ſciences à recevoir dans ſon ſein, ou à s'attacher les hommes laborieux qui ont bien ſervi la ſociété par des talens ſupérieurs ou par des découvertes utiles.

Ce ne fut pas la ſeule récompenſe que reçut M. Thiery; le gouvernement ſatisfait de ſes eſſais & de ſes ſervices, voulant honorer ſon courage & animer ſes travaux, lui accorda le titre de botaniſte du roi, avec 6,000 livres de traitement.

Le gouvernement fait des hommes ce qu'il veut; il les dirige au bien; il leur inſpire, à ſa volonté, l'enthouſiaſme du patriotiſme & de la vertu; il en fait à ſon gré des ſoldats intrépides, des cultivateurs induſtrieux, des ſavans appliqués à perfectionner & à rechercher les connoiſſances utiles; & cette eſpèce de magie tient à la diſpenſation adroite & équitable de ſes grâces & de ſes faveurs. L'homme eſt eſclave de l'opinion, il aſpire

aſpire à la gloire ; l'honneur lui tient lieu de fortune. Quelques diſtinctions ſuffiſent pour lui faire illuſion, le convaincre de ſa ſupériorité, & lui faire croire, même dans les chaînes, qu'il poſséde un empire.

Heureux celui que cette illuſion peut ſéduire ! Heureux celui qui a employé ſon activité à ſervir ſa patrie ! M. Thiery a joui de cet avantage, & il méritoit ſa reconnoiſſance.

Le *nopal* & la cochenille *meſtéque* ſe multiplioient par les ſoins de M. Thiery. Comme botaniſte, il avoit décrit les différentes eſpèces de *cactes*, ſur leſquels la cochenille *meſtéque* (1) & la ſilveſtre pouvoient ſe nourrir. Comme naturaliſte, il avoit décrit la cochenille ; ſa deſcription eſt celle d'un obſervateur, & contient des détails qui ne pouvoient avoir été ſaiſis, ni par Ellis, ni par Réaumur : enfin, comme cultivateur, M. Thiery donne les préceptes pour planter

(1) Ce terme eſt eſpagnol & déſigne la cochenille fine.

le *nopal*, pour ſemer, récolter, préparer la cochenille & la rendre marchande; il indique les lieux qui conviennent à cette culture, les ſaiſons propres aux plantations, aux ſemailles, à la récolte; il fait connoître les maladies du nopal, les ennemis qui peuvent détruire la cochenille, il ne néglige aucune inſtruction. Son ouvrage manuſcrit, qui a pour titre : *Traité de la culture du nopal & de l'éducation de la cochenille dans les colonies*, ne laiſſe preſque rien à déſirer ſur cet objet intéreſſant. Il eſt malheureux que l'auteur n'ait pas eu le temps d'en châtier le ſtile, & d'y ajouter les obſervations que l'expérience lui auroit fournies.

Mais M. Thiery ſuccombe à une fiévre maligne en 1780; ſes voyages, ſes obſervations & ſes travaux auroient péri avec lui. La colonie auroit perdu entièrement ſes eſpérances, ſi M. Joubert médecin bréveté du roi, qui fut chargé de la direction du jardin des plantes après la mort de M. Thieri, n'avoit pas eu la louable attention de recueillir ſes livres de botanique qui étoient

remplis de notes très-inſtructives, & ſi après avoir eu le malheur de perdre la cochenille *meſtéque*, il ne l'avoit pas en quelque ſorte réparé, en prouvant après M. Thiery que la culture de la cochenille ſilveſtre offroit une indemnité ſatisfaiſante.

M. Thiery s'appliquoit principalement à la culture du *nopal* & à l'éducation de la cochenille, mais ce n'étoit pas ſon unique occupation; il faiſoit ſouvent, & toujours à pied, des courſes botaniques. Il avoit déjà réuni & claſſé dans ſon jardin au Port-au-Prince, un très-grand nombre de plantes indigènes & exotiques: ce lieu embelli par ſes ſoins préſentoit déjà un tableau auſſi intéreſſant qu'agréable.

On a reproché à M. Thiery des violences, des emportemens & de la dureté dans le caractère. Celui qui eſt occupé à ſaiſir les vérités que préſente la nature, n'eſt guère propre à déguiſer dans la ſociété les petites fauſſetés que couvre la politeſſe. Il ſemble que l'on devroit être diſpenſé d'avoir les grâces de l'amabilité ſociale, lorſqu'on

a acquis le droit de ſervir la ſociété par ſon génie; mais la perſonne indifférente qui ne veut pas ou ne peut pas approfondir le mérite d'un homme ſupérieur, n'en examine que les dehors; & ſi elle n'y trouve pas des rapports qui flattent ſa foibleſſe, elle ſe prévient, & ſon opinion malheureuſement peut entraîner celle de la multitude. M. Thiery étoit le ſeul botaniſte connu dans la colonie; il étoit le ſeul qui fût paſſionné pour cette ſcience. Les perſonnes auxquelles ſes talens faiſoient envie exagéroient ſes défauts, & ne ſentoient pas qu'une ame ardente s'enflamme & s'aigrit, lorſqu'elle ne peut ſurmonter les obſtacles qu'on lui oppoſe.

Nous avons connu M. Thiery: les recommandations de M. de Juſſieu nous ont procuré cet avantage, & nous ſommes sûrs que les défauts qu'on lui a reprochés ne venoient que d'un noble enthouſiaſme. Si ſa maladie a été produite par les excès d'une activité infatigable & incompatible avec le climat, ſa mort a peut-être été

déterminée par le chagrin de ne pas avoir obtenu toute la juſtice qu'il méritoit, & de ne pas avoir été ſecondé dans ſes projets comme il l'auroit déſiré (1).

Mon intention a été non-ſeulement de

---

(1) Mon ſéjour dans cette colonie, diſoit M. Thiery dans une lettre qu'il écrivoit au général & à l'intendant de St. Domingue, me devient de jour en jour plus pénible; à des travaux forcés ſe joignent des beſoins toujours augmentans, mes bras peuvent à peine écarter la misère; pluſieurs maladies ſont ſurvenues & ont altéré ma ſanté; des vols m'ont été faits; on m'a ſuſcité des procès, la calomnie ſurvient encore & cherche à ſoulever la force pour m'opprimer. Rien ne me dédommage de tant de maux, pas même la protection que le miniſtre n'a ceſſé de demander pour moi aux adminiſtrateurs depuis mon entrée dans l'isle juſqu'à ce jour. Ce ne ſont pas là les encouragemens dûs à ma conſtance, à mes travaux utiles, à une pureté de mœurs & de principes qui m'a fait plus d'ennemis parmi les flibuſtiers de St. Domingue, que la licence effrénée des mœurs flexibles des autres ne leur a fait d'amis. Je me tiens pour déshonoré aux yeux de tous les gens de lettres qui auront connoiſſance de ceci. Il ne me convient pas de reſter plus long-temps expoſé à des traitemens qu'aucun d'eux n'a à redouter; & ſi je n'ai point d'autres effets à reſſentir de la protection du miniſtre, ma miſſion eſt finie, je n'ai plus rien à faire ici.

faire connoître les talens de M. Thiery ; mais j'ai voulu rappeler à la colonie le ſervice important qu'il lui a rendu. J'ai voulu lui faire connoître qu'elle n'avoit pas réparé la perte de cet homme eſtimable, & je m'applaudirai, ſi mon travail peut faire donner quelques regrets à ſa mémoire.

DÉDICACE

Du Traité de la culture du nopal & de la cochenille, que M. Thiery se proposoit d'adresser au Roi.

SIRE,

Les chefs-d'œuvre ſortis de la manufacture royale des Gobelins ſont l'objet de l'admiration de l'univers : ils ſeroient celui des regrets de l'antiquité la plus habile dans les arts de n'avoir pu fournir de tels modèles, ſi elle pouvoit être témoin de leurs ſuccès : ils ſeront pour la poſtérité la plus reculée, des monumens éternels du goût & de la magnificence des Rois vos Auguſtes Prédéceſſeurs, qui en créant ce riche établiſſement, ont ſu par leur protection, allumer dans leurs ſujets le feu du génie, de l'activité & de la patience.

Il manquoit, SIRE, *à l'alimentation de cette manufacture, & de toutes les autres particulières du royaume, de tirer des propres cultures de vos vastes domaines, à un prix modéré, une des matières colorantes, la plus précieuse de la peinture; ou plutôt il restoit à l'économie nationale de ne pas verser dans l'étranger des sommes immenses, pour le prix d'une denrée très-chère, qu'elle pouvoit se procurer chez soi. C'est de la cochenille que je parle; c'est elle qui donne cette multitude de riches nuances, depuis le cramoisi jusqu'à la couleur de feu inclusivement; c'est elle qui dédommage les arts de la perte du* murex *des anciens, & qui dans les mains des artistes de votre royaume surpasse la beauté de l'étoffe Tirienne si célèbre.*

Éprise des charmes de cette couleur, la beauté l'associe à ses attraits dans la parure. Pour assurer son pouvoir tous les peuples de la terre l'emploient à décorer les orne-

mens de la royauté ; ils l'affectent ſpécialement comme attribut & comme emblême de la puiſſance ſuprême aux vêtemens des Souverains , & à tout ce qui peut relever la pompe & l'éclat de l'appareil qui environne la majeſté. La pourpre des Rois eſt une expreſſion auſſi naturelle que figurée par la deſtination de ſon uſage ; c'eſt au Monarque le plus digne de la porter , duquel ſeul elle peut recevoir ſa ſplendeur & ſa gloire. C'eſt au plus grand Roi de la terre que je dois dédier le Traité de la culture du nopal qui nourrit la cochenille , & de l'éducation de cet inſecte dont on tire la plus ſuperbe des couleurs.

Depuis dix ans j'ai entrepris d'élever cette branche de culture & de commerce : depuis quatre ans j'ai apporté & cultivé le nopal & la cochenille dans les colonies françoiſes de Saint-Domingue. Le ſuccès conſtant qui a ſuivi mes eſſais , l'étude que j'ai faite tant chez l'étranger que par mes

propres expériences, me ſont croire qu'elle ſera utile à tous ceux qui l'entreprendront, & m'inſpirent la confiance de la publier, & le déſir qu'elle ſoit imitée.

Daignez, SIRE, *pour l'encouragement de l'induſtrie de vos ſujets, pour l'utilité des manuſactures de la France, accepter l'ouvrage que je mets aux pieds de* VOTRE MAJESTÉ, *& l'honorer d'un regard de votre auguſte protection; il eſt le fruit de longs haſards, de pénibles travaux, il eſt l'humble hommage de mon zèle reſpectueux; & ſi ce que je crains, il eſt la preuve de la foibleſſe de mes talens, du moins il eſt auſſi celle de mes efforts pour me rendre digne de l'honneur qu'il a plu à* VOTRE MAJESTÉ *de me faire, en m'attachant à ſon ſervice par une diſtinction flatteuſe, qui n'a encore été accordée qu'à celui qui eſt avec la ſoumiſſion la plus étendue, & le reſpect le plus profond, de* VOTRE MAJESTÉ,

SIRE,

Le, &c. &c.

PIÈCES DIVERSES.

EXTRAIT d'une lettre de M. Thiery de Menonville.

A propos de plantes, ne m'envoyez point la turnère, je vous prie ; c'eſt une peine perdue, j'en ai des ſemences recueillies à Cuba, à la Havanne & à Matances, toute la Charbonnière d'ailleurs en eſt couverte ; quand je vous demandois des ſemences, c'étoit parce que cela vous eut peu coûté l'ayant ſur votre parterre, & cela m'auroit coûté encore moins, puiſque cela m'eut évité une ſortie d'une matinée que je ne puis quitter chez moi. Comme il me paroit que vous ne ſavez pas la recueillir, je veux vous en donner le procédé ; cherchez la fleur au pétiole des feuilles, vous y trouverez le fruit ; quand la capſule eſt verte, la ſemence n'eſt pas mûre ; quand elle jaunit ou blanchit, elle eſt à-peu-près mûre ; alors épiez, prenez la nature ſur le fait, car la

capſule s'ouvre élaſtiquement & perd ſes graines à l'inſtant, les graines mûres ſont griſes ; celles qui ne le ſont pas ſont blanches ; mais au lieu de cette graine, ſi vous voulez me faire la grâce de m'envoyer un plant en racine de poivrier de la Jamaïque dont vous m'avez envoyé, vous me rendrez un vrai & utile ſervice, *& eris mihi magnus Apollo.*

Votre M. Dodard eſt le premier homme du monde, & tout bien conſidéré ſa découverte me paroît d'une importance égale à celle d'un héros dont parle *Scarron*, & qui le premier imagina l'art de cuire les œufs avec leurs coques : combien il a dû ſe gratter le front, & tous les phyſiciens recommandables qui l'ont ſuivi : quelles ſueurs ils ont éprouvé, pour reconnoître que la cime des arbres ſuivoit la pente du terrain ſur lequel ils étoient plantés !

Mais vous me faites grâce du nom de ces phyſiciens recommandables, & myſtère de la loi générale en vertu de laquelle s'opère le prodige dont ils ont parlé ; cela me

donne une curiosité singulière : quant à la cause physique que l'on n'a point trouvé, j'ai la témérité de soupçonner que c'est la même qui fait qu'un pepin d'arbre planté contre un mur ou un autre arbre s'accroît & grossit son tronc en dehors de ce mur & de cet arbre, & comme un espalier jette toutes ses branches en dehors sans faire un trou dans l'arbre ou le mur, pour y placer sa tige, & je vous avoue que voilà encore un grand prodige; si cependant j'avois rencontré juste alors, je vous dirai quelle est la vraie cause de ce phénomène, & je manifesterai la loi *etiam si certet Apollo* : quant à vos naturalistes qui conviennent par des raisons dont ils sont très-instruits que le tronc des arbres affecte la perpendiculaire, ces gens-là se trompent pour ignorer la signification des termes; car un arbre, & je dis tous les arbres, plantés V. G. au pôle ou même sur vos mornes, suivent exactement la verticale & non pas la perpendiculaire ; mais encore un coup, quelles en sont les raisons ? J'examinerai avec vous si ce prodige ne

feroit point un effet immédiat de l'afcenfion des liqùeurs dans les tubes capillaires, ou une conféquence des forces centrales, ou en vertu de quelques loix du mouvement ou de l'équilibre des fluides, dont la manie eft de mettre les plus petits diamètres des corps dans leurs courans, ou enfin du magnétifme ou de l'électricité.

Je ne fais pas pourquoi vous m'accufez de vous avoir fait un fecret de mes deffeins fur la cochenille. Le mal que vous m'en avez dit, le ridicule qu'il vous a plu y jeter, en parlant à ma perfonne l'an paffé, je vous prie de vous en fouvenir, lorfque vous me rendîtes le propos d'un commis de l'intendance, tenu chez Madame Bonnet, rien de tout cela n'étoit propre à m'infpirer une confiance que je n'ai faite qu'aux perfonnes qui m'ont paru plus crédules que vous fur le fuccès de mon voyage : quant à votre mémoire, préfenté au miniftre fur cet objet du vivant de M. Vallière, je défire très-fincèrement le voir, je vous communiquerai le mien en échange, & vous me ferez le

plus grand plaiſir du monde de me communiquer le vôtre le plutôt poſſible. Il eſt très-eſſentiel pour moi de ne pas paſſer pour un plagiaire qui auroit pu profiter des lumières que vous auriez donné au miniſtre en fouillant dans les bureaux de la marine ; il eſt également important à la gloire de M. *de Sartines* de n'avoir pas négligé un avis ſi intéreſſant ; mais il l'eſt bien plus encore, de vérifier par la comparaiſon de mon mémoire & du vôtre, que ce miniſtre vous a gardé auſſi fidellement votre ſecret qu'il m'a gardé le mien, en ne me communiquant ni vos lumières, ni vos travaux.

Puis donc que vous avez la bonté de m'offrir la communication de votre mémoire, j'accepte cette offre avec bien du plaiſir ; je vous prie inſtamment de l'effectuer, & je l'attends avec impatience.

Je connois, Monſieur, parfaitement le Columna en queſtion, mais je ne me ſuis point chargé d'un ouvrage vieilli dans une ſcience aujourd'hui toute nouvelle. Le mérite des plantes de cet auteur eſt d'avoir été

deſſinées & gravées par le botaniſte lui-même ; il y en a ſi peu que cela ne vaut pas la peine d'en parler. Il n'y en a que très-peu de plus triviales de ce pays-ci ; mais ce qui étoit ſupérieur en ce temps, eſt bien vil aujourd'hui ; d'ailleurs elles ſont elles-mêmes très-inférieures à celles de *Meedi*, de *Erethius*, de *Sloane* & de *Diſſenius*, qui joignirent le deſſin & la gravure à leurs ſciences, dans un degré bien ſupérieur à Columna, mais ceux-ci même ſont encore ſurpaſſés par *Catesbi*, *Petivier*, *Pluknet*, *Scheffer*, & *Clerch*. Quant à la ſcience, Columna n'eſt ni un reſtaurateur ni un fondateur de la nouvelle botanique. *Petrus*, *Gaza*, *Brunsfeld*, *Tragus*, *Cordus*, *Ruellius*, *Dorſtenius*, *Geſner*, *Fuſchius*, *Braſſavola*, *Lonicère*, *Dodoneus*, *Bellonius*, *Guillandinus*, *Anguillara*, *Calceolarius*, *Pena*, *Lobel*, *Garcias*, *Monard*, *Cluſius*, *Carricher*, *Ceſteus*, *Acoſta*, *Ceſalpin*, *Durant*, *Dalechamp*, *Canſerarius*, *Tabenſemontanus*, *Thatius*, *Coſtuſus*, *Proſper*, *Alpin*, & *J. Bauhin*, l'ont précédé, & ont mieux mérité de la république botanique. Les adverſaires

adverſaires médiocres qu'il a critiqués lui font moins d'honneur que ſes planches ; mais ce qu'il y a de plaiſant, c'eſt qu'en ce qui concerne les deſcriptions des plantes, on pourroit aujourd'hui lui donner quatre fois autant de leçons qu'il s'eſt donné les airs d'en donner à *Mathiole*, *Pline*, *Dioſcoride* & *Theophraſte.*

DESCRIPTION
De la cochenille ſilveſtre.

LA nature toujours riche & féconde par la variété des formes, les a non-ſeulement multipliées à l'infini dans l'immenſité des genres & des eſpèces, elle a encore étendu ſa puiſſance juſqu'à marquer d'une diſparité preſqu'abſolue les deux ſexes d'une même eſpèce.

Nous voyons un exemple frappant de cette merveilleuſe diverſité entre le mâle & la femelle de la cochenille ; ces deux individus ſe reſſemblent ſi peu, qu'à la ſeule

inſpection on les prendroit pour des animaux de genres oppoſés.

Le mâle eſt très-petit, brillant & joli, ſon enſemble offre l'image d'une mouche en mignature.

Sa tête eſt ronde & bien dégagée ; à l'aide d'un bon miſcroſcope on y découvre diſtinctement quatre yeux, dont deux placés ſur le ſommet & les autres latéralement.

Ce petit animal porte en avant deux antennes, qui forment entr'elles un angle de quarante à cinquante degrés.

Chacune de ces antennes eſt compoſée de dix petits globules ovoïdes, qui ſe tiennent bout à bout comme des grains de chapelet, & ſont garnis à chaque point de leur jonction de quatre petites ſoies courtes & rangées par paires.

Les pattes ſont au nombre de ſix, & formées chacune de trois articulations.

Le ventre eſt compoſé de dix anneaux, qui s'emboîtent les uns dans les autres, comme la queue d'une écreviſſe ; le dernier de ces anneaux ſe termine en pointe, & c'eſt

dans cette pointe que ſont renfermés les organes de la génération.

De l'extrémité poſtérieure du ventre ſortent deux ſoies blanches, qui ont au moins le double de la longueur de l'inſecte.

Deux aîles membraneuſes & d'un gris-blanc prennent naiſſance au corcelet; elles ſont fort étroites à leur inſertion, mais elles vont en s'élargiſſant, & s'arrondiſſant à leur extrémité; elles ſe croiſent vers le milieu, & ſont toujours plus longues que le corps.

Toutes les parties de l'animal excepté les aîles & les ſoies ſont d'une couleur de roſe foncée, entremêlées de nuances analogues; ſes yeux ſont vifs, & leur orbite eſt ſaillant.

DESCRIPTION

De la femelle.

AUTANT le mâle de la cochenille eſt ſvelte & bien fait, autant la femelle paroît lourde & informe; pour la bien voir & diſtinguer ſes parties, il faut l'obſerver lorſqu'elle eſt encore très-jeune.

Son corps qui eſt ovale & ſans aîles reſſemble aſſez à celui du cloporte, le ventre eſt formé de dix anneaux, les diviſions de la tête & de la poitrine ne ſont pas très-ſenſiblement marquées.

Les antennes ſont bien conformées comme celles du mâle, mais elles n'ont chacune que cinq articulations.

La nature prodigue envers le mâle ne l'a point été à l'égard de la femelle, car elle n'a que deux yeux très-vifs & très-ſaillans, à la vérité, mais il faut que l'animal ſoit couché ſur le dos pour qu'on puiſſe les appercevoir.

D'une petite protubérance ronde & convexe placée au milieu de la poitrine ſort une eſpèce de trompe qui lui ſert à pomper le ſuc des plantes.

Ses pattes ſont comme celles du mâle au nombre de ſix, & compoſées chacune de trois articulations.

Vingt ou trente ſoies très-courtes & qui même paroiſſent tronquées, ſont aſſez régulièrement répandues ſur le dos; leur plus

grand nombre néanmoins ſe remarque à la partie poſtérieure.

Comme les œufs de cette progallinſecte écloſent immédiatement après la ponte, quelquefois même dans le ventre de la mère, l'on a pu inférer de-là qu'elle étoit vivipare.

Dès l'inſtant de la naiſſance, les femelles ſe répandent ſur toutes les parties de la plante; le mâle au contraire ſe fabrique un petit étui de duvet blanc, dans lequel il paſſe vingt ou vingt-cinq jours; il y acquiert la force & la beauté, & n'en ſort tout brillant que pour féconder les femelles, qui pendant ce temps ont acquis comme lui l'accroiſſement néceſſaire à la puberté.

Rendu au jour, le petit mâle ne s'occupe qu'à propager ſon eſpèce. Ses aîles légères s'agitent, il s'élance, & vole de femelle en femelle; heureux dans ſes amours, il ne ſe repoſe que pour jouir avec plus d'ardeur, mais bientôt il ſuccombe & termine dans les plaiſirs une vie qui ne lui avoit été donnée que pour aſſurer l'exiſtence d'une nombreuſe poſtérité.

DESCRIPTION

Du coccus qu'on trouve ſur les acacias, la vigne, le goyavier, &c.

IL n'eſt pas étonnant qu'on ait pris dans nos colonies le coccus pour la cochenille; ces deux inſectes ſont congenères, & leur différence ſpécifique ne ſe remarque pas au premier coup-d'œil; il faut, en hiſtoire naturelle plus qu'en toute autre choſe, bien obſerver avant que de prononcer.

Le 26 Janvier, M. Arthaud m'apporta quelques inſectes que nous prîmes d'abord pour des cochenilles; mais en les examinant au miſcroſcope nous fûmes bientôt détrompés. Ces inſectes étoient gros comme un grain de poivre, leur forme étoit preſque ſphérique, mais pourtant un peu concave du coté du ventre; il nous étoit impoſſible de diſtinguer autre choſe que l'extrémité de quelques pattes : en continuant d'obſerver, nous vîmes ſortir d'entre ces mêmes pattes

une quantité de petits coccus qui cherchoient à ſe mettre au large, & dont toutes les parties étoient parfaitement diſtinctes; leur corps eſt de forme ovale, la tête & la poitrine ſont ſans étranglement; ſur le devant de la tête ſont placées deux antennes, preſqu'auſſi longues que l'animal; elles ſont formées chacune de cinq pièces cylindriques, & terminées par un bouquet de longues ſoies.

Au-deſſous des antennes paroiſſent deux yeux fort vifs, & dont l'orbite eſt ſaillant.

Au milieu de la poitrine, à la partie antérieure & inférieure, on voit un petit bouton qui renferme la trompe, trois pattes de chaque côté, formées chacune de trois articulations qui lui ſervent à marcher aſſez vîte.

L'extrémité poſtérieure du corps eſt garnie de douze ou quinze poils très-longs, qui paroiſſent diſtincts, & ſouvent ſervent à garantir l'animal de l'attaque des autres inſectes.

Le corps eſt de couleur canelle, les antennes & les pattes ſont d'un brun très-foncé.

Quelques jours après ſa naiſſance, l'in-

ſecte ſe couvre d'une pouſſière blanche qui s'effleure ſous les doigts.

Chacune des mères que nous examinâmes contenoit entre ſes pattes douze ou quinze petits ; ces inſectes avoient été pris dans le jardin du gouvernement, ſur un arbre appelé vulgairement bois noir, qui eſt le *Mimoſa inermis foliis bigeminis de Linneus.*

D'après cette obſervation, nous ne doutâmes plus, M. Arthaud & moi, que ce coccus ne fût la cochenille indiquée par l'auteur d'un mémoire ſur la cochenille, inſéré dans le journal de Saint-Domingue, qui dit que la cochenille ſe trouve partout dans cette isle ſur les végétaux dont les feuilles & les fruits ont quelqu'acidité, comme l'orme, l'oranger, la vigne, l'ananas, la raquette, &c.

Il eſt vrai que l'auteur ajoute que trop de diſtractions, & le défaut d'inſtrumens l'ont empêché d'obſerver exactement la cochenille.

Le Père Labat n'a pas cette bonne foi, il aſſure avoir élevé deux fois de ces petits

insectes, & en avoir toujours obtenu de superbe carmin qui lui servoit à laver ses plans.

Quiconque voudra observer le coccus & la cochenille, verra que le chapitre du Père Labat sur cette matière contient plus de mensonges que de lignes, & que l'auteur n'a jamais vu les insectes dont il parle.

Nos soins pour propager le coccus sur les raquettes & l'opuntia ont été inutiles ; & quand même nous aurions pu réussir à les y fixer, je doute que nous eussions jamais pu en obtenir une belle couleur ; celle que donne ceux qu'on trouve sur les acacias ou la vigne étant absolument la même, canelle ou capucine ; la sève de ces deux arbres est pourtant très-différente ; celle de la vigne est acerbe, aigrelette, & même colorante ; celle de l'acacia, âcre, mucilagineuse & fétide.

J'ai cherché avec beaucoup de soin les mâles du coccus sans pouvoir m'en procurer, je ne doute cependant pas qu'ils ne soient ailés comme ceux de la cochenille ; mais

je ne puis affirmer que ce que j'ai vu, & je regarderai toujours cette obſervation ſur le coccus comme très-imparfaite, tant que je n'aurai point vu & ſuivi le mâle depuis ſa naiſſance juſqu'à ſa mort.

EXTRAIT

D'une lettre en date du 28 *Septembre* 1785, *par M. le chevalier* LE FEBVRE DESHAYES.

JE diſtingue pluſieurs eſpèces de raquettes; j'appelle nopal la plante qui ſert à la culture de la cochenille fine, elle a été apportée par M. Thiery : la ſeconde eſpèce eſt l'opuntia, dite patte de tortue; la troiſième eſt la raquette blanche, ainſi nommée parce qu'elle produit un fruit non coloré : on cultive cette eſpèce pour l'uſage de la médecine, elle eſt adouciſſante & béchique; la quatrième eſpèce eſt la raquette commune.

Ces quatre eſpèces nourriſſent des gallin-

ſectes, ou progallinſectes dans certaines ſaiſons; mais il n'y a que l'opuntia & le nopal qui en ayent de colorés, nous n'en avons jamais vu de ſemblables ſur la raquette commune.

L'inſecte que nourrit l'opuntia a des caractères particuliers, qu'on ne trouve pas à celui apporté dans l'isle avec le nopal par M. Thiery : on doit les diſtinguer abſolument du coccus du bois d'orme, & plus encore de celui qui eſt particulier aux orangers.

Le coccus du bois d'orme n'adhère pas fortement à l'écorce, ſur laquelle il s'attache par groupes; il eſt pourvu de pattes très-apparentes dont il ſe ſert pour changer de place; la couleur qu'il produit eſt louche, peu vive, & point de durée : cet inſecte ne peut être compris dans la claſſe des galles; il n'occaſionne aucune excroiſſance, ni tubéroſité végétale.

Ce n'eſt pas la couleur du nopal ni du fruit qui colore la cochenille; celle qui vient ſur l'opuntia & ſur la raquette blanche dont

les fruits ſont blancs ou verts, a une couleur auſſi belle que celle qui vient ſur le nopal; d'ailleurs l'inſecte ne ſuce pas le fruit de la raquette, mais le ſuc de la feuille, qui eſt d'un vert pâle.

La cochenille doit être compriſe dans la claſſe des inſectes aptères, & non hémiptères, parce que les mâles exceptés, cette famille eſt dépourvue d'aîles, d'ailleurs on ne récolte guères que les femelles; c'eſt au moins l'objet principal de la récolte, & elles méritent bien d'après cela de fournir aux naturaliſtes les caractères génériques.

Ne s'eſt-on pas trompé en prenant la cochenille apportée par M. Thiery pour celle qui eſt indigène à la colonie? & n'a-t-on pas trop bien préſumé de celle-ci, en penſant que la culture puiſſe la convertir en cochenille fine? La partie cotonneuſe de la cochenille ſilveſtre ne peut altérer la couleur que produit l'inſecte, mais elle peut en abſorber une petite quantité.

Je ſerois curieux de ſavoir dans quel endroit de la campagne, M. J. a pu couper

quelques branches de raquettes les moins épineuſes qui contenoient quelques cochenilles, parce qu'on pourroit y avoir recours dans le beſoin.

J'ai vu ſouvent planter & tranſplanter de la raquette commune même dans d'excellentes terres, mais je ne me ſuis jamais apperçu que la culture ait changé en rien ſon état agreſte, & qu'elle ait paru approcher de l'eſpèce connue ſous le nom de nopal que nous devons à M. Thiery.

PROJET
DE CULTURE DU NOPAL,
Présenté par l'Auteur au Ministre de la Marine.

Le nopal tient le milieu entre les arbuſtes & les plantes. Il eſt du genre de celles que l'on nomme charmes ou plantes graſſes, indigènes d'Amérique, très-commun au Mexique, au Pérou, & à Climaté dans les Antilles. Le jardin du roi en conſerve pluſieurs plants : il ſouffre le climat de la France, & reſte vif en plein air pendant les rigueurs d'un hiver commun. Originaire du tropique du cancer, ſa culture ſous cette zône eſt infaillible.

Ce végétal ne produiſant que des fruits d'une qualité médiocre, ſa culture ſeroit de peu d'utilité ſi la nature n'eut pris ſoin de l'enrichir d'un inſecte précieux, ou même d'un gallinſecte (la cochenille) qui ſe fixe, ſe nourrit & s'accroît ſur ſes feuilles. On ſait qu'elle eſt la baſe des écarlattes, pourpres, cramoiſis, mordorés, carmins & de tous les

beaux rouges dont l'induſtrie françoiſe a enrichi l'art de la teinture.

L'éducation de cet animal ſemble devoir marcher de front avec celle du ver à ſoie, mériter les mêmes attentions & la même faveur. Long-temps l'Eſpagnol a gardé le plus profond ſilence ſur cette production ſingulière, qu'il vendoit au poids de l'or aux autres nations européennes. A préſent elle coûte encore trente-cinq à quarante livres la livre à nos épiciers droguiſtes, quoiqu'il s'en importe annuellement en Europe plus de 8000 quintaux, dont la ſeule ville de Marſeille en traite pour plus de quatre millions pour ſon compte.

Il eſt évident que la cochenille eſt un objet de culture & de commerce, comparable par ſon avantage à l'exploitation des plus riches mines du Mexique, qui ſe préſente dans l'état actuel des choſes pour contrebalancer la maſſe énorme du commerce de nos voiſins.

A préſent que l'on ſait à quoi s'en tenir ſur le nopal & ſur la cochenille qu'il

nourrit, on ſe propoſe d'en établir la culture & l'éducation à St. Domingue: 1°. La facilité d'y tranſporter l'un & l'autre du Mexique y détermine: 2°. La latitude & la température qui ſont à-peu-près les mêmes dans ces deux pays, font eſpérer à l'auteur un ſuccès plus probable de l'éxécution de ſon projet.

Il ne s'en diſſimule pas les difficultés: la première & la principale de toutes, eſt d'obtenir au Mexique les germes de l'inſecte. L'entrepriſe exige une dépenſe de plus de quatre cent louis d'or, un voyage perſonnel & un ſéjour dans les provinces de Tlaſcala, Guaxaca & Honduras au Mexique, une patience & une diſcrétion dont dépendent la conſervation de ſa liberté & de ſa vie. L'inſuffiſance de ſes propres forces l'oblige de ſolliciter les grâces du gouvernement en faveur de ce projet: heureux ſi avoué par la ſageſſe des miniſtres, il peut en l'exécutant, prouver à ſon roi & à ſa patrie qu'il ne veut pas être un citoyen inutile!

VOYAGE

A GUAXACA,

PAR M. THIERY DE MENONVILLE.



VOYAGE A GUAXACA,

Capitale de la Province du même nom au Mexique;

PAR M. NICOLAS-JOSEPH THIERY DE MENONVILLE,

Avocat en Parlement, Botaniſte du Roi.

DÈS que j'eus communiqué au miniſtre de Sa Majeſté, qui avoit le département de la marine, le projet que j'avois conçu de naturaliſer dans les colonies françoiſes le nopal & la cochenille : dès que j'eus ſon approbation, & que je fus aſſuré de ſa protection & des ſecours qui me ſeroient néceſſaires pour la réuſſite du plan que je m'étois formé, je ne ſongeai plus qu'à l'exécuter.

Je m'embarquai pour le Port-au-Prince, où je ne ſuis arrivé qu'après ſoixante-ſix jours d'une traverſée auſſi pénible qu'ennuyeuſe. Fatigué, dégoûté de la mer, je m'étois propoſé de me repoſer un mois ou deux, & cet intervalle de temps me paroiſſoit même néceſſaire pour m'informer des moyens de pénétrer dans les terres eſpagnoles, voiſines de la partie françoiſe, où je penſois trouver enſuite des facilités pour me rendre à *Vera-Crux* ou à *Honduras*. Je ſongeois déjà à paſſer à Santo-Domingo, ou en tout cas à aller chercher au Cap quelques occaſions pour la Havanne, dont la compagnie appelée de *Laſſiento*, traite des Nègres avec les négocians de cette ville; mais je ne me diſſimulois pas que ces deux partis avoient leurs inconvéniens.

Premièrement, je pouvois attendre trop long-temps au Cap un navire qui fît voile pour la Havanne. Deuxièmement, le voyage de Santo-Domingo préſentoit beaucoup de difficultés à un homme qui ne connoiſſoit ni les routes ni les uſages, & effrayé du peu de communication qu'on lui diſoit avec raiſon exiſter entre les deux colonies & leurs habitans.

J'étois dans cette perplexité, lorſqu'un de ces événemens heureux, qui m'ont quelquefois ſervi ſi à propos dans le cours de mon voyage, vint me tirer d'embarras.

J'appris qu'un négociant du Port-au-Prince envoyoit un brigantin à la Havanne réclamer le

chargement d'un autre bâtiment échoué ſur cette côte.

Auſſitôt, négligeant les douceurs que je commençois à goûter ſur cette terre que j'avois tant déſirée, oubliant juſqu'au beſoin que j'avois de prendre quelque repos, je me décide à profiter de cette occaſion : je vois M. l'Intendant (1), il me fait expédier un paſſe-port ſous le titre de botaniſte & de licencié en médecine. Ce dernier titre, que j'avois effectivement, me parut néceſſaire pour voyager avec plus d'agrément & moins de ſuſpicion dans la Nouvelle-Eſpagne. Enfin, on me compte quatre mille livres, au lieu de ſix mille livres que le miniſtre de la marine m'avoit promiſes, & la raiſon fut qu'il n'y avoit point d'argent au tréſor.

Quelque modique que fût cette ſomme, je me gardai bien de diſputer ſur ce point. Je craignois plus de ne pas faire le voyage que je n'appréhendois d'y manquer de commodités ; & même après un calcul raiſonné des beſoins que je pouvois avoir, je me décidai à n'emporter avec moi que deux mille livres ; & qu'on ne croie pas que ce fut par une ſordide économie que je retranchai ainſi les dépenſes d'une entrepriſe auſſi importante, déterminé comme j'étois à tout ſacrifier pour réuſſir ; ce n'étoit pas pour moi que je faiſois ce retranchement, c'étoit une reſſource que je me

(1) M. de Vaivre, aujourd'hui intendant général des colonies.

ménageois dans le cas où mes premiers eſſais ſe ſeroient trouvés vains : il étoit poſſible que je fuſſe éconduit à la Havanne, & que j'y conſommaſſe beaucoup de temps & d'argent ; alors j'aurois pu tenter d'autres voies. Porto-Bello, Carthagène, Saint-Thomas de Honduras, m'offroient de nouvelles routes & un nouvel eſpoir. Je ne voyois enfin de grandes dépenſes, de dépenſes indiſpenſables que les paſſages ; &, bien réſolu de me contenter de pain & d'eau pour vivre, je partis avec la douce confiance qu'il me reſtoit deux planches après le naufrage, l'une dans les mains d'un ami, & l'autre au tréſor du roi.

Mes préparatifs furent ſimples & bientôt faits, quelques hardes, quelques fruits, & autres rafraîchiſſemens, ſurtout quantité de fioles, de flacons, de caiſſes & de boîtes de toute grandeur, voilà tout ce que j'emportai.

21 Janvier 1777. (1) Je m'embarquai le 21 Janvier 1777 ſur le brigantin le Dauphin, percé pour ſeize canons, marchant ſupérieurement. A dix heures du ſoir on a levé l'ancre, & le lendemain à huit heures du matin nous nous ſommes trouvés par la ſeule briſe d'eſt à la pointe de la Gonave.

22 Janvier 1777. Tout ce jour nous avons couru diverſes bordées dans le canal de la Gonave : à huit heures du ſoir

(1) Quoique ce journal de mer ne paroiſſe pas bien intéreſſant, nous avons cru devoir le conſerver en faveur des navigateurs.

nous étions sous le mont Louis, & tâchions de doubler la pointe de Saint-Marc ; le vent étoit nord-est, & nous l'a fait doubler pendant la nuit, qui a été très-belle ; un feu élevé de huit cent toises environ a paru dans l'air rapidement & horisontalement de l'est à l'ouest comme une flèche, & a laissé dans l'espace de deux lieues à-peu-près qu'il a parcouru une large traînée de lumière.

Le 23 au matin nous avions doublé la pointe Saint-Marc, & nous découvrions la baie des Gonaïves & la table du môle Saint-Nicolas ; à midi nous voyions à la fois la Gonave, la pointe de Mayzi de l'isle de Cube, & le cap à fou du môle Saint-Nicolas. Les terres de Cube m'ont paru vers cette partie orientale, aussi hautes que celle du Saint-Domingue. 23 Janvier 1777.

Le 24 à dix heures du matin, j'ai observé dans le Nord deux nuages fort déliés, en forme de roseaux, de la longueur d'environ une lieue ; ils se croisoient à angles inégaux & opposés ; j'ai jugé qu'il régnoit deux vents dans la partie supérieure de l'athmosphère, & que l'un l'emportant bientôt sur l'autre, celui qui nous faisoit faire route, devoit nécessairement changer. Tout le jour nous avons côtoyé la partie sud-est de l'isle de Cube qui a au moins trente lieues de long. Les terres y sont si hautes, que pendant presque tout le jour les nuages étoient au-dessous du sommet des montagnes : toute cette côte fort haute 24 Janvier 1777.

à l'eſt diminue inſenſiblement au ſud-oueſt, & ne préſente plus que des terres fort baſſes. Au cap de Crux, elle paroît ſtérile; les montagnes en ſont eſcarpées, on y voit des affatages de rochers noirs & extrêmement ſaillans; elle ne paroît ni habitée ni cultivée : nous n'étions qu'à quatre lieues des terres de Cube : on découvroit celles de la Jamaïque : au lever de la lune le phénomène des nuages croiſés s'eſt répété.

25 Janvier 1777. Le 25 un vent modéré & les courans nous ont fait perdre de vue les terres de Cube. On a pris une ſeine, longue de deux pieds, peſant ſix liv. bien ombrée de raies noirâtres & perpendiculaires du dos au ventre. A huit heures du ſoir, le vent a tellement fraîchi qu'il a fallu amener les perroquets & les voiles d'été, & prendre des ris dans les huniers : la lame étoit fort groſſe, le navire rouloit horriblement, heureuſement la lune encore pleine éclairoit ſuffiſamment.

26 Janvier 1777. Le matin du 26 le vent étoit encore violent, & la mer groſſe, mais la vague a enfin diminué avec le vent, qui eſt venu nord-eſt, & nous l'avons eu largue le reſte du jour, nous filions neuf nœuds. A midi nous avons vu l'isle des Cayemans fort baſſe & preſque noyée; nous l'avons jugée à quatre lieues de nous; nous nous trouvons à la hauteur du jardin de la reine, demain nous devons voir l'isle des Puits. A huit heures du ſoir on a pris une caranque, eſpèce de perche.

27 Janvier 1777. La nuit a été tranquille, quoique nous euſſions

vent arrière, les vents étoient oueſt. A huit heures, plus de cinq cent marſouins ſont venus jouer devant notre navire, on en a pris un, c'étoit une femelle qui avoit cinq pieds de long; je l'ai diſſéquée & décrite. A trois heures après midi nous voyions les isles nommées les jardins, isles baſſes, près de celles des Pins : nous avions donc fait environ ſoixante lieues de route depuis hier.

Toute la nuit nous avons eu beau temps, bon frais; mais toute cette côte étant environnée de courans qui portent à terre, il a fallu mettre le cap au ſud-oueſt toute la nuit, & diminuer de voiles juſqu'au jour.

Le 28 nous avons repris le nord-oueſt. A huit heures nous avons vu l'isle des Pins; elle eſt fort longue : on y découvre trois montagnes, & une terre baſſe plantée de grands arbres, & qui paroît propre à la culture. A trois heures après midi nous avons vu le Cap oriental précédé d'une chaînes de montagnes, dont quelques-unes ſont détachées des autres. Il s'étend en terre baſſe à près de ſix lieues en mer, le vend nord-nord-eſt, toujours frais; nous avons filé dix nœuds. Le ſoir nous avons vu le cap Santo-Antonio; mais comme il y a des ſaules à quatre lieues en mer, nous n'avons oſé le doubler pendant la nuit; en conſéquence, après avoir fait petites voiles juſqu'à onze heures, nous avons couru des bordées; & deux heures après minuit, le matelot qui étoit à la barre, s'étant laiſſé ſurprendre, nous nous ſommes

28 Janvier 1777.

trouvés le cap ſur la terre à une lieue ; on a reviré de bord, à l'inſtant on a mis vent deſſus, vent dedans, & à cinq heures nous avons repris notre route ; nous avons doublé le Cap à une lieue de diſtance. Les terres en ſont baſſes & ſemblent fertiles, étant couvertes de grands & beaux arbres. A onze heures nous nous ſommes trouvés à la vue des hauts fonds, ſur leſquels nous avons diſtingué le navire dont on alloit réclamer la cargaiſon. Ces hauts fonds ſont pleins de petits islets, le banc ſe prolonge à ſept ou huit lieues en mer nord & ſud. L'eau qui les couvre eſt d'un verd d'émeraude, brillante & limpide à l'horiſon, & celle de la mer bleu indigo. Le fond le plus grand de cette batture n'a que huit pieds d'eau ; enſorte qu'il n'eſt ni bateau ni goëllette qui l'oſe franchir perpendiculairement. Arrivés au-deſſus, nous avons vu clairement ce fond veiné de blanc & de noir à quinze braſſes ; à l'inſtant nous avons reviré de bord, & couru nord-oueſt. Nous avons vu un bateau françois faiſant la même manœuvre. Toute la nuit il avoit fallu courir des bordées nord-oueſt & ſud-oueſt, ces vents étant contraires.

30 Janvier 1777. Le 30 les vents ont duré au même rhumb, plus ou moins violens : ſoit que les timonniers n'aient pas tenu le vent cette nuit, ſoit que les courans nous aient fait dériver, nous nous trouvons par l'eſtime avoir perdu trois lieues au-deſſous du vent ; en effet, nous avons revu le

navire de notre armateur près de la terre ſud-eſt, & un bateau ſortant de l'anſe près de ce navire.

Le 31 à midi nous nous ſommes trouvés élevés de quinze lieues au-deſſus de la batture; en effet, ayant reviré de bord vers quatre heures après midi, nous avons revu le cap Santo-Antonio à quatre lieues au-dſſous de nous. Le ſoir il eſt tombé un grain qui a obſcurci l'air, mais qui ayant donné peu de pluies, a ramené les vents au nord, nous avons fait l'eſt. 31 Janvier 1777.

Le premier Février au matin, les vents étant revenus au ſud-eſt, nous avons fait le nord : tout le ſoir nous avons couru la côte eſt-nord-eſt, ſans avoir vu terre. Les vents nous ont tellement contrariés que toute eſtime faite nous étions fort embarraſſés de ſavoir où nous étions, mais nous ſoupçonnant près de la terre, & ne voulant pas la perdre de vue, nous avons couru ſud-eſt pendant la nuit à petites voiles. 1 Février 1777.

Le 2 au point du jour nous l'avons revue à trois lieues de nous, ſans ſavoir en quel lieu. A midi on a vérifié que c'étoit Bateyaouda, mauvais hameau, compoſé de quelques caſes de paille, que nous avons très-bien diſtinguées. Nous avons continué notre route à toutes voiles, perroquets & bonnettes de mizaine dehors, ſans néanmoins pouvoir atteindre la Havanne; & après avoir couru la côte pendant douze lieues de montagnes très-hautes, coupées pittoreſquement, & paroiſ- 2 Février 1777.

ſant en quelques endroits, par l'effet des ombres, perpendiculaires. La nuit nous a ſurpris & arrêtés vis-à-vis d'une groſſe montagne; nous avons mis vent deſſus, vent dedans. Cette côte bordée de reſcifs depuis le cap Santo-Antonio paroît très-mal ſaine.

Nous ſommes reſtés en travers toute la nuit, de peur de paſſer la Havanne, dont nous ignorions au juſte la ſituation; on n'a ceſſé de ſonder, pour éviter l'approche de la terre. Le vent qui étoit très-violent & les courans nous ont ballotés & fatigués ſingulièrement.

Le 3 au point du jour nous avons dérivé près de dix lieues à l'eſt-ſud-eſt, & nous étions vis-à-vis de la Table à Marianne, très-reconnoiſſable, & dont la figure avoit été reconnue dans le journal d'un voyage précédent. Cela nous annonçoit la Havanne à trois lieues de-là, facile à diſtinguer à deux mornes en forme de mamelons rapprochés. Nous avons mis toutes voiles dehors, & à neuf heures du matin nous avons découvert la ville.

3 Février 1777. Arrivée à la Havanne.

Du plus loin que nous l'avions diſtinguée, nous avions hiſſé pavillon de France, une minute après nous en vîmes arborer trois pour ſignaux ſur un baſtion du fort Maure; j'eus une émotion ſingulière à la vue de cette ville (1). Celles de nos colonies n'ont que l'air de cabanes à pêcheurs aſſemblées & alignées; mais les fortereſſes de la

(1) Notre auteur n'avoit pas vu celle du Cap.

Havanne, ſes nombreux dômes, ſes clochers élevés, ſes toîts rougis, ſes édifices hauts & blanchis lui donnent l'extérieur de nos villes d'Europe ; & cette reſſemblance me rappeloit avec attendriſſement le ſouvenir de ma chère patrie.

Du rempart on nous cria avec le porte-voix de jeter l'ancre, mais le bruit des flots qui ſe briſent contre les rochers, le ſifflement des vents, la confuſion des voix, nous empêchèrent d'entendre bien diſtinctement, & d'exécuter ce que l'on nous ordonnoit ; & quand nous l'aurions bien compris, nous n'étions pas diſpoſés à obéir n'en concevant pas la néceſſité ; ainſi moitié haſard, moitié malice, profitant de l'aide du vent & du flot qui nous précipitoient dans le court détroit, comme malgré nous, nous donnâmes à pleines voiles dans le goûtet du port, & par une de ces témérités qui ne ſiéent peut-être qu'aux François, nous abrégeâmes ainſi de beaucoup les cérémonies. Il eſt vrai qu'avec un commandant du fort, plus exact ou plus ſévère, nous courions riſque d'eſſuyer quelques coups de canons de vingt-quatre.

Toute la ville étoit accourue pour jouir du ſpectacle nouveau d'un navire étranger qui entroit dans le port ſans mouiller. Le capitaine qui depuis m'a ramené de Vera-Crux étoit préſent : il m'a dit qu'il avoit été ſurpris de notre audace, & que nous étions les premiers à qui une ſemblable témérité n'eut pas donné ſujet de s'en repentir.

Quoiqu'il en ſoit, nous rencontrâmes au-delà du fort Maure le canot du capitaine du port qui venoit à grande hâte, & qui acheva de nous introduire; il nous conduiſit dans l'intérieur du baſſin, & nous plaça en face du gouvernement, ſous le canon de la capitane du port.

A peine eûmes-nous mouillé, que nombre de canots aſſiégèrent notre brigantin, une foule d'oiſifs & de curieux ſautèrent à bord; quatre gardes de la douane vinrent nous viſiter; l'inſtant d'après nous eûmes un major de marine avec quatre ſoldats de la capitane, vaiſſeau de ſoixante-quatre qui commandoit le port; enfin, l'aide-major de la place y vint avec un ſergent & quatre fuſiliers; le brigantin étoit plein, nous avions l'air d'une priſe, les officiers de la contador, ceux de la marine & de terre, nous interrogèrent & reçurent nos déclarations par écrit; on nous demanda à chacun ſéparément les motifs de notre voyage. Quant à moi, je dis que j'étois botaniſte, & que je venois herboriſer; on me demanda s'il n'y avoit pas de plantes chez nous, je convins qu'il n'en manquoit pas, mais j'ajoutai que celles de la Havanne paſſoient pour être bien meilleures. Cette réponſe, comme toutes celles qui flattent la vanité eſpagnole, m'attira une ſorte de conſidération, qui redoubla encore, lorſqu'on vit par mon paſſe-port que j'étois licencié en médecine : dans le même temps un paſſager diſoit en confidence à quelques Eſpagnols

que j'étois un célèbre médecin, mais que je ne voulois pas être connu, dans la crainte d'être forcé d'exercer mon art dans la ville; cela me valut encore quelques égards.

Cependant on nous signifia que nous ne pouvions débarquer, & l'on nous consigna à deux gardes de la contador qu'on laissa en garnison chez nous; il falloit attendre les ordres du gouverneur qui étoit absent pour huit jours; nous prîmes le parti de lui envoyer nos mémoires, mais nous ne pouvions recevoir de réponse qu'au bout de deux jours, ainsi il fallut nous armer de patience.

Un de nos passagers ayant hasardé de descendre & même de se faire passer pour le capitaine, & ayant été bientôt convaincu d'inposture, fut renvoyé aussitôt à bord par quatre fusiliers.

Cette imprudence pensa nous faire beaucoup de tort; on nous regarda comme des gens suspects, & nous fûmes gardés très-étroitement; je vis pendant trois nuits roder autour de nous trois canots, qui se succédoient d'heure en heure, & qui sondoient avec des crochets, pour voir si l'on n'auroit rien jeté à la mer: le jour rien ne sortoit sans être visité.

Cette vie me déplut au point de me faire envisager le navire comme une prison, mon imagination se frappa; & soit à raison de cela, soit à cause de l'air humide & épais qu'on respire dans ce port, fermé de toutes parts par des

côteaux, je reſſentis un violent mal de tête & une grande difficulté de reſpirer ; la fiévre ſurvint, je craignis de faire une grande maladie; je me mis ſur le champ à une diète rigoureuſe, & à des potions pectorales & raffraîchiſſantes, & dès le même jour j'écrivis à M. *Dorrira*, intendant, à M. *le marquis de la Tour*, gouverneur, & à D. *Juan Davaut*, lieutenant de roi, des lettres très-preſſantes, dans leſquelles leur expoſant que ma condition n'avoit rien de ſuſpect, & que ma ſituation étoit pénible & dangereuſe, & leur témoignant la plus grande confiance dans les éloges que la voix publique faiſoit d'eux, je les priois de me permettre de deſcendre à terre.

Le lendemain à huit heures du matin j'envoyai mes lettres, & à neuf heures je reçus de M. l'intendant la réponſe la plus honnête & la plus favorable ; mais déjà le lieutenant de roi effraié de mon état, dont il s'étoit informé, m'avoit envoyé l'aide-major de la place pour me faire débarquer, & m'offrir la maiſon d'un de ſes amis pour m'y rétablir & m'y repoſer.

Séjour à la Havanne.

Je débarquai tout auſſitôt & laiſſai même mes effets à bord, dans la crainte d'un contre-ordre; je me rendis enſuite chez ces Meſſieurs pour les remercier ; je vis dans M. Dorrira, ancien conſul à Bordeaux, une phyſionomie très-heureuſe, un maintien grave, mais doux & affable, tout l'extérieur d'un galant homme, un air enfin à la françoiſe ;

françoiſe ; il eſt chevalier de l'ordre de Saint-Charles, & il n'y a qu'une voix ſur ſon mérite, ſa bonté, ſa probité. D. Juan Davaut eſt un de ces anciens & braves militaires conſommés par l'expérience, plein d'une franchiſe & d'une droiture d'ame, qui ſe rencontrent preſque toujours avec le vrai courage ; il eſt brigadier des armées, & inſpecteur général de la colonie.

Tous deux me firent l'accueil le plus gracieux, & même des excuſes de n'avoir point ſu mon incommodité ; ils m'offrirent leurs ſervices & de faire confirmer mon débarquement qui n'étoit encore que proviſionnel.

J'eus une longue converſation avec l'intendant, dans laquelle il fut queſtion d'hiſtoire naturelle, de commerce, de manufactures ; enfin il me raconta avec complaiſance comment les abeilles de la Floride étant venues par haſard à la Havanne, s'y étoient multipliées au point de former une branche conſidérable de commerce & d'impôts, dans l'eſpace de ſix années.

Pour le lieutenant de roi il me queſtionna beaucoup ſur la population de notre colonie de Saint-Domingue, ſur ſes forces réelles en troupes de France, troupes de la colonie, & milice : il me parla franchement de celles de l'isle de Cube, & me témoigna une grande confiance dans l'alliance de l'Eſpagne avec la France.

Il me permit ainſi que l'intendant de lui faire ma cour, & ils me prièrent même de les voir ſou-

vent ; je n'y ai pas manqué pendant tout mon ſéjour, & m'en ſuis bien trouvé.

En les quittant je pris un logement dans une auberge ſur la place major, où l'on conſtruiſoit le palais du gouverneur, & où eſt déjà bâtie la contadorerie.

L'air de terre, la liberté, l'accueil que j'avois reçu furent un beaume ſalutaire qui opéra tout à coup ; & en moins de trois jours je me trouvai parfaitement rétabli.

Je vis alors toute la ville & les environs, & commençai à bien augurer de mon voyage.

Le gouverneur étant de retour, j'allai lui préſenter mes reſpects. M. l'intendant l'avoit déjà prévenu de mon débarquement ; il me reçut avec bonté & me permit d'herboriſer dans la banlieue de la ville ; preſſé entre le cri de l'humanité & la rigueur de la loi, il ne put me permettre davantage, & me défendit même expreſſément de m'éloigner de plus de dix lieues dans les terres de l'isle ; je le remerciai dans les termes les plus perſuaſifs de ce qu'il m'accordoit, & lui demandai la permiſſion de lui faire ma cour pendant mon ſéjour à la Havanne ; non ſeulement il me l'accorda, mais il me fit prendre le caffé, & m'invita à dîner pour le lendemain. Je trouvai chez lui nombre de perſonnes de diſtinction, militaires & autres, auxquelles il me préſenta, & particulièrement à D. Louis Huet, directeur général du génie & des fortifications, qu'il

m'apprit être françois. Sur l'éloge d'un écureuil très-joli qui venoit du Mexique, & dont je le priai de me permettre de prendre la deſcription ainſi que d'un perroquet, il vouloit abſolument me faire accepter en don l'un & l'autre, mais je m'en excuſai ; un moment après il me fit paſſer dans ſon cabinet pour me parler de la France ; à ſes queſtions, & à ſes manières nobles & aiſées, je le jugeai un véritable homme de cour : la converſation tomba enſuite ſur les arts, il me mena ſur une promenade qu'il avoit fait planter en arbres, & que j'avois vue ; je la déſaprouvai franchement, & lui dis que dans un terrain auſſi pierreux & ſous un ciel auſſi brûlant que celui de la Havanne, il falloit ſemer les promenades ; les raiſons que je lui en donnai le convainquirent ; il me parla enſuite d'un ſpectacle, & me montra le deſſin de la toile pour la ſalle d'opéra qu'il avoit fait bâtir, & où il étoit parvenu à faire jouer la Didon du Metaſtaſe ; cette toile eſt une flatterie aſſez délicate de la part des habitans. Elle repréſente Phœbus ſur ſon char ſortant du palais des heures, & venant éclairer de ſes rayons la ville de la Havanne, ſous l'emblême d'une femme aſſiſe au pied d'un arbre ſur le rivage de la mer, en face du fort Maure ; couronnée de tours & de créneaux, elle repoſe de la main droite ſur l'écu de ſes armes, & de l'autre elle careſſe des génies ; l'invention eſt heureuſe pour une ville de l'Amérique, mais

Opéra de la Havanne.

l'exécution en eſt meſquine ; le palais du ſoleil, par alluſion ſans doute au nom de la Tour que porte le marquis, eſt figuré par une très-petite tour noire & enfumée, dont la porte encore plus petite reſſemble plutôt à celle d'un cachot qu'au portique deſtiné au paſſage du char radieux du ſoleil, attelé de quatre chevaux. Je fis obſerver cette faute au gouverneur, en lui diſant qu'apparemment le peintre connoiſſoit peu les métamorphoſes, & n'avoit jamais lu la pompeuſe deſcription d'Ovide qui commence par ces mots: *Regia ſolis erat*..... Il chercha à excuſer le peintre, & me recommanda d'aller voir ſon opéra ; je le quittai enfin, très-ſatisfait de lui, & déſormais tranquille ſur mon ſéjour à la Havanne.

Le lendemain je vis l'opéra ; la ſalle, bâtie ſur les deſſins de celle de Naples, eſt réellement très-jolie ; elle a un air de légéreté & d'élégance qui lui eſt particulier, en ce que les loges ne ſont ſéparées en dedans du théâtre que par des baluſtrades fort déliées ; on voit & on entend très-bien de toutes les parties, & l'on a l'avantage d'être aſſis au parterre. L'opéra fut exécuté à mon avis mieux qu'aucun que j'euſſe encore vu, le rôle d'Enée fut rempli par un virtuoſo italien, qui à la plus belle voix, à la plus belle taille, à la plus noble phiſionomie, joignoit le jeu d'un grand acteur ; une Caſtillanne jouoit Didon, une mulâtreſſe faiſoit la confidente, & le role d'Yarbé étoit rempli par un Eſpagnol ; ces trois acteurs,

chofe rare! chantoient avec goût & précifion, & jouoient bien; c'eft le premier opéra où j'ai vu l'orcheftre n'être point mené par les coups redoublés d'une lourde & bruyante maffe, appelée mefure; un fecrétaire du gouverneur, violon de la première force, étoit à la tête, & infpiroit à tous les fymphoniftes la jufteffe & la vérité de la peinture harmonique; je ne trouvai à dire dans tout le cours du fpectacle qu'à un folo, deftiné fans doute à faire briller quelque fameux violon, & qui remplit bien cet objet, mais qui fufpendoit & faifoit languir néceffairement l'intérêt principal.

Il s'en falloit bien que la comédie répondit à l'opéra; j'y trouvai tant de chofes contre le goût & les règles de notre théâtre, que je ne pus rire que de fes défauts; par exemple, le nom de Dieu, *nombre de Dios*, celui de Jéfus, de la Vierge & de tous les faints font répétés à chaque phrafe, les acteurs & furtout les femmes ne paroiffent fur la fcène qu'un chapelet à la main; on fe bat dans toutes les fcènes (rignen): deux amants fe rencontrent-ils? il faut tirer l'épée, & vous lifez entre deux parenthèfes: *facar la fpada*, toutes les pièces comiques ou tragiques font comédies, & comédies fameufes, *la comedia famofa*, de quelqu'auteur & de quelque médiocrité qu'elles foient; enfin, elles ont fouvent les titres les plus ridicules, tel que celui-ci: *Los cabellos de Abfalon*, la chevelure d'Abfalon. Comédie.

Celle qui ſuivit l'opéra étoit des plus ſingulière, un ſeul des acteurs en tuoit douze autres qu'il rangeoit par terre à meſure qu'il les poignardoit, & par ordre, hommes, femmes & enfans, ſans qu'aucun de ces miſérables fît la moindre réſiſtance, & l'expédition finie, il eſſuya froidement le ſang de ſon couteau ſur l'empeigne de ſon ſoulier; on trouva cela fort beau : pour moi, comme nous étions en carnaval, j'avois ſoupçonné que c'étoit un tableau emblématique des horreurs qu'entraîne la débauche; mais ayant communiqué mon idée à mon voiſin, je vis que je m'étois trompé : au reſte, je me ſuis convaincu depuis qu'il y a beaucoup d'eſprit, quantité de penſées fines, délicates & vraiment galantes dans pluſieurs pièces eſpagnoles; l'auteur à la mode eſt *Calderon de la Barça*.

Je retournai le lendemain ſaluer le gouverneur & lui parler de ſon ſpectacle, il me parut ſatisfait du compte que je lui en rendis.

Je lui préſentai, comme j'avois déjà fait à l'intendant, un petit cadeau de graines potagères & de fleurs; il partagea avec *dom Louis Huet*, qui dînoit ce jour-là chez lui, & comme j'appris alors qu'il étoit cultivateur, je le priai d'en accepter encore autant de ma part; il eut la bonté de me témoigner la plus grande envie de faire connoiſſance avec moi, j'y répondis par une viſite qu'il me rendit, & quelques jours après il vint me prendre dans ſa voiture pour

me conduire à ſa maiſon de campagne ; j'y trouvai Madame ſon épouſe (noble génoiſe du premier mérite), une des Demoiſelles ſes filles, & un commandant d'artillerie ; après le déjeûner nous allâmes ſemer dans le jardin toutes les graines que j'avois données : ce fut une vraie fête où la gaieté, les bons mots, la décence, les complimens les plus vrais & la converſation la plus agréable, nous firent paſſer quatre heures de travail ſans nous en appercevoir. Au travail ſuccéda un dîner très-délicat à la françoiſe, après dîner on joua, on ſe promena, & l'on revint à la ville.

Cette maiſon de campagne eſt ſous le canon du fort le Prince, que bâtiſſoit dom Louis Huet, & dont il me fit voir les travaux avec autant de confiance que s'il m'eut connu depuis long-temps ; le terrain eſt pierreux & ſans eau ; cependant on y cultive du manioc que les Eſpagnols appellent *yacca*. Et telle eſt l'induſtrie du maître qu'il en porte le produit à trois mille piaſtres par an.

Dom Louis Huet eſt un homme diſtingué par ſes talens dans ſon état, & par ſon amour pour les lettres ; il réunit l'eſtime publique à la confiance de la cour, & ſon grade de colonel le met dans le cas de porter ſes vues plus loin.

Sa maiſon eſt celle que j'ai fréquentée le plus aſſiduement à la Havanne ; j'allois quelquefois faire ma cour à M. le gouverneur, chez

l'intendant & le lieutenant du roi, & j'employois le reste de mon temps à faire des promenades botaniques autour de la ville, à étudier la langue espagnole, & à méditer sur le plus grand & le plus essentiel de mes projets.

Il faut avouer cependant que je m'ennuyai beaucoup à la Havanne pendant un mois & demi que j'y restai.

Description de la Havanne.

Cette ville n'a rien dans l'intérieur de ce que ses dehors promettent d'agréable; elle a environ douze cent vingt toises de long, sur six cent de large, située sur un rocher, bâtie en demi cercle sur le bord de la mer, le rivage forme le plus grand diamètre; toutes les maisons sont en pierres de taille ou maçonnerie, à un, deux, ou trois étages; elle a quatre places publiques fort larges, mais à moitié finies, mal simétrisées, encombrées de toutes parts; les rues sont droites & alignées, mais étroites, étant divisées en deux trotoirs, & un chemin où deux voitures passent difficilement; sans pentes, les eaux y croupissent souvent sur le roc, où se sont creusées à la longue de profondes ornières; on a projeté de les niveller, de leur donner de la pente & de les paver; l'essai de ce pavé que j'ai vu dans quelques rues près du gouvernement est singulier, ce sont des solives de bois de fer, de dix pouces d'équarissage, encadrées dans d'autres solives posées de long comme un parquet; telle est sa solidité, que depuis deux ans entiers que de

nombreuſes voitures roulent ſur ce pavé, on n'y remarque pas la trace d'une roue, & qu'il n'eſt pas plus ébranlé que rayé; ce ſeul pavé, s'il étoit achevé, rendroit la ville on ne peut plus curieuſe : la Havanne eſt de peu de défenſe par elle-même du côté de terre, elle n'a qu'une ſimple courtine, flanquée de baſtions, & preſque par-tout ſans foſſés vu la difficulté de les tailler dans le roc; mais à préſent elle eſt à couvert & à l'abri de toute inſulte dans cette partie par le fort du Prince, que l'on y conſtruit à environ huit cent toiſes ſur une éminence du côté de la ville : du côté du port, elle eſt inabordable; ce port, l'un des plus beaux & des plus vaſtes de l'univers, eſt un baſſin à-peu-près rond, dans lequel ſe jettent pluſieurs petites rivières; il a une lieue de profondeur depuis le goulet juſqu'au fond; l'entrée eſt défendue du côté de la ville par un fort en face du mur & les flancs de trois baſtions, qui poſés en échelle battent juſques dans la rade; il y a ordinairement dix-huit pièces de canons de vingt-quatre ſur chaque flanc de ces baſtions : du côté de la campagne, le mur bâti ſur un rocher eſtimé imprenable juſqu'à l'arrivée des Anglois défend l'entrée du port; la Cavagne, autre citadelle nouvellement bâtie au-deſſus du mur, commande le port & la ville, & ſon feu ſe croiſe avec celui du fort-du-Prince; enfin deux autres fortins dans le fond du port, deux

gradins de batteries baſſes ſous le mur, la Cavagne le long du rivage, & une batterie à fleur d'eau rendent cette ville une des plus redoutables : on croit qu'elle a huit cent pièces de canons, la plupart de vingt-quatre, en batteries ; jamais on n'eſſayera de forcer l'entrée du goulet, cela eſt impraticable ; deux frégates angloiſes ont été coulées à fond durant le ſiège de cette ville pour s'y être ſeulement préſentées : on ne peut rien voir de plus beau que les forts, ils ſont bâtis avec une dépenſe qui tient de la profuſion. Les maiſons particulières de la ville n'ont pour elles qu'un certain air de grandeur, de larges portes cochères, des fenêtres auſſi larges avançant en ſaillies de deux pieds ſur la rue par leur ſoubaſſement, de lourds balcons de bois couverts de toits en tuiles, & régnant tout autour de l'étage ſupérieur, des grillages de bois monſtrueux & groſſiers, tout cela donne à l'extérieur des maiſons un air lourd, ſombre & repouſſant. L'intérieur eſt ordinairement décoré d'une vaſte cour autour de laquelle régnent de grandes arcades gothiques & moreſques dont les murs ſont très-blancs, la gallerie que forment ces arcades communique à de vaſtes appartemens mal entendus, mal meublés, dont les portes ou contrevents reſſemblent à des portes de cachots ou de citadelle, tant par l'épaiſſeur des bois que par leur menuiſerie gothique. Il eſt d'uſage d'avoir dans le veſtibule

Maiſons des particuliers.

ou dans la principale pièce de la maiſon toutes les armes de la famille rangées en manière de trophée : cet uſage doit remonter aux temps de l'ancienne chevalerie, & s'il n'eſt quelquefois qu'une vaine parade, il ſert auſſi ſouvent le vrai courage, toujours prêt à tout entreprendre. Rarement les maiſons du peuple ſont-elles plafonnées ; toutes au lieu de carreaux ou de planches n'ont qu'un ſimple enduit de terre, & quelquefois de plâtre chez les gens aiſés, ce qui y entretient un air épais & humide qui m'a beaucoup affecté ; chez les gens riches, les meubles ſont de bois doré en quelques parties, les rideaux de damas cramoiſi à franges d'or : on y voit quelques vernis de la Chine, quelques peintures, quelques luſtres de verre. Les lits ſont très-ſimples, point de trumeaux ou de glaces, point de parquet, de tapis ni de tapiſſeries, & en général rien d'auſſi ſomptueux & d'auſſi élégant qu'en France. L'Eſpagnol eſt auſſi modeſte dans ſon logement que ſobre dans ſa manière de vivre ; ce ſont les Anglois qui lui ont enſeigné la façon d'apprêter certains alimens, & l'uſage de pluſieurs ſortes d'ameublemens : qu'on juge des talens des diſciples par les talens des maîtres.

Habillemens des hommes.

Les hommes portent des habits à la françoiſe, mais dont les tailles ſont ſi hautes, qu'il faut aller chercher les poches juſques ſous les bras ; par deſſus cet habit qui eſt ordinairement de

toile d'indienne ou de taffetas, on porte le manteau de buradelle ou de camelot, ceux qui veulent se distinguer le portent de drap bleu, ou écarlatte brodé ou galonné; ces manteaux coûtent cinq cent piastres, & c'est un luxe qui n'est pas permis à tout le monde; cependant les gens de grand ton dédaignent d'en porter; ils préfèrent de s'habiller à la françoise, les cheveux rarement poudrés ou frisés s'enveloppent d'une rétésitte recouverte d'un large chapeau : tel est l'habillement des hommes.

Habillemens des femmes. Les femmes portent rarement des robes, elles sont presque toujours en jupes & en corsets avec un tablier de gaze ou de mousseline & quelques rubans, sans poudre, sans frisure; leurs cheveux sont ramassés en tresse ou en chignon sous leur coëffure, on y ajoute un bouquet de rhue ou d'absynthe sur l'oreille. Leurs bijoux sont des croix, des bagues, des colliers en chaînes d'or, & principalement de larges bracelets d'or massifs du poids d'un demi-marc. Heureuse la femme qui a un bracelet au bras gauche! Plus heureuse encore celle qui en porte un à chaque bras! On s'en amuse comme de ses gands en les ôtant & remettant à tous propos, le tout pour faire parade d'un beau bras. Les Françoises ont le fard, les Espagnoles portent à chacune de leurs tempes une mouche noire d'un pouce de diamètre, rondes ou ovales, on les change la nuit pour des mouches de toile blanche (ce qui ne ressemble pas

mal à un emplâtre), & le matin on y ſubſtitue une feuille d'oranger.

J'ai vu peu de belles femmes à la Havanne, encore moins d'élégantes ; elles ne ſortent le matin que pour aller à la meſſe, & le ſoir pour ſe promener. Vous ne les verrez jamais dans les rues ni dans les boutiques, ni dans une ſalle commune. Toujours renfermées dans leur appartement, le ſeul plaiſir de la promenade en chaiſe hors de la ville peut les en tirer. Il eſt vrai qu'elles y ſont ſingulièrement ſenſibles, & qu'il n'eſt pas diſpendieux ; quatre cent piaſtres pour un cocher, cent cinquante pour la mule, cinq cent pour la chaiſe, cela fait environ mille piaſtres pour tout l'équipage : auſſi la ville en fourmille-t-elle. Le moindre commis a ſa chaiſe, & c'eſt un cadeau qui ſe fait à une amie, comme en France on lui envoie une boîte de confitures.

Il faut dire auſſi que nulle part l'argent n'eſt auſſi commun qu'à la Havanne, on l'y voit rouler en talègue (1) comme à Paris les ſacs de cent piſtoles. Les comptoirs des traitans ſont toujours couverts d'un monceau de réales plates (2) qu'ils Argent.

(1) *Talègue talegua*, ſac à mettre de l'argent. Notre auteur a ainſi franciſé beaucoup de mots eſpagnols.

(2) *La réale* eſt une monnoie qui vaut ſept ſols de france ou environ, il y a *réal de a ocho* qui vaut un écu. *Réal de a quatro* demi écu, *réal de a do* un quart d'écu & *réal de plata* : celle dont il s'agit ici équivaut à la huitième partie d'un écu. Réal.

aſſemblent en piaſtres pour leurs comptes avec une ſingulière célérité.

Marchés. Les marchés ſont abondans en toutes ſortes de rafraîchiſſemens, & principalement en légumes, qui y ſont auſſi bons qu'en France; le poiſſon, la tortue y ſont à meilleur marché; la viande de bœuf ſe vend une réale les quatre livres; le bon vin de Malaga & de Tinto deux réales la bouteille: & il faut avouer qu'en aucune ville de l'Amérique on ne peut faire meilleure chère, & à plus bas prix. On doit cet avantage à la diviſion de la réale en quartitte de fer-blanc, car rien ne facilite plus le débit & l'achat, & n'eſt plus favorable à l'économie que les petites monnoies.

Commerce Le commerce de la Havanne & du Mexique eſt entre les mains des Catalans, dont le génie actif, laborieux, entreprenant & opiniâtre, leur a procuré des fortunes conſidérables; auſſi ſont-ils un objet d'envie pour les Eſpagnols qui cherchent à déguiſer ce ſentiment ſous les apparences d'un mépris qui ne ſeroit pas moins injuſte. Il y a trente Catalans dans le commerce pour un Caſtillan. Mais l'ivreſſe de leurs ſuccès leur a fait déſirer auſſi les priviléges excluſifs, eſpèce de monopole déjà trop commun en Eſpagne. Ils avoient propoſé de fournir la colonie de la Havanne des

---

Il y a encore *réal de vellon*, qui eſt une monnoie de cuivre qui vaut *cinq ſols* de France.

vins de Malaga & de Tinto à dire d'experts, moyenant une réale la bouteille, tandis qu'il ſe vend ordinairement deux réales; mais ils en demandoient le débit excluſif, ce qui leur a été refuſé.

Les objets de commerce ſont les fers, les toiles, les quincailleries, les ſoies, l'horlogerie, les vins & les épices.

On ne trouve guère que de la toile de Bretagne à la Havanne comme au Mexique, & la plus groſſière s'y vend couramment une piaſtre la barre (1). Toute la quincaillerie ſe tire d'Allemagne; l'horlogerie d'Angleterre; le peu de draps, d'indienne ou de Perſe qui s'y conſomment, & qui n'eſt pas fabriqué au Mexique, ſe tire de France. Les Génois, avec qui les Eſpagnols paroiſſent ſimpatiſer beaucoup, fourniſſent à ces derniers toutes les ſoiries pour voiles, ſoutanes, pour les capes noires que portent les femmes lorſqu'elles vont à l'égliſe, & pour les manteaux des prêtres faits d'un gourgouran dont ils aiment le *fron fron*. On tire les fers en partie de la Suède & en partie de l'Eſpagne. C'eſt l'Eſpagne auſſi qui fournit les huiles, les vins & le papier, qui y eſt déteſtable. Une choſe ſingulière, c'eſt qu'on ne puiſſe trouver à la Havanne ni à la Vera-Crux aucune eſpèce de papier gris; j'en ai eu beſoin pour deſſécher

---

(1) La bare barra, terme eſpagnol qui revient à notre aune.

mes herbes, & je n'ai pu m'en procurer que quelques feuilles qui servoient d'enveloppe à certaines marchandises, & qu'on me faisoit cependant payer bien cher.

Promenades. On ne trouve à la Havanne ni dans toute l'Amérique aucune promenade publique, plantée d'arbres. M. le marquis de la Tour en avoit fait faire une autour des remparts de la ville, elle n'a pu réussir, & il n'en reste que la chaussée; une autre précédemment élevée à grands fraix, & plantée d'orangers, est ruinée également.

Population La Havanne a une population de vingt-cinq mille ames ou environ. Celle de toute l'isle, en y comprenant les Nègres & les mulâtres, ne passe pas deux cent soixante seize mille ames, suivant le cadastre que j'en ai vu chez le gouverneur; & j'ai su d'un ingénieur françois de Vera-Crux qui a vécu long-temps au Mexique, que tout ce vaste empire n'a pas en tout un million d'ames.

On ne comptoit guères alors que trois mille hommes de troupes réglées à la Havanne: il y a de plus un corps de milice de seize cent hommes très-bien exercés.

Eglises. Je n'ai pas remarqué une seule église qui méritât d'être vue pour son architecture. Toutes sont de longs boyaux, sombres comme des cachots, ornées à droite & à gauche de chapelles sans nombre, à frontispices de trois ou quatre ordres d'architecture, grossièrement surchargée d'ornemens inutiles, plus grossièrement défigurés par l'oubli

de

de toutes les proportions dorées avec une profusion vraiment barbare & superstitieuse : il n'y a pas une de ces chapelles qui n'ait coûté, en dorure seulement, plus de dix mille piastres ; & il y a trente ou quarante de ces chapelles dans chaque église. On achève celle des Jésuites pour en faire la cathédrale : vous croiriez voir un ouvrage & des ouvriers du neuvième siècle.

Chacune des trente églises que l'on compte dans la ville a pour le moins sept à huit confréries qui font des processions sans nombre, mais principalement dans le temps de jubilé. Il faut que ce jubilé, que j'avois vu en France & à Saint-Domingue, & que je retrouvois à la Havanne, y eût donné lieu à trois mille processions ; je ne voyois & n'entendois autre chose. Processions du matin & du soir ; processions générales & particulières ; processions de paroisse & de communauté ; processions de chaque confrérie, qui, la nuit avec des lanternes, de mauvais bassons & des guitares, interdisoient le sommeil à tous les citoyens. Enfin, processions de chaque père de famille qui, suivi de sa femme, de ses enfans, de ses domestiques, s'en alloit le chapelet à la main faire des stations. Confréries

Chaque maison a sa chapelle, où tous les mois elle chomme une fête particulière. Chapelles.

La dédicace des églises, le jour de leur patron sont des fêtes encore plus considérables ; dès la veille à neuf heures du soir le clocher est illuminé :

il s'y donne un grand concert qu'il faut entendre des toîts voisins. Le jour ce même clocher est pavoisé de pavillons de toutes couleurs, l'église est pleine de cierges allumés ; c'est une chambre ardente, où l'on fait d'assez mauvaise musique fort mal écoutée, mais où l'on apporte de riches offrandes.

Evêché. On dit que l'évêché de la Havanne vaut quarante mille piastres. *Dom Fulano Echavaria*, qui en est pourvu, paroît ami de la cour. Il faisoit imprimer un mandement qui avoit pour titre *en cuentra l'execrable crimen de los contrabandistas*, contre l'exécrable crime de la contrebande. Je demandai à un prêtre, son secrétaire, qui revoyoit les épreuves, quelle épithète son maître pourroit donc donner au crime de lèze-majesté, puisqu'il traitoit celui-ci d'exécrable, il ne sut que me répondre.

Contrebande. Rien de plus sévère que les loix du pays contre la contrebande, puisqu'elles prononcent la confiscation de corps & de bien pour la première fois. Rien cependant de plus commun que la contrebande ; tout le monde la fait, bourgeois, prêtres, militaires. Arrive-t-il un navire dans le port? vous y verrez accourir nombre d'individus que vous ne connoissez pas, que vous n'avez jamais vus, & qui ne vous veulent autre chose que vous prévenir que tel ou tel objet est contrebande, & vous porter officieusement à terre une boîte de galons ou telle autre marchandise qu'ils sauront soustraire aux recherches, uniquement pour vous

obliger, & gardez-vous d'avoir le moindre ſoupçon ſur leur empreſſement : il eſt inouï qu'il y ait jamais eu d'infidélités en ce genre, tant tout le monde ſe ligue avec plaiſir contre une loi injuſte & barbare dans ſon extenſion !

Le crime de fauſſe monnoie eſt puni par le feu. Fauſſe monnoie.

Enfin preſque tout eſt entrepriſe ou ferme, ce qui multiplie à l'infini le beſoin & la tentation de faire la contrebande. Fermes.

Les boulangers de la Havanne ne peuvent avoir le privilége de faire du pain & de le débiter qu'en payant cent piaſtres au gouvernement.

Le papier, la poudre à tirer, le vin, le tabac ſont en ferme par tout le Mexique, & ce qu'il y a de plus extraordinaire & de plus odieux, c'eſt que le tabac & le cacao d'une province ſont contrebande dans une autre : j'ai vu juſqu'aux pitre, cables, cordes & hamacs en ferme ſur la miſérable & mille fois miſérable côte d'Yucatan (1).

C'eſt ainſi que par de faux calculs le gouvernement eſpagnol a ruiné le commerce, la population, l'aiſance de la nation ; de-là le découragement, l'inaction, la misère ; ſources infaillibles de la moleſſe, de la mal-propreté, des maladies, de la mort.

C'eſt à ces cauſes, je n'en doute pas, qu'il faut Ladrerie.

---

(1) Province de l'Amérique dans la nouvelle Eſpagne, vis-à-vis de l'isle de Cube.

attribuer la lèpre endémique de Carthagène, dont parle l'abbé Raynal. Déjà elle a passé à la Havanne, où l'on a construit une ladrerie qui renferme plus de cent cinquante lépreux : on y admet aussi ceux qui sont attaqués des maladies vénériennes. Je l'ai visitée avec un médecin du pays; mais j'avoue que ce spectacle fait horreur, & que j'ai eu besoin de tout mon courage & d'un flacon de vinaigre radical, dont je m'étois muni, pour supporter tout ce qu'il y a de dégoûtant. La police de cet hôpital est assez mal observée; quoique entouré de murs, ses portes sont ouvertes tout le jour aux malades qui vaguent dans les environs, & ont même la liberté de parcourir toute la ville.

Quoique la France fasse peu de commerce avec la Havanne, il est à craindre que cette affreuse maladie ne s'introduise dans nos colonies; il faut pour cela peu de communication, & il y en a toujours quelques-unes. Je n'ai pas vu sans frémir au Port-au-Prince une négresse qui avoit l'élephantiasis le plus complet : je l'ai vue abandonnée de ses maîtres, mandier dans les rues, dans les marchés, où elle pouvoit infecter mille autres esclaves; & je dois dire qu'on ne fait pas assez d'attention aux terribles conséquences que présentent ce fait & plusieurs autres semblables. A défaut de puits, toutes les maisons de la Havanne ont Citernes. des citernes. Deux places publiques sont ornées de fontaines qui versent de l'eau d'une petite

rivière conduite par des canaux ſouterrains, & dont l'aiguade eſt déſormais défendue par le fort du Prince, de manière que l'ennemi ne peut l'intercepter ſans ſe rendre maître de la citadelle, ni par conſéquent en priver la ville durant un ſiége. Rivière.

L'air qu'on reſpire dans cette ville eſt généralement ſain & pur, les vents du Nord qui ſoufflent la moitié de l'année ſur la côte, y raffraîchiſſent tellement l'athmoſphère que j'y ai toujours eu froid la nuit & le matin juſqu'à dix heures, & que le thermomêtre de Bourbon étoit à cinq ou ſix degrés au-deſſus de la congélation. Air. Froid.

Il y avoit déjà près d'un mois & demi que j'étois à la Havanne, toujours tourmenté du déſir d'achever mon entrepriſe : ce temps me paroiſſoit d'une longueur inſuportable; je n'avois ſuſpendu ſi long-temps l'exécution de mes projets que pour ne paroître aucunement ſuſpect aux yeux d'un peuple ſoupçonneux & jaloux: pour mieux cacher le véritable objet de mes recherches, j'avois toujours affecté l'inſouciance d'un homme qui ne ſonge qu'à cueillir des herbes; mais ne pouvant plus enfin demeurer dans cette incertitude, & cédant à l'attrait qui m'appeloit à la Vera-Crux, comme au but & à la récompenſe de mes peines, je penſai ſérieuſement aux moyens de m'y rendre. Plan & diſpoſition pour quitter la Havanne.

Je crus devoir encore uſer de détours; j'affectai l'inconſtance & la légéreté que l'on repro-

che ſouvent mal à propos aux François, & qui ſert quelquefois à couvrir des deſſeins profonds; je feignis d'être ennuyé à mourir du ſéjour de la Havanne, & de m'y trouver circonſcrit dans un trop petit eſpace pour un botaniſte. On me crut, on me plaignit; & d'une part cette ruſe, d'une autre, une circonſtance favorable que je ſaiſis me conduiſirent au comble de mes vœux.

Un jour D. Manuel Félix Ruick, facteur de la compagnie de Laſſiento, chez qui j'avois déjà été deux fois pour changer des portugaiſes, me demanda s'il étoit vrai que je fuſſe un élève de M. de Juſſieu; je l'en aſſurai, & que je connoiſſois parfaitement M. de Juſſieu; il m'apprit alors qu'il avoit été ſecrétaire de D. Antoine Ulloa, l'un des hommes de lettres envoyés par le roi d'Eſpagne avec nos académiciens au Pérou; qu'il y avoit beaucoup connu M. de Juſſieu, & que, ſoit comme homme inſtruit, ſoit comme homme ſocial, c'étoit le mortel qu'il aimoit le plus au monde: ce ſujet de converſation me donna lieu de lui dire que j'aurois été enchanté de voir le Pérou, mais que faute de temps & de moyens je me trouverois encore heureux d'avoir quelques occaſions de parcourir le Mexique. D. Ruick m'offrit auſſitôt ſes ſervices pour me procurer cet avantage; j'étois déja ſon ami, puiſque je connoiſſois M. de Juſſieu, il me promit des lettres pour D. *Antonio Ulloa*, actuellement général de la flotte à la *Vera-Crux*, & voulut m'en garantir

l'efficacité par un cautionnement *de cien mil pesos*, cent mille écus.

C'étoit sans doute là une heureuse rencontre & un bon acheminement à mes desseins, mais ce n'étoit pas tout ; je craignois que le gouverneur ne fît dificulté de m'accorder un passeport, quoiqu'il me l'eût déjà promis, sur le désir que je lui avois témoigné de voir un pays qu'il ne m'avoit pas moins vanté que les autres Espagnols ses compatriotes, grands admirateurs de ce qu'ils possèdent ; je le craignois, persuadé peut-être mal à propos que j'étois observé, mais peut-être aussi avec quelqu'espèce de raison, quand au travers des caresses & des amitiés que je recevois de D. Louis Huet & de madame son épouse, je démêlois un fond de curiosité, & j'essuyois des questions qui n'étoient rien moins que naturelles, surtout de la part d'une femme.

Je fis part de mes appréhensions à D. Ruick ; il les dissipa facilement, & me promit même de parler dès le lendemain à M. le marquis de la Tour.

Dès-lors je fis mes préparatifs sans faire part de mes projets à qui que ce fût au monde, pas même à mon hôte : le courier de la Vera-Crux devoit partir sous trois jours ; quelque court que fût ce délai, je résolus de profiter de cette occasion.

Le lendemain étoit un dimanche, ce jour il y a cour au palais du gouverneur. Les officiers Cour chez le gouverneur.

ſupérieurs, municipaux de police, de finance & de milices s'y rendent entre dix & onze heures. Le gouverneur leur donne audience & reçoit leurs reſpects dans une ſalle du gouvernement: on peut dire que ſi cet uſage rappelle & entretient la ſubordination, il ſauve à l'homme fier enveloppé dans la foule, une partie de l'humiliation qu'il peut regarder comme attachée aux devoirs qu'il eſt obligé de rendre à des hommes qu'on ne ſauroit ſouvent aimer ni eſtimer; c'eſt d'ailleurs une occaſion de demander & d'accorder de légères grâces, & d'expédier de petites affaires qui ne feroient qu'embarraſſer les audiences particulières, réſervées à des objets plus importans.

C'étoit la première fois que je voyois cette audience, & je m'y étois rendu pour ſolliciter mon paſſeport; mais y ayant trouvé D. Manuel Ruick, qui me réitéra la promeſſe d'en parler au marquis de la Tour, je jugeai à propos de lui laiſſer ce ſoin, & me retirai toujours plus ſatisfait de la bonne tournure que prenoient mes affaires.

Il y avoit l'après midi revue de la cavalerie milice: je vis le marquis avec D. Louis Huet, qui me ſaluèrent très-gracieuſement; cela me parut d'un bon augure, & je me hâtai de me rendre au gouvernement; en y montant je rencontrai D. Huet qui en ſortoit, & qui me demanda ſi j'allois ſolliciter quelques grâces; je l'avouai,

en lui disant ce qu'il convenoit de mes desseins ; sur cela il m'offrit de rentrer pour appuyer ma demande, ajoutant cependant qu'il ne croyoit pas que j'en eusse besoin; je le remerciai donc & pris congé de lui.

J'attendis peu le gouverneur, il vint à moi avec l'air de bonté qui lui étoit ordinaire, & me demanda ce que je désirois; je lui rappelai qu'il m'avoit promis un passeport pour le Mexique, & que je venois reclamer cette grâce; il me l'accorda à l'instant, & sans me la faire acheter, comme cela n'arrive que trop souvent chez ses pareils, par mille difficultés, par mille délais, il me dit seulement qu'il craignoit beaucoup que je ne fusse pas reçu du vice-roi du Mexique comme il le désiroit; il finit par me souhaiter toutes sortes de succès dans mon voyage; je le remerciai de ses bontés, & me retirai, après lui avoir présenté mes respects. Cet excellent homme resta long-temps dans le vestibule pour me voir aller, & m'étant retourné encore vers lui sur la première marche de l'escalier pour le saluer de nouveau, j'eus la satisfaction de le voir me rendre le dernier salut & me témoigner du visage & de la main le plus vif intérêt. Hommes en place! qu'il vous est aisé de vous faire aimer & respecter! & comment peut-il vous tomber jamais dans la fantaisie d'être durs, grossiers & brutaux?

Maître de mon passeport, ma joie étoit d'autant plus vive, que j'avois eu plus d'inquiétude

ſur la poſſibilité de me le procurer, je le tenois dans ma poche comme un tréſor précieux, & malheur à qui auroit voulu m'en priver! Je volois pour le mettre à couvert de toute atteinte: après l'avoir mis en lieu de ſureté, je courus chez D. Ruick, qui me donna ſes lettres pour D. Antonio-Ulloa; je l'embraſſai, en lui témoignant tout mon dévouement & ma gratitude, je revins ſouper chez mon hôte avec un contentement inexprimable; alors ſeulement je lui parlai de mon départ: quoiqu'il parut fâché d'être privé de ma ſociété, ſur laquelle il avoit compté pour quelque temps de plus, il voulut bien prendre part à ma joie, & me donna des lettres pour un négociant de Vera-Crux, & pour un habitant de Theulchiſtan, route de Mexico.

Il fut enſuite queſtion de traiter de mon paſſage; je ne pus l'obtenir du courier à moins de cent piaſtres fortes; la ſomme étoit exhorbitante, mais j'eus beau marchander, je ne pus fléchir ſon avarice: il écouta mes raiſons avec un flegme & une gravité vraiment eſpagnole, & reçut mon argent froidement, ſans ceſſer de fumer ſa ſigarre. Nous devions partir le lendemain; mais il reſta encore trois jours, durant leſquels je fis mes viſites d'adieu.

Départ de la Havanne mardi 11 Mars 1777.

Enfin, le 11 Mars 1777, nous nous embarquâmes & levâmes l'ancre à huit heures du matin, en ſaluant la ville & les ſept citadelles d'un coup de canon.

Ce qui me paroiſſoit & m'avoit toujours paru incroyable, c'étoit le petit nombre de bâtimens qui garniſſoient ce fameux port; pendant un mois & demi je n'y avois vu que quinze navires de quatre-vingt à deux cent tonneaux au plus, y compris le courier de la Vera-Crux; & dans ce dernier port je n'en vis pas davantage dans un ſéjour de deux mois & demi que j'y fis depuis.

Qu'avec plaiſir je jetois en ſortant les yeux ſur l'échelle de citadelles, de fortins, de batteries qui graduent les approches de la Havanne, & ſur ces innombrables bouches à feu qui les garniſſent! Il m'avoit ſemblé en arrivant, que tous ces préparatifs étoient dreſſés contre moi, & pour empêcher la conquête de la cochenille: combien je m'applaudiſſois donc d'avoir eu la témérité de les braver, & le bonheur d'échapper à leurs feux menaçans! Non, quand les Anglois eurent pris cette place importante, ils n'eurent pas plus de ſatisfaction de leur victoire, je crus comme eux avoir la clef du Mexique; je ne penſai pas devoir rencontrer d'autres obſtacles, & je regardois déſormais comme en mon pouvoir le précieux tréſor que je cherchois.

Le bâtiment que je montois & qu'on appeloit le courier de Vera-Crux, eſt un brique de ſoixante rèd. de quille, armé de quatre pierriers, deux canons & neuf hommes d'équipage: nous étions à peine hors du fort, lorſqu'un canot nageant à douze rames vint nous hèler de la part du gou-

verneur : quelle fut ma frayeur ! je m'imaginai tout de ſuite que ſe repentant de m'avoir laiſſé échaper, le marquis envoyoit ordre de me remettre à terre ; cette idée me cauſa une pâleur, un tremblement, qui m'auroient fait prendre pour un criminel ſi j'euſſe été remarqué, *dii deæque quam mali eſt extra legem viventibus, quidquid meruerunt ſemper exſpectant* (1). Cependant ce n'étoit autre choſe que des lettres que le gouverneur envoyoit pour la Vera-Crux, & j'en fus quitte pour la peur.

Le ciel étoit beau, la mer belle, le vent bon, le navire excellent ; nous longeâmes la côte, faiſant route le cap à l'oueſt autant qu'il fut poſſible, & le ſoir nous étions à plus de dix-huit lieues de la ville.

12 Mars 1777. Le vent ayant fraîchi toute la nuit, & du ſud-oueſt paſſé à l'eſt-ſud-eſt, nous avons perdu la terre de vue, & à midi nous étions à la hauteur des reſcifs qui bordent les environs du cap Santo Antonio ; nous avons conſtamment fait deux lieues à l'heure depuis notre départ toutes voiles déhors. Après midi la mer qui avoit été fort groſſe a calmé, l'eau étoit toute couverte de molluſques que les matelots appellent galères ; nous avons vu ſurnager de grands troncs d'arbres pouſſés par le Miſſiſſipi dans le golfe du Mexique, & de-là par les courans du canal de

(1) Petrone abſ. ſat.

Bahama: j'en avois déjà vu de pareils ſur la côte de la Havanne, où ils avoient été jetés par une tempête effroyable cauſée par un vent de nord; il y en avoit un entr'autres qui avoit plus de cent-vingt pieds de long & dont le diamètre étoit tel, que, quoique couché par terre je ne pouvois monter deſſus que par l'extrémité branchue. J'ai jugé par la compoſition des nœuds, que ces arbres étoient de la famille des pins, & ils m'ont paru être des melèzes; toute la côte de la Vera-Crux en eſt jonchée de temps immémorial: il y en a de ſi profondément enterrés dans le ſable, qui s'y amoncelle chaque jour, que l'on n'en voit plus que les racines. Ces arbres ſans doute très-dangereux à aborder la nuit, ſervent de juchoir à une infinité d'oiſeaux aquatiques, qui y trouvent une pâture abondante dans les inſectes de mer qui s'y engendrent, & les coquillages qui s'y attachent comme à un rocher.

A ſix heures du ſoir, nous avons eu calme tout plat. Durant la nuit, les vents ont toujours été de l'arrière, mais très-foibles. A cinq heures du matin nouveau calme. Le 13 le vent s'eſt levé avec le ſoleil, mais ce jour & le ſuivant, quoique nous euſſions vent arrière & filaſſions dix nœuds, nous ne faiſions point de route: la mer que nous ſillonnions grand frais, écumoit & ſe briſoit durement ſur les flancs de notre navire, ſemblable à la roue d'un moulin que meut un torrent rapide; 13 & 14 Mars 1777.

le vaiſſeau rouloit ſur le même point avec une fatigue & une vîteſſe inconcevables. Nous étions encore vis-à-vis des montagnes de Cuba, que nous avions vues le ſoir de notre départ : en un mot, nous ne changions pas de place, c'eſt l'effet des courans quand ils luttent contre les vents; ſi leurs forces reſpectives ſont en équilibre, les courans détruiſent tout l'avantage du vent. Rien de plus ennuyeux & de plus contrariant que cette poſition; heureuſement nous étions bien logés & bien traités ; le plus grand ordre, le plus profond ſilence régnoient ſur le bâtiment, & le capitaine, excellent homme de mer, étoit auſſi très-honnête, quoiqu'un peu taciturne. Il nous aſſura que depuis onze ans qu'il faiſoit cette navigation, il n'avoit jamais été ſi contrarié par les courans; il ajouta même que les plus mauvaiſes ſaiſons pour naviguer dans le golfe ſont les mois de Septembre, Octobre, Novembre & Décembre à cauſe des nords, qu'en Juin on eſſuie des calmes, & en Juin, Juillet & Août, qui ſont la ſaiſon des pluies, des tourbillons & des ouragans; cela me fit prendre la réſolution de revenir en Juin, ou plutôt en Août ou Septembre au plus tard.

15 Mars 1777. Enfin, après avoir doublé les reſcifs durant la nuit, le 15 au matin nous avons perdu de vue les terres, & ſuivant l'eſtime nous avions également doublé le cap Santo-Antonio. A midi le vent a conſidérablement fraîchi, nous avions

ferlé bonnettes & perroquets, & faiſions route à l'oueſt-ſud-oueſt.

Depuis nous avons toujours eu vent largue ou vent-arrière, ſoit de l'eſt, ſoit du ſud-eſt: j'ai vu ce jour Vénus, le ſoleil étant encore à cinq degrés ſur l'horiſon; le ſeize nous nous ſommes trouvés ſur le banc d'Iucatan, dans le golphe du Mexique; nous y avons ſondé, & à trente-trois braſſes nous avons trouvé fond de ſable blanc fin mêlé de débris de coquillages; dans ce golphe les vents ſont eſt & ſud-eſt; depuis dix heures du matin, ils tournent inſenſiblement à l'oueſt, & depuis quatre heures du ſoir reviennent de l'oueſt à l'eſt; nous filions ſix nœuds, & n'étant qu'à cent lieues de la Vera-Crux, nous avions l'eſpoir d'y être dans quatre jours ſi les vents continuoient à nous être favorables. Depuis trois jours nous avions vu beaucoup de focs, trois ou quatre cent marſouins ou focennes ſe jouoient, bondiſſoient autour du bâtiment, quelquefois le précédoient & ſembloient s'exercer à ſe dévancer les uns les autres; quelques-uns s'élevoient à une toiſe au-deſſus de l'eau & retomboient avec éclat à plat ventre, d'autres voguant deux à deux ſur le côté paroiſſoient ſe careſſer, & plus loin on voyoit les mères, plus grandes de moitié que leurs petits, leur montrer le chemin qu'ils devoient ſuivre; ce ſpectacle innocent n'eſt-il pas préférable au plaiſir qu'on a coutume de prendre à pourſui- 16 Mars 1777.

vre, harponner, & faire périr ces animaux intéreſſans ? Heureuſement nos matelots n'en eurent pas le temps, & ils avoient trop bonne chère pour ſonger à s'en procurer d'autre.

On a encore ſondé à quatre heures après midi, & on a trouvé trente braſſes fond de ſable très-blanc.

17 Mars 1777. Le 17 on n'a trouvé que vingt braſſes même fond, le vent étoit tombé depuis minuit juſqu'à midi : on ne filoit que trois nœuds, mais redevenu nord, il s'eſt renforcé l'après midi de manière à nous faire faire deux lieues à l'heure. Le ciel chargé de nuages au lever du ſoleil eſt redevenu ſerein ; on a vu des oiſeaux blancs de la groſſeur du canard, ils avoient le bout des ailes noir ; j'ai remarqué auſſi un pélican ou frégate à queue entière : tout cela nous annonçoit le voiſinage des terres.

18 Mars 1777. Le 18 il y a eu grand vent toute la nuit, on a ſondé & on s'eſt trouvé par vingt-deux braſſes, puis par vingt, ſable bleu fin, mêlé de coquillages : nous avions vu beaucoup de marſouins, ſur les dix heures du matin : les vents du ſud ont paſſé à midi au ſud-oueſt, enſuite nous avons eu du calme, on en a profité pour jeter des lignes au fond de la mer : ces lignes portent un hameçon amorcé d'un once de lard, & deſcendent au moyen de deux boulets d'une livre peſant : ce petit exercice eſt divertiſſant & profitable ; en moins d'une heure on

a

a pris deux cent livres d'excellent poiſſon, il y en avoit de trois eſpèces, toutes du genre des perches, l'une appelée le nègre, l'autre la belle ſarde rouge, la troiſième à longues nageoires pectorales.

A quatre heures nous avons eu vent de nord, il s'eſt ſoutenu toute la nuit, & eſt revenu au ſud-eſt : nous filions ſix nœuds.

Le 19 on a enfin trouvé à la ſonde quarante-cinq braſſes, cela nous a fait croire que nous n'étions plus qu'à quatre-vingt lieues de la Vera-Crux, & que dans trois jours nous pourrions y être mouillés ; c'étoit le comble de nos vœux, mais ils ne devoient pas être exaucés. 19 Mars 1777.

Le ſoir nous avons été pris par le calme, le ſoleil s'eſt couché dans une vapeur qui ſans éclipſer ſa lumière en affoibliſſoit la vivacité : le ciel & l'horiſon annonçoient quelque choſe de triſte & de lugubre, à ſept heures le vent a ſoufflé de la partie du nord juſqu'à onze heures ; nous filions quatre nœuds, à deux heures après minuit la mer étoit épouvantable, nous étions à la cape ſous la miſaine, la barre arrêtée, le navire à la merci des flots ; mille fois ils ont couvert notre frêle bâtiment, qui tantôt s'élevoit au-deſſus, & tantôt retomboit au-deſſous.

Toute la journée du 20 la mer a été horrible, je n'en avois point vu de ſemblable en Europe ; dans ces mers les vents de nord ſoufflent pendant vingt-quatre heures avec une vio- 20 Mars 1777.

lence redoutable ; ils calment durant trente heures & ne régnent pas plus de trois jours ; ils ſont froids à glacer & fréquens, il eſt rare qu'il ſe paſſe dans ces parages quinze jours d'hiver ſans nord.

21 Mars 1777. Le vent a diminué le 21, il a paſſé au nord-oueſt, le matin brume, à midi nord-eſt, de la pluie à trois heures ; nous n'avions pas fait vingt lieues de route en quarante-huit heures : il nous en reſtoit au moins cinquante, & nous ne pouvions plus eſpérer de les faire en moins de trois jours.

22 Mars 1777. La nuit du 22 a été aſſez mauvaiſe : les vents ont varié ſans fin du ſud-oueſt à l'eſt-ſud-eſt, & le calme a ſuccédé continuellement au vent & à la brume, qui nous a enveloppés à dix fois différentes ; toute la journée le roulis nous a mis à la torture ; le matin un pauvre petit oiſelet de la taille d'un roitelet, de la couleur du verdier, eſt venu ſe repoſer ſur le navire, il eſſayoit en raſant la mer de faire route contre le vent, & revenoit encore ; quelques autres ont paru, on en a pris un, le reſte a été emporté en haute mer par la violence de l'ouragant ; à une heure un papillon eſt venu auſſi nous viſiter, oh ! pour le coup c'étoit un indice inconteſtable que la terre n'étoit pas loin, & nous nous ſommes livrés à ce rayon d'eſpérance.

La nuit le ciel s'eſt découvert, & nous a laiſſé jouir de toutes ſes beautés, nous étions

cependant en calme, & très-fatigués du balottement du navire.

Enfin le 23 à cinq heures j'ai vu terre, le capitaine en doutoit encore, cependant c'étoit véritablement elle ; elle nous restoit au sud, & nous nous trouvions à vingt lieues au-dessous du vent de la vieille Vera-Crux ; nous nous serions trouvés alors à l'entrée du port de la nouvelle ville si l'on avoit suivi mon idée, qui étoit de suivre, le 22, à toutes voiles l'air du vent dominant qui étoit le nord ; ce qui m'avoit porté à donner ce conseil au capitaine, c'est que sachant que dans le golfe du Mexique les nords ne durent que trois jours, nous trouvant au troisième, & les vents réglés étant sud-est, si nous eussions, le 22, fait route du nord au sud, au risque de dépasser la nouvelle Vera-Crux : le 23, les vents du sud qui régnent toute la journée nous eussent remis en hauteur, au lieu qu'étant au-dessous du port que nous cherchions, nous les avions contraires ; loin donc d'arriver ce jour, nous pouvions à peine espérer d'arriver le lendemain. 23 Mars 1777.

Nous faisions route à sept airs de vents, & n'avancions que très-peu, les terres que nous voyions sont plus hautes que celles de Saint-Domingue ; elles régnent ouest & nord, nous n'en étions le soir qu'à dix lieues, & leur aspect portoit la joie & la satisfaction dans nos cœurs,

mais le vent n'étant pas devenu plus favorable, & nous trouvant à deux lieues de la terre, nous avons viré de bord, & couru toute la nuit ſur cette nouvelle bordée ; la terre que nous évitions eſt celle de *las terras Lionas*, qui s'étend juſqu'aux montagnes d'Alvarado, du milieu deſquelles s'élève en pain de ſucre le volcan d'Oriſſava, que l'on voyoit dès la veille quoiqu'à quarante-cinq lieues : cette terre paroît belle, mais elle eſt inhabitée dans une longueur de quarante-cinq lieues juſqu'à la vieille Vera-Crux.

24 Mars 1777. Le 24 au matin, on avoit gagné environ une lieue en hauteur : à midi le vent revint à l'eſt à-peu-près largue, & nous donna l'eſpoir d'entrer le lendemain à la Vera-Crux ; à quatre heures il fraîchit & devint nord-eſt ; à ſix heures il s'eſt rabattu ; à huit heures on voyoit les reſcifs des environs du port : nous avons tiré un coup de canon, & auſſitôt nous avons vu un feu qu'on a cru être celui du château de Saint-Jean d'Ulloa, nous en avons mis un au mât de perroquet, & avons tiré un ſecond coup de canon : alors nous avons vu un ſecond feu que nous avons jugé être celui de la capitane du port ; j'étois d'avis qu'on tirât un troiſième coup de canon, mais je n'oſai communiquer mon idée au capitaine, qui avoit fait ſi peu de cas de ma première obſervation, & ſans doute ſi l'on eut tiré le troiſième coup de canon, le major de la flotte, monté ſur une chaloupe de

trente hommes, qui venoit à bord comme nous le ſumes depuis, ne ſe fut pas égaré.

Nous avancions cependant toujours, mais à petites voiles, & ſans ceſſe la ſonde à la main; les braſſes indiquent le chenal du port, car les reſcifs qui le bordent le rendent du plus dangereux accès.

A dix heures du ſoir nous fûmes abordés par deux bateaux de trente hommes d'équipage chacun, munis de cables pour nous toiſer, armés d'ancre & de grapins au beſoin; ils nous demandèrent des nouvelles du major de la flotte parti avant eux & qu'ils croyoient rencontrer avec nous.

On nous traîna à la rame, & à l'aide d'un peu de vent, nous enfilâmes le tortueux labyrinthe qui nous conduiſit au port à minuit.

Nous mouillâmes ſous la capitane (1), qui étoit elle-même ancrée à un demi cable du château; il plut toute cette nuit & nous fûmes très-incommodés de l'air humide & chaud de ce climat, ainſi que des vapeurs de la terre.

Arrivée à la Vera-Crux le 25 Mars 1777.

A cinq heures du matin je me diſpoſois à deſcendre à terre, quand le major de la flotte arriva : c'étoit D. Pedro de Verthuizen avec qui l'on verra que j'ai été ſingulièrement lié depuis; je le remarquai peu alors, & le jugeant à la manière françoiſe, à ſon vieil habit couvert d'un

(1) La galère du général ou commandant du port.

mauvais frac, je le pris pour un ſergent de marine; il me fit demander mon paſſeport qu'il garda, & j'eus la permiſſion de mettre à terre.

Fort inquiet de la manière dont je ſerois reçu dans ces nouveaux parages, j'embarquai mes équipages, & traverſai le port : deſcendu à une jetée de dix toiſes de large ſur cent de long, qui aboutit à une des portes de la ville, je trouvai une garde nombreuſe, les contadors, les officiers du port, & une foule de curieux; il fallut ouvrir mes malles, on les viſita aſſez ſuperficiellement; mais dès qu'on eut vu mes livres on m'en refuſa l'entrée juſqu'à-ce que je rapportaſſe une permiſſion du vicaire général de l'inquiſition : je courus chez lui, je trouvai un petit vieillard avec l'air d'un parfait beat, exhauſſé ſur un fauteuil près d'une table où il récitoit ſon bréviaire. Il me préſenta ſa main à baiſer; moi, peu accoutumé à cette cérémonie, & n'y ſongeant point en ce moment, je pris ſans façon ſa main & la ſerrai de bonne amitié; il me demanda le catalogue de mes livres, je lui répondis que je n'avois que quelques livres de phyſique & d'hiſtoire naturelle, tels qu'il convient à un médecin botaniſte, & en ſi petit nombre que je n'en avois point de liſte; il ſe contenta de mes raiſons & de la ſimple nomenclature de mes auteurs, & il m'expédia ma permiſſion.

Auſſitôt les portes me furent ouvertes, je me

préſentai chez D. Thomas Taxueria, pour qui mon hôte de la Havanne D. Bernardin Liagortera m'avoit donné des lettres : le négociant de la Vera-Crux me parut un peu en peine de cette recommandation, il me dit qu'il ne connoiſſoit Liagortera qu'à raiſon de quelques affaires de commerce, & je le ſoulageai beaucoup, en lui diſant que quant à préſent tout ce que j'attendois de ſa complaiſance c'étoit de m'indiquer une bonne auberge; il m'en indiqua une en face de la porte de Mexico, que j'appris depuis être la meilleure de la ville; mais quelle idée prendra-t-on des autres, lorſque l'on ſaura que tout l'ameublement de ma chambre conſiſtoit en une table de quatre pieds de long ſur trois de large, & que deux bancs de ſix pieds de long ſur trois de large formoient mon lit, bien digne d'un gentilhomme eſpagnol ? Pour des matelats, chaiſes, fauteuils, miroir, &c. tout cela eſt ſans doute regardé dans ce pays comme des ſuperfluités ou des commodités trop voluptueuſes.

Dès que j'eus dépoſé mes effets dans ce beau réduit, je courus chez le général de la flotte D. Ulloa : je trouvai à ſa porte une garde de dix hommes, ſon ſecrétaire m'introduiſit dans une grande pièce garnie de meubles fort anciens, & m'ayant annoncé comme quelqu'un qui apportoit des lettres de D. Manuel Felix Ruick, je vis bientôt paroître un petit

homme de quatre pieds dix pouces au plus, vêtu d'un ſarreau de nanquin uſé, garni de vieux boutons d'argent, les cheveux gris, ſans poudre ni pommade, noués par un cordon & pendants ſur ſes épaules; il avoit une mauvaiſe contenance, mais une phiſionomie douce, des yeux vifs, un regard affable, & une petite croix de diamans de l'ordre de Saint-Jacques pendue à ſa boutonnière annonçoient une perſonne diſtinguée; tel étoit D. Antonio Ulloa : je le ſaluai en lui préſentant mes lettres, elles lui expliquoient le ſujet de mon voyage, & lui demandoient ſa protection pour me faire obtenir un paſſeport pour Mexico; il les lut avec attention, me promit d'écrire ſur le champ au vice-roi, & me conſeilla de lui écrire en même temps; il m'offrit enſuite ſa maiſon & ſa table, en m'avertiſſant qu'elle étoit toujours ſervie à une heure & demie, il voulut même que je dînaſſe avec lui ce jour là; enfin il me fit préſenter au gouverneur par le major de la flotte, que je reconnus pour être le même qui le matin m'avoit demandé mon paſſeport.

En nous y rendant, le major D. Pedro Verthuizen eut la bonté de me dire qu'il ſeroit charmé de faire connoiſſance avec moi; je répondis comme je devois à ce compliment, & j'ai eu lieu depuis d'éprouver qu'il étoit ſincère.

D. Fernand Palacio, gouverneur de la Vera-Crux, étoit un homme bien différent du général de

la flotte ; ſon regard chagrin, ſon ton bruſque, ſon langage groſſier prévenoient tout de ſuite contre lui. Il m'accorda ſans difficulté la permiſſion de demeurer à Vera-Crux, & d'herboriſer dans ſon diſtrict ; mais il refuſa de me remettre mon paſſe-port, que le général m'avoit conſeillé de lui redemander ; & même à mon départ, il feignit de l'avoir égaré. J'ai ſu depuis qu'il prétendoit que le gouverneur de la Havanne n'avoit pas droit de donner de tels paſſe-ports, & qu'il vouloit ſe ſervir contre lui de cette pièce, qu'il gardoit ſi obſtinément.

Je me retirai fort mécontent de ſa réception : mais j'en fus moins étonné lorſque j'appris qu'il étoit brouillé avec D. Ulloa.

Le lendemain, le général me fit l'honneur de me préſenter chez la *Signora Fulana de Boutilloz*, ancienne intendante. C'étoit une femme de cinquante ans qui avoit été parfaitement belle, & qui en avoit encore des traces ; ſon eſprit vif & naturel, ſon caractère noble & confiant lui attiroient tous les ſuffrages. La recommandation du général me ſervit bien ſans doute, car le même jour elle me fit mille offres de ſervices : *La caſa es de uſted*, ma maiſon eſt à vous, me dit-elle pluſieurs fois, d'un air fait pour perſuader qu'elle parloit ſincèrement. Elle me préſenta enſuite à Meſdemoiſelles ſes filles, & me dit que la cadette alloit épouſer M. de Verthuizen : enfin elle voulut bien me regarder comme un ami de la maiſon.

En ce moment entra D. Juan de Boutilloz ſon fils, qui eſt capitaine au régiment de la couronne. Du plus loin qu'elle l'apperçut : Tiens, mon fils, lui cria-t-elle, voilà un de tes pays. Ce jeune homme en effet a été élevé en France, & poſsède toutes les grâces de nos aimables François. C'étoit un titre de plus à la tendreſſe de madame ſa mère qui aime autant l'activité, la politeſſe & la tolérance françoiſes, qu'elle hait la pareſſe, la malpropreté & le fanatiſme des Eſpagnols.

Le jeune D. Boutilloz me reçut bientôt dans la plus intime familiarité ; il étoit mon interprète auprès de toute la famille, & ſurtout de Mlles. ſes ſœurs, qui me demandoient ſans ceſſe des chanſons françoiſes ; j'imaginai de leur traduire la romance de Berquin, elles en furent touchées aux larmes, & je jugeai que cette pièce étoit auſſi bonne qu'elle me l'avoit d'abord paru, puiſqu'elle avoit fait cette ſenſation ſur des perſonnes ſpirituelles d'une autre nation.

Quelques jours après, je trouvai dans la même maiſon un ingénieur appelé M. de Ferſen, fils du lieutenant-général de ce nom ; il vint au-devant de moi, & m'embraſſa en me demandant des nouvelles de Paris, dont il eſt originaire : il ajouta que ſachant qu'il étoit arrivé un François dans le pays, il me cherchoit depuis trois jours avec l'empreſſement d'un compatriote. Quand nous ſortîmes, la ſignora eut la bonté de lui dire, au moment où il lui prenoit la main pour la baiſer,

que puiſque nous étions tous deux François, nous ne devions pas nous ſéparer, que c'étoit à lui à me conduire, & à me faire partager les momens de récréation qu'il venoit prendre chez elle.

Cet aimable jeune homme me conduiſit à ſa maiſon, où je trouvai M. Duparquet, gentilhomme Dauphinois, comme lui, capitaine dans le corps du génie. Ils me retinrent à dîner, & je ne fus pas peu ſurpris d'y boire à la glace, & d'apprendre qu'on ſe procuroit à peu de fraix à la Vera-Crux cet agrément fait pour dédommager de mille privations; tous les jours huit mulets relayés y apportent de la neige en glaçons des montagnes d'Orriſſava, diſtantes de quarante lieues. Par ce moyen on a pour dix ſols une livre de glace, & pour une réale une jatte de glace aux ananas, aux ſapotilles, à la crême, &c. jatte quatre fois plus conſidérable que les glaces qu'on diſtribue dans les cafés de Paris pour quatorze ſols.

La table de madame l'intendante étoit également bien ſervie à la ville & à la campagne, & ce qui étoit fait pour me plaire encore davantage, c'eſt qu'on y ſervoit à la françoiſe.

C'eſt ainſi que je partageois mes loiſirs; mes promenades botaniques n'étoient pas oubliées, & je m'y livrois régulièrement tous les jours depuis quatre heures du matin juſqu'à dix heures.

Dès la première, je trouvai le *convolvulus jalappa* de M. de Linné *mantiſs*. J'en recueillis des ſemences autant qu'il me fut poſſible; j'en

arrachai des racines & les fis vérifier par les apothicaires de Vera-Crux, qui, ſans ſavoir d'où cela venoit, me dirent tous que c'étoit du jalap : ce jugement confirmant la deſcription de Miller, il fut bien démontré à mes yeux que c'étoit en effet le vrai jalap du Mexique. J'en donnai des ſemences au général, & lui fis préſent d'une racine qui peſoit ſeule vingt-cinq livres; il la fit planter dans une caiſſe pour l'emporter en Europe, & me demanda s'il y en avoit beaucoup à la Vera-Crux: rien n'égala ſa ſurpriſe quand je lui dis que s'il ſouhaitoit, je me faiſois fort d'en charger ſa capitane. Telle eſt la pareſſe & l'ignorance de ce peuple, qu'il paie à Xalappa (1) trois réales la livre de cette racine, qu'il auroit pour un quartitto à la Vera-Crux, s'il vouloit ſe donner la peine de la fouiller & de la ramaſſer.

Une telle découverte me mit en réputation dans toute la ville, on regardoit comme un homme extraordinaire celui qui ſavoit trouver des tréſors ignorés de ceux même qui les poſſédoient. Je fus enchanté de ces bonnes diſpoſitions, & je tâchai de les entretenir & de les accroître, non-ſeulement par mon application à l'étude de la nature, ce qui me coûtoit peu, mais encore par une ſorte

---

(1) Ville ſituée à 12 lieues de Vera-Crux, au dos d'une montagne & joliment bâtie : c'eſt là que ſe tient cette foire fameuſe, où ſe font tous les échanges entre le Mexique & l'Europe; elle dure ordinairement 4 mois.

de charlatanifme que je crus propre à cacher mes véritables projets. Dans les champs, dans les rues, je tenois toujours quelques plantes, que j'obferveois avec une loupe, ou que je difféquois avec foin. Ma chambre étoit pleine de papiers couverts de plantes que je defféchois, & mes tables, de phioles & de boîtes où je confervois des graines.

Cette politique m'étoit néceffaire pour me faire pardonner mes manières & mes promenades tout-à-fait roturières, car l'orgueil & la vanité efpagnoles n'avoient pas été peu choquées de me voir courir tous les matins la campagne à pied, & faire quelquefois cinq à fix lieues, chargé d'un porte-feuille, & fuivi d'un feul nègre qui portoit mes livres, une hache, un hoyau & mon déjeûner.

Je réuffis au-delà de mes défirs à me concilier l'admiration de tous les ordres de citoyens : on ne m'appeloit que le médecin françois. Les matelots & foldats m'épioient au paffage pour me confulter fur leurs incommodités, je leur indiquai d'abord de la meilleure foi du monde des remèdes; mais quand je vis que cela me gênoit fort inutilement à caufe de leur intempérance, je fus m'en débarraffer, en les mettant entièrement dans leur tort. La maladie conftante de ces gens-là eft un fpafme continuel, entretenu par l'ufage de fumer du tabac & de boire beaucoup d'eau-de-vie ou de taffia; je leur défendis cet ufage, & ne leur permis de venir me confulter qu'au bout de trois jours d'abftinence : ils furent bientôt dégoûtés,

& je ne les revis plus, mais je les rencontrois toujours, & les voyois me montrer les uns aux autres, avec de grandes marques de considération. Nombre d'autres personnes, simples bourgeois ou autres, que je ne connoissois pas, me suivoient des yeux, & se disoient avec une sorte d'admiration, le voilà ce François qui va à pied à Madelline ! Malheureuse nation, que la molesse & la fainéantise ont tellement corrompue, que ces promenades délicieuses pour moi leur sembloient des fatigues insupportables, que le moindre de ses valets ne peut faire un quart de lieue sans monter à cheval, & ne sauroit passer dans un bois que botté & cuirassé pour se garantir de la piquûre des moustiques !

Cet endroit qu'on appelle Madelline est une peuplade à six lieues de Vera-Crux, où l'on va prendre des bains dans la rivière de ce nom. Ce lieu n'a rien de remarquable que son heureuse situation, qui en fait le rendez-vous des habitans de Vera-Crux. Dans le mois de Mai on commence la saison des bains; mais du reste il n'y a que de mauvaises cases, ensevelies sous les herbes, & à peine y trouve-t-on un poulet & des œufs à acheter. J'y passai deux jours les plus agréables du monde avec le général de la flotte & la famille de madame l'intendante.

Description de Vera-Crux.

Il est temps de donner une idée de Vera-Crux. J'ai dit combien l'entrée du port est difficile; il n'y peut passer qu'un navire à la fois & même

avec beaucoup de dangers, à cauſe d'un grand nombre de rochers à fleur d'eau, qui n'ont au dehors que la groſſeur d'un tonneau; ce port eſt fermé par une petite isle appelée *S. Juan d'Ulloa*, qui n'eſt elle-même qu'un rocher, ſur lequel on a bâti un château, garni de quatre-vingt pièces de canons & de quelques mortiers; il ne peut contenir que trente ou trente-cinq vaiſſeaux, qui ne ſont à l'abri des vents du nord que ſous le roc d'Ulloa. C'eſt pourtant dans cette rade, la ſeule au reſte de tout le golphe, qu'arrivent tous les approviſionnemens du Mexique; & c'eſt d'elle que partent pour l'Europe les métaux & denrées données en échange par ces vaſtes contrées.

Vera-Crux eſt ſituée ſous un ciel brûlant : de fréquens orages, des marais infects au ſud, au nord des ſables arides que le vent pouſſe quelquefois ſur la ville, au point d'en couvrir tous les murs, rendent ſa poſition déſagréable & mal ſaine; mais lorſqu'on a paſſé la plaine ſablonneuſe & les montagnes qui l'environnent, on trouve des bois remplis de bêtes ſauvages & des prairies couvertes de troupeaux.

Sa figure eſt ovale, mais plus large dans la partie du ſud-eſt que dans celle du nord-oueſt; ſa longueur eſt d'un demi-mille ſur une largeur d'environ moitié; les rues ſont alignées, & les maiſons régulières, la plûpart des édifices ſont en bois, juſqu'aux égliſes, ce qui a produit quelquefois de funeſtes incendies, & n'a cependant

point empêché de les reconſtruire de la même manière, tant la routine a d'empire ſur certains eſprits! tant l'intérêt rend les hommes confians, & leur fait fermer les yeux ſur les dangers dont ils ſont avertis par les événemens les plus cruels & les plus fréquens!

Au ſud-eſt coule une rivière où l'on fait de l'eau; elle prend ſa ſource au ſud, deſcend vers le nord, fort près de la ville, & de-là ſe jette dans la mer au nord-eſt, par deux bras qui font une petite isle à ſon embouchure.

Vera-Crux n'a pour habitans qu'une très-petite garniſon, les agens du gouvernement, les navigateurs, & un certain nombre de négocians & de commiſſionnaires pour recevoir & expédier les cargaiſons; ceux-ci ſont extrêmement riches; il y en a dont la fortune paſſe cinq à ſix cent mille piaſtres, & cela rend la ville une des plus opulentes de l'univers.

Le nombre des Eſpagnols ne paſſe pas trois mille, la plupart mulâtres, quoiqu'ils affectent de ſe dire blancs; autant parce qu'ils ſe croient honorés de ce titre, que pour ſe diſtinguer des Indiens & des eſclaves.

Les égliſes ſont ornées de beaucoup d'argenterie; les maiſons le ſont de porcelaines & de meubles de la Chine, c'eſt là tout le luxe; & du reſte la ſobriété de la plupart des habitans eſt telle, qu'ils ſe nourriſſent preſqu'uniquement de chocolat & de confitures.

Les

Les hommes ſont généralement hauts, ſoit parce que tel eſt le caractère de la nation, ſoit que leur richeſſe dans un pays où l'or eſt d'un ſi grand prix, leur ait fait affecter le ton de ſupériorité; ils entendent fort bien le commerce, mais ici comme par-tout ailleurs, leur indolence naturelle & leurs ſuperſtitions acquiſes, leur donnent pour le travail une averſion inſurmontable, on leur voit ſans ceſſe des chapelets & des reliquaires aux bras & au cou; toutes leurs maiſons ſont remplies de ſtatues & d'images de ſaints, & ils paſſent leur vie en pratiques de dévotion. Les femmes vivent retirées dans leur appartement d'en-haut, pour éviter la vue des étrangers; cependant il eſt aiſé de s'appercevoir qu'elles ſeroient plus acceſſibles, ſi leurs maris leur en laiſſoient la liberté; ſi elles ſortent c'eſt en voiture, comme je l'avois remarqué à la Havanne, & celles qui n'en ont point ſont couvertes d'une grande mante de ſoie qui les enveloppe de la tête aux pieds, & n'a qu'une petite ouverture du côté droit pour les aider à ſe conduire. Dans l'intérieur des maiſons, elles ne portent ſur leur chemiſe qu'un petit corſet de ſoie, laſſé d'un trait d'or & d'argent; & tout l'art de leur coiffure conſiſte à porter leurs cheveux noués d'un ſimple ruban au-deſſus de leur tête : avec un habillement ſi ſimple elles ne laiſſent pas d'avoir une chaîne d'or autour du cou, des braſſelets du même métal aux poignets, & les émeraudes les plus

précieuſes aux oreilles : la mode & le goût du luxe ne raiſonne point.

On ne peut attendre que des vents du nord quelque relâche aux chaleurs exceſſives de ce climat, mais ils ne ſoufflent que tous les quinze ou tous les huit jours, & ne durent que vingt ou vingt-quatre heures, alors le froid qu'ils portent eſt très-perçant : le temps où l'air eſt le plus mal ſain eſt depuis le mois d'Avril juſqu'au mois de Novembre, parce qu'alors les pluies ſont continuelles ; depuis Novembre juſqu'en Avril le vent & le ſoleil qui ſe tempèrent mutuellement rendent le pays plus agréable : ce climat chaud & mal ſain régne dans un eſpace de près de quarante lieues vers Mexico, après quoi l'on ſe trouve dans un climat plus tempéré ; les fruits y cauſent des flux dangereux, parce que leur excellence fait qu'on en mange avec excès, & qu'enſuite on boit trop avidement de l'eau, c'eſt ainſi que la plupart des vaiſſeaux étrangers perdent dans ce port leurs équipages ; mais les habitans même ne tirent de ces exemples aucun avantage, & ils n'en ſont que trop ſouvent victimes eux-mêmes ; on découvre de la ville deux montagnes d'où j'ai dit qu'on tiroit la glace, leur ſommet couvert de neige ſe perd dans les nues ; & quoiqu'à la diſtance de quarante lieues ſur la route de Mexico, on les diſtingue facilement dans un temps clair.

Il y avoit un mois & demi que j'étois à Vera-

Crux, & ce temps ne m'auroit pas paru long ſi je n'avois pas nourri au fond de mon cœur un déſir impatient de pénétrer plus loin & d'arriver au comble de mes vœux ſecrets.

Tout ce délai ne fut cependant pas perdu pour mes deſſeins; je m'informois d'une manière indifférente, & ſans paroître y mettre d'autre intérêt que la ſimple curioſité, de la carte du pays, des routes qui conduiſent ſoit à Mexico, ſoit à Guaxaca; je témoignai ſurtout un vif déſir de voir les montagnes d'Oriſſava, & ce fameux volcan que l'on apperçoit de ſi loin.

Les mêmes raiſons m'obligeoient de feindre ici comme j'avois fait à la Havanne: après avoir annoncé une ſi grande envie de voir le pays, je dus paroître encore moins ſuſpect lorſque je déclarai que ma ſanté exigeoit que j'allaſſe prendre les bains à la rivière de Madelline, qui eſt à quelques lieues de Vera-Crux, & que j'eſpérois même trouver dans ce lieu plus de reſſources pour herboriſer, & plus de loiſir pour étudier.

Auſſi ne parut-il pas que je fuſſe ſoupçonné d'avoir d'autres idées; on me laiſſa partir en me recommandant uniquement de hâter mon retour: je promis tout; mais hélas! ſavois-je moi-même ſi je reviendrois ? & dans quel temps ?

J'avois réſolu d'aller à Guaxaca, depuis que j'avois ſu que c'étoit la province où l'on cultivoit le plus la cochenille; mais Guaxaca eſt à

ſoixante-dix lieues de la Vera-Crux, & l'on ne peut y arriver qu'en eſcaladant de hautes montagnes, en traverſant des fleuves dangereux, & enfin par des chemins toujours très-mauvais: je ne l'ignorois pas, mais je me ſentis aſſez de courage pour ſurmonter tous ces obſtacles.

Je partis ſuivant mon uſage à pied, mais je me vis ſouvent obligé de prendre des guides & des chevaux.

A peine fus-je hors de la ville, qu'au lieu de prendre la route de Madelline je pris un chemin tout oppoſé.

Il me fallut d'abord traverſer une plaine immenſe de ſable ſans rencontrer une ſeule habitation (1).

Départ d'Oriſſava.

J'étois parti d'Oriſſava bien ſatisfait de m'être fait une créature d'un homme dont je pouvois avoir tout à craindre à mon retour, je marchois gaiement, & je hâtois mes pas pour tâcher de gagner la montagne & même de la franchir s'il étoit poſſible, pour jouir du beau ſpectacle que je me promettois à ſon ſommet; mais lorſque j'eus fait environ quatre lieues, je me trouvai fatigué & je ſentis le beſoin de prendre quelque nourriture.

(1) Il ſe trouve ici une lacune dans le manuſcrit: cette perte eſt en quelque ſorte réparée par la deſcription que l'auteur fait à ſon retour des lieux où il a dû paſſer, en ſe rendant de *Vera-Crux* à *Oriſſava*.

Je me déterminai à entrer dans une caſe d'Indiens qui étoit ſur mon chemin, j'y fus bien reçu, & on me donna du pain & des œufs; ce qui eſt à-peu-près tout ce qu'on peut attendre de cette miſérable claſſe d'hommes; mais ce qui me frappa & m'enchanta davantage, ce fut la parfaite beauté de l'indienne maîtreſſe de la caſe; je lui cherchai en vain des défauts, quoique demi nue, n'ayant qu'une jupe de mouſſeline falbalatée & garnie d'un cordonnet couleur de roſe, & une chemiſe qui laiſſoit ſes épaules à découvert, ſa taille me parut égale en régularité aux traits de ſon viſage; je lui dis qu'elle étoit belle, cela parut lui faire plaiſir, & deux vieilles, l'une ſa mère & l'autre ſa tante, en rirent de bon cœur; je lui fis pluſieurs queſtions, & j'appris qu'elle étoit mariée & qu'elle avoit des enfans; ces circonſtances ne firent que m'intéreſſer davantage, & ſes beautés avoient porté le trouble dans mes ſens: j'oſai faire luire à ſes yeux de l'or; mais revenant bientôt à moi-même: malheureux, me dis-je, que prétends-tu? Eſt-ce là le but de tes travaux? dans un pays étranger, ſans amis, ſans ſoutien, environné de mille dangers renaiſſants, tu es perdu ſi tu cèdes aux attraits de la volupté! Oh l'inſenſé! Après ces réflexions, je ſortis ſans dire un ſeul mot, ſans regarder derrière moi, & je me traînai ſur le grand chemin en ſoupirant: à une demi-lieue de-là je me trouvai

beaucoup mieux, mille idées diverſes vinrent me conſoler & me réjouir ; j'éprouvai enfin ce que dit la Bruyere, que rien ne rafraîchit tant le ſang que d'éviter de faire une ſottiſe.

Aquulſingo. Malgré les mauvais chemins je fis encore une lieue & demie, & je me trouvai alors vis-à-vis d'Aquulſingo, où l'on faiſoit la dédicace d'un clocher ; je ne voulus point m'y arrêter, je n'aurois pu deſcendre qu'à la *Caſa-Réale*, & l'on m'avoit tant fait de peur de cette eſpèce de gîte, que je n'oſois en eſſayer.

Caſa-réale. Je dois dire que la Caſa-Réale eſt dans chaque village l'endroit où ſiège l'alcalde, & où ſe rend la juſtice : paſſé le temps de cette auguſte deſtination, la Caſa-Réale n'eſt qu'un miſérable *caravanſera* ou angard, ſous lequel tous les voyageurs ont droit de prendre le couvert *gratis* : on y trouve ordinairement pour tous meubles deux ou trois lits faits d'une claie de bamboux, une table, un banc & un hemiſphère de *creſcentia* ou cujete qui ſert de ſceau, de pot-à-l'eau & de gobelet : un Indien du village eſt prépoſé pour veiller à la garde de ces meubles précieux & pour ſervir les voyageurs, en leur apportant (pour de l'argent) ce qui ſe trouve à manger dans le village : ce gardien ſe nomme *Caſero*, & tout ſon art en fait de cuiſine eſt de ſavoir faire durcir des œufs & brûler un poulet.

Je paſſai outre & rencontrai encore ſur le grand

chemin cinquante cafes d'Indiens: irréfolu fi je m'y arrêterois, ou fi j'entamerois la montagne au rifque d'être pris par la pluie ; enfin la fatigue, la peur de m'égarer, la crainte non moins vive d'être mouillé me décidèrent, quoiqu'il fût encore grand jour, à entrer dans la dernière cafe d'Indiens que je vis fur la route; elle étoit faite comme celle des charbonniers dans nos forêts, & l'on ne pouvoit s'y tenir debout.

J'y trouvai une indienne & une petite fille qui faifoient des tordillas de toutes leurs forces; elles me reçurent fans façon, mais pourtant avec refpect; elles n'entendoient pas un mot de caftillan, ni moi de mexicain, de forte qu'il fallut faire la converfation par fignes; la mère me préfenta donc une *tordilla*, je la pris & la mangeai fans appétit, & lui donnai une réale: j'offris à la petite un paquet d'épingles qui fut accepté & trouvé fort curieux; à l'inftant nouvelle tordilla, avec un œuf & du chillé étendu deffus; ce dernier mets me fit plaifir, & je rifpoftai par une autre réale, je vis qu'on alloit redoubler, mais je fis figne de halte.

Les tordillas font des galettes de mahys dont les Indiens font leur principale nourriture.

Pour le chillé, c'eft une fauce mexicaine compofée de piments & de taumates, ou *licoperficon*, broyés enfemble avec du fel & de l'eau, c'eft la fauce ordinaire pour le pain, la viande & le poiffon, & le plus fin ragoût de ces bonnes

gens : ceux qui ſont aiſés en ont toujours pour manger les tordillas, qui ſans cela ſeroient très-inſipides : l'Indien à défaut de taumates connoiſſant ſans doute l'affinité du *ſolanum* & du phiſale, au défaut du premier ſe ſert de l'alkekenge, comme je l'ai remarqué dans toute ma route, ce qui me mit ſur mes gardes dans la ſuite.

La nuit étant tombée, le père de famille arriva avec cinq enfans dont le plus âgé avoit quinze ans, trois autres dont l'un à la mamelle étoient reſtés à la caſe; ſomme totale, huit enfans; le père, la mère & moi nous étions tous autour d'un petit foyer de copeaux dans une chaumière de quinze pieds quarrés; ce pauvre Indien harraſſé de travail, demi mort de faim, me préſenta un air doux, la phiſionomie d'un bon homme; il me témoigna quelques reſpects, mais affamé d'amour il couvroit ſes enfans de baiſers, & ſes regards pleins de tendreſſe pour ſa femme ne ſe détournoient vers moi que par pure conſidération; il ſavoit quelques mots d'eſpagnol, mais nous ne parlâmes que peu; un profond ſilence règna pendant le repas de tordillas & de chillé que l'on ſervit; c'étoit le ſilence du plaiſir qu'interrompoient quelquefois les accens d'un langage bref & doux, & des ſons ſemblables aux cris touchans de nos bouvreuils; c'eſt ainſi que la joie, la tendreſſe & le repos attendoient le bon Indien pour le dédommager des fatigues du jour; il ne gagnoit que

deux réales par jour, je lui en donnai deux autres, mais il me parut peu ſenſible au gain.

J'allai me coucher, le cœur ému de cette ſcène que je comparois avec celle de mon dîner, & je diſois : voilà donc les cœurs que l'on perce de mille poignards quand on ſéduit leurs femmes, ſeule conſolation de leurs peines! Voilà à quelles ames on enſeigne le crime, la douleur & le déſeſpoir quand on les corrompt!

A ces réflexions mille inſectes ſe joignirent pour m'ôter le ſommeil : on m'avoit étendu deux mauvaiſes peaux de mouton ſur la terre, mais il faiſoit froid & je n'avois rien pour me couvrir, la pluie même pénétroit dans la caſe. Voyant donc à deux heures du matin que je ne pouvois dormir, je me lève & je quitte ces bonnes gens ſans leur rien dire, mais pénétré de tout ce que j'avois vu chez eux.

J'avois remarqué la veille près de leur caſe une ſalle de bain aſſez curieuſe; qu'on ſe figure une maiſonnette de huit pieds de long ſur ſix de large, ſes murs ont deux pieds de haut, le toit, qui eſt de la forme des nôtres, revêtu de tuiles à canal couvre une voûte en brique ſemblable à celle d'un four, le dedans de la maiſonnette eſt auſſi pavé de briques; on la conſtruit près d'une fontaine ou d'un ruiſſeau, & au-deſſous de ſon niveau, on met le feu dans cette ſalle, & on la chauffe comme un four; l'on en retire enſuite le feu & on y introduit Etuves.

l'eau : au bout de quelques minutes on y fait entrer les malades par les pieds, ils ne reſpirent que par la porte qui a à-peu-près un pied & demi en quarré ; ce doit être un remède pour les maux extrêmes, car on n'en prodigue pas l'uſage ſuivant ce que j'ai pu ſaiſir des geſtes & demi mots de l'Indien : j'ai rencontré pluſieurs de ces étuves ſingulières le long de ma route.

Paſſage de l'apendice d'Oriſſava. J'ai dit qu'en quittant la plaine on ſuit une gorge qui commence à la Punta ; cette gorge eſt bornée au ſud-oueſt d'Aquulſingo, & ſubitement par un appendice du volcan d'Oriſſava qui forme un noyau, ou tenon, qui unit la charpente des deux chaînes de montagnes, qui forment la gorge dans laquelle ſont ſituées *Villa-Cordoua* & *Oriſſava* : c'étoit ce noyau qu'il falloit franchir pour entrer dans Theguacan, je l'avois attentivement conſidéré la veille, & j'en avois vu le chemin tracé ſur le revers. Quelque haute & rapide que ſoit cette montagne, ce chemin, qui eſt très-bien dreſſé & pavé même dans quelques endroits, ſeroit bien moins pénible ſi l'on avoit ſoin de réparer les dégradations cauſées par les ſources qui ſe précipitent du haut des rochers en mille caſcades tout-à-fait curieuſes, & par les torrens qui entraînent tout pendant les grandes pluies.

J'étois dans cette route à deux heures du matin ; l'air étoit très-humide à cauſe de la

nuit & du brouillard épais qui couvroit la montagne ; j'avois ſi grand froid que je ne pouvois raſſembler mes doigts : je montai rapidement, & au point du jour je me trouvai ſur la crête de la montagne ; j'y vis beaucoup de chênes ſemblables à ceux de la plaine, des *juniperus ſabina* (1), & des arbuſtes que je pris pour des mirthes, tant que dura l'obſcurité ; je me réjouiſſois de la voir diſſipée pour conſidérer le volcan à mon aiſe, & contempler à vue d'oiſeau la gorge que je venois de quitter & la plaine où j'allois entrer ; mais le brouillard qui ſe maintint tout le jour me fruſtra de cette ſatisfaction.

Je rencontrai deux coquetiers, & plus loin deux caravannes de mulets qui paiſſoient autour de leurs campemens.

A peine étois-je monté qu'il fallut deſcendre, car la crête n'a pas dix toiſes de large : je deſcendis donc leſtement & avec une vraie ſatisfaction, il me ſembloit que je n'avois plus rien à redouter, & que je venois de mettre un eſpace de mille lieues entre moi & ceux que la peur me repréſentoit ſans ceſſe à ma pourſuite.

Je me croyois dans un nouveau pays, & en effet, une nature toute nouvelle ſe préſentoit à mes regards enchantés, une ſuperbe décoration de plantes toutes différentes s'élevoit pour les récréer.

---

(1) Dioecia monadelphica.

Là étoient des *geranium* (1), ici une eſpèce d'*héliotrope* (2) très-curieuſe, dont je ne pus trouver des ſemences : plus loin, des *gui* (3), des *tradeſcentia* (4) tout-à-fait ſinguliers ; une ſorte de *neffliers*, des *yucca* (5) de trente pieds de haut; enfin au bas de la montagne des *maguey* (6), plante qui devint la dominante.

La gorge que je traverſois m'offroit partout un chemin tantôt d'un beau gazon, tantôt d'un ſable doux & uni.

A ſept heures du matin je découvris un village, dont les caſes & maiſons ſéparées à une aſſez grande diſtance les unes des autres, me donnèrent une idée de ce que les Eſpagnols appellent un *Pueblo*, une peuplade, c'étoit *Chapuleo*, partagé en une cure & une ſucurſale, & qui peut avoir une lieue de long.

Chapuleo.

On peut regarder ce lieu comme le vignoble du pays, mais quel vignoble !

Peignez-vous une vallée de trois lieues de longueur ſur une largeur d'une demi-lieue ; les montagnes qui la forment ont quelques cactes, mais

(1) Monadelphia decaudria.
(2) Pentondria monogynia.
(3) Dioecia tetraudria.
(4) Hexaudria monogynia.
(5) Même claſſe, eſpèce d'aloès.
(6) Voyez la deſcription de cette plante dans le ſecond volume de l'hiſtoire politique & philoſophique de l'édition *in-quarto* de 1780, pag. 61.

ſont couvertes principalement d'*agave Americana*. Cette plante naturelle en ce lieu y eſt de plus cultivée & multipliée à l'infini par les Indiens. Ses feuilles, longues de trois ou quatre pieds ſur un & demi de large, leur ſervent de tuiles, & j'ai vu des caſes qui en étoient très-artiſtement couvertes. La plante fournit une boiſſon délicieuſe pour ce peuple, mais dont la vue ſeule ſuffit pour me dégoûter : elle eſt blanchâtre, épaiſſe, toujours trouble & incapable d'être clarifiée. Voici comme on l'extrait : avant qu'elle pouſſe ſon dard, l'indien, après avoir coupé quelques feuilles pour ſe faire un paſſage, arrivé au cœur de la plante, le cerne juſqu'à la moëlle, à-peu-près comme un artichaud ; il enlève la calotte des feuilles ſupérieures, enroulées les unes dans les autres, & après avoir creuſé dans le tronc de la plante un puits de la capacité de deux ou trois pintes, il recouvre ce puits avec la calotte, & ſe retire. Pendant le jour & la nuit ſuivante, la sève de la plante tranſſude de toutes parts des jeunes feuilles coupées, & s'épanche dans le puits, que l'on a grand ſoin de vuider le lendemain, & ſucceſſivement juſqu'à ce que la plante ſoit épuiſée, alors elle périt : on la coupe avec une hache, & l'on plante à ſa place les œilletons qu'elle porte ordinairement.

Cette eſpèce d'aloès a quelquefois quinze pieds de diamètre ; elle étend ſes feuilles comme des lances de chevaux de friſe, mais plus ſoli-

des. Elle occupe tous les revers des côteaux de Chapuleo, terrain talqueux & pierreux, le bas eſt ſemé d'orge & de bled. Le morne du Port-au-Prince a beaucoup de ces aloès.

C'eſt une des principales cultures de Chapuleo, qui en fournit à dix-huit lieues à la ronde. Il eſt tel Indien qui a quarante de ces puits, dont je parlois tout-à-l'heure, à vuider chaque jour. J'ignore combien ſe vend cette liqueur, mais elle eſt très-recherchée, & j'en ai vu tranſporter de toutes parts dans des outres.

J'avois fait ſix grandes lieues ſans manger, après la mauvaiſe nuit que j'avois paſſée, & le mauvais ſouper de la veille. Il n'étoit pas étonnant que j'euſſe appétit : je demandai au premier Indien que je trouvai où étoit *la tienda* (endroit où l'on mange). Mais ni celui-là, ni pluſieurs autres à qui je m'adreſſai encore, ne m'entendirent : enfin, je pris le parti d'entrer dans une cabane, où je trouvai deux femmes & un jeune homme, je leur fis ſigne de me donner à manger en leur montrant des coques d'œufs ; ils m'en apportèrent ſix, que je fis cuire à la coque, & je les dévorai avec quatre tordillas ; je me fis enſuite pour boiſſon une eſpèce de limonade, & j'aurois pu me contenter de ce dîner ; mais voyant que mon fripon d'Indien avoit dans une marmite une poule bien aſſaiſonnée, je lui en demandai ſans façon un morceau, il m'en donna une aîle, puis l'autre, puis une cuiſſe. Je mangeai le tout, au grand

étonnement de toute l'aſſemblée, qui doutoit beaucoup que je puſſe payer un ſi bon repas : je tirai quatre réales pour faire ceſſer leur inquiétude, ils les reçurent avec joie, & vouloient me donner le reſte de la poule, mais je le refuſai ; je refuſai également une boiſſon faite avec du maguey qu'ils appellent *pulché*. La couleur blanchâtre, trouble & sâle de cette liqueur me répugna au point que je ne pus même en goûter. Je repoſai enſuite une heure dans cette petite cabane faite comme nos petites tentes, & qui avoit à peine dix pieds de long, mais ſi propre, ſi bien rangée qu'on ne peut rien voir qui le ſoit davantage. Ces bonnes gens étoient la ſimplicité même, leur langage différent de celui des Indiens d'Aquulſingo eſt ſingulier ; il ſemble que ceux qui le parlent ne font que chucheter. Les ſeuls ſons articulés qu'on y diſtingue ſont une foule de *l* mouillés avec des *e* muets. L'Indien, qui ſavoit quelques mots d'eſpagnol, me demanda combien il y avoit de-là en Caſtille, je lui dis *doz mil leguas*, deux mille lieues, mais il ne me comprit pas : il concevoit bien les nombres dix, vingt & cent, paſſé cela, ſes idées ſe brouilloient, & il n'y étoit plus. Il admiroit le cordon & la pomme de ma canne, ma montre, ma tabatière, & tout cela avec une innocente curioſité, ſans envie & ſans déſir.

A neuf heures du matin, m'étant ſenti ſuffiſamment rafraîchi, je quittai mes bonnes gens ; un

air frais, un ciel couvert, tout me promettoit une route agréable, & me fit prendre la résolution d'aller coucher au-delà de Theguacan.

J'avois fait à peine cent pas que je fus abordé par un Indien qui me demanda où j'allois, je lui répondis que j'allois à *Guaxaca*; alors il m'offrit des chevaux, mais comme il avoit l'air d'un gueux & d'un fou, je négligeai ses discours : il me suivoit obstinément, & m'ayant coupé au bout d'une rue, il me montroit un cheval que tenoit un jeune homme. Sa poursuite me devint suspecte, je le pris pour un voleur, ou tout au moins pour un espion, & je le traitai de si bonne manière, qu'à la fin il m'abandonna. J'ai su depuis que je l'avois soupçonné bien gratuitement, & que ce n'étoit autre chose qu'un *topith*, espèce de gens dont le métier est de chercher des chevaux pour les voyageurs, & de leur servir de guide. Au reste, je ne fus pas fâché de m'en être débarrassé, il m'auroit sans doute conduit à cheval en plein midi à Theguacan, & il y avoit de quoi me faire mourir mille fois de frayeur.

Quand j'eus quitté le *Pueblo*, je vis beaucoup de jolis lapins fort peu sauvages, des oiseaux de couleurs charmantes, & l'arbre du Pérou qui donne une sorte de poivre.

Après avoir fait trois lieues dans de belles vallées, où l'on avoit fait la moisson quelques jours auparavant, & où l'on recommençoit à semer, je découvris d'une hauteur la plaine de Theguacan.

Jusques-là

Jusques-là je n'avois marché que dans la gorge qui y conduit : le ſpectacle que j'eus enſuite me frappa ſingulièrement par ſa beauté, mais ce plaiſir fut un peu diminué par la renaiſſance de mes maudites frayeurs, à la vue d'un pays ſi habité, & par la néceſſité de traverſer une auſſi grande ville que Theguacan, que je me figurois remplie de corps-de-garde, d'alcaldes, d'alguaſils de toutes les couleurs.

Comme il étoit de trop bonne heure pour attendre la nuit, j'imaginai de contourner la ville ſans y entrer. En conſéquence, je continuai mon chemin rapidement, mais ce ne fut pas ſans admirer la belle ſcène que j'avois devant les yeux.

De l'extrémité de la gorge que je venois de traverſer, & en arrivant ſur le penchant de la côte, on découvre la vaſte & ſuperbe plaine de Theguacan. Sa largeur eſt de ſix lieues, & elle s'étend ſud-eſt & nord-oueſt, à quelques vingt lieues par de-là Xalappa, entre deux chaînes de montagnes eſt & oueſt, qui ſéparent le Theguacan du Mexique proprement dit. La rivière de Theguacan, & généralement toutes les eaux coulent dans la même direction juſqu'à quinze lieues au ſud. L'œil apperçoit avec raviſſement, dans un pays couvert d'une verdure éternelle, coupé de rivières ſans nombre, cinq ou ſix villes, des villages, des peuplades & des habitations à l'infini.

Deſcription de la plaine de Theguacan.

Ce beau pays, cependant, ſi on l'examine d'après ſa nature, ne paroît pas auſſi bon qu'au premier

coup-d'œil. La plaine proprement dite eſt très-fertile à la vérité, on y fait venir toutes ſortes de grains d'Europe; mais c'eſt une terre griſe, aſſez argilleuſe, qui a beſoin d'être préparée aux ſemailles par de longues inondations; & quand les bleds élevés paroiſſent ſouffrir de la ſéchereſſe, on y remet encore l'eau que l'on prend dans la rivière de Theguacan, dont on a ſu ménager les pentes avec beaucoup d'adreſſe; c'eſt ce que j'ai vu de mieux ordonné dans ce pays, & ſans doute la néceſſité a inſtruit à cet égard les habitans, car le ſeul engrais propre à ce ſol c'eſt l'eau; elle y eſt diſtribuée aux différentes métairies, comme aux ſucreries à Saint-Domingue. Les terres ſont labourées à la charrue, & il s'y fait deux récoltes, l'une en Mai, & l'autre en Septembre. Les bleds ne ſont pas ſi élevés que dans la Beauce, mais ils ſont paſſablement fourrés, & l'épi eſt bien grainé. On les fait fouler aux pieds de dix ou vingt chevaux ſur une aire devant les granges, & on vend la paille très-précieuſement. Il m'a paru qu'il n'y avoit que de grands terriens par les atteliers que j'ai vus; mais comme il n'y a point d'eſclaves dans le pays, & que le petit nombre de nègres qu'on y trouve eſt libre, & ſe loue ordinairement à quatre piaſtres par mois, chaque opération de culture cauſe au propriétaire des ſoins étranges : il faut qu'il préſente requête à l'alcalde major pour obtenir des bras, & on lui adjuge tant d'Indiens ſalariables à deux réales

par tête & par jour. L'alcalde des peuplades les conduit tous les jours à huit heures du matin au rendez-vous, qui eſt toujours à cent toiſes du village. Là, les majordomes des métairies les reçoivent, & les conduiſent aux travaux qui durent juſqu'au coucher du ſoleil. Ces majordomes ou économes ſont à cheval toute la journée, le dos au ſoleil, & les yeux ſur les Indiens.

La partie ſupérieure de la plaine, qui comprend les mi-côtes juſqu'aux montagnes, n'eſt ſuſceptible d'aucune culture par l'impoſſibilité d'y conduire de l'eau, & par la nature même du ſol qui, ſur un fond de talc, a tout au plus un pouce de terre végétale ; il n'y croît abſolument que des *mimoſa*, des cactes de toutes eſpèces & quelques arbuſtes, qui feroient croire de loin par leur verdure que ce terrain eſt fertile.

La cime des montagnes eſt couverte de pluſieurs ſortes d'arbres, comme chênes, pins, &c. Mais quelque part qu'on jette les yeux, on y voit des affalages, des *éroſions*, des ſéparations de montagnes, viſiblement formées par de grandes éruptions, & la terre y paroît non pas formée par les eaux, mais au contraire délivrée de leurs ravages. Entre les innombrables eſpèces de cactes que je voyois, je diſtinguai particulièrement le *cactus nobilis icoſanderie monogynie. Linn. mantiſſa* ; il ne s'élève pas à plus d'un pied de hauteur, & peut avoir dix pouces de diamètre : j'en remarquai vingt autres eſpèces dont je n'ai trouvé là

defcription nulle part, & que malheureufement je n'avois pas le temps de faire. Pour emporter tout ce que je rencontrois de digne d'une école botanique, il m'auroit fallu un fourgon, & de vingt lieues en vingt lieues j'aurois été obligé d'en changer. Je continuai donc mon chemin en foupirant de laiffer derrière moi tant de tréfors.

J'arrivai après avoir traverfé une diftribution de la rivière jufqu'aux premières maifons des faux-bourgs de la ville de Theguacan. Je vis une treille garnie du plus beau raifin encore verd : combien n'aurois-je pas donné pour en trouver de mûr !

Là, je quittai le grand chemin & gagnai la plaine, on venoit d'y couper des bleds, & je remarquai qu'on en avoit laiffé une grande quantité fur pied qui étoient encore verds, ce qui me prouva qu'il ne múrit pas tout à la fois, obfervation que j'ai faite partout fur ma route.

Je tournai ainfi la ville jufqu'au vrai lit de la rivière qui la traverfe. Elle a en cet endroit trois toifes de large, & trois pieds ou environ de profondeur : je fus obligé de me déshabiller pour la paffer, mais au moment où j'y defcendois, il y tomba avec tant de précipitation une fi grande quantité de tortues que je ne voyois pas, que j'en eus une frayeur fingulière; je me raffurai quand je les apperçus : ces tortues ne font pas plus grandes que la paume de la main, d'une figure œuvée, d'une couleur de boue fale,

elles ne ſont ni ſtriées, ni crénelées, ni cannelées, ni deſſinées comme les autres, mais toutes unies & comme les tortues de terre. Le *ſternum* qui eſt d'une ſeule pièce eſt uni par une oſſification continue avec le dos, excepté les ouvertures pour les pattes, la tête, & la queue de l'animal; leur grandeur paroît déterminée comme je l'ai fixée, car quoique j'en aye vu un grand nombre, je n'en ai pas remarqué de plus grandes.

Je bus malheureuſement de l'eau de cette rivière, car toute la nuit & le jour ſuivant mes lèvres s'ulcérèrent; je n'attribuai alors cette incommodité qu'à l'exceſſive fatigue de cette journée, mais au retour, le même accident m'étant arrivé, & l'ayant communiqué à pluſieurs perſonnes, j'appris que tel eſt l'effet de ces eaux qui ſont ſaumâtres, ce dont je ne m'étois pas apperçu, à cauſe de l'excès de ma ſoif.

Je rentrai dans l'extrémité d'un faux-bourg, j'y achetai un pain, & bus un verre de vin, cela me raffraîchit beaucoup, & j'en avois beſoin.

Il étoit trois heures après midi & j'avois déjà fait douze lieues; mais ne voulant pas entrer dans la ville, je réſolus de pouſſer ma courſe juſqu'à *San Franciſco*, à cinq lieues encore plus loin.

Je courois alors à *l'eſt-ſud-eſt*, & le ſoleil éclairant par derrière moi la belle plaine que

j'avois devant les yeux, ma vue étoit extrêmement variée & réjouïe.

Le grand chemin où je marchois a dix toises de large, & est bordé de haies de *cesalpine* & de *mimosa*: de tous cotés je ne voyois que de grandes habitations, des terres bien labourées ou chargées de moissons que l'on récoltoit; cette après-midi eut été délicieuse pour moi, si je n'eusse pas été excessivement fatigué.

Après trois lieues de marche je voulus me reposer, mais à peine me fus-je étendu sur le gazon que je sentis mes tendons se durcir & mes muscles se gonfler, je me levai précipitamment pour ne pas me laisser engourdir par la fraîcheur; le soleil alloit se coucher; la cime des montagnes à ma gauche se couvroit de nuages, d'où partoient des éclairs & du tonnerre, je craignis d'être surpris par la pluie, & résolus de coucher dans la première auberge: je demandai à un nègre qui labouroit où j'en trouverois une, il me répondit qu'il n'y en avoit qu'à deux lieues de-là, à San Francisco, mais que je trouverois le couvert à la ferme (*la Hazienda*) *de D. Joachim, l'armoral de Castille*, qu'il me montra à un quart de lieue d'où nous étions: je m'étois déjà détourné du grand chemin; je craignois de m'égarer encore plus durant la nuit, & surtout j'appréhendois la pluie, ces considérations me décidèrent à suivre l'avis du nègre. Je me rendis à la ferme, qui étoit bien bâtie; j'y trouvai un

économe qui faiſoit ramaſſer le bled qui venoit d'être foulé & vané devant la grange ; l'ayant pris pour le propriétaire , je lui expoſai mon embarras & lui demandai l'hoſpitalité, en offrant néanmoins de payer la dépenſe que j'occaſionnerois ; il me reçut poliment, & me dit qu'il n'étoit pas le maître, mais qu'il alloit me préſenter chez celui qui l'étoit, auſſitôt que ſes occupations ſeroient finies ; je conſentis à l'attendre, & j'entrai dans la grange où je m'étendis ſur des javelles de paille ; là, je me livrai aux réflexions que les circonſtances me ſuggéroient : voici, me diſois-je du bled, des javelles, une grange ; ce ſont les mêmes cultures, les mêmes productions qu'en France, mais que la différence des lieux en met dans les ſentimens ! Là, avec quel plaiſir je voyois ces travaux, toujours mêlés de jeux innocens ! Là, je me livrois avec ſécurité à la contemplation de la nature : ſi je changeois de lieu, c'étoit avec la même liberté & avec la certitude de pouvoir à peu de fraix me procurer tous mes beſoins ; ici, ſemblable à un malfaiteur, à un contrèbandier, il faut que je me déguiſe, que je diſſimule, pour procurer à mes concitoyens la jouiſſance d'un bien que la nature ne leur a pas moins deſtiné qu'à ce peuple jaloux à qui je dois la dérober ; il faut enfin que je me voie réduit à mandier le couvert & la vie, à devoir de la reconnoiſſance à des hommes qui peut-être me mépriſeront ſans me connoître !

Ces idées qui ſans doute étoient un preſſentiment de ce qui alloit m'arriver, furent détournées par l'arrivée du majordome; il me conduiſit auſſitôt au corps de logis dans une ſalle d'entrée, qui n'étoit à proprement parler qu'une ſorte de hangard, où il me laiſſa pendant qu'il alloit m'annoncer au maître.

Je me vis à l'inſtant enveloppé par une foule de nègres & d'Indiens domeſtiques; les uns en livrée, les autres en manteau; le froid me gagnoit, je m'approchai d'un braſier où l'on faiſoit du chocolat, & m'aſſis par terre, le dos tourné au feu, ſans daigner faire attention à l'admiration platte, & aux ris bêtes de toute cette canaille.

Enfin, au bout d'une demi-heure arrive le majordome; il me rend la réponſe de ſon maître, qui vouloit bien m'accorder le couvert, mais s'excuſoit de me voir: indigné de ce procédé je prends mon parti ſur le champ; je réponds à l'économe que je remerciois ſon maître, mais que n'étant pas fait pour être traité ſi indécemment & n'y étant nullement accoutumé, je ne voulois pas coucher chez lui, ni avoir la moindre obligation à un homme dont la vanité ſe croiroit bleſſée s'il me recevoit en perſonne; & à l'inſtant même élevant la voix & tirant avec oſtentation une bourſe remplie d'or, je prends une piaſtre, & la montrant aux valets, je demande qui veut gagner cette pièce, en me conduiſant à *San Franciſco*? Vingt voix ſe firent

entendre, & je ne fus embarraſſé que du choix : je m'arrêtai à celui d'un grand nègre fort, dont la phyſionomie me plut, & je pris congé de l'économe, que je laiſſai confus de l'inſulte qui m'avoit été faite ; il me parut auſſi que cette imitation de la fierté eſpagnole avoit fait quelque impreſſion ſur la troupe des domeſtiques, & qu'il n'y en avoit pas un qui ne blâmât ſon maître.

On pourra croire que mon orgueil offenſé me fit prendre mon parti auſſi bruſquement, & j'avouerai que cela y fut de quelque conſidération ; mais il me vint de plus dans la penſée, qu'un homme capable d'une groſſiéreté auſſi injuſte, pouvoit le devenir d'une lâcheté & d'une perfidie ; ainſi il y eut encore dans ma détermination quelques motifs de prévoyance.

Sorti de cette vilaine demeure, je reſpirois avec plus de facilité, comme ſi je venois d'échapper à un grand danger, & ſoit par l'effet de mon indignation, ſoit le repos que j'avois pris, je me ſentis animé d'une nouvelle vigueur & je me rendis en peu de temps à *San Franciſco*, non ſans quelques menaces de pluie. San Franciſco.

Là, j'entrai chez un marchand auſſi nonchalant que tous ceux de ſa nation dans ce pays ; je n'y trouvai que des pois & des œufs, il avoit cependant encore d'aſſez bon vin, & ſurtout deux matelats, dont je m'accommodai d'autant mieux, que c'étoit la première fois depuis mon départ, que je trouvois à cet égard un ſi

bon gîte : je me déshabillai auſſi pour la première fois, & après avoir bien barricadé les portes de ma chambre, je m'endormis paiſiblement.

Le lendemain je quittai mon hôte à quatre heures du matin, je lui donnai ſix réales dont il fut content; il me dit qu'à deux lieues de-là, à *Santo Antonio* je trouverois des chevaux, & m'enſeigna la manière de m'en procurer.

Je marchai le plus gaiement du monde par une matinée fraîche & délicieuſe, & dans un chemin auſſi beau que la veille; avant d'arriver j'eus à traverſer le lit de la rivière de Theguacan, qui en cet endroit a ſix toiſes de profondeur & trente de largeur, mais qui étoit preſqu'à ſec à cauſe de la diſtribution de ſes eaux; je jugeai par l'énorme profondeur du lit de cette rivière, que ſes crues devoient être épouvantables, en cinq lieues d'eſpace, depuis Theguacan, ce que j'attribuai aux torrens des montagnes du nord-eſt, où l'on voit conſtamment des aſcalages, tandis que l'on n'en voit point à celles du nord-eſt, preuve que les plus grandes pluies dans toute cette gorge ſont amenées par les vents d'oueſt.

Santo Antonio.

Il étoit ſix heures du matin quand j'arrivai à *Santo Antonio* : c'eſt une vaſte peuplade d'Indiens, qui s'étend d'un bord de la rivière à une lieue delà juſqu'aux premiers côteaux des montagnes; il y a peu de cultures, des piments,

des haricots, &c. Les rues ſont très-larges & remplies d'un mimoſa fort gommeux, & dont l'écorce eſt d'un verd clair, quelque gros que ſoit l'arbre; j'en ai envoyé des ſemences au jardin du roi : je déjeunai chez l'Eſpagnol qui tenoit la boutique (ou auberge); il parut bon homme; il fit venir des topiths, & leur demanda des chevaux pour moi; il n'y avoit qu'une mule, & tandis qu'on l'apprêtoit je vis l'égliſe qui étoit près de-là; on l'avoit ornée à l'eſpagnole autant qu'on avoit pu; je remarquai devant tous les ſaints des bouquets faits d'un liliacée à fleurs blanches & incarnates, d'une hampe multiflore fort agréable; je demandai en vain au ſacriſtain de m'en procurer des oignons; il ne put me comprendre, je n'eus pas le temps de pouſſer mes recherches juſqu'à la racine de ces fleurs; mais ce qui me fit un vrai plaiſir, parce que cela me peignit la ſimplicité des habitans, ce furent deux candélabres d'un goût ſingulier, placés à chaque côté du maître-autel; c'étoient deux bananiers, qui à la faveur de l'ombre de cette égliſe, s'étoient élevés à plus de trente pieds, & touchoient preſque à la voûte : eh! Croira-t-on que ces dons ſimples & naturels ſoient une parure moins convenable pour les temples de l'Eternel, que ces vaſes d'or & d'argent qu'on étale avec tant d'oſtentation ſur ſes autels? croira-t-on que le bananier, dont la plante eſt ſi précieuſe, ne rappelle pas mieux

encore que ces riches métaux les bontés & la puiſſance du ſouverain Créateur de toutes choſes?

Santo Sebaſtiano. A mon retour je montai ſur ma mule, qui étoit fort bonne, & qui me rendit en cinq heures à *Santo Sebaſtiano*, diſtante de ſept lieues de *Santo Antonio*; il m'en coûta ſept réales pour le maître, & deux pour le topith ou conducteur qui couroit devant moi.

Quelque chaleur qu'il fit, je ne pus m'empêcher de deſcendre trois ou quatre fois pour ramaſſer des pierres d'un talc ſi beau & ſi brillant, que l'on croiroit au premier coup-d'œil que c'eſt de l'argent natif, ou tout au moins la plus belle nacre de perle.

Tout le pays paroît d'une riche culture en bleds; les plantes, comme dans toute cette plaine, y ſont variées; les bords de la rivière ont une eſpèce de *Bignonia* (1) à *fleurs jaunes*, à feuilles de frène, ſemblable au *Bignonia ſtans*, ſi ce n'eſt que celui-ci n'eſt qu'un arbuſte, tandis que l'autre eſt un arbre de ſoixante ou cent pieds de haut: les haies ſont couvertes de *paſſi flora fœtida* (2), dont les pommes auſſi petites que les ceriſes, ont auſſi leur couleur; enfin des brignoliers, qui ſont des eſpèces de prunes jaunes d'un goût aſſez agréable, y jouent ſi bien le poirier qu'on s'y méprendroit; mais

(1) Didyamia augioſpermia.
(2) Gynaudria pentaudria.

ce qui eſt ſurtout remarquable, ce ſont les cactes droits qui ſe trouvent partout à mi-côte, ils ſont monſtrueux & décorent le payſage d'une façon merveilleuſe; ce ſont des cierges (1) de huit à dix eſpèces; leur hauteur commune eſt de trente à quarante pieds ſur un tronc ou flèche de quinze à ſeize de haut, & de cinq ou ſix de circonférence. De ce tronc partent des branches perpendiculaires, chargées d'autres branches ſemblables s'élevant toujours les unes ſur les autres, & s'écartant en forme de branches de chandelier, de manière que la tige occupe quelquefois quarante à cinquante pieds de diamètre dans l'eſpace de l'air, & préſente une eſpèce de chandelier d'un verd de mer, d'une beauté ſingulière : toutes les branches, ainſi que le tronc, en ſont à dix ou quinze ongles, garnis à un pouce des faiſceaux, de huit à dix épines plus fortes & plus grandes que les plus groſſes aiguilles, le fruit ſemblable à la pomme de raquette eſt pareillement épineux à l'extérieur; il faut attendre pour le manger (car il eſt agréable) qu'il s'ouvre & que la pulpe de couleur cramoiſie en tombe; alors les Indiens la puiſent avec une cuillère, emmanchée d'une gaule, lorſqu'ils ne ſont pas prévenus par les oiſeaux; il y en a une grande quantité qui font leurs nids dans les troncs de ces arbres, comme nos

(1) Icoſandria monogynia.

pies dans ceux de l'Europe : rien de plus dangereux que la chûte des feuilles de ces arbres, ce ſont des ſoliveaux de vingt pieds de long ſur un de large, armés d'épines, qui tueroient infailliblement l'infortuné voyageur qui ſe trouveroit deſſous ; mais comme elles ne tombent que dans de violents ouragans, ou lorſqu'elles ſont pourries, il eſt aiſé de prévoir leur chûte & de s'en garantir ; c'eſt la plante dominante de toute cette gorge à trente lieues de profondeur.

Le pithahiahas, l'une de ces eſpèces de cierges, eſt moins gros ordinairement ; ſon fruit n'eſt point épineux, mais couvert d'écailles, qui ne ſont que les feuilles du calice ; il eſt véritablement délicieux à manger, & on en trouve de tous les goûts ; il a un acide parfumé comme les framboiſes, qui le relève infiniment au-deſſus des autres, qui ſont trop fades ; il eſt pourpré en dedans, brun en dehors, & gros comme un petit œuf de poule. Pour le cueillir les Indiens ont une perche au haut de laquelle eſt adapté un panier de branches de forme ovale, dont le fond ſeul eſt garni, & le deſſus ceintré de quatre anſes ; ils élèvent la perche & engagent le fruit dans les anſes, alors le moindre mouvement le détache de l'arbre, il tombe dans le fond du panier, & on le vuide dans un autre ; c'eſt le ſeul moyen de ſe le procurer, car il n'y

& ni quadrupède, ni reptile qui puiſſe grimper ſur l'arbre.

Dans tout le pays, l'Indien vit du fruit de ces arbres; même les jeunes branches qui n'ont qu'un demi pied de long, & dont les épines ſont encore molles, il les met au pot; il fait des ragoûts des bourgeons, des fleurs, avant qu'elles ſoient écloſes; & les graines, qui ſont noires & cruſtacées, il les fait ſécher, les conſerve & les broye pour en faire du pain : j'ai vu vendre à Guaxaca des feuilles d'une ſorte de raquettes, longues, étroites, minces & cuites à l'eau pour être mangées comme les aſperges, avec une ſauce au beure, à l'huile, ou au ſain-doux : c'eſt ainſi que le ſage & frugal habitant de ces lieux, cédant ſans peine & ſans murmure aux loix de la nature, ſait tirer parti des productions locales pour ſubvenir à ſes beſoins, tandis que l'avide Européen, non content des riches productions & des mets agréables qu'il a ſu naturaliſer dans les mêmes climats, veut encore ſe procurer à grands fraix les fruits & les viandes qu'ils lui refuſent, pour aſſouvir ſon inſatiable gloutonnerie.

La peuplade *San Sebaſtiano* eſt dans une poſition agréable; elle eſt ſurtout plantée de beaucoup d'arbres, & au milieu il y a une place publique ſur laquelle eſt la *caſa réale* : pour la première fois je me haſardai à deſcendre dans ce redoutable hôtel, qu'on m'avoit repréſenté

ſous de ſi laides couleurs; je demandai tout de ſuite des chevaux; l'alcalde qui étoit un Indien ſe trouva ivre; le *caſero* plus ſenſé me montra une pencarte dans la caſa réale, ſur laquelle le prix des chevaux de toutes les routes eſt indiqué & fixé par le roi; il eſt ordinairement d'un eſcalin par lieue pour chaque bête de ſomme; on donne au topith un ou deux & même trois eſcalins : ces routes ſont très-bien faites, & correſpondent aux villes & peuplades voiſines.

Je ne trouvai là ni vin, ni pain; heureuſement j'avois apporté de *Santo Antonio* du pain que je mangeai avec quelques œufs, & je fus obligé de boire de l'eau; je n'eus pas le même embarras pour les chevaux, on ſe battoit pour m'en fournir.

Je partis donc monté ſur un fort bon cheval. En ſortant de ce lieu, la belle vallée de Theguacan, dans laquelle on eſt toujours, commence à ſe retrécir beaucoup, & n'a plus guères qu'une lieue de largeur; la culture eſt auſſi moins riche, le terrain fertile étant moins étendu; ce ne ſont plus que de petits côteaux talqueux les uns à côté des autres, qui embarraſſent cette gorge, où coule toujours la rivière de Theguacan, qui en reçoit une autre à quelques lieues de-là; ſes bords ſont pour l'ordinaire ſemés en bleds ou en maïs juſqu'à *Los Cues*, où enfin elle n'a plus que des eſcarpemens ſtériles; cependant,

avant

avant que d'arriver à ce village, je trouvai une ſucrerie, la ſeconde que j'aie vu dans toute ma route.

J'y vis des cannes monſtrueuſes en hauteur & en groſſeur, un moulin d'une chétive conſtruction, des formes d'un pied de haut, & des pains de ſucre brut ſortis de ces formes; enfin quelques nègres qui paroiſſoient travailler fort à leur aiſe. Les ſucreries ſont néceſſairement fort diſpendieuſes dans ce pays, parce que pour les travaux difficiles & continus qu'elles exigent, il faut avoir abſolument des nègres, & que les nègres rendus à cet établiſſement, reviennent à cinq ou ſix cent piaſtres fortes. Les Indiens, que l'on n'obtient que pour un mois ou quarante jours, ce qui peut ſuffire aux autres cultures, ne conviendroient point à celle du ſucre, parce que ſe relevant ſans ceſſe, ils n'auroient pas le temps de s'inſtruire de leur métier, & que d'ailleurs on ne pourroit ſouvent pas les avoir dans les momens où la ſucrerie auroit le beſoin le plus urgent de travailleurs.

J'arrivai à *Los-Cues* à près de ſept heures du ſoir: des chemins raboteux, la néceſſité de monter & de deſcendre continuellement de ces nombreux côteaux dont j'ai parlé, m'avoient rendu cette route pénible: je fus charmé de pouvoir me repoſer. Los-Cues.

Le village de Los-Cues, placé ſous un rocher eſcarpé, couvert d'une butte que l'on m'a dit

avoir été autrefois une forterelſe des Indiens, me parut un paſſage aiſé à défendre. Il ne s'agiroit que de placer une redoute ſur la butte pour battre le cours de la rivière & le chemin ; je montai ſur cette butte pour voir ſi j'y découvrirois quelques veſtiges de mur, mais je n'y trouvai que les débris d'une ancienne caſe d'Indiens.

En deſcendant à la *Caſe-Réale* je trouvai un Eſpagnol d'aſſez bonne mine, qui alloit en partie avec deux chevaux. Après les complimens ordinaires, il m'offrit des *pithahiahas* que je mangeai avec un plaiſir infini : nous causâmes quelque temps, il m'avertit qu'il y avoit des voleurs vers *Attelta* où j'allois, & qu'on y en avoit arrêté ; il m'apprit que les topiths étoient les alguaſils nés de chaque village, & avoient droit d'arrêter les voleurs ; ce dont ils s'acquittoient rarement, étant fort poltrons, à moins qu'ils ne fuſſent ſoutenus par des Caſtillans.

Il fallut encore ici avoir recours à ma proviſion de pain & boire de l'eau, il n'y a point d'auberge dans ce village, ou pour mieux dire il n'y a rien ; on n'y trouve que les fruits de quelques arbres dont il eſt ombragé. Cet ombrage, joint à la fraîcheur des eaux d'une fontaine qui y coule, lui donne un air agréable qu'il n'auroit pas ſans cela.

Il me fallut auſſi paſſer la nuit ſur des bamboux, mais j'y dormis très-bien.

A trois heures du matin je réveillai mon topith,

& partis pour *Aquiotepeque*, après avoir fait manger à ma monture un fagot de *ſacates*. Cette précaution me parut ſouvent néceſſaire, ſoit contre l'avarice des maîtres, ſoit contre la friponnerie des valets.

En route & ſur la crête d'un côteau qui dominoit notre chemin, j'apperçus des hommes qui avoient l'air de ſe cacher derrière des buiſſons. L'avis des voleurs me revint à la mémoire, & je me préparois à me défendre avec mon couteau, la ſeule arme dont je fuſſe muni; mais arrivés plus près, nous vîmes que c'étoient un pauvre indien & ſon garçon, armés de gaules & de paniers, qui cherchoient des pithahiahas.

Comme nous étions partis de bon matin, nous arrivâmes à Aquiotepeque vers dix heures. Trois lieues en deçà, la gorge de Theguacan n'a plus que cent toiſes de large, au village elle n'a que la largeur de *Rio-Grande*, nom de la riviere de Theguacan qui en a reçu une autre dans ſon lit; en cet endroit elle a un cours très-rapide ſur des cailloux monſtrueux & arrondis, qui en rendent le paſſage très-dangereux pour peu qu'il y ait d'eau, parce que le cheval ne pouvant aſſeoir ſon pied ſolidement, court riſque d'être emporté par le courant; nous eûmes de l'eau juſqu'aux ſangles, mais nous arrivâmes ſans accidens à l'autre bord.

Aquiotepeque, bâti ſur le revers de la montagne au nord-eſt, eſt une peuplade aſſez conſidé- Aquiotepeque.

rable & plantée de beaucoup d'arbres cocotiers, ſirouelliers, ſapotes, &c. Une fontaine abondante en arroſe toutes les rues, & procure une fraîcheur délicieuſe à ce peuple doux & tranquile, comme tous les Indiens que j'ai vus dans mon voyage.

Indiens. Ils ſont généralement grands & bien taillés, les femmes ſont aſſez blanches & ont les traits fort doux, on peut même dire qu'en général elles ſont belles; je n'ai pas vu un ſeul Indien contrefait ou marqué de la petite vérole: ils ne paroiſſent pas manquer d'induſtrie, mais ils n'ont ni la liberté, ni les facultés néceſſaires pour l'exercer; cependant la canaille eſpagnole, (car les honnêtes gens ne penſent pas comme cela) conſerve une intime perſuaſion que ce peuple eſt riche, & qu'il cache ſes tréſors, & c'eſt une des cauſes des vexations continuelles qu'il endure, malgré les loix poſitives que la cour a rendues en ſa faveur; mais que cet entêtement eſt dépourvu de raiſon! Eh quoi! quand on a de l'or, ne ſe procure-t-on pas les beſoins de première néceſſité? Ne cherche-t-on pas à en acquérir davantage, à multiplier ſes jouiſſances, à poſſéder quelques propriétés, à les tranſmettre à ſa famille? Telle eſt la marche du cœur humain: il peut exciter un avare, qui préfère au plaiſir de jouir & de faire des heureux, le vil, le honteux avantage d'entaſſer beaucoup d'or: il peut auſſi, avec beaucoup de ſoins,

dérober quelquefois ce ſecret à tous les yeux; mais qu'une nation entière ſe ſoit impoſé les plus cruelles privations au milieu des tréſors qui donnent toutes les jouiſſances, qu'elle en regorge ſans qu'il en paroiſſe la moindre trace qui la décèle, ſans que tant d'yeux intéreſſés la ſurprennent, quelqu'intérêt qu'on lui ſuppoſe à tromper ſes cruels oppreſſeurs, c'eſt ce qui ne pourra jamais ſe concevoir.

On va juger, par ce qui m'arriva à Aquiotepeque, de la pauvreté des habitans de cette peuplade: en y arrivant je demandai des chevaux, on m'en amena ſur le champ, mais lorſqu'il fut queſtion de payer d'avance, comme c'eſt l'uſage, je ne me trouvai plus de monnoie; je preſentai un *medio doro* (1), mais ni le maître des chevaux, ni perſonne dans le village ne put le changer. Fort embarraſſé je cours chez l'alcalde (Indien fort honnête, comme tous ceux à qui les Eſpagnols confient ces ſortes d'offices); je le conjure de me donner de la monnoie, en lui préſentant ma pièce d'or, mais il me jura Dieu & la Vierge-Marie & tous les ſaints qu'il n'en avoit pas, il ſe proſterna même à mes pieds en me conjurant de le croire: ſon étonnement & celui de toute ſa famille à la vue de ce *medio doro* me perſuadèrent encore mieux. Les Eſpagnols diront-ils que c'étoit un jeu? Pour

(1) Pièces d'or, valant deux piaſtres fortes.

moi je ne pus le croire; je le témoignai au bon Indien en le relevant, & je le priai dans l'impossibilité où j'étois de payer d'avance, faute de monnoie, d'ordonner au topith de me conduire à *Quicatlan*, où je trouverois indubitablement de la monnoie, & où je le payerois. Il sentit la justesse de ma demande, & comme les loix fondamentales du pays lui enjoignent expressément de donner toute aide & protection aux voyageurs, il vint avec moi à la Case-Réale, & avec un ton de dignité, que je ne m'attendois pas à lui voir prendre, il ordonna au topith de me conduire à Quicatlan.

Je partis donc à onze heures du matin, après avoir pris quelques rafraîchissemens : il fallut escalader la montagne, au pied de laquelle est Aquiotepeque, par un sentier large de deux pieds seulement, & taillé à pic dans le roc; qu'on se figure deux cent degrés de ce fatal escalier, sous chacun desquels paroissoit un précipice de trois cent toises de profondeur, dans lequel couloit avec un fracas horrible *Rio-Grande*, & qu'on juge de la frayeur que je dûs avoir; je tremblois, j'avois des vertiges, je fus obligé de mettre pied à terre & de faire monter mon cheval derrière moi, je le tenois par la bride, mais sans le regarder, & tout prêt à le laisser aller, s'il faisoit un faux pas, boire tout seul dans le fleuve, qui eut sûrement été pour lui le fleuve Léthé. Souvent à un passage glissant, il n'y avoit qu'une

branche d'arbre posée sur des pierres mal assises, pour empêcher de rouler dans cet effroyable abyme; plus loin il falloit tourner dans un passage étroit, où le corps du cheval ne pouvoit passer qu'une moitié après l'autre, je ne sais comment le pauvre animal pouvoit s'en tirer, & il y a à parier qu'il avoit fait cent fois le voyage.

À trois heures je me trouvai sur la crête de cette montagne; malgré sa hauteur elle ne paroissoit qu'un côteau près de celles que je voyois à ma droite & à ma gauche; nous courûmes alors sur cette crête durant trois heures; j'y trouvai de nouvelles espèces de cactes à feuilles applaties & rampantes, & un agavé à feuilles crénelées & dentelées à épines.

Les montagnes voisines, toutes élevées qu'elles étoient, nous offrirent l'aspect de différens villages, d'un entr'autres appelé *San Juan Delrey*, qui n'étoit pas celui que noûs cherchions.

Alors je pus jouir avec sécurité de la plus belle vue du monde; derrière moi paroissoient encore distinctement les environs de Theguacan, devant les deux mamelons de la *Corta*, montagne à six lieues de Guaxaca; Rio-Grande couloit à ma droite dans des escarpemens affreux; enfin, à gauche, un vaste pays formé de côteaux & de gorges tous couverts de bois, s'étendoit entre moi & les montagnes où étoit *San Juan Delrey*; & se terminoit en une pente insensible vers Theguacan.

Je commençois à être fatigué & ennuyé d'une

ſi longue route, lorſqu'une clairière me laiſſa voir enfin le terme de mes peines pour cette journée. C'étoit *Quicatlan*, qui ſe montroit à deux lieues environ, dans une aſſez belle gorge; nous y deſcendîmes par un chemin un peu moins rude que celui de la montée, mais l'aſpect n'en étoit pas moins effroyable; c'étoit un affalement à pic de plus de quatre cent toiſes de haut, ſur une largeur de douze cent, d'une montagne qui paroiſſoit avoir été jadis engloutie en cet endroit, & dont les fragmens & éboulemens divers avoient formé différentes buttes autour de Quicatlan.

Quelque choſe d'agréable ſe mêloit cependant à cette ſcène horrible; ſur les pierres ſaillantes de la coupe perpendiculaire de cette montagne, s'élevoient des *cierges péruviens* qui formoient une eſpèce de décoration très-riante.

Mais que ce plaiſir, que celui de voir Quicatlan fut troublé par l'aſpect d'une guérite qui ſembloit m'en défendre l'entrée! Comment paſſer ſans être arrêté, interrogé, retardé par ces malheureux gardes! C'étoit toujours là le ſujet renaiſſant de mes craintes; dormir ſur mon cheval, faire le malade, c'étoient des petites ruſes que j'avois épuiſées, & je ne me ſentois nulle diſpoſition à les repéter; je pris un parti plus ſimple, fondé ſur le peu d'eſtime que m'avoient inſpiré ces ſortes de gens, auſſi mépriſables là qu'ailleurs. Arrivé près d'eux, je me jette à bas de mon cheval d'une manière bruſque & délibérée, ma

canne à pomme d'or pendue à ma boutonnière, mon diamant à mon doigt, j'entre dans la guérite, & étalant mon or aux yeux de deux gardes de tabac, je leur raconte l'embarras où je me ſuis trouvé pour de la monnoie, je mêle cela de mille incidens, de ma peur des voleurs, de la rigueur des chemins, & je finis par les prier de me changer des doublons ou des *medios doro* : tant de bavardage leur en impoſa ſans doute, ils ne me firent pas la moindre queſtion; j'en reçus au contraire des honnêtetés qui paroiſſoient tenir à la baſſeſſe, & ils me donnèrent toute la monnoie que je voulus; je les remercie alors, & ſors en invitant d'un air de protection le chef à venir me voir à la Caſe-Réale.

Quicatlan, capitale d'un ancien royaume, eſt encore une peuplade conſidérable; elle eſt compoſée de deux cent familles ou environ, & plantée d'arbres de toutes eſpèces, ſous leſquels coulent des ſources vives qui répandent par-tout la fraîcheur & la ſanté : j'en fis le tour, la population me parut conſidérable; de toutes parts je voyois les hommes ſe promener, & les femmes aſſiſes dans les rigoles des fontaines, ſe peigner, ſe laver, ſe ſavonner; car la mode des femmes eſpagnoles eſt de ſe baigner ſurtout la tête : cette tête bien lavée, on la ſavonne avec la racine écraſée d'un polientos que j'ai rapporté, & qu'on vend dans le pays au litron; on ſavonne auſſi la gorge & les épaules; le ſpectacle de ces beaux Quicatlan.

cheveux noirs épars ſur des épaules bien blanches, étoit intéreſſant; la parure des femmes quoique ſimple ne me plut pas moins; leurs longs cheveux partagés en deux treſſes & mêlés d'un ruban roſe leur tombent juſqu'aux pieds, une chemiſe bien blanche, une jupe de mouſſeline à falbalat, une écharpe de reſeau de coton ou de dentelles d'Alençon, quelquefois bordée d'une frange d'or ou d'argent, & relevée galamment ſur leur tête ou ſur une épaule; enfin un bouquet ſur l'oreille, voilà tout leur art, mais il ne ſeroit pas dédaigné de nos coquettes.

J'ai remarqué dans ce lieu une ſorte d'émulation de culture que je n'ai pas vue ailleurs; on y recueille du bled, on y taille, on y greffe les arbres; j'ai découvert dans les haies d'un joli jardin une eſpèce de *crexentia didynam*, *angioſperm.* qui eut fait plaiſir à Linnæus, puiſqu'il demande s'il y en a pluſieurs eſpèces; celle-ci a les feuilles en faiſceaux de la même forme & de la même couleur, quoique plus petites, mais le fruit qui n'a que deux pouces de diamètre eſt long de dix pouces, anguleux & tuberculeux comme le cacao; les ſemences en cœur noyées dans la pulpe ne ſont pas plus groſſes que celles du *cepſicum.* Le fruit ſe mange en potage ou en ragoûts; je l'ai retrouvé depuis ſur le marché de Campêche.

Je fus curieux de voir le presbitère & l'égliſe; le premier étoit une maiſon très-commode, dont

le maître (le curé), homme de cinquante-cinq ans environ, bien facé, bien enluminé, me reçut d'abord aſſez froidement, mais me fit enſuite mille accueils quand il ſut que j'étois botaniſte; il me conſulta même ſur quelques incommodités.

L'égliſe paroiſſiale eſt grande, bien éclairée & ſurtout fort propre; il eſt vrai qu'elle étoit parée pour le lendemain jour de la Pentecôte; une choſe qui m'étonna fut d'y voir un maître d'école préparant des motets de ſa compoſition pour la fête, & ſix enfans de cœur répétant en bonne meſure cette muſique, qui ne me parut pas de mauvais goût.

Le clocher n'eſt pas moins ſingulier, c'eſt une butte naturelle de terre de cent pieds d'élévation, ſur laquelle on avoit élevé quatre poteaux de dix-huit pieds de haut; à leurs traverſes étoit ſuſpendue une cloche d'environ dix milliers, élevée de terre de trois pieds, & couverte d'un toît de paille comme nos glacières en France.

Je revins ſouper, & ſur ces entrefaites arriva un garde de tabac que je fis jaſer tant que je voulus, à l'aide de quelques coups d'eau-de-vie; le drôle connoiſſoit admirablement bien le pays depuis *Panama* juſqu'à *Acapulco*, & depuis Carthagène juſqu'à *Vera-Crux*: il parloit politique, déclamoit contre le gouvernement, & il ſe ſeroit facilement laiſſé ſéduire au beſoin.

Le Caſero m'amena auſſi un autre voyageur;

c'étoit un bon franciſcain qui alloit prêcher à *Guatimala.* Je lui demandai s'il vouloit faire route avec moi, il y conſentit à condition que je ne partirois qu'après qu'il auroit dit ſa meſſe : cela étant ainſi arrêté, je me couchai & lui ſoupa.

Le lendemain nous partîmes à cinq heures du matin, & nous arrivâmes bon train à une lieue & demi de-là au paſſage de Rio-Grande ; il avoit plu dans la montagne, la rivière étoit un peu gonflée, un jour de pluie de plus elle auroit été impraticable. Elle eſt en cet endroit beaucoup plus large qu'à Aquiotepeque, ſa largeur n'étant pas moindre de deux cent toiſes, & le lit en eſt bien moins encaiſſé. On appela un Indien de l'autre bord, il vint, prit les premiers chevaux par la bride, & nud comme la main il nous fit paſſer le fleuve ; nous avions de l'eau juſqu'aux arçons, & lui juſqu'à la poitrine : cela ſe fit ſi lentement que j'eus tout le loiſir de voir le danger. Le courant étoit ſi rapide que la tête me tournoit ; j'étois obligé de fixer le pommeau de la ſelle, accroupi ſur le ſiège, les pieds ſur la croupe du cheval & la poitrine ſur ſon cou. L'animal trembloit lui-même, il ne poſoit chaque pied qu'après avoir bien tatonné, à cauſe des énormes pierres arrondies que roule ce dangereux fleuve. Nous en ſortîmes enfin, & mon compagnon de voyage, tout eſſoufflé & non moins pâle que moi, me dit en bon françois : ma foi ſi nous euſſions manqué d'aller à la meſſe, & que nous

nous fuſſions noyés, on n'eut pas manqué d'attribuer notre malheur à ce manque de dévotion. Je ris de bon cœur de cette naïveté, & ayant vu par ce trait à quel homme j'avois affaire, je ne me contraignis plus avec lui. C'étoit bien en effet la meilleure pâte de moine que j'aye vu; de plus, homme d'eſprit & de ſociété, gai, curieux autant qu'un homme inſtruit peut déſirer d'en trouver un autre, enfin prévenant, officieux & ſans façon.

Nous ne ceſsâmes de côtoyer la rivière juſqu'à la dînée : elle étoit couverte de vingt eſpèces d'oiſeaux aquatiques grands & petits, grolles (1) ou oies, que je regrettai bien de ne pas connoître & de n'avoir pas le temps d'examiner.

Nous arrivâmes de bonne heure à *Dom Dominquillo*, où, grâces au *pater* qui avoit une vraie cuiſine ambulante, nous fîmes un excellent dîner.

Dom Dominquillo eſt ſitué au confluent de *Rio-Grande*, & de *Rio de las Bueltas* (2), planté de quantité d'arbres fruitiers, & arroſé d'excellentes eaux. D. Dominquillo.

Comme on ſelloit nos chevaux pour partir, nous entendîmes un cornet, & à l'inſtant nous vîmes arriver à bride abattue un Eſpagnol habillé de bleu, parements rouges, une large plaque d'argent en écuſſon ſur le côté de la

---

(1) Corvus aquaticus minor.

(2) Riviere des détours, ainſi nommée à cauſe de ſes ſinuoſités.

vefte, & un petit cornet du même métal en bandoulière; c'étoit un courier: qu'on juge de fa diligence, il étoit parti la veille de Theguacan & prétendoit être, malgré les mauvais chemins, le lendemain à fix heures du matin à Guaxaca: je caufai un moment avec lui; il paroiffoit curieux, mais je lui fis aifément prendre le change fur mes deffeins; il prit une autre route que nous, par les montagnes, pour éviter le paffage des rivières, & fans doute dans la crainte d'être arrêté par leur cours.

Pour nous, nous prîmes le chemin de la gorge de las Bueltas : cette gorge a quelquefois cent pas d'ouverture, quelquefois elle n'a pas fix toifes : la rivière y coule en ferpentant entre des montagnes de quatre cent toifes de haut, prefque toutes efcarpées : pour faire un chemin en ligne droite dans les détours de cette gorge, on eft obligé de paffer la rivière foixante-dix fois; mes compagnons de voyage les comptèrent, le muletier avec des petits cailloux, & le moine avec les grains de fon chapelet, & leur calcul fut le même; pour moi je m'ennuyai de compter au vingtième paffage, & j'étois fi fatigué que je me ferois volontiers arrêté pour me coucher au milieu du chemin.

Je trouvai fur les bords de la rivière une plante fort femblable à l'*agroftème* (1), mais qui

(1) Agroftema decandria pentagynia.

n'en eſt pourtant pas, un arbre en fleurs que je reconnus pour un *annona* (1), mais que l'on appelle généralement dans le pays *chirimoia*, de ſorte qu'il me paroît conſtant que le fameux chirimoia tant vanté du Mexique n'eſt réellement qu'un *annona reticulata*; je trouvai encore le beau *ſolanum* du Mexique à larges feuilles laciniées & arboreſcent que j'avois vu au jardin du roi, & une eſpèce d'*aſclepias* (2) à feuilles de mirthe fruteſcent, à tiges droites & à fleurs jaunes, de la forme & de la grandeur de notre petit jaſmin jaune.

Enfin la gorge dans laquelle nous faiſions route s'étant élargie d'un quart de lieue, nous quittâmes les paſſages de la rivière & arrivâmes à *Atletlauca*, peuplade ſituée dans la gorge, & recommandable par ſes belles eaux : ſur la gauche des montagnes, & ſur une eſplanade dont l'eſcarpement donne ſur la rivière, ſont l'égliſe & la *Caſa-Réale*. Atletlauca.

Je me ſentis incommodé d'avoir eu ſi ſouvent les pieds mouillés, & je me couchai ſans ſouper, malgré les invitations de mon compagnon de voyage; tourmenté par les maringouins, je me levai le lendemain à trois heures du matin, & j'éveillai tout le monde; il faiſoit ſi grand froid que nous fîmes obligés de faire du feu

(1) Polyandria poligynia.
(2) Pentendria digynia.

pour nous réchauffer ; mon thermomètre étoit à neuf degrés au-dessus de la glace : nous déjeunâmes très-bien, grâces aux provisions du père, & comme j'allois faire seller mon cheval, j'eus un spectacle qui m'effraya & me surprit singuliérement ; le mulet de monture du majordome attaché à un poteau, avoit été sucé toute la nuit (quelques-uns croiront que c'est par un *vampire*), mais c'est par un animal bien vivant, par une chauve-souris qui l'avoit mordu entre l'oreille gauche & la crinière, au-dessous de l'occiput, & lui avoit tiré plus de quatre pintes de sang ; toute la tête & l'encolure du mulet en étoient couvertes, ainsi que le poteau contre lequel il s'étoit sans doute frotté pour tâcher de se débarrasser de cette cruelle harpie : je ne revenois pas de mon étonnement, mais on m'assura que cela arrivoit souvent, & que quand une chauve-souris avoit ainsi ouvert la veine à un cheval ou mulet, toutes les autres venoient s'abreuver à cette source de sang.

Je compris que ce lieu étoit pauvre, par le soin que je vis prendre à des femmes de ramasser quelques grains de mahys, très-rarement épars dans un endroit où avoit campé un troupeau de mulets ; je fus instruit aussi que le mahys le plus estimé du pays & le plus commun est long, plat, quadrangulaire & blanc paille.

Nous partîmes à quatre heures ou environ, & à quatre lieues de-là, après avoir encore passé

paſſé & repaſſé ſept à huit fois le fleuve des détours, nous trouvâmes *Gallatillan* : charmante peuplade ! non je ne t'oublierai jamais ; je ne ſuis plus étonné de l'empreſſement que j'avois de partir, & du déſir que j'avois d'arriver ; c'étoit ſans doute un ſecret preſſentiment de mon bonheur ; tu ne renfermes ni mines, ni richeſſes ; tu n'as rien de curieux peut-être pour un autre que moi ; mais tu m'as la première offert l'objet de mes vœux & de mes recherches ; tu es la plus charmante des peuplades ! Gallatillan

C'eſt à Gallatillan que j'ai vu pour la première fois de ma vie de la cochenille fine ſur le nopal qui la nourrit, j'en eus un ſaiſiſſement de plaiſir ; la veille, mon capucin qui connoiſſoit très-bien le pays, en me faiſant le détail de ſes richeſſes & de ſes cultures m'avoit nommé la cochenille ; je ne lui témoignai quelque curioſité d'en avoir qu'afin de pouvoir, lui dis-je, bien la décrire ; mais quand il me dit qu'il y en avoit à Los-Cues où j'avois paſſé, je m'en voulus mortellement d'avoir manqué cette occaſion de la trouver plus promptement & à moins de fraix.

Cependant je n'avois rien à me reprocher : comment aurois-je pu ſavoir qu'il y avoit de la cochenille à *Los-Cues?* Dans la crainte de laiſſer échapper mon ſecret, je m'étois impoſé la loi de ne pas ſeulement prononcer le nom de cochenille ; je n'avois trouvé dans ce village aucun Indien qui ſût le caſtillan, & le ſeul

Eſpagnol que j'y rencontrai me parla bien de la cochenille, mais ne me donna aucunement à penſer qu'on en cultivât dans cet endroit, je n'avois dònc garde de l'y chercher, & le ſeul haſard auroit pu m'en procurer la vue.

Au ſurplus je n'ai pas eu lieu de me repentir de l'avoir été chercher plus loin; cela m'a donné lieu d'en voir davantage, d'en parler beaucoup, de me procurer d'excellente vanille, & enfin de trouver des moyens plus sûrs d'emporter & de conſerver toutes mes richeſſes.

Je reviens à ma chère cochenille : en arrivant à Gallatillan, je vis un jardin plein de nopals, & je ne doutai point que je n'y trouvaſſe auſſi le précieux inſecte que je voulois connoître; je ſaute donc à bas de mon cheval, & ſous prétexte de faire raccommoder mes étriers j'entre chez l'Indien propriétaire, je lie converſation avec lui & lui demande à quoi ſervent ces plantes, il me répond que c'eſt pour cultiver de la *grana*; je parois étonné, je déſire voir cette *grana*; je le fus en effet quand il m'en apporta, car je la croyois rouge & je vois un petit inſecte tout couvert d'une poudre blanche; mon doute me tourmente, j'imagine pour m'aſſurer de ſa couleur d'en écraſer un ſur du papier blanc; que vois-je? la véritable pourpre des rois.... Ivre d'admiration & de joie, je quitte bruſquement mon Indien en lui jetant deux réales pour ſes peines, & je regagne à toute

bride ma compagnie, qui m'attendoit près d'une mauvaiſe ſucrerie dont les cannes pourtant étoient ſuperbes : enfin je l'ai donc vu, me diſois-je, cette cochenille, je l'ai tenue dans mes mains, j'en retrouverai encore puiſque je ſuis dans le pays où on la cultive, les Indiens m'en vendront sûrement & je pourrai en emporter ! Voilà le comble de mes vœux.

Cependant quelques réflexions venoient mêler un peu d'amertume à tant de contentement, je ne pouvois me diſſimuler qu'il ſeroit bien difficile d'amener à bon port un animal ſi léger, ſi friable, ſi facile à écraſer, & qui tombé une fois ne ſe rattache plus à la plante : les ſecouſſes du cheval, un voyage de cent lieues par terre me permettoient-ils de croire que je puſſe en conſerver? & ces plantes énormes ſur leſquelles je les avois vu, comment les emporter ? comment les cacher ? quelles caiſſes ne faudroit-il pas pour enfermer des arbres de huit pieds de haut ſur cinq à ſix de large?

Ces triſtes idées me firent tomber dans une rêverie morne dont toute la gaieté du capucin ne put me tirer, je m'en excuſai ſur ma fatigue & ſur l'humeur que me donnoit ma monture, la plus mauvaiſe en effet qu'il fût poſſible de rencontrer.

Nous avions ſix lieues juſqu'à *San Juan Delrey*, qui ſe trouve ſéparé de Gallatillan par une ſeule montagne appelée la *Coſta*; elle a plus d'une lieue

de hauteur perpendiculaire, & le chemin en eſt preſqu'auſſi difficile du coté où nous montions que celui d'Aquiotepeque; pour ſurcroît de peine, nous eûmes l'embarras de deux troupes de mulets chargés; le chemin étoit ſi étroit qu'il nous fallut mettre pied à terre, & grimper ſur des rocs pour faire place à nos montures, qui cédoient elles-mêmes le paſſage à cinq cent animaux qui défiloient un à un; le ſon des clochettes, le bruit des ſiflets & des fouets de trente muletiers qui les conduiſoient repétés par tous les échos d'alentour, faiſoient dans les montagnes un vacarme auſſi étrange qu'étourdiſſant.

Cependant à une certaine hauteur le chemin s'élargit & s'adoucit: on trouve une terre végétale qui porte une grande quantité d'excellent gramen que broutent les mulets dans leur campement; partout, cette montagne toujours couverte de brouillards eſt entretenue dans une fraîcheur ſingulière, à l'ombre de pins marins, de chênes, & de quantité de bois de haute futaye, qui font regretter de ne pouvoir les deſcendre à peu de fraix dans les plaines.

Sur la crête le coup-d'œil eſt merveilleux, nous voyions derrière nous Quicatlan, & cette montagne de Theguacan d'où nous avions apperçu celle où nous étions; devant nous s'étendoit la magnifique plaine de Guaxaca, & la vallée qui court entre deux chaînes de montagnes juſqu'à Guatimala, diſtante de trois cent lieues; à droite

& à gauche, nous diſtinguions très-nettement quarante lieues d'un beau pays; mais c'étoit devant nous qu'étoit le paradis terreſtre; la vue de Guaxaca dans le lointain, & de cinquante villages ou habitations en deçà dans la plaine, tous plus agréables les uns que les autres, l'éclat des pierres dout ils étoient bâtis, leur couverture en tuile à canard comme en Lorraine; les jardins, les beaux arbres qui les environnoient, tout cela nous raviſſoit.

Le chemin ne nous préſentoit pas des objets moins curieux; j'aurois pu emporter vingt plantes, arbuſtes ou herbacées dignes d'être recueillis; mais je fus entraîné vers une fleur d'un rouge de ſang éclatant: c'étoit *un lys de Saint Jacques*, *Amarillis* (1) *formoſiſſima*; tous les environs en étoient couverts; je me ſouvins de l'avoir vue en fleur dans l'appartement du roi à Verſailles, & je me promis bien d'en arracher des oignons à mon retour, pour en rendre à mon ami M. Thouin, jardinier en chef du jardin du roi; il m'en avoit donné deux pour planter à Saint-Domingue, mais en étant reparti preſque auſſitôt qu'arrivé, je les avois confiés à un habitant pour les planter, & ſa négligence les avoit laiſſé périr; je ne puis m'empêcher de remarquer à ce ſujet combien l'habitant de S. Domingue eſt peu curieux, peu inventif, & peu induſ-

(1) Hexandria monogynia.

trieux pour tout autre objet que celui des principales cultures, comme le ſucre, le caffé, l'indigo &c., il ne voit que cela ; ce qui ſeroit de pure commodité, de ſeul agrément, ne lui en parlez pas, il ne conſentira à aucuns eſſais dans ce genre ; ainſi n'attendez pas de lui qu'il cherche à naturaliſer quelques fruits ou quelques fleurs, qu'il eſſaye de perfectionner ceux qu'on y a tranſplantés ; pourquoi cela, dit-il, ma fortune m'occupe aſſez ; il faut que j'aille jouir & je pars l'année prochaine..... On le retrouve encore à S. Domingue dix ans après, & enfin il y périt.

St. Juan del Rey.

Nous arrivâmes à *San Juan del Rey* à midi ; les terres emblavées au milieu deſquelles nous paſſions me rappeloient le ſouvenir de l'Europe ; la première choſe qui me frappa en entrant dans la peuplade, fut une nopalerie des mieux entretenues ; je mourois d'envie d'y deſcendre, mais je fus obligé de ſuivre mes compagnons à la Caſe-Réale, je m'échappai cependant pendant qu'on préparoit le ſouper : croyant entrer chez le curé, à qui l'on m'avoit dit qu'appartenoit la nopalerie, je fus conduit chez un gros & grand nègre qui étoit l'alcalde du lieu. Après les premiers complimens, je ſaute ſur un baſſin de fer-blanc qui étoit ſur ſa table, & dans lequel je voyois de la cochenille sèche, mêlée de terre ; je lui fais à ce ſujet mille queſtions, & lui dis que je ſerois bien aiſe de voir ſa nopalerie ; c'étoit

lui faire plaiſir, & la conſidération que je lui témoignois étoit d'autant plus dans le cas de le flatter que ſa couleur eſt plus mépriſée des Eſpagnols européens; il me conduiſit avec empreſſement à ſon jardin, je vis à la porte une affiche aſſez ſingulière; une feuille de nopal y étoit clouée, & ſur cette feuille étoient fichées avec autant d'épingles pluſieurs chenilles, & deux ou trois eſpèces de coccinelles, dont l'une nommée par *M. de Linnæus coccinella cacti coccinelli ferri, coleoptris atris duobus punctis luteis*: je pris d'abord cela pour quelques fétiches ou amulettes, & j'en augurois mal de la religion de mon Africain; mais madame l'alcalde, quoique noire comme ſon mari, ſut me déſabuſer d'une manière très-ſatisfaiſante, elle m'apprit que c'étoient *los enemigos de la grana*, les ennemis de la cochenille, que l'on immoloit ainſi à chaque récolte, & que l'on plaçoit là pour les faire connoître & les dévouer à la haine générale.

La nopalerie pouvoit être d'un arpent & demi; elle étoit propre, bien entretenue, & chargée de la dernière récolte qui me parut très copieuſe, les nopals tous du même âge avoient environ quatre pieds de haut ſur autant de large; la plantation étoit dirigée comme celle de Gallatillan, eſt & oueſt: je crus reconnoître les mâles dans une eſpèce de coccinelle, d'un rouge très vif, mais l'expérience m'a fait voir depuis que c'étoit une erreur; le propriétaire m'a dit qu'il

faiſoit de quatre à huit arobes (1) de cochenille par an, & qu'elle ſe vendoit ſur les lieux depuis dix-huit juſqu'à vingt-quatre réales.

Pendant que je cauſois ainſi avec M. l'alcalde, le moine s'impatientoit; il m'envoya chercher pour dîner, je mangeai de bon appétit, croyant que nous allions repartir, & que nous pourrions arriver le même jour à Guaxaca, d'où nous n'étions plus qu'à huit lieues; mais mon compagnon qui ne voyageoit qu'à ſon aiſe, me témoigna qu'il ne pourroit partir que le lendemain.

Pour moi je réſolus de partir ſur le champ, & après avoir fait mes remercîmens tant au moine qu'à ſon majordome, à qui je fis une petite gratification, je ſautai en ſelle, croyant déjà faire claquer mon fouet dans les faux-bourgs de Guaxaca; que j'étois loin de mon compte! Le malheureux topith m'avoit donné une jument qui étoit pleine, & qui ne voulut jamais aller que le pas; j'enrageois de bon cœur, mais je fus bientôt calmé par les réflexions que cela me donna l'occaſion de faire: je voyois ſe confirmer cette obſervation déjà faite avant moi, que les hommes ſe dépravent d'autant plus que la ſociété eſt plus nombreuſe; en effet, tous les Indiens que j'avois vus ſur ma route juſqu'à *San Juan del*

---

(1) L'arobe eſt un poids dont on ſe ſert en Eſpagne & en Portugal. L'arobe de Madrid eſt de 25 liv. qui reviennent à environ 23 $\frac{1}{4}$ liv. de Paris.

Rey étoient généralement ſimples, doux, ingénus, parce qu'ils ſont éloignés des grandes villes ; mais depuis cet endroit juſqu'à Guaxaca, ils ſont fins, ſubtils, fripons même, & pareſſeux ; on peut dire que le voiſinage des Européens eſpagnols eſt une peſte, une contagion dont la communication a été auſſi prompte que malheureuſe pour eux.

Quelle différence de la manière dont j'avois été traité par les topiths qui m'avoient conduits avant celui-ci ! J'avois été aſſez bien monté, ou du moins ils ne m'avoient pas induits en erreur, mais ce coquin m'avoit beaucoup vanté ma monture, & elle ſe trouva déteſtable ; ce n'eſt pas tout, fatigué, ennuyé de mon allure, je réſolus de m'arrêter pour me repoſer : on m'avoit parlé des voleurs d'*Attetla*, je demandai à mon conducteur s'il n'y avoit pas quelques lieux pour coucher, il me dit que non, ce fut alors que je le ſoupçonnai fortement d'être un fripon, & peut-être de la bande dont on m'avoit fait peur.

Le jour tomboit, je ne ſavois trop quel parti prendre, lorſqu'heureuſement j'apperçus une proceſſion qui m'annonça que nous n'étions pas loin d'Attetla. Je pique droit au curé, je deſcends de cheval & baiſant la manche de ſon ſurplis, (ſuivant l'uſage des lieux), je lui demande où eſt la *Caſa-Reale* ; nous entrions dans la partie baſſe de la peuplade, il me la montra dans la Attetla.

partie haute, à plus d'un quart de lieue, je m'y rendis; elle est ſituée ſur une vaste eſplanade, & fait partie d'un immenſe corps de logis qui me parut une ferme; une galerie bien pavée eſt au-devant, à gauche eſt la priſon, à droite eſt une *tienda* tenue par le lieutenant de l'alcalde; un immenſe édifice termine l'eſplanade au nord-eſt: cela me paroiſſoit un magnifique château, j'eus la curioſité de l'aller voir, c'eſt un couvent de dominicains qui avoit appartenu aux jéſuites, & que leurs ſucceſſeurs avoient laiſſé tomber en ruine; l'architecture moitié romaine & moitié moreſque m'en dégoûta, quoique la maçonnerie en fût très-belle; je rentrai dans la ſalle de juſtice, ſa décoration annonçoit que le diſtrict de cette alcadie eſt conſidérable.

Pendant que j'attendois le retour du lieutenant de l'alcalde pour avoir de quoi ſouper, dix ou douze hommes à manteaux paſsèrent ſucceſſivement devant moi, en me faiſant de grandes révérences & paroiſſant vouloir m'aborder: leur mauvaiſe mine étoit bien propre à m'engager à les éconduire, ce que je ne manquai pas de faire, & je fus bientôt informé que c'étoient de mauvais ſujets, des fainéants, qui ne vivoient, pour parler le langage de notre bon la Fontaine, que de *franches lippées*, & qui n'étoient propres qu'à des emplois qui n'exigent ni travail ni fidélité; j'en conclus bien facilement

que ces gens n'étoient bons à rien, & qu'il ſeroit très-prudent d'en purger un pays.

Pendant ce temps le lieutenant de l'alcalde étoit arrivé; je lui rendis viſite, il étoit au centre de ſa boutique aſſis à ſon comptoir, & il me reçut avec la gravité d'un roi qui donneroit audience à des ambaſſadeurs : à peine daignoit-il me regarder; je mépriſois trop ce miſérable pour m'offenſer de ſa réception; je ne voulois de lui que de quoi ſouper; je lui achetai du pain, quatre œufs & un demi-ſeptier de vin, mais bientôt j'eus encore beſoin de lui, car m'étant apperçu que mon coquin de topith ne faiſoit pas donner à manger à ma monture, je le lui fis ordonner par le lieutenant de l'alcalde, qui s'y prêta de bonne grâce, & le menaça même de lui en faire donner à ſes fraix.

J'allai enſuite me coucher ſur des nattes fort propres dans l'auditoire, & j'y dormis comme un homme qui n'a rien à craindre des juges ni des jugemens.

Le lendemain au point du jour je me mis en route par un froid très-vif : ma jument, grâces à mes ſoins, alloit un peu mieux que la veille, mais elle ſe laſſa bientôt, & à deux lieues d'Attetla je fus obligé de congédier mon topith, non ſans quelques démangeaiſons de le roſſer : heureuſement la pitié vint me parler fort à propos en ſa faveur, & c'eſt ainſi qu'il échappa à ma juſte colère.

Je continuai ma route à pied. La ville n'étoit qu'à une lieue & demie de-là, le chemin étoit charmant. Je me croyois tranſporté dans nos plaines d'Europe, & je marchai juſqu'à Guaxaca à travers des hayes d'arbres inconnus, de *juniperus ſabina* (1) de douze pieds de diamètre, de *convolvulus*, de *palos*, de *cordoua*, & où je trouvai les fauxbourgs remplis de nopaleries, que j'examinois du coin de l'œil & ſans beaucoup d'apparence & de curioſité. Enfin j'entrai dans la ville comme quelqu'un qui en eſt ſorti pour ſe promener, & je m'arrêtai à une auberge qu'on m'avoit indiquée ſur la droite, à cent pas de *Nueſtra Segnora de la Soledad*, lieu & terme de mon pélerinage.

Arrivée à Guaxaca.

Rien de plus magnifique que la ſituation de Guaxaca. Depuis San Juan del Rey à ce village, s'ouvre une plaine large de deux lieues, qui s'étend juſqu'à cinq ou ſix aux environs de la ville : ſur l'extrémité la plus baſſe de la pente d'un côteau, qui eſt un appendice de la chaîne des montagnes du nord-eſt, eſt bâtie Guaxaca, capitale d'une province qui porte le même nom : ſituée à plus d'une lieue des montagnes, elle ſe trouve à l'ouverture de trois plaines, celle de San Juan del Rey, celle qui conduit à Guatimala au ſud - eſt, & une autre au ſud-oueſt, dont j'ai oublié le nom : cette poſition l'a rendue le

(1) Dioetia monadelphia.

centre où aboutiſſent pour leur premier débit les cultures d'anis, de cochenille & de vanille, qui ſe font dans les gorges des hautes montagnes qui l'environnent, à cinq, ſix & ſept lieues de diſtance, alimentée par les bleds, les grains & les fruits de toute eſpèce que l'on cultive dans la plaine; une jolie riviere l'arroſe au bas: au nord-eſt, des aqueducs bien entendus lui apportent de la montagne voiſine des eaux auſſi ſalubres qu'abondantes. L'air, continuellement rafraîchi le matin par le vent d'eſt, & le ſoir par le vent d'oueſt, y eſt pur & délicieux, & donne une chaleur tempérée & telle qu'à huit heures du matin en Mai. Mon thermomètre étoit à ſeize degrés au-deſſus de la congelation le matin, & à vingt-deux à midi, ce qui entretient dans ce climat, quoique ſitué par le vingtième degré de latitude ou environ, un printemps continuel. Enfin, magnificence de ſites, beauté de décoration, excellence de terroir, température de l'air, abondance de fruits d'Europe & d'Amérique ſe ſuccédant ſans ceſſe : rien ne manque à Guaxaca, pour en faire un ſéjour enchanté, que d'être entre les mains d'un peuple actif & induſtrieux.

Ses nombreux clochers & ſes dômes élevés donnent de loin à cette ville un air de grandeur, & l'on peut dire abſolument parlant que ſes dedans y répondent : elle a ſeize cent toiſes de long ſur mille environ de large, dans une figure à-peu-près quarrée, en y comprenant les fauxbourgs,

remplis, comme je l'ai déjà dit, de nopaleries & de jardins. Ses rues ſont larges, tirées au cordeau, bien pavées, bien nivellées, & formées par des maiſons agréablement bâties en pierre de taille & à double étage. On conſtruiſoit alors un hôtel-de-ville, qui me parut d'aſſez bon goût, & fait pour décorer la place-major ſur laquelle on le bâtit d'une pierre couleur d'un verd céladon. L'évêché & l'égliſe cathédrale forment deux autres côtés de la même place, tout environnés d'arcades, comme dans la plupart des villes eſpagnoles, pratique d'une utilité infinie pour ſe garantir ſoit de la pluie, ſoit du ſoleil; enfin toutes les égliſes & les monaſtères, qui ſont en grand nombre, ſont ſolidement & grandement bâtis, richement décorés en-dedans, & proprement blanchis au-dehors.

La population de cette ville, y compris les nègres, mulâtres & indiens, eſt d'environ ſix mille ames; elle a un évêque, un gouverneur de province, & reſſortit à l'audience de Guatimala, dont le vice-roi a ſous ſes ordres le gouverneur de Guaxaca.

L'auberge où l'on m'avoit adreſſé étoit ſi miſérable & ſi mal propre que je n'eus pas le courage d'y reſter; je me hâtai de faire toilette, je dépoſai dans ma chambre le petit paquet de hardes qui me ſuivoit toujours, & ne laiſſoit pas de me fatiguer, & je ſortis fort embarraſſé de ma perſonne & ſans ſavoir où aller. Sans manteau, j'avois

l'air d'un étranger ; une retesitte & un vaste chapeau sur ma tête me rassuroient à peine contre les regards d'une multitude de curieux. J'entrai, pour m'y soustraire, dans la première église que je trouvai, & j'accomplis ainsi, sans m'en douter, le vœu que j'avois fait ; car il se trouva que c'étoit *nuestra Segnora* de la *Soledad* en Guaxaca (1). Après en avoir admiré l'argenterie, les dorures, le dôme de mauvais goût, mais bâti en briques à carreaux vernissés en échiquier au-dehors, & une multitude d'*ex voto* aussi ridicules que fanatiques, j'en sortis aussi peu avancé, & pas plus rassuré que quand j'y étois entré ; j'errois à l'aventure dans les rues, lorsque je m'apperçus que j'étois constamment suivi par un drôle en manteau que j'avois vu à l'auberge ; il étoit chargé de chapelets & de scapulaires, & à le voir on l'auroit pris pour un dévot très-zélé : à l'église il s'agenouilla quand je m'agenouillai, il se leva quand je me levai, il marchoit & s'arrêtoit quand je marchois & m'arrêtois ; la frayeur me prit, je crus que c'étoit un espion de la police aposté là tout exprès pour moi, ou en général pour tous les arrivans, & je résolus de m'en éclaircir ; je l'aborde & lui demande si ces chapelets sont pour vendre ; il me répond que oui, mais qu'il a un autre emploi, qui est de

(1) Ceci a trait à quelque circonstance du voyage dont le récit se trouve perdu.

s'informer où je devois paſſer la journée ; où il me plaira, lui dis-je avec un air plus réſolu que je ne l'étois au fond : à quoi tend cette queſtion ? C'eſt, me dit-il en ricanant, & d'un air de miſtère, que je ſerois charmé de procurer quelqu'agrément à un étranger auſſi bon & auſſi généreux que vous me paroiſſez. Je reſpirai à ces mots qui le démaſquèrent à mes yeux, & je compris alors que cet homme qui m'avoit fait tant de peur, n'étoit autre choſe que ce que l'on nomme à la cour, où tout ſe peint en beau, l'*ami du prince. Bone Deus*! me dis-je à moi-même, quoi! c'eſt juſques dans un temple de la Vierge immaculée que le vice vient tendre ſes pièges ſous le manteau de l'hipocriſie ? Et me tournant vers l'inconnu ; allez, lui dis-je, vous faites là un métier fort joli & fort honnête, mais je n'ai pas beſoin de vous, & gardez-vous de me ſuivre davantage.

Après cet accident je pénétrai dans la ville, où je rencontrai quelques caroſſes aſſez beaux & beaucoup de peuple ; je fus curieux de voir la cathédrale, qui étoit ſur la place ; je la trouvai d'aſſez bon goût, à deux cœurs comme nos anciennes cathédrales : c'étoit la troiſième fête de la pentecôte ; on y célébroit la meſſe ; le chant me parut beau, grave & majeſtueux, d'excellentes voix, des phraſes bien meſurées, des repos nombreux inſpiroient le reſpect & le recueillement ; j'étois dans une eſpèce de raviſſement,

raviſſement, lorſque vers l'élévation un prêtre à cheveux gris, en ſurplis & en collet, tenant d'une main une croſſe d'argent, comme nos choriſtes en France, & de l'autre une baguette de même métal, comme nos huiſſiers, m'en toucha légèrement & m'avertit d'un air grave d'ôter ma reteſitte, que j'avois portée juſques là dans toutes les égliſes ſans conſéquence; je l'ôtai ſur-le-champ, ſans murmurer, & même je trouvai cette police convenable; cependant, affligé de l'eſpèce d'affront que je croyois m'être attiré, je ſortis.

J'avois beſoin de faire raccommoder ma montre; après avoir cherché long-temps, je trouvai la demeure d'un horloger, il étoit abſent; ſa femme me reçut ſi bien que j'en étois honteux; c'étoit une femme de trente-ſix ans, brune, jadis belle, & toujours tourmentée de ce déſir immodéré de plaire que bien des femmes ne perdent qu'avec la vie; elle me fit mille queſtions, & parvint à ſavoir que j'étois botaniſte, elle en conclut que j'étois médecin & m'engagea à me fixer à Guaxaca, en me diſant que dans une ſi grande ville il n'y avoit ni médecin, ni chirurgien, & que ſon mari, qui étoit corrégidor (1), m'aideroit de tout ſon crédit pour mon établiſſement; elle me fit même entendre aſſez clairement qu'elle pourroit auſſi m'être de quelque utilité, & je commençois à être fort en peine

(1) Eſpèce de juge de police.

de la reconnoiſſance qu'elle en pourroit exiger, lorſque fort heureuſement ſon mari rentra ; il étoit excellent méchanicien & bon deſſinateur, comme j'eus occaſion de m'en convaincre par une multitude de ſes ouvrages tant en relief, qu'en plans qu'il me fit voir ; il avoit auſſi un jardin aſſez curieux, où je pris des ſemences de *mira-ſol* & de *ſauge à fleurs ponceau.*

Après avoir quitté l'horloger, je me fis conduire chez un coffretier ; mes projets exigeoient que je fuſſe muni de caiſſes ou coffres aiſés à tranſporter : le marchand à qui l'on m'avoit adreſſé m'en fit voir de toutes les grandeurs ; j'en choiſis huit de deux pieds de long ſur quatorze pouces de largeur, & autant de profondeur ; ils étoient d'un bois blanc & fort léger, aſſemblés à queue d'aronde, bien ferrés, & fermant à une ſerrure ; ils étoient de plus ſi ſolides & ſi proprement faits que les ouvriers de Paris n'y feroient œuvre. Le prix me convint également, ils me coûtèrent dix-ſept réales la paire, ce qui fait à-peu-près cinq livres douze ſols pièce ; je ne marchandai point, & cela m'attira de la part du layetier le cadeau d'un panier d'abricots qu'on venoit de lui apporter, & qu'il me voyoit regarder avec des yeux d'envie ; je les acceptai : ce fruit d'Europe eſt ſi dégénéré faute d'avoir été greffé, qu'à peine eſt-il auſſi gros que la ceriſe de Montmoranci ; il a cependant conſervé ſon goût.

Je ſentis alors que je n'aurois jamais pu trouver à *Los-Cues* toutes les reſſources que me préſentoit *Guaxaca*; j'y aurois trouvé de la cochenille, à la bonne heure, mais cela n'étoit pas ſuffiſant; il falloit encore ſe procurer les moyens d'en emporter, auſſi fus-je bien ſatisfait de l'emplette que je venois de faire, j'ordonnai ſeulement par deſſus le marché de faire des layettes en ſéparations à chacun des coffres & j'en emportai les clefs.

Enchanté d'avoir ainſi aſſuré le ſuccès de mon entrepriſe, étonné de me trouver auſſi avancé, & d'avoir franchi ſi facilement juſques-là toutes les difficultés, tant d'avantages étoient un poids que j'avois peine à ſupporter, tant de bonheur me paroiſſoit un ſonge dont je craignois le réveil, & je ne doutai point qu'il ne dût arriver bientôt; plus j'avois trouvé de facilité juſques-là, plus je redoutai les obſtacles que je me figurois devoir attendre au bout de ma carrière. Ce mélange de ſatisfaction & d'inquiétude me cauſoit un accablement, une mélancolie dont je n'étois pas maître.

Je marchois ainſi dans les rues ſans trop ſavoir où j'allois; je me trouvai enfin dans un fauxbourg qu'on appelle de *Las Bueltas* des détours, nom que l'on donne aux jardins de ce pays, parce que c'eſt une beauté que de les couper de murs & de cloiſons, qui offrent pluſieurs détours & pluſieurs retraites dans le

même enclos : entr'autres nopaleries, presque toutes récoltées & dont j'observai que les plans étoient toujours dirigés est & ouest, j'en vis que l'on recepoit, d'autres que l'on plantoit, une enfin qui me parut magnifique & tellement chargée de cochenilles qu'on n'auroit pu prendre une seule feuille de nopal sans écraser mille insectes : pour l'examiner plus à mon aise, j'entrai sous prétexte d'acheter des fleurs dans un jardin qui n'en étoit séparé que par une haie, j'y fus frappé d'abord d'une astère violette & double, aussi grande que celles de France, mais produite par un arbuste très-semblable, pour les feuilles pinnées, à notre sureau, & qui faisoit un très-bel effet ; mais ce qui m'occupoit davantage, c'étoit la belle nopalerie, & pendant qu'on me faisoit le bouquet que j'avois commandé, je dévorois ce spectacle des yeux ; les nopals étoient plantés très-épais à quatre pieds de distance sur des lignes éloignées de six pieds les unes des autres ; j'appris que cette nopalerie appartenoit à un nègre qui n'y étoit pas alors, je me promis bien de lui acheter du nopal & des insectes.

Après avoir parcouru plusieurs autres jardins je rentrai dans la ville, & me fis enseigner ceux d'un apothicaire nommé *D. Antonio Pisa* que l'on m'avoit vantés : le propriétaire jugeant à mon habit que j'étois François me fit mille politesses & offres de services, & lui ayant

témoigné comme botaniste être curieux de voir son jardin, il m'y fit conduire par son neveu, s'excusant sur son grand âge de ne pouvoir m'accompagner lui-même.

Ce jardin coupé de cinq à six murailles, qui annonçoient sans doute autant d'acquisitions nouvelles, paroissoit construit à grands fraix; une fontaine abondante & très-joliment décorée distribuoit ses eaux élevées à huit pieds dans un vase à l'antique, d'où elles couloient par quatre robinets dans un vaste bassin, & de-là dans divers réservoirs; quantité de mauvais œillets, beaucoup de *salvia sthecas*, quelques *agavé*, du *melilot*, *fleur bleue sans fin*, de *l'oxal* (1), des *herbes potagères*, quelques *malvacées*, des *abricots*, de la *vigne*, de petits *pêchers*, voilà tout ce que je vis de rare dans ce jardin, assez mal entretenu d'ailleurs.

Pendant que j'étois là, je vis entrer la femme d'un corrégidor, couverte d'un riche voile de velours noir à frange d'or; elle venoit, conduite par un homme de très-bonne mine, pour voir, comme je l'ai su depuis, la figure d'un François; après l'avoir saluée très-poliment, je m'éloignai, honteux d'être ainsi l'objet de la curiosité générale & fort embarrassé de ma contenance. Lorsqu'elle se fut retirée, je revins faire

---

(1) Decandria pentagynia.

mes remercîmens à l'apothicaire, & donnai les plus grands éloges à ſon jardin.

Très-ſatisfait de moi, D. Antonio Piſa voulut me procurer la vue d'un autre jardin non moins curieux ; j'y courus, c'étoit un potager qui pouvoit faire honneur aux marais de Paris par ſes beaux choux-fleurs, ſes artichaux, ſes fraiſes, ſes abricots & ſes raiſins ; l'eau y couloit en rigoles de toutes parts le long des carreaux plantés de chicorées, de petites raves & de laitues pommées ; cinq ou ſix ouvriers indiens ou métis y étoient occupés, j'y trouvai auſſi le maître *D. Gregorio Meuta*, un des corrégidors de la ville, homme de quarante-cinq années ou environ, d'une très-bonne mine, & d'un abord fort gracieux ; il daigna louer mes recherches & ma curioſité, il me fit voir tout ce qu'il avoit de curieux ; ce qui me parut plus digne de remarque, fut un arbre qui reſſembloit au premier coup-d'œil à un prunier de reine-claude, mais qui n'étoit autre choſe qu'un *malpighia* (1) que je n'avois pas encore vu ; je priai le propriétaire de me permettre d'en cueillir quelques fruits pour avoir les noyaux, les ceriſes qu'il donne ſont plus groſſes que nos plus gros bigarreaux ; je voulus payer ces fruits, il ne me le permit pas, & même l'Indien ouvrier qui

---

(1) Decaudria trigynia.

le ſuivoit refuſa de prendre deux réales que je lui préſentai.

Je retournai encore chez mon apothicaire, & lui ayant fait la peinture de l'auberge où j'étois deſcendu, peinture qui le fit rire aux larmes, tant par elle-même que par la difficulté que j'avois de m'expliquer en caſtillan, je le ſuppliai de m'en indiquer une où je puſſe manger proprement & à mon goût; il me le promit. La converſation tomba alors ſur les diverſes cultures du pays; on me demanda ſi je les connoiſſois; je répondis que oui, à l'exception de la vanille que j'étois curieux de voir, pour la pouvoir décrire avec l'exactitude qu'on exige d'un botaniſte; un prêtre qui étoit préſent m'interrompit pour me dire, qu'il en avoit dans un bois dépendant d'une ferme qui lui appartenoit à ſix lieues de-là, & que ſi je le ſouhaitois il m'y feroit conduire le lendemain par un de ſes Indiens; il voulut même ſe charger de me procurer un cheval, & tout cela avec une prévenance & une politeſſe dont nous autres François croyons volontiers qu'il n'y a que nous de capables.

Je me retirai alors fort content de ma journée, & bien convaincu qu'avec un peu de hardieſſe & d'activité on fait beaucoup de choſes.

Je me rendis à ma nouvelle auberge, conduit par un valet de D. Antonio Piſa; elle étoit tenue par un François qui avoit été cuiſinier du feu gouverneur: j'abordai mon compatriote avec un

ſentiment de plaiſir & de confiance, qu'il eſt facile de ſe peindre, ſi l'on veut ſe placer dans les circonſtances où je me trouvois; je ne ſongeai pas même à la diſtance qu'il y avoit de ſon état au mien, & je n'eus pas lieu de m'en repentir, car il étoit bon homme, & ne s'en faiſoit point accroire. Je m'apperçus qu'il étoit riche, quoiqu'il ſe plaignît de la fortune, & je compris que c'étoit pour mieux cacher ſon jeu, pour ne pas irriter l'envie d'une nation toujours jalouſe de notre induſtrie & de nos ſuccès, & peut-être pour s'en ſéparer plus facilement quand il en trouveroit l'occaſion.

Je le priai de me donner un bon ſouper, & lui dis que ce ſeroit le premier que je ferois depuis mon départ de France; il me le promit & me tint parole; j'eus un vrai ſouper de gouverneur, & je pus enfin me coucher avec délices, déshabillé, dans des draps blancs & un aſſez bon lit, ce qui ne m'étoit pas arrivé depuis long-temps.

Le projet que j'avois formé d'aller acheter le lendemain du nopal & de la cochenille m'éveilla de grand matin; je me lève donc à trois heures; je prends deux Indiens domeſtiques de l'auberge, chargés chacun d'un grand mannequin & de ſerviettes, & me rends à la nopalerie que j'avois vue la veille.

Je laiſſai en entrant mes domeſtiques à la porte, & me chargeai de leurs paniers; le nègre

propriétaire étoit à peine éveillé, il vint à moi avec un air ſimple, modeſte & honnête, contre l'ordinaire de ſes pareils au Mexique. Je lui dis qu'étant médecin, je me trouvois avoir beſoin pour faire un onguent de ma compoſition, pour la goutte, de quelques branches de nopals chargés de cochenilles, que je le priois de m'en vendre auſſitôt, parce que cela preſſoit, & que je lui en donnerois le prix qu'il me demanderoit; il me permit de prendre ce que je voudrois. Je ne me le fis pas dire deux fois: j'en choiſis huit belles branches de deux pieds de haut chacune, compoſées de ſept à huit feuilles en largeur, mais ſi chargées de cochenilles qu'elles en étoient toutes blanches; je les coupai moi-même, je les arrangeai le mieux qu'il fut poſſible dans les mannequins, & les couvris avec les ſerviettes: je lui demandai enſuite combien cela valoit, il me jura qu'il y en avoit pour deux réales; je le crus facilement, moi qui en aurois donné deux quadruples; mais pour ne pas lui laiſſer connoître à quel point j'étois content du marché, je lui donnai ſeulement une piaſtre forte, en lui diſant que je n'avois pas de monnoie, & que je le priois de garder le reſte pour boire à ma ſanté; le bon vieux nègre ſe frottoit les yeux croyant rêver encore, & tandis qu'il m'accabloit de remercîmens, je fis entrer mes deux Indiens, les chargeai des deux mannequins, & partis comme un éclair.

J'avois un battement de cœur que je ne ſaurois rendre, il me ſembloit que je venois d'enlever la toiſon d'or, mais je croyois auſſi avoir à ma pourſuite le dragon furieux prépoſé à ſa garde; tout le long du chemin je repétois ce beau vers; *enfin il eſt en ma puiſſance!* Je l'aurois volontiers chanté ſi je n'avois pas eu peur d'être entendu; j'arrivai tout hors d'haleine & me gliſſai dans mon auberge, ſans avoir rencontré une ſeule perſonne dans les rues; l'aurore commençoit à poindre, mais perſonne n'étoit encore éveillé dans la maiſon; je m'enfermai dans ma chambre, & là j'arrangeai avec un contentement inexprimable, & le plus délicatement qu'il me fut poſſible, mes chers nopals dans deux de mes petites caiſſes, avec la précaution de les aſſujettir deux au fond & deux au-deſſus, & de les ſéparer par la layette croiſée, & par des bâtons d'un bois ſec & pliant.

Ainſi, à cinq heures du matin je me trouvois poſſeſſeur d'une belle charge de cochenille que perſonne ne m'avoit vu acheter, ni emballer; le nègre qui me l'avoit vendue étoit un homme ſimple & honnête, & les Indiens que je payai bien, en leur recommandant le ſecret ſur ma courſe du matin, ignoroient de quel précieux dépôt je les avois chargés.

Bien tranquille ſur ce point, j'allai jouir ſous des orangers qui étoient dans la cour, & du frais & de ma bonne fortune, en attendant le réveil

de mon hôte. Jamais le ciel ne m'avoit paru ſi beau, ni le climat ſi agréable : la veille je ne voyois que des monſtres, ce jour-là tout ſe peignoit en beau à mes yeux, & me permettoit de me livrer aux plus douces réflexions.

Quelque choſe qu'il m'arrive à préſent, me diſois-je, le but de mon voyage eſt rempli, je peux partir... à l'inſtant même,... mais non, la vanille, qu'on m'avoit aſſuré ne ſe recueillir qu'à vingt lieues d'ici, que je n'avois aucun eſpoir d'emporter ; la vanille vient comme d'elle-même ſe préſenter à moi, achevons cette autre conquête.

Enfin on s'éveilla ; on ſervit le déjeûner, auquel je fis plus d'honneur que perſonne, & où je diſtinguai un fruit ſingulier, c'étoit une pomme dont la pulpe étoit molle & noire comme une confiture de raiſin, les Eſpagnols l'appellent *ſapota nera* ; j'en ouvris pluſieurs & j'en pris les noyaux. Comme je devois partir à midi pour aller à la recherche de la vanille, je commandai un bon dîner pour onze heures.

Je fis enſuite faire mes complimens au prêtre D. *Joſeph Ortiz*, & lui fis rappeler en même temps ſes promeſſes, après quoi je m'ajuſtai pour aller voir la ville.

Mon compatriote qui me conduiſoit eut la complaiſance de me prêter un manteau ; avec cet habillement, mes cheveux en reteſitte & mon grand chapeau rabattu, j'avois tout-à-fait l'air

eſpagnol, & je n'eus plus le déplaiſir d'entendre repéter partout *aqui ſta franceſe:* voilà un François.

Nous fîmes le tour de la ville & j'arpentai toutes ſes rues, elle me parut encore plus belle que la veille; la ſeule choſe que je trouvai à déſirer, & qui manque dans toute l'Amérique excepté à Mexico, c'eſt un cours ou promenade planté d'arbres; on en avoit cependant projeté une au-deſſous de l'aqueduc, il y a même des baſſins en pierre de taille, tout préparés pour y conduire les eaux d'une fontaine, & cet endroit, vu ſa ſituation, auroit ſans doute été délicieux, mais la plantation n'a pas eu lieu, & tout en eſt reſté là.

Nous viſitâmes le marché, l'un des mieux fournis que j'aie vus après celui de la Havanne, j'y trouvai toutes ſortes de fruits; mais ce qui me frappa davantage, ce fut d'y voir vendre de la cochenille crue, c'eſt-à-dire vivante, & ſans être tuée ni ſéchée, à raiſon de huit réales la livre; je rentrai enfin chargé d'un paquet de plantes, de feuilles & de branches de toutes eſpèces, entr'autres d'un ricin (1) d'une eſpèce ſingulière que j'ai envoyée au jardin du roi.

Après avoir arrangé mes plantes dans ma chambre, je courus chez un homme que l'on m'avoit enſeigné comme un loueur de chevaux,

---

(1) Monoccia polyadelphia.

& ſans en avoir dit un mot à mon hôte, qui croyoit au contraire me tenir pour une quinzaine de jours; j'arrêtai cinq chevaux avec leurs harnois, à raiſon de huit réales chacun, pour me conduire le lendemain à *San Juan del Rey*.

A onze heures ſecond dîner de gouverneur, ſervi auſſi promptement qu'élégamment; mais quoi? Si quelqu'un lit jamais ce récit, ne me prendra-t-il pas pour un véritable gourmand; ah! qu'il me pardonne, j'étois ivre de joie; je cherchois quelques jouiſſances comme pour me récompenſer de mes peines, & peut-être celle-là étoit-elle moins dangereuſe qu'une autre; il n'y avoit ſans doute pas auſſi beaucoup d'inconvénient à refaire mon pauvre corps de ſes diettes paſſées, & à le munir contre celles à venir.

D. Ortiz ne m'avoit pas oublié; à midi ſes chevaux étoient à ma porte, je quitte la table auſſitôt & ſaute en ſelle, je charge le mulâtre mon conducteur d'un ſac de toile de quatre pieds de haut, que j'avois acheté tout exprès le matin, & nous partons à toute bride; un mouchoir autour de la tête, un grand chapeau par deſſus, & ſur la calotte du chapeau un bonnet de coton blanc en pointe, pour diverger les rayons du ſoleil, précaution fort néceſſaire.

Arrivés d'une courſe juſqu'à une montagne à quatre lieues de la ville, nous montâmes encore durant un quart d'heure, & nous deſcendîmes dans un vallon où étoit la ferme de D. Ortiz, &

où l'on ne faiſoit que du bois & du mahys. Nous continuâmes encore notre route pendant deux lieues, & rencontrâmes enfin des gens de la ferme; je voulois qu'on s'adreſsât à eux pour qu'il nous fiſſent voir de la vanille, mais le mulâtre prétendoit la connoître, & ſe vantoit de me la montrer. Nous mîmes donc pied à terre, & cherchâmes pendant une demi-heure à tous les arbres, mais inutilement : en vain j'attendois que mon docteur mulâtre me montrât la plante dont j'étois ſi curieux; l'impertinent, ſoit malice, ſoit ignorance, s'aviſa de me donner pour elle un *arum ſcandens* (1) à feuilles palmées, & dont la tige, il faut l'avouer, reſſemble aſſez à celle de la vanille : je lui dis qu'il n'étoit qu'un ſot, & qu'au lieu de me faire perdre ainſi mon temps, il auroit mieux fait d'appeler un Indien. Il étoit en effet près de cinq heures du ſoir, & je mourois de peur d'être obligé de revenir ſans vanille, ou de coucher à la ferme, ce qui m'auroit fait manquer mon départ pour le lendemain; j'étois furieux.

Enfin arrive un Indien armé d'une manchette : frère, lui dis-je, en lui montrant une piaſtre forte, montre-moi de la vanille, & ce *peſos* eſt à toi; il me répond froidement de le ſuivre, & à quatre pas, ſe faiſant jour dans un *fourré* où étoient pluſieurs arbres, & grimpant ſur l'un d'eux, il me jette deux gouſſes de vanille parfaitement mûres,

(1) Gynaudria polyaudria.

& m'en fait voir une branche à laquelle pendoient d'autres gouſſes encore vertes & deux fleurs flétries dont le *nectarium* ſubſiſtoit encore. Je le reconnus bien pour celui des *épidendrum* (1), la forme des feuilles, des tiges & des fruits parfaitement décrite, le parfum de la plante, tout me convainquit que c'étoit la vraie vanille, exactement ſemblable à celle que j'avois vue chez *D. Athenas* à Vera-Crux. Tous les arbres de ce petit boſquet en étoient chargés; j'y vis beaucoup de fruits verds, mais je n'en pris que ſix, & quatre autres groſſes, mûres; je fis enſuite détacher de l'arbre les tiges qui y étoient accrues, je les liaî bien, je les enveloppai avec les feuilles d'un arum qui ont trois pieds de largeur à la baſe; & ce fagot ainſi arrangé & peſant plus de trente livres, je le ſerrai dans mon grand ſac que j'attachai ſur la croupe de mon cheval. J'étois ſi content de mon Indien, qu'outre la gourde que je lui avois promiſe, je lui donnai encore deux réales; lui, de ſon côté, ne voulant pas me céder ſans doute en genéroſité, courut à ſa cabane, & m'apporta encore trois gouſſes de vanilles.

Qui fut honteux? ce fut le mulâtre, & moi j'eus lieu de m'applaudir de ne l'avoir pas écouté.

Nous remontâmes à cheval, & nos montures nous menèrent ſi grand train, qu'à neuf heures du ſoir nous rentrâmes à Guaxaca.

---

(1) Gynandria diandria.

Je chargeai mon conducteur de faire mille complimens & remercîmens à ſon maître, & lui donnai ſix piaſtres pour les chevaux, & deux pour ſon ſalaire, & je me rendis à mon auberge, où je fis entrer la vanille ſans qu'on ſut ce que c'étoit.

Il étoit tard, je ſoupai ſeul, & ſur la fin de mon ſouper je parlai au cuiſinier mon compatriote de régler ce que je lui devois, & lui annonçai mon départ pour le lendemain; il parut fort étonné de ma réſolution, & me dit qu'au ſurplus je ne lui devois rien, qu'il m'avoit reçu comme François & n'avoit jamais entendu de rien gagner avec moi : je compris ce que cela vouloit dire, & je lui préſentai trois piaſtres, en lui demandant ſi c'étoit aſſez, il voulut inſiſter encore, en diſant qu'il m'avoit reçu par amitié, & que je ne donnerois rien ſi je voulois; alors je lui répondis fort ſèchement qu'étant François il devoit comprendre par mon extérieur & mes manières, que je n'étois pas fait pour recevoir *gratis* de lui, & que ſon état le mettoit dans le cas de vendre à tout le monde; je crus devoir ajouter trois autres piaſtres à celles que j'avois miſes ſur la table, en lui demandant quelques proviſions. Quand mon hôte vit que je le prenois ſur ce ton, il ramaſſa d'un air ſatisfait les ſix piaſtres fortes, & me remercia fort poliment; peu de temps après il m'envoya ce que je lui avois demandé.

Je

Je m'enfermai enſuite dans ma chambre, & paſſai une partie de la nuit à viſiter & arranger toutes mes plantes à demeure dans mes coffrets; il y en avoit deux de conſacrés à la vanille que j'avois marquée & mêlée avec mille autres plantes cueillies au haſard; comme j'ouvrois & fermois ſouvent & avec quelque bruit toutes mes caiſſes, mon hôteſſe en conçut une violente curioſité, qu'elle crut ſatisfaire en prenant le prétexte de me faire un petit préſent de chocolat; elle vint à cet effet heurter trois ou quatre fois à ma porte, mais je la lui refuſai toujours conſtamment, elle ſe laſſa à la fin, & ſe décida à laiſſer ſon chocolat ſur une chaiſe dans la chambre voiſine.

Je ne dormis pas long-temps; à quatre heures du matin mes chevaux étant arrivés, j'éveillai mon hôte; ſa ſurpriſe redoubla, car je ne lui avois pas rendu compte de toutes mes précautions: mes caiſſes, mon bagage, tout fut chargé en un clin d'œil, je montai ſur un des chevaux & j'obligeai le topith à conduire les autres grand train devant moi.

Départ de Guaxaca.

Il n'étoit pas encore jour quand je partis de Guaxaca, j'en trouvois les rues exceſſivement longues à cauſe de mon train, qu'il me tardoit de voir échappé aux recherches & à la curioſité; enfin je me vis en raſe campagne au point du jour, il faiſoit très-frais, je ſerrai les épaules, & redoublai de vîteſſe; mes chevaux ſe trouvè-

rent excellents, & nous fîmes ſi bonne route, qu'à ſept heures & demie j'arrivai à Attetla, d'où, ſans prendre aucun rafraîchiſſement, je gagnai *San juan del Rey*, après avoir ſeulement mis pied à terre pour ramaſſer quelques plantes (1).

. . . .

. . . .

Je revis encore ma chère peuplade de Gallatitlan, je la ſaluai en arrivant, plein de reconnoiſſance de ce qu'elle m'avoit offert la première le délicieux ſpectacle d'une nopalerie; il étoit trop tard, & j'étois trop fatigué pour aller voir l'Indien chez lequel j'étois entré en allant à Guaxaca, je ne ſongeai qu'à ſouper & à me coucher. Je dormis peu; j'avois jugé néceſſaire de donner de l'air à mes plantes, j'en avois mis les caiſſes toutes ouvertes dans la cour de la *Caſa-Réale*, & de demi-heure en demi-heure, j'allois les viſiter, dans les intervalles j'allois me promener dans le cimetière qui n'étoit pas loin de-là, un beau clair de lune dirigeoit mes pas, j'arrachois gaiement des oignons d'amarillés ſur des tombeaux; & me rappelant alors les nuits d'Young, je me diſois à moi-même : eh

(1) Il y a ici une lacune dans le manuſcrit. L'auteur y rendoit compte du petit ſéjour qu'il dut faire à San Juan del Rey, où l'on voit par la ſuite de ſon récit qu'il acheta du nopal chargé de cochenille, & de ſa route depuis cette peuplade, juſqu'à Gallatitlan.

quoi! ne peut-on croire à l'immortalité de l'ame ſans être triſte comme ce noir docteur? *Sur ce paſſage au moins cueillons des fleurs.*

A deux heures après minuit je refermai mes coffres, je les rentrai & revins dormir juſqu'au jour.

Dès que je fus levé je courus chez mon Indien; la récolte de la cochenille étoit faite, & je ne pris chez lui que quatre pieds de nopals en racines pour leſquels je lui donnai ſix réales.

Il eſt à remarquer que je ne me chargeai de ces nopals, ainſi que des quatre autres pieds que je pris à Los-Cues, que par excès de précaution, & pour n'avoir pas le reproche à me faire d'avoir rien négligé; cependant de tant de branches chargées de cochenilles que j'avois achetées à Guaxaca & à San Juan del Rey, & ſur leſquelles j'avois fondé la plus ferme eſpérance, aucune n'a réuſſi, j'ai eu la douleur de les voir toutes pourrir ſucceſſivement, & d'être obligé de les jeter dans le golfe du Mexique; c'eſt aux plants ſur leſquels je comptois le moins que j'ai dû tous mes ſuccès, ce ſont les ſeuls qui ayent ſubſiſté & multiplié.

L'Indien qui me vendoit le nopal étoit auſſi celui qui me louoit mes chevaux, & ſon fils devoit me ſervir de topith; cela me donna lieu de cauſer avec lui, & d'acquérir de bonnes connoiſſances ſur la culture dont il faiſoit ſon principal objet : ce fut lui qui me donna de la

bourre de cocos, dont il me dit qu'on faiſoit les nids des cochenilles, c'eſt chez lui que j'ai vu & ſu que l'on conſervoit en plein air, & ſur la plante même, des mères cochenilles pour la ſemaille ſuivante, (& non pas comme le dit M. l'abbé Raynal (1) ſur des branches détachées, & miſes à couvert dans des caſes; je lui fis l'objection bien naturelle qu'il ſemble que les pluies doivent les détruire, il me répondit à cela *ſe tapan con petales*, on les couvre avec des nattes, dans la ſaiſon des orages.

Je pris auſſi chez mon Indien, comme j'avois fait dans quelques cimetières, des boutons d'un très-beau *ſyringa aſperifòl.* (2), mais ils n'ont pas réuſſi.

Comme je partois avec ſon fils nous rencontrâmes près d'une fontaine ſa jeune ſœur qui venoit d'y puiſer de l'eau; c'étoit une brunette piquante de neuf à dix ans, aux yeux bleus, les plus beaux du monde; je lui avois donné la veille une réale, elle s'approcha de ſon frère, & ſans lui mot dire elle lui coula ſubtilement la réale dans la main; mon pauvre frère, diſoit-elle ſans doute en elle-même, va courir à pied l'eſpace de ſix grandes lieues pour une réale que mon père encore a gardée, en lui

---

(1) Même dans la dernière édition de ſon hiſtoire philophique.

(2) Diaudria monogynia.

donnant ſeulement quatre tordillas & du piment pour ſon dîner, ajoutons-y cette réale, il fera meilleure chère, & ſoutiendra mieux la fatigue & la chaleur : voilà du moins le raiſonnement que je lus dans les yeux de cette aimable enfant, voilà ce que m'interprêtèrent les regards d'intérêt & de compaſſion qu'elle lançoit à ſon frère, & les démonſtrations de reconnoiſſance de celui-ci : ce trait me toucha vivement, j'appelai la petite, elle vint à moi toute honteuſe & inquiète du motif qui me la faiſoit appeler, je lui donnai une autre réale, en lui diſant que je voulois qu'elle la gardât pour elle : la petite ſe met à rire, prend la réale & me tourne le dos, ſans me faire le moindre remercîment; mais à quoi bon me remercier? Eſt-ce qu'elle ne rioit pas? Je réfléchis délicieuſement toute la matinée ſur l'amour fraternel, & cet événement me confirma dans l'idée que j'avois toujours eue que la tendreſſe des ſœurs pour leurs frères n'eſt pas rare; ce n'eſt pas pour elle qu'on a dit *rara concordia fratrum*.

C'eſt en voyant de ſemblables traits qu'on eſt porté à aimer les hommes & à ſe réconcilier avec le genre humain, mais qu'ils ſont rares dans les grandes ſociétés! où les ai-je trouvés? dans les montagnes les plus eſcarpées, dans les contrées les plus reculées de l'Amérique, & chez des peuples preſque ſauvages.

A trois lieues de mon départ, je rencontrai un

troupeau de cinquante à ſoixante cochons, tous en eſcarpins tout neufs : oh ! pour le coup, M. l'Indien, dis-je à celui qui les conduiſoit, je vois bien que ceci n'eſt plus une fantaiſie (1) mais une mode, une vraie mode : fort bien, allons, il ne leur manque plus que le manteau, *le ſombrero* & des manchettes, & de rire, & d'en avoir d'autant plus d'envie que l'Indien étoit plus grave & plus ſérieux.

Arrivés à Attetlauca, je fus obligé d'aller chez le curé pour changer de l'or, il me parut grand amateur de ce brillant métal, & m'auroit volontiers changé tout ce que j'en avois. Il me fit voir les peaux empaillées de deux animaux qu'il appeloit tigres, mais qui n'en étoient pas plus qu'ils n'etoient des ours du Mexique; car j'en ai depuis acheté des uns & des autres qui ſont beaucoup plus petites, celles du curé avoient ſix pieds de long de la queue à la tête, & deux pieds & demi de haut, la tête avoit la face, les poils & les dents du chat, mais la couleur du poil de tout le corps étoit d'un jaune fauve fort clair & parfaitement uni, ſans aucune raie longitudinale ou ocellaire; ces animaux monſtrueux, que l'on diſoit très-féroces & très-cruels avoient été tués à deux lieues du village : oh ! que n'ai-je pu m'en charger ! le curé me les auroit donnés pour de l'or.

---

(1) Ceci annonce que l'auteur en avoit déjà vu de ſemblables, mais ce paſſage eſt perdu.

En congédiant mon topith, je lui donnai encore une réale, tant parce qu'il étoit frère de la bonne petite Indienne, que parce qu'il m'avoit bien conduit, & en général je ne m'aſtraignois jamais à la taxe du roi pour le ſalaire des topiths : ces gens ſont ſi miſérables, & ils me paroiſſoient ſi bons, que je leur donnois toujours une ou deux réales de plus, lorſque j'étois content d'eux.

Je repaſſai encore les mille paſſes du fleuve de *Las Bueltas* avec le même ennui & la même impatience, mais avec moins de déſagrément, étant mieux monté ; je ne pus cependant arriver qu'à la nuit à *D. Dominquillo*, & j'y trouvai encore ma proceſſion du jubilé, car il étoit dit que, de Paris au Mexique, je n'en manquerois pas une : celle-ci m'intéreſſa, le chant des jolis *ſalve Maria* que j'ai noté, eſt véritablement de bonne muſique ; on les débitoit en chœur en bons accords, & faits pour charmer les oreilles les plus délicates.

Quand la juſtice & la paix fatiguées de vivre au milieu des mortels, dont elles recevoient chaque jour de nouvelles offenſes, abandonnèrent à jamais ces hôtes ingrats, on a cru qu'elles s'étoient envolées au ciel, d'où elles étoient deſcendues : on s'eſt trompé, après avoir parcouru les différens points de l'univers, toujours errantes, toujours inquiétées ; elles ſe ſont retirées dans un coin de l'Amérique ſeptentrionale,

à *D. Dominquillo* même : ce pauvre petit hameau ſi charmant par ſa ſituation, par la pente d'un côteau au confluent de Rio Grande & de Las Bueltas, leur parut digne d'être honoré de leur préſence; & c'eſt-là que j'ai reſſenti les douces influences de ces aimables divinités.

Voici à quelle occaſion : pendant que je ſoupois, j'avois fait venir un topith avec qui j'avois fait prix pour avoir des chevaux, & être conduit à Quicatlan; le fripon eut l'adreſſe de me tromper de trois piaſtres, ſans que je m'en apperçuſſe; ſon air vif & ingénu, & peut-être les ſoins dont j'avois la tête embarraſſée ſe réunirent pour me ſurprendre : le caſero s'en étoit apperçu, & me le fit remarquer, mais le topith étoit déjà loin avec mon argent; j'étois mortifié d'être ſa dupe, & je fis des reproches au caſero de ne m'avoir pas prévenu plutôt; mais je ne ſongeois plus à mon argent. Cependant après la proceſſion, me promenant ſur la place publique, je vois venir deux Indiens, portant chacun un bâton de ſix pieds de haut, ſur l'extrémité duquel leurs bras élevés appuioient la main ; j'y faiſois peu d'attention, lorſque j'entendis crier trois fois en mexicain, & donner trois coups de ſifflets : à l'inſtant même arrive mon topith tout eſoufflé, & faiſant de grandes révérences aux hommes à bâtons, marques diſtinctives de leur juriſdiction, c'étoient en effet l'alcalde & ſon aſſeſſeur. Comme je

les vis s'avancer vers moi, je leur épargnai la moitié du chemin, ils interrogèrent gravement mon topith en ma préſence, ſur le nombre de chevaux que j'avois demandé, & ſur le prix qu'il avoit exigé. Il avoua tout à l'exception de deux réales: ils me demandèrent enſuite combien j'avois débourſé; je le leur dis au juſte: s'étant retournés encore vers le topith, ils voulurent ſavoir de lui s'il m'avoit montré le tarif, il confeſſa qu'il ne m'en avoit pas parlé, alors l'alcalde le reprimanda ſévèrement, quoique froidement: 1°. d'avoir exigé de moi plus que ne le permet l'ordonnance: 2°. d'avoir accuſé deux réales de moins qu'il n'avoit réellement reçu. Pendant qu'ils parloient, je diſtinguai à l'aide du clair de l'une les traits de ces ſimples officiers; je n'y remarquai ni colère ni indignation, pas la moindre trace de paſſion n'altéroit leur viſage. Impaſſibles comme la loi, ils jugeoient & prononçoient comme elle, & jamais ſénateurs, conſeillers, préſidens, en ſimarres, en fourrures, en robes rouges ou noires, en bonnets carrés ou en mortiers, n'ont pu avoir un air ſi auguſte & ſi reſpectable que ces pauvres Indiens tout déguenillés.

Après avoir convaincu le coupable par ſes propres aveux, ils lui firent rendre la ſomme entière qu'il avoit reçue; puis étant entrés dans ma chambre, où j'avois de la lumière, ils voulurent calculer ce qui lui revenoit légitimement; mais

peu au fait de manier de l'argent ils n'y pouvoient réuſſir, je fus obligé de m'en mêler, & leur ayant fait voir bien clairement que j'avois donné trois piaſtres & deux réales plus que je ne devois, l'Alcalde me les rendit & remit le ſurplus au Topith, en lui enjoignant de tenir mes chevaux prêts pour l'heure que j'avois indiquée: j'étois dans l'admiration, je croyois rêver, une juſtice ſi ſimple, ſi prompte, & ſi bien adminiſtrée me paroiſſoit un ſonge: dans mon enthouſiaſme je donnai une piaſtre au *Caſero*, qui par ſa dénonciation m'avoit procuré ce ſpectacle intéreſſant, je priai l'alcalde de garder les trois piaſtres & deux réales, objet du procès, pour diſtribuer aux pauvres du lieu; j'aurois donné mille piaſtres pour éterniſer la mémoire de ce bel acte d'équité; car il ne faut pas ſe le diſſimuler, le moyen d'obtenir des hommes des exemples de ſageſſe & de vertu, c'eſt d'honorer & de récompenſer juſqu'aux plus petites actions qui en portent l'empreinte; les hommes ſe conduiſent toujours par quelques motifs d'intérêt, & quel intérêt plus noble que de vivre à jamais dans l'eſtime de ſes concitoyens, & de la poſtérité! Louons donc les belles actions, nous en verrons naître une foule d'autres.

Je m'allai coucher avec ces douces idées, elles me procurerent un bon ſommeil juſqu'au lendemain, mais à deux heures du matin voulant faire une grande journée, j'éveillai mon topith: le

coquin avoit de l'humeur, je m'en apperçus au passage de Rio-Grande; j'y voyois nager un animal, dont la tête hors de l'eau me paroissoit celle d'un crocodile ou d'un caïman, quoique le museau n'en fut pas si allongé; je demandai à mon conducteur ce que c'étoit; le malin, au lieu de me répondre, prit une pierre & la lança si adroitement, quoiqu'à plus de quatre-vingt pas, sur la tête du monstre, qu'il plongea & disparut sans retour : je l'en punis à la dînée, en ne lui donnant ni à manger ni le pour boire que j'avois coutume de donner à tous.

Arrivés à Quicatlan à neuf heures, j'y fis provision de pain, & j'en repartis à dix, je passai sans m'arrêter devant le corps-de-garde des employés; leur chef, dont j'avois captivé à mon premier passage les bonnes grâces, soit à raison de cela, soit qu'il fût occupé à compter des mulets chargés pour Guaxaca, ne pensa guères aux miens, le chef, dis-je, fit signe à mon topith de passer sans décharger ses caisses; je lui serrai la main en signe de remercîment, & piquai des deux.

A midi, sous la zone la plus brûlante, le soleil presque à son zénith, je gravissois à pied cette terrible & fatigante montagne d'Acquiotepeque; j'avois besoin pour supporter tant de fatigues de songer à mes bons & fidelles amis de France, c'étoit ma recette ordinaire; je les avois présens sans cesse à mon idée, je conversois avec eux; oh! si vous pouviez me voir ici, leur disois-

je, lutter contre tant d'obſtacles réunis, vous ſauriez alors à quel prix je mets votre eſtime.

J'atteignis enfin le ſommet de la montagne à une heure & demie ſonnante, à Quicatlan que je voyois encore; à trois heures j'étois arrivé au bas ſur les bords de *Rio-Grande*; c'eſt là que j'ai vu pour la première fois de la cochenille ſylveſtre, ſur un caƈte épineux à feuilles preſque rondes (1), j'en emportai deux articles que j'ai long-temps conſervés en mer, mais qui ſe ſont pourris enſuite.

J'avois fait ma proviſion de pain, mais cela ne ſuffiſoit pas; je me rappelois le mauvais gîte où j'allois repaſſer; fort heureuſement je rencontrai ſur la rivière un Indien qui venoit de pêcher, il me dit avoir une truite, mais cette prétendue truite étoit un mulet qui ſe trouva délicieux.

Pendant qu'on me changeoit de chevaux à Aquiotepeque, j'arrachai ſur les bords d'une fontaine un *pancratium foliis lingulatis ſtriƈtiſſimis* (2), que je cultive au Port-au-Prince; mais cette fois ma curioſité ou mon imprudence (car je me ſervois de mes mains) penſa me coûter cher, un ſerpent de quatre pieds de longueur, de couleur jaunâtre, ſortit de la terre que je venois de fouiller; mais ſans me faire le moindre mal, il ſe coula ſous d'autres tiges; c'eſt le premier que

(1) L'auteur voit pour la première fois de la cochenille ſilveſtre.

(2) Hexaudria monogynia.

j'aie rencontré dans mes herboriſations dans le continent de l'Amérique. Plus loin, en repaſſant *Rio-Grande*, je trouvai un liliacée à tiges plus baſſes, mais qui ſe trouva le même que celui que j'avois pris ſur les bords de la fontaine d'Aquiotepeque.

Je n'arrivai à Los-Cues qu'à neuf heures & demie du ſoir, je mourois de faim, & mon poiſſon me fut de la plus grande utilité, je pus même en donner un morceau à mon topith, qui n'avoit trouvé dans toute la peuplade que deux tordillas d'un mahys bleu, ſi reſſemblantes à des feuilles d'ardoiſe, qu'il fallut que j'en goûtaſſe pour me convaincre que ce n'en étoit pas; il avoit auſſi quelque peu de chillé.

Le lendemain jour de la Trinité, je me propoſai, comme c'étoit la dernière fois que je devois rencontrer des nopaleries, de faire encore quelqu'emplette de nopal & de cochenille; pour cette fois, bien inſtruit par mon franciſcain, je cherchai des nopaleries, & j'en trouvai bien facilement; il y en avoit même une près de ma caſe: celle-là paroiſſoit n'avoir pas été ſemée, tant il y avoit peu de cochenille: je paſſai dans une autre où il y en avoit beaucoup de jeunes plants en racines, & chargés de cochenille fine; j'aurois déſiré pouvoir en acheter, mais le maître étoit à la meſſe; je trouvai dans une troiſième des femmes qui conſentirent à m'en vendre huit branches richement chargées pour dix réales;

c'étoit un peu cher, ſurtout eu égard au prix que m'avoit demandé mon bon nègre de Guaxaca, mais elles me firent obſerver qu'il y avoit au moins douze onces de cochenille ſur les nopals, & d'ailleurs j'en avois beſoin; je vis encore la nopalerie d'un pauvre homme qui faiſoit ſécher des graines de cactes pour en faire du pain; ſon jardin n'étoit planté que depuis quinze mois, je lui achetai ſix petits plants en racines moyennant ſix réales; il m'en auroit pu fournir bien davantage, & m'auroit même à ce prix vendu tout ſon jardin, mais je regorgeois de ces richeſſes, & j'eus quelque peine à ranger mon dernier lot.

J'en vins pourtant à bout, & je partis monté, comme toutes mes caiſſes, ſur un âne qui me rendit à *Santo-Antonio*, à midi, ſuivant l'eſtime que j'en fis d'une manière aſſez ſingulière; je remarquai que les oreilles de mon âne, de-çà & de-là, eſt & oueſt-nord & ſud, & en tous ſens faiſoient toujours ombre l'une & l'autre ſur la terre, à égale diſtance de la tête & du corps, dont l'ombre tomboit perpendiculairement ſous le ventre de l'animal, & comme le ſoleil étoit à ſon zénith, j'en conclus qu'il étoit midi: ce méridien de nouvelle & plaiſante invention me fit un peu rire à part-moi, & charma quelques inſtans mes ennuis & ma fatigue.

J'avalai à Santo Sebaſtiano deux œufs frais, & repartis à l'inſtant ſur d'excellens chevaux,

mais celui que je montois étoit indomptable, & n'avoit pas de bride, ce dont je ne m'étois apperçu qu'à la ſortie du village; tout alla bien cependant juſqu'à Santo-Antonio, trois fois j'étois deſcendu pour cueillir des ſemences de plantes, & trois fois j'étois remonté paiſiblement, mais à la quatrième, l'animal ombrageux ſe dreſſe ſur ſes pieds de derrière, & m'appliquant rudement ceux de devant ſur l'eſtomach, il me renverſe, me donne encore une ruade & s'échappe au galop; je crus que c'étoit fait de moi, & le peu de ſentiment qui me reſtoit fut pour ma chère cochenille : je jugeai qu'elle alloit encore reſter enſevelie au Mexique, & qu'elle étoit perdue pour ma patrie, cette idée penſa m'achever; cependant la reſpiration s'étant rétablie inſenſiblement, & ma poitrine ayant pris quelque reſſort, je jugeai que je ne devois pas encore dire mon *in manus.* Je raſſemblai mes forces & je me levai, quoiqu'avec quelque peine, en concluant de ce qui venoit de m'arriver, qu'un botaniſte doit voyager à pied.

Je ne m'aviſai point de courir après mon cheval, il n'emportoit aucun de mes effets, & je ne me ſerois pas aviſé de le remonter quand je l'aurois retrouvé; je le donnai donc de bon cœur à tous les diables, & continuai ma route tout doucement à pied, fort heureux d'en être quitte pour quelques écorchures & pour un habit déchiré.

J'avois en vain appelé mon topith, il couroit à toute bride, & quand j'arrivai à San Francifco je le trouvai rendu depuis une heure; je lui contai mon aventure, & je craignois beaucoup qu'il ne voulût me faire payer le cheval égaré, mais il fe contenta d'un billet qui le juftifioit de ne point le ramener, je le lui donnai en motivant le caractère vicieux de l'animal, & le défaut de bride. Je gratifiai en outre mon conducteur d'un *tringuelt* de quatre réales.

J'eus foin de me pourvoir le lendemain de chevaux plus doux & mieux enharnachés, & j'arrivai vers dix heures du matin à la vue de Theguacan; j'avois remarqué dans ma route une nicotiane à feuilles étroites (1) & pointues qui infectoit les bleds de cette belle plaine.

J'aurois bien voulu la contourner comme j'avois fait en allant, mais il n'y avoit pas moyen avec tout mon bagage, & le topith ne voulut jamais y confentir; il fallut donc fe réfoudre à la traverfer, elle m'a paru déferte, & je la comparois à ces villes enchantées, qui femblent tomber des nues, lorfqu'un magicien des plus redoutables pour moi vint faire ceffer fort défagréablement cet enchantement qui me plaifoit tant. C'étoit un grand efcogrife d'employé, monté fur un excellent cheval, muni de piftolets aux arçons de devant & de derrière,

(1) Pentendria monogynia.

qui

qui venoit m'ordonner de par le roi de retourner à la douane ; je lui répondis de fort mauvaiſe humeur que je me ſoumettois volontiers aux ordres du roi, mais qu'il auroit bien pu ne pas me laiſſer traverſer toute la ville pour me forcer enſuite à revenir ſur mes pas ; j'avois la mort dans le cœur, ce mot de douane m'avoit troublé la tête, tout eſt perdu diſois-je en moi-même ; il faudra que j'ouvre toutes mes caiſſes, mes larcins vont paroître au grand jour, il peut y avoir des loix qui défendent d'emporter de la cochenille ſur des feuilles de nopal, cela doit même entrer dans la politique d'un peuple jaloux de ſe maintenir dans la poſſeſſion excluſive de ce commerce : ſi cela eſt, tous mes tréſors vont être ravis, confiſqués ; quelle douleur ! quelle honte ! déteſtable rencontre ! voyage infortuné !

J'étois dans un état affreux, cependant il faut avouer que quelquefois la préſence du danger donne des reſſources ſur leſquelles on ne comptoit pas ſoi-même ; en arrivant à la douane je pris mon parti ſubitement, j'entrai d'un air aiſé, & témoignai beaucoup de mécontentement de la courſe qu'on me faiſoit faire ſi mal-à-propos ; je trouvai dans le bureau deux Eſpagnols, dont l'un qui étoit le directeur me raſſura tout à coup par la manière affable & prévenante dont il me reçut ; je lui dis que j'étois botaniſte, que je venois de recueillir des plantes médicales

dans toute la province, que mes malles en étoient pleines, & que je n'emportois rien autre chose ; j'ajoutai que je le priois de les visiter, & de m'expédier promptement n'ayant pas un moment à perdre pour me rendre à Vera-Crux où je devois m'embarquer aussitôt.

Le directeur me répondit que cela suffisoit, & il entama avec moi la conversation la plus satisfaisante ; cependant je faisois toujours ouvrir mes cassettes quoique malgré lui, mais pour satisfaire & braver même son second qui paroissoit curieux & inquiet : en voyant les premières caisses où il y avoit de la vanille qu'il ne connoissoit pas avec mille autres herbes & racines qu'il ne connoissoit pas davantage, il haussoit les épaules en riant ; j'en ouvris qui renfermoient de la cochenille masquée par d'autres plantes mêlées : il la reconnut, *aqui sta grana*, voilà de la cochenille, dit-il d'un ton étonné ; mais où je remarquai cependant un air d'indifférence qui ne me fit rien augurer de défavorable ; j'affectai la même indifférence en lui repliquant ; il remarqua ensuite les doubles fonds & crut avoir trouvé comme on dit la pie au nid, il me le témoigna même par un coup-d'œil qui me fit entendre qu'il vouloit bien fermer les yeux sur des choses qu'il ne pouvoit voir, sans que cela tournât à mon désavantage ; mais devenu téméraire par la certitude que je venois d'acquérir qu'on n'en vouloit point à ma cochenille, je fis sauter

ſes doubles fonds, les layettes & autres bois de ſéparation, alors parurent encore des nopals avec d'autres plantes précieuſement empaquetées dans de beau papier blanc. Pourquoi ces nopals & ces cochenilles me dit-il? Pour faire un onguent. Pour quel mal? Pour la goutte. Oh! voyez donc s'écria-t-il; mais ce qui le ſurprit & le fit rire davantage, ce fut de voir dans ma collection des noyaux de fruits les plus communs du pays, & des ſemences de mauvaiſes herbes.

Alors le directeur me força de refermer toutes mes caiſſes, je ramaſſai juſqu'aux moindres feuilles qui en étoient ſorties, mais avec tant de ſoin qu'ils ne doutèrent point que je n'y attachaſſe infiniment plus de prix qu'à la cochenille; ils ne ſe laſſoient pas de voir un François venir de ſi loin pour arracher les mauvaiſes herbes de leur pays, & ils avouoient qu'il n'y avoit pas un Eſpagnol capable d'un tel effort de courage; en me promenant je voyois dans la cour ſécher au ſoleil des fruits d'une eſpèce de cacte qui n'étoient pas plus gros que des graines de raiſin de Corinthe, je demandai à mon tour à quoi bon cela? Pour faire des tartres me dit l'employé. Il m'invita à en goûter, je les trouvai délicieuſes, & j'en gardai des graines.

De tout ce qu'il avoit vu le directeur décida dans ſon ame que je devois être un grand docteur, & en conſéquence il me pria de voir un

de ſes amis malades ; je lui dis qu'à moins qu'il ne s'agit de la vie du roi, je ne pouvois m'arrêter, & je lui demandai tout de ſuite à qui je devois m'adreſſer pour avoir des chevaux ; il me répondit que cela regardoit l'alcalde major. Cette circonſtance me déplut, je craignois une ſeconde inquiſition, & je ne pouvois eſpérer de me tirer toujours auſſi bien d'embarras que je venois de le faire : cependant il n'y avoit pas moyen de reculer, je me rendis chez lui : je le trouvai travaillant avec un homme habillé de noir que j'avois pris d'abord pour l'alcalde ; je ne tardai point à voir que je m'étois trompé. *D. Marcos Chopin, chevalier de l'ordre de St. Jacques, gouverneur de Theguacan*, & alcalde major, m'avertit lui-même que c'étoit à lui que je devois m'adreſſer ; il me parla avec autant de politeſſe & d'urbanité que le plus aimable des François, & ordonna ſur le champ à un alguazil de m'aller chercher des chevaux : je recommandai qu'ils fuſſent bien doux & bien bridés, & je lui racontai mon avanture ; il en rit de bon cœur, & me dit, vous n'êtes donc pas bon cavalier ? Pardonnez-moi, lui répondis-je, mais mon cheval étoit très-mauvais.

Il ſe trouva par haſard une glace devant mes yeux, & m'y voyant ſâle & déchiré comme j'étois, je ne pouvois aſſez m'étonner & me féliciter du peu de difficultés que j'avois éprouvé. En France on m'auroit pris pour un voleur de grand che-

min, & la maréchaussée m'auroit arrêté; au Mexique on ne me demandoit pas même de passeport; je ne savois à quoi attribuer cet avantage, il se peut qu'il y eut un peu de l'inertie & de la négligence de la nation, mais il y avoit aussi sans doute de la générosité & de la confiance à ne pas juger un homme, un voyageur, sur ses habits; ou peut-être tout simplement se repose-t-on sur les gouverneurs des villes frontières du soin de ne permettre l'entrée du royaume qu'à ceux qui sont Castillans ou munis de bons passeports.

L'alcalde-major, quoiqu'il en soit, me fit aussi bonne mine que si j'eusse été bien peigné; il me fit même une petite niche dont il s'amusa beaucoup sans doute, & dont je ne pus moi-même m'empêcher de rire, ce fut de m'envoyer chez le fermier du tabac qu'il me dit être malade & françois, deux raisons pour lui offrir les secours de mon art. J'eus beau m'en défendre, sur ce que n'étant aggrégé à aucun collége de médecine dans la Nouvelle-Espagne, cela pourroit m'attirer quelque fâcheuse affaire; il insista, & me dit qu'il prenoit tout sur lui: mais quelle fut ma surprise de trouver mon cher compatriote dans le meilleur embonpoint & avec le teint le plus vermeil! Je ne pus au reste lui arracher un mot de françois; & quand je lui expliquai le sujet de ma visite, il me dit froidement en espagnol, que l'alcalde pouvoit garder pour lui tous les remèdes & les médecins, & que quant à lui il n'en avoit aucu-

nement beſoin. Je fus bien aiſe d'aller rendre compte au gouverneur de ma miſſion, il me reçut plus froidement que la première fois, ſans doute pour cacher ſon jeu, mais il rioit ſous cape ; il me croyoit ſa dupe, & je le lui pardonnai, en ſongeant combien plus il étoit la mienne.

Je paſſai de-là chez ſon ſecrétaire pour le prier de me changer de l'or, & je m'apperçus que cela faiſoit un bon effet ; car dans ce pays, comme dans ma chère patrie, on aime l'or, & il donne beaucoup de relief à ceux qui en poſsèdent.

Dès que j'avois de l'or, j'étois aſſez bien habillé, & le ſecrétaire ne m'accueillit pas moins bien que l'alcalde ; je le trouvai homme de bon ſens, & qui ſentoit le mérite des courſes françoiſes, & leur utilité ; il me queſtionna ſur l'état des ſciences & des arts en France, & me demanda combien il y avoit d'académies ? Quand je lui dis qu'il y en avoit cinq ou ſix dans la capitale, & plus de vingt dans les provinces, il ne pouvoit revenir de ſon étonnement, il en étoit muet d'admiration. L'heureux pays ! s'écrioit-il, l'heureux pays ! . . . Il avoit raiſon & mille fois raiſon. Quels ſont les autres pays où les ſciences & les arts fleuriſſent au même degré ? où la vérité, où les connoiſſances de tous les genres ſoient plus à la portée de tout le monde ? Que de reſſources à Paris ! & pour l'homme curieux qui ne veut qu'effleurer les objets, & pour l'homme ſtudieux qui veut tout approfondir ! Des bibliothéques pu-

bliques & particulières, des académies, des ſociétés d'amateurs où l'on cultive les lettres, des modèles, des chefs-d'œuvre dans tous les genres, voilà ce qu'on trouve dans la capitale de la France, & ce qu'on ne trouve que là. Voulez-vous en ſentir tout le prix? Voyez les nations voiſines, nos rivales ſont obligées de nous le céder ſur ce point; & tout en leur rendant juſtice à beaucoup d'égards, nous avons à celui-là toujours à regretter chez elles notre chère patrie.

De chez le ſecrétaire je paſſai chez l'alguazil qui devoit me fournir des chevaux, & ne voulant pas déſemparer que je ne les viſſe, je fis dire au directeur, qui m'avoit engagé à dîner, de ne pas m'attendre. Je me fis ſervir un morceau que j'avalai avec beaucoup d'appétit, mais qui m'eut paru encore meilleur dans un autre endroit; il ſe trouvoit que cet alguazil étoit concierge de la priſon royale; ainſi je dînois préciſément entre les deux guichets, entouré de gardes; dans un lieu dont tous les ornemens étoient des trouſſeaux de clefs, des verrouils & des chaînes; dans un lieu où je n'entendois que des cris, des gémiſſemens, & où je voyois les larmes d'une foule de malheureuſes Indiennes qui venoient conſoler un père ou des frères.

Dès que les chevaux furent arrivés je courus à la douane charger mes effets, j'eſſuyai quelques reproches de la part du directeur, & de nouvelles inſtances pour voir ſon ami malade; il eſt ſur

votre route, ajouta-t-il, à quatre lieues d'ici. C'eſt *Dom Joachim de l'Armoral de Caſtille* : Grand-Dieu m'écriai-je! j'irois me détourner, m'amuſer pour cet homme qui m'a traité ſi indignement! Le ciel m'en préſerve, & là-deſſus je racontai au directeur ma viſite chez D. l'Armoral; ſon refus humiliant de me voir, & le reſte de mon aventure: j'ajoutai cependant que par pure conſidération pour le directeur, je conſentois à conſulter ſa maladie à Theguacan s'il vouloit l'envoyer chercher, mais que pour mettre le pied chez lui, c'eſt à quoi je ne donnerois jamais les mains: le directeur étoit conſterné, mortifié, & me fit mille excuſes pour le malade, & même il abandonna entièrement ſa cauſe, & n'inſiſta plus; c'eſt ainſi que j'eus mon tour, & que ſans être médecin j'eus l'avantage de venger la médecine offenſée en ma perſonne; je partis enfin, & le garde de la ferme m'accompagna juſques hors les faux-bourgs, ſoit par politeſſe, ſoit pour être sûr que je prenois le chemin de Vera-Crux.

Je me croyois échappé des galères, je commençois à reſpirer, mais je n'uſai de ma liberté que pour m'éloigner précipitamment; malgré l'exceſſive chaleur j'arrivai à Chapulco à quatre heures après midi; la chaleur, la ſoif, m'avoient encore engagés à boire de l'eau de la rivière de Theguacan, elle me fit le même effet que la première fois : j'eus ce jour là un ſpectacle bien nouveau & bien curieux pour moi, celui d'une

montagne de neige ſur la zone torride; c'étoit le volcan d'Oriſſava, bien dégagé cette fois de nuages, & que je découvrois en plein, quoiqu'à une diſtance de plus de dix lieues; ſa figure de ce coté eſt exactement celle d'un pain de ſucre, & elle ne paroiſſoit qu'à un quart de lieue de Chapuleo. On ne pourra pas croire le plaiſir que me fit la vue de cet amas de neige malgré la chaleur de l'atmoſphère où j'étois, il me ſembloit en être rafraîchi; l'eau comme l'on dit m'en venoit à la bouche, & je me perſuadois que j'aurois avalé toute cette neige ſi j'avois pu la ſaiſir.

Je me préſentai tout de ſuite chez l'alcalde, dont la maiſon ſuivant l'uſage étoit en face de la priſon, il fit chercher des chevaux pour moi, & comme on n'en trouvoit pas, il alloit commander des hommes; huit Indiens chargés de deux cent livres peſant chacun, auroient tranſporté tous mes effets par de-là l'une des plus hautes montagnes du pays, pour le même prix que l'on paye pour des bêtes de ſomme; cette idée me révolta, je conjurai l'alcalde de patienter, j'aurois mieux aimé ne partir de huit jours, que de voir un ſpectacle ſi triſte & ſi humiliant, ſuivant moi, pour l'humanité; cependant on trouva à la fin des ânes pour mon train, & un cheval pour moi; je payai d'avance, & je demandai que tout fût prêt pour le lendemain à trois heures du matin.

Après ces précautions je me promenai dans le village, j'y reſpirois une fraîcheur égale à celle d'Europe; j'entrai chez un bon Indien, dont le jardin étoit rempli de poiriers; je mangeai tout de ſuite une douzaine de poires, moins groſſes & moins bonnes que le rouſſelet; je trouvai dans un autre l'eſpèce de ceriſes nommée *cappuline*, dont je gardai des noyaux; dans un troiſième on me montra des vers à ſoie, & ces bonnes gens furent émerveillés de voir que je connoiſſois cet inſecte; après ces courſes je rentrai chez moi; je mangeai un poulet étique, & après avoir ouvert toutes mes caiſſes pour leur donner de l'air, je me couchai; ſur quoi? je le donne en cent à deviner, ſur une porte de priſon de rechange: ces portes ſont faites comme les caillebotis des écoutilles d'un navire, voilà ce qui compoſoit l'unique chalit de la caſe royale, cela pouvoit s'appeler voltiger autour du feu, & je craignois bien d'y brûler mes aîles; cela me rappela les beaux vers du cavalier *Marini; corre la vaga farfalla al chiaro lume*..... & je m'endormis aſſez doucement, quoique ſur un mauvais lit, après avoir chaſſé mes triſtes idées & mes vaines craintes, & m'être jeté dans les bras de la Providence.

Un froid exceſſif me réveilla le lendemain matin à l'heure que j'avois indiquée; je réſolus de marcher pour me réchauffer, mais au jour, comme nous montions, je ſautai ſur ma haridelle

pour me repoſer. O combien de plantes rares & curieuſes je revis encore! *Sed omnes illacrimabiles urgentur longa nocte.....* Au haut de la montagne je rencontrai trois litières qui formoient le train d'un Eſpagnol de quelque conſidération; les deux premières étoient occupées par des femmes & des enfans : la troiſième étoit *plena ipſo*, pleine de lui-même; ils avoient ainſi gravi la montagne, quelqu'eſcarpée qu'elle ſoit du coté d'où ils venoient.

Ce jour-là le volcan étoit enveloppé de nuages, je ne pus le voir.

J'arrivai à Aquulſingo à midi, & j'en repartis une heure après, mais à petits pas; je voulois n'arriver à Orriſſava qu'à la nuit fermée, non ſeulement pour éviter d'être viſité, mais pour n'être pas conſulté par les gardes du tabac; mais hélas! on ne peut échapper à ſa deſtinée.

J'arrivai à Orriſſava, comme je me l'étois propoſé, à la nuit; le corps-de-garde que j'avois vu à la droite étoit fermé, & je croyois paſſer ſans méſaventure; mais il y en avoit un autre à gauche auquel je n'avois pas fait attention; on arrêta mon cheval par la bride, nouvelles tranſes, quoiqu'un peu moins vives qu'à Theguacan; je commençois à m'aguerrir, je m'arrête & je débute par ma formule ordinaire: Meſſieurs, je ſuis botaniſte, je n'ai que des herbes, & rien contre les loix de l'état; je fus interrompu par le chef de la bande qui ſaute à mon cou, &

s'écrie ; ah ! Monſieur, vous voilà, vous voici ! vous avez été long-temps abſent ; d'où venez-vous donc ? Ange tutélaire, c'eſt vous qui avez guéri le chef de l'autre corps-de-garde, au nom de Dieu venez voir ma femme. — On devine aiſément à ce début qu'il ne fut plus queſtion de viſiter mes effets, mais il fallut de mon côté que j'euſſe la complaiſance de voir la malade ; c'étoit une jeune femme, que cette funeſte maladie qu'on dit originaire de l'Amérique avoit réduite aux dernières extrémités ; je ne le déguiſai point à ſon mari & à ſes parens, & je nommai la maladie par ſon nom, mais elle eſt ſi commune dans ce pays-là, que cela n'effaroucha perſonne ; j'ordonnai quelques palliatifs, & je promis de revenir ; après avoir raiſonné de manière à enchanter les ſpectateurs, je fus reconduit comme un rare perſonnage ; je n'en fus pas plus vain, & je n'emportai qu'un ſentiment de douleur, en ſongeant aux funeſtes effets de ce poiſon redoutable.

Le lendemain je ne ſongeois qu'à partir, mais ayant été retardé par la faute de l'alguazil, j'eus occaſion de paſſer devant une boutique où je vis de très-belles peaux de tigres d'Aſie ; j'en achetai quatre pour des houſſes de chevaux, que je me propoſois d'envoyer à mon père, & deux petites de chats tigrés, propres à faire des manchons de femmes, que je deſtinois à ma ſœur, mais les mittes ayant endommagé les unes & les autres, je fus obligé de les vendre, & je me

vis ainſi privé du plaiſir d'offrir à mes chers parens un petit tribut de ma reconnoiſſance & de mon ſouvenir. Je les ai vendues une piaſtre chacune au Port-au-Prince, & elles m'avoient coûté quatre réales l'une dans l'autre.

D'Orriſſava je me rendis à Villa-Cordoua, où j'arrivai à midi, après avoir été viſité, mais très-ſuperficiellement ; je fis un très-mauvais dîner dans une très-mauvaiſe auberge ; mais j'y vis un tableau curieux, il repréſentoit un jeune Caſtillan, voyageur, à table dans cette hôtellerie : derrière lui étoit un jeune nègre, qui d'un piſtolet chargé de trois balles s'amuſoit à percer un Chriſt en peinture pendu au mur ; mais, ô prodige ! on voyoit ſortir le ſang de la bleſſure en ſi grande quantité qu'un énorme cuvier s'en trouvoit rempli : tout cela étoit arrivé dans cette hôtellerie, & l'hôteſſe me le juroit avec des ſerments effroyables ; je n'entrepris point de la contredire, je lui demandai ſeulement avec beaucoup de ſang-froid, ce qu'elle avoit pu faire de tout ce ſang, elle ne ſut pas m'en rendre raiſon.

Je la quittai pour avoir des chevaux, & je ne pus en obtenir qu'en promettant une piaſtre à l'alguazil chargé de ce diſtrict ; il étoit tard, je ne pus arriver à San Severo que de nuit, j'y deſcendis chez l'épicier qui m'avoit reçu à mon premier paſſage ; mon premier ſoin fut de l'engager à me procurer des chevaux, je ne

pouvois eſpérer d'y réuſſir moi-même dans l'obſcurité d'une nuit très-noire, & dans les détours de cette peuplade dont les maiſons ſont comme enterrées dans les haliers ; je promis deux piaſtres de récompenſe à mon hôte s'il m'en trouvoit, mais le fainéant ne voulut jamais ſortir, ni gagner avant de ſe coucher & en un moment une ſomme qu'il n'avoit pas gagnée peut-être dans toute la ſemaine. Rien n'eſt comparable à l'ignorance, à la ſottiſe, & à l'orgueil de ce perſonnage & de ſon frère ; ils rioient comme des imbécilles de ne me voir rapporter de mon voyage que des plantes, & de ce que pour des choſes de ſi peu de conſéquence à leurs yeux, je m'expoſois journellement à périr de fatigue & de faim.

Je fus donc obligé d'aller moi-même chez l'alcalde à travers les brouſſailles ; c'étoit un nègre, je le trouvai malade, je priai ſa femme de s'intéreſſer pour moi & je lui donnai ſix réales, avec promeſſe d'une récompenſe plus conſidérable ſi elle réuſſiſſoit ; mais ſoit orgueil ou pareſſe, lorſque j'y retournai quelques heures après, l'alcalde me dit qu'il n'y avoit pas de chevaux ; j'enrageois & je ſoupçonnois que ce pareſſeux n'en avoit ſeulement pas cherché ; pour m'en convaincre je redemandai ſans façon à ſa femme les ſix réales que je lui avois données, elle ne fit aucune difficulté de me les rendre, ce qui dénotoit chez elle beaucoup de bonne

foi & de délicateſſe : de la bonne foi, car il lui étoit bien facile de ſoutenir qu'elle avoit cherché les chevaux; de la délicateſſe, en ce qu'elle crut ne pouvoir garder une ſomme qui lui avoit été donnée pour une deſtination qu'elle n'avoit pas remplie.

Enfin je fus obligé de retourner chez mon nègre boiteux (1); il conſentoit bien à me conduire à la Punta, mais je voulois avoir des chevaux jusqu'à monte Calavaca, il jura de ne me mener que jusqu'à la Punta, & moi je jurai de mon côté, mais à part moi, que ſi je ne trouvois pas de chevaux à la Punta, je le forcerois à continuer ſa route juſqu'à Calavaca.

Nous ne partîmes qu'au point du jour; toute la route, dans la gorge que nous traverſions depuis Orriſſava juſques là, eſt tracée par une tranchée de cent & cinquante toiſes de large, & coupée anciennement par des fortins & redoutes, & des maiſons fortes, dont on voit encore des veſtiges en maçonnerie. C'eſt une porte du Mexique, qui a été autrefois plus fréquentée que ne l'eſt aujourd'hui le chemin de Xallappa à Vera-Crux; à la place, ou tout près de ces anciennes redoutes, ſont conſtruits les corps-de-garde-tabacs; je fus encore viſité trois fois dans cette matinée, & l'on m'obligea impitoyablement d'ouvrir toutes mes malles, mais je ne dois pas m'en plaindre, car c'eſt à cette rigueur que je

(1) Ceci a trait à quelque paſſage que j'ai perdu.

dois le ſalut de la plus grande partie de mes cochenilles.

Je m'apperçus en effet que des chenilles d'une eſpèce de phalène, qui s'étoient bâti une ſorte de gallerie de leurs toiles, maſſacroient cruellement mes inſectes ; je fus effrayé du ravage qu'elles faiſoient, je m'arrêtai pour les nettoyer & reparer le dommage, il ne me fallut pas moins d'une heure pour en venir à bout.

Pendant que j'étois occupé de ce ſoin, un employé qui avoit reconnu la cochenille s'avance, & me dit d'un air ſuffiſant que ce n'étoit pas la peine d'aller chercher plus loin ce que j'aurois pu trouver à Vera-Crux : je lui objecte que ce n'étoit pas la même eſpèce, & qu'il n'y avoit que celle que je rapportois qui fût propre à faire l'onguent pour la goutte ; lui me jure le contraire, en diſant qu'il s'y connoiſſoit mieux que moi ; je m'obſtine & lui tiens tête, autant que je crois néceſſaire pour l'entretenir dans ſon erreur ſur mes vrais projets, & enfin je lui laiſſe le champ de bataille, en lui promettant de ſuivre ſes conſeils ; il y avoit ſans doute de quoi rire de la ſottiſe & de l'impudence de cet ignorant, mais j'avois mes raiſons pour garder mon ſérieux, & je recueillis ſeulement cette obſervation, que l'ignorance, le ſot orgueil & l'entêtement marchent toujours de compagnie.

J'arrivai à la Punta vers dix heures, les Indiens & les Eſpagnols de ce diſtrict s'y rendoient

rendoient de tous les côtés dans leurs plus beaux habits : c'étoit le jour de la fête du Saint-Sacrement, la plus ſolemnelle de toutes en Eſpagne ; on alloit faire la proceſſion ſur la place, & cette place ſe trouvoit plantée de frangipaniers ou *plumeria* (1) à fleurs jaunes, rouges, blanches & de toutes les nuances ; je m'y rendis, je trouvai qu'on avoit conſtruit avec des feuilles de bananiers une galerie de verdure dans laquelle paſſoit la proceſſion, j'y aſſiſtai, après quoi j'allaî déjeûner chez ma première hôteſſe.

Je trouvai chez elle un alcalde indien que je reconnus à un bâton noir, marque diſtinctive de ſa juriſdiction ; je le priai de me faire donner des chevaux : malgré toutes les perquiſitions, il ne s'en trouva point ; pourquoi, me dit-il, les mêmes chevaux ne vous conduiſent-ils pas à monte Calavaca ? Pourquoi l'alcalde de San Sorcuro ne l'a-t-il pas ordonné au nègre qui vous a conduit ici ? Je n'eus pas le temps de lui répondre, vingt voix s'élevèrent d'une foule d'Indiens qui étoient raſſemblés là, & qui crioient *oh e ſu nation !* Cela vouloit dire que l'alcalde étoit lui-même un nègre qui favoriſoit ceux de ſa couleur ; alors je pus me faire entendre, je racontai à l'alcalde indien que j'avois donné à celui de *San Lorenzo* ſix réales pour l'engager à me procurer des chevaux pour Calavaca, & que ni mon argent, ni mes prieres n'avoient pu

(1) Pentandria monogynia.

me faire obtenir ce que je lui demandois ; mon Indien à ces mots fronça le sourcil, il fit venir mon nègre topith, & lui ordonna de me conduire à monte Calavaca : le peuple applaudit à ce jugement & se réjouissoit de voir faire le procès à un nègre ; mais celui-ci ne se tint pas pour battu, il soutint à l'alcalde qu'il n'avoit de jurisdiction que sur les habitans de son district, & que quant à lui, qui étoit d'un autre, il n'avoit point d'ordre à recevoir de lui ; il faisoit beau voir le regard de l'alcalde, il étoit furieux, & si ses yeux eussent été des foudres, le nègre eut été réduit en poudre ; venez me dit-il, en me prenant par la main, je vais faire voir à ce picaro (1), s'il n'a pas d'ordre à recevoir de moi, quand il est dans ma jurisdiction ; il me conduisit en même temps chez le lieutenant de l'alcalde major, où il ordonna au nègre de se rendre, tout le peuple nous y suivit ; pendant que l'alcalde faisoit son rapport, je tirai à part le curé, & après m'être fait de ses amis en lui proposant de me changer de l'or dont il me parut fort avide, je le priai de s'intéresser à ma cause, il me le promit, & s'étant approché du lieutenant, il lui remontra avec beaucoup de force, que les ordonnances des rois d'Espagne commandoient toutes d'accorder aux voyageurs assistance & faveur, & qu'il n'y avoit

(1) Coquin méchant.

pas de loix plus ſacrées ; cette remontrance me parut décider le lieutenant, il me demanda combien je voulois de chevaux, pour quel endroit, & quel prix j'offrois : je ſentis où tendoient ces queſtions fort judicieuſes, & que ma réponſe alloit décider la ſentence ; je répondis donc que j'avois beſoin de cinq chevaux pour Calavaca diſtant de ſept lieues, & que j'en payerois neuf piaſtres : ma propoſition parut ſi juſte & ſi raiſonnable, qu'il ſe fit un cri général d'admiration dans l'aſſemblée ; on levoit les mains au ciel ; on ſe regardoit, & on finiſſoit par murmurer contre le nègre ; celui-ci voulut réſiſter encore, mais l'alcalde l'ayant menacé de le faire mettre aux fers, & de me faire conduire ſur ſes chevaux par un autre topith, il ſe ſoumit, & ſe retiroit pourſuivi par les huées & les injures des Indiens ; ce ne fut pas tout, le lieutenant le fit rappeler, & me pria, en ſa préſence, s'il me faiſoit quelqu'avanie en route, de lui en écrire auſſitôt : cet avertiſſement fut encore plus applaudi, & il attira de nouvelles huées à l'inſolent topith. Cette ſcêne me convainquit de la vérité de ce que j'avois lu dans l'abbé Raynal, ſur la jalouſie & l'animoſité qui règnent dans ces contrées entre les Indiens & les Nègres.

Je partis à deux heures après midi, il y avoit ſept mortelles lieues d'un chemin très-difficile, le malheureux nègre voulant abréger nous égara

d'une grande lieue, & il nous fallut revenir ſur nos pas après avoir inutilement tenté le paſſage de la rivière qui ſe jette dans *Rio de la Punta.* Au-deſſus de ſa jonction, je revis ce paſſage effrayant, & ce miſérable pont, & ce redoutable foſſé de roc vif, dans lequel ſerpente en écumant ce fleuve profond & rapide. Nous courûmes enſuite à toutes brides dans les ſavannes de la plaine où nous entrions. J'eus quelques démêlés avec mon nègre, mais lui ayant montré les dents, je le mis à la raiſon, & malgré tous les arrojos, nous arrivâmes à Monte-Calavaca à huit heures du ſoir.

Je perdis dans cette route une quadruple cordonnée, qui, de ma bourſe, coula ſans doute dans la poche de veſte, & de-là par quelqu'ouverture dans les plaines de ſable que nous avions traverſées. Je la regretai, car elle étoit sûrement perdue pour tout le monde : ah ! me diſois-je, n'eut-il pas mieux valu la donner à la belle Indienne d'Orriſſava, ou plutôt à cette bonne & honnête famille d'Alquulſingo.

Je retrouvai dans ce village mon vieux reître, bien étonné de me voir revenir avec un ſi grand équipage, moi, qu'il avoit vu paſſer ſeul à pied ; je lui demandai des chevaux, il me dit d'abord que cela étoit impoſſible, qu'il n'en avoit pas, qu'ils n'étoient pas là, & d'autres raiſons auſſi contradictoires & auſſi frivoles : tout cela ne devoit aboutir qu'à me rançonner, & j'eus des

chevaux, mais il exigea vingt piaſtres pour ſix chevaux qui devoient me conduire dans la journée du lendemain à Vera-Crux, diſtante de dix-huit lieues. Il eſt vrai qu'ils ſe trouvèrent excellens.

Avant que de partir, je jetai un coup-d'œil ſur le payſage ; en quinze jours il avoit abſolument changé de décoration : quelques pluies l'avoient fait paſſer de la ſéchereſſe & de la nudité extrême, à la verdure la plus fraîche & la plus charmante : tout étoit couvert de fleurs, & des oiſeaux innombrables animoient la nature de tous côtés par leur aimable ramage. Je trouvai à acheter une nichée de ſix jolies perruches vertes, à aîles bleues, de la groſſeur d'un moineau ; je les apportai heureuſement à Vera-Crux dans une calebaſſe ſuſpendue à l'arçon de ma ſelle ; mais elles ont péri en mer.

Nous courûmes un train de poſte, & nous gagnâmes d'aſſez bonne heure le miſérable Rancho (1) de la vieille & laide nègreſſe, où je m'étois déjà arrêté en ſortant de Vera-Crux : fatigué, harraſſé, demi mort de faim, je lui demandai quatre œufs qu'elle avoit, elle ne voulut jamais m'en donner que deux ; elle n'avoit que de l'eau-de-vie & point de vin ; je fus obligé de me faire pour boiſſon une eſpèce de limonade, ce fut tout mon dîné.

(1) Mot eſpagnol, proprement chambrée de ſoldats.

J'eus de plus le déplaiſir de me voir accablé par cette curieuſe impertinente de mille queſtions ſaugrenues, & de railleries telles qu'elle en eut pu faire à ſon égale. J'étois prêt à perdre patience, mais je jugeai que le mépris étoit la ſeule arme qui me convînt vis-à-vis d'une telle créature.

Je me ſuis attaché dans mon voyage à obſerver le caractère des Africains & celui des Américains, & j'y ai remarqué des différences bien à l'avantage de ces derniers, quoique leur ſort ſoit à-peu-près égal, ſous la domination des Eſpagnols.

Différence des caractères des Africains, & des Américains.

L'Africain m'a toujours paru orgueilleux, emporté, vindicatif, efféminé, lâche, & ſurtout paresseux : le Mexicain, au contraire, eſt phlegmatique, doux, ſoumis, fidelle & laborieux; ſa ſoumiſſion ne tient nullement de la baſſeſſe : chez les nègres elle eſt dûe à la crainte; chez eux à la raiſon, & ſouvent à l'attachement, car ils aiment réellement les caſtillans autant qu'ils abhorrent les nègres. On leur voit contracter beaucoup d'alliances avec les premiers, aucune avec les derniers. Les nègres ſont des eſpions que l'Eſpagnol entretient près d'eux, & qui les calomnient preſque toujours, ſoit pour flatter leurs maîtres, ſoit par jalouſie contre les compagnons de leur ſervitude; ſemblables à ces dogues préposés à la garde des foibles & timides agneaux; ils ſe vengent de la dureté de leur ſort ſur ceux

qui ſont ſoumis à leur vigilance, & ſouvent ils les déchirent impitoyablement.

Les Américains ont cette politeſſe du cœur qui les rend prévenans & hoſpitaliers envers tous. J'ai rencontré dans mes routes mille Indiens, le ſalut ſortoit ſans effort de leur bouche du plus loin qu'ils m'appercevoient ; & combien n'ai-je pas eu à me louer de leur bonne réception ! A peine les nègres daignoient-ils ſe courber quand je paſſois devant eux, & j'ai éprouvé à mon dernier gîte, & ailleurs, combien ils ſont peu complaiſans pour les malheureux voyageurs. Les premiers vont faire des corvées à dix & quinze lieues de leurs peuplades, ils y portent des fardeaux énormes, mais je n'ai pu rencontrer un ſeul nègre portant le moindre paquet, ou même voyageant à pied.

Lorſque quelques auteurs ont rêvé que la liberté ſera donnée à l'Amérique par un nègre, c'étoit un fâcheux rêve aſſurément ; ſi ce n'eſt qu'un bienfait, de quelque main qu'il vienne, eſt toujours un bienfait, mais auſſi ce n'eſt qu'une pure fiction : non, je ne me perſuaderai jamais que l'Africain, eſclave volontaire, homme dépravé, rebut de ſes ſemblables, jeté ſur nos poſſeſſions comme l'écume d'une grande mer ſur ſes bords ; que cet être vil, méchant & lâche, puiſſe ſentir aſſez le prix de la liberté pour la donner aux Indiens, & la partager avec ſes maîtres : je me plais bien plus à croire que cette révolu-

tion viendra d'un peuple doux à la vérité, mais ſenſible, qui occupe encore le ſol où ſes ancêtres ont été libres, qui s'en ſouvient, & dont le caractère peut être à la fin aigri au point de ſecouer le joug qu'il porte, avec la ſoumiſſion due à la néceſſité. Le nègre n'a ni cette énergie dans l'ame, ni cet amour pour la patrie, ſources des grandes entrepriſes; ſon cœur eſſentiellement avili par l'intérêt & la débauche ne peut rien imaginer de ſublime, le vrai courage eſt dans la beauté de l'ame; & qui en eſt plus ſuſceptible que l'habitant de l'Amérique, ſi voiſin encore de l'état de nature? Qu'un Indien arbore donc le drapeau de la liberté, cette image me plaît, & c'eſt ainſi que je veux toujours rêver (1).

Après ces réflexions, que les circonſtances m'avoient ſuggérées, je revins à celles qui me touchoient plus immédiatement; j'avois une véritable joie & un vrai ſujet de me féliciter de me voir au dernier jour d'un voyage auſſi intéreſſant, & de le voir terminé avec un plein ſuccès en dépit de deux vice-rois, de ſix gouverneurs & de trente alcaldes, de mille lauriers & de douze cent gardes de tabac. Cependant, tout près de cette jouiſſance étoient logés au fond de mon cœur deux petits vers rongeurs, qui ne laiſſoient pas

---

(1) Ceux qui aiment à comparer & à réfléchir, peuvent rapprocher de ce paſſage ce que M. l'abbé Raynal dit des nègres, pag. 196 & ſuiv. nouvelle édition in-4.

de me tourmenter : d'abord, je n'étois pas encore à l'abri des recherches du gouverneur de Vera-Crux, & je craignois ses reproches s'il venoit à savoir, qu'au mépris de ses ordres, je m'étois éloigné de la banlieue de cette ville. Je ressemblois à l'écolier indocile, qui rentre en tremblant dans la maison paternelle au retour d'une échappée qu'il a faite à l'insçu de ses parens, & tandis qu'ils le croyoient à l'école.

D'un autre côté, quelque fond que je fisse sur la lenteur espagnole, je tremblois d'arriver après le départ de deux navires qui devoient faire voile pour la Havanne dans les premiers jours de Juin, & sur lesquels j'avois toujours compté pour mon retour. C'est pour cela que j'avois tant précipité mon départ de Guaxaca & mon voyage, & dans le vrai je n'avois rien à me reprocher, car j'avois fait la plus grande diligence possible.

A quatre heures du soir nous nous trouvâmes à *Rio* de *Jamapa*. Quoique ce fleuve fût très-enflé, on nous assura qu'on pouvoit le passer; l'Indien mon conducteur passa le premier; nous eûmes bientôt de l'eau jusqu'aux arçons, fort heureusement j'avois toujours la précaution de faire charger mes malles très-haut; sans ce soin tous mes trésors étoient perdus, nous-mêmes nous courûmes les plus grands risques. Ce n'étoit plus cette large & tranquille rivière de deux pieds de profondeur seulement, que j'avois passée dans un canot, c'étoit un fleuve impétueux dont le fil

rapide entraînoit tout avec lui, & qui avoit trois cent toises de largeur; outre la courbe que sa rapidité obligeoit de décrire, il nous fallut encore faire un angle pour arriver à la passe. J'eus besoin de toutes mes forces pour me cramponner sur mon cheval, tremblant lui-même, & de tout mon courage pour n'être pas intimidé par la vue du danger : je ne pouvois fixer le cours de l'eau sans éprouver des vertiges capables de me désarçonner; nos chevaux tatonnant à chaque pas furent vingt-une minutes à nous tirer des angoisses affreuses de ce passage dangereux, c'est le plus grand péril que j'aye couru de ma vie, & l'on m'auroit offert vainement un million pour retourner à l'autre bord : je sortis de-là pâle & tremblant, & j'eus besoin de prendre un peu d'eau-de-vie pour remettre mes sens; à trois cent pas de-là nous trouvâmes une cabanne, où nous aurions abordé sans la hauteur & la rapidité du fleuve.

Nous fûmes surpris par la nuit à deux lieues de Vera-Crux; il étoit malheureux de ne pouvoir arriver, mais continuer c'étoit s'exposer à s'égarer dans un pays où les chemins, tracés la veille dans le sable, sont effacés le lendemain par le vent; de plus, nos chevaux étoient excessivement fatigués, & enfin nous aurions trouvé les portes de Vera-Crux fermées.

Caravanes de mulets.

Il fallut donc nous arrêter. Nous campâmes près d'une caravane de trois cent mulets; j'en

avois déjà rencontré plusieurs de semblables, & j'en avois d'abord conçu, comme on pourroit le concevoir par mon récit, une haute opinion de la population & du commerce de ce pays; mais je me suis convaincu que cela ne devoit pas en imposer, & que relativement à la consommation & au commerce de tout le Mexique, cette quantité de mulets n'a rien d'extraordinaire. J'ai vu pendant mon séjour à Vera-Crux, charger plus de dix mille mulets, mais il faut considérer que c'est là que se fait l'importation & l'exportation d'un pays quatre fois plus grand que la France, quoique vingt fois moins peuplé; que ces animaux servent à l'extraction des denrées de tout le nord du Mexique, de Vera-Crux, de Guaxaca & Guatimala, dans une gorge de cinq cent lieues, & que les retours qu'ils font, sont ou très-volumineux, ou très-pesans, tels que les vins, les huiles, les fers &c. : ce n'est pas tout, quoique la charge ordinaire des mulets du Mexique soit de cinq ou six cent, il n'en est pas moins vrai que trente ou même quarante, à cause des relais, portent à peine autant qu'un de nos rouliers, par exemple, qui va de Nantes à Strasbourg chargé de douze milliers; six de ces rouliers font donc autant de besogne que deux cent mulets, & ne présentent pas l'idée d'un si riche chargement : qu'on ajoute à ces considérations que ces nombreuses caravanes ne se rencontrent que tous les deux ans, lorsque les gallions sont

ſur les côtes, & alors on ſaura apprécier à leur juſte valeur ces armées impoſantes de mulets & de muletiers.

Nous avions eſpéré de trouver quelques reſſources dans le voiſinage de ces muletiers, & nous n'avions véritablement fait aucunes proviſions, ayant compté arriver le même jour à Vera-Crux; je priai donc les muletiers de me vendre quelques galettes de mahys, qu'ils me refusèrent sèchement; mais un inſtant après ils m'offrirent gratuitement un plat d'haricots & du mahys aprêté d'une manière neuve pour moi; c'eſt la plus fine fleur de ce grain tamiſé & réduite en pâte que l'on fait écailler, comme le feuilleté, & ſécher enſuite comme le biſcuit: cela fait une chaplure de bribes blanches que l'on mange à pincée, véritablement très-bonne & très-ſaine, mais qu'il faut long-temps humecter dans ſa bouche, tant elle eſt sèche & dure; je partageai ce régal avec mon topith.

Galettes de mahys.

J'ouvris toutes mes caiſſes comme les nuits précédentes pour leur donner de l'air: je voulus enſuite prendre quelque repos; mais ce fut en vain que la fraîcheur de la nuit, jointe à l'accablement de la fatigue, m'invitoient au ſommeil, une nuée de maringouins vint empêcher l'effet des pavots que me préſentoit ſa main bienfaiſante: quelle lutte fatigante! quel tourment! de s'endormir ſans-ceſſe, & d'être ſans-ceſſe réveillé par le ſifflement d'une vipère aîlée, qui

ne ceſſe d'étourdir vos oreilles que pour vous percer de ſon dard, & vous cauſer une douleur durable, pénétrante, qui loin de s'adoucir ſe change en une démangeaiſon plus cruelle, que rien ne peut calmer, & qu'on ne fait qu'irriter par un grattement ſanglant, dont la ſuite eſt ſouvent un ulcère dangereux; toujours appelé, toujours repouſſé, le ſommeil fut pour moi une vraie torture, & je me trouvai plus accablé à la fin de la nuit, que ſi j'euſſe paſſé huit jours dans les travaux les plus pénibles.

Enfin, je vis paroître à l'horizon la brillante étoile du navire Argos; je jugeai qu'il étoit deux heures, nous partîmes.

Nous étions à Vera-Crux à la porte appelée d'Orriſſava, avant le jour; j'étois dans un état ſi peu préſentable, que je crus devoir aller me changer avant que d'entrer dans la ville; ayant donc laiſſé à l'Indien la garde de mes effets, j'eſcaladai les murs de la ville, je rentrai chez moi, où je retrouvai tout ce que j'y avois laiſſé au même état; je m'habillai proprement, & je retournai à la porte d'Orriſſava que l'on venoit d'ouvrir; je fus un peu ſurpris & effrayé de n'y plus retrouver mes chevaux; mais j'appris que n'y ayant point d'employés à cette porte, on les avoit conduits à celle de Mexico; j'y courus par dedans la ville & j'y arrivai comme ils s'y préſentoient au dehors; les gardes vouloient m'envoyer à la douane, qui ne s'ouvre qu'à huit

31 Mai 1777. Retour à Vera-Crux.

heures ; je ſentis tout de ſuite l'inconvénient qu'il y avoit à traverſer ainſi toute la ville, & à expoſer tout mon butin à ſes regards, j'en frémis, & je ne trouvai d'autres moyens de ſortir d'embarras que de chatouiller la vanité eſpagnole ; eh quoi, dis-je au principal commis, ne vous ſouvient-il plus du médecin françois, & voulez-vous me faire valeter pendant quatre heures ? N'avez-vous pas le droit de viſiter vous-même, ne vous y connoiſſez-vous pas, & tout ce que vous ferez ne ſera-t-il pas bien fait? Voyez, ce ne ſont que des plantes & des herbes botaniques, & tout en diſant cela j'ouvrois mes malles ; il n'en voulut voir que deux, & la ſeule choſe qui frappa mon bénêt, ce furent les bâtons qui ſoutenoient mes nopals, il s'imagina que ce devoit être de quelque bois précieux & m'en demanda le nom ; je ne fus pas en peine de lui en forger un, & il me congédia en ces mots, *vai uſted con dios* ; Dieu vous conduiſe. Je ne me fis pas prier, & je fus bientôt rendu chez moi.

Il n'y avoit encore perſonne de réveillé dans la maiſon, pas un paſſant dans la rue, & tout fut placé en ſûreté dans mon appartement ſans qu'ame qui vive en fût témoin.

Rien n'égaloit ma ſatisfaction, je voyois mon expédition achevée contre mon attente, même en vingt jours, encore en avois-je perdu un demi très-inutilement, & j'avois ſéjourné deux jours à Guaxaca, reſtent ſeize, dans leſquels j'avois fait

deux cent quarante lieues, dont quarante à pied, par des chemins difficiles, ſouvent impraticables, par une chaleur inſupportable, dans un pays pauvre & ſans reſſources, parmi des peuples dont j'ignorois la langue, où je n'avois ni protecteur, ni connoiſſances, & où tout officier public devoit être par état mon ennemi; avoir fait une route ſi longue & ſi difficile, ſans maladie, ſans accidens, étoit une choſe ſi extraordinaire & ſi heureuſe que je ne pouvois me le perſuader, je croyois que c'étoit un ſonge.

Pour aſſurer mon bonheur & pour mieux en jouir, je réſolus de m'enfermer & de ne point ſortir de toute cette journée.

Après avoir déjeûné j'envoyai chercher de la terre pour y planter mes nopals, que j'avois tiré des caiſſes & mis à l'air: j'y trouvai quelque dégât occaſionné par le frottement, mais c'étoit peu de choſe, & tout conſidéré, je n'avois pas lieu de me plaindre; je mis les nopals dans ma chambre à coucher, la plus reculée de mon appartement; quant à la vanille & aux autres plantes, elles furent établies avec oſtentation dans la pièce d'entrée, afin de fixer ſur ce ſeul objet la curioſité de ceux que je ne pourrois me diſpenſer de recevoir.

Quelle que fut ma joie (& en eſt-il jamais de parfaite?) je ne me cachois pas le revers de la médaille. Mon retour par mer à Saint-Domingue étoit bien quelque choſe d'aſſez critique; mais

mon principal embarras rouloit ſur l'embarquement de mon tréſor à Vera-Crux, *in conſpectu omnium*, à la face de tout Iſraël, & ſur un pareil embarquement à la Havanne, où je préſumois que je ſerois forcé de toucher; & à combien d'accidens & d'inconvéniens ces opérations ne pouvoient-elles pas donner lieu, ſi dans la foule des curieux il ſe trouvoit un ſeul eſprit malfaiſant ?

Une autre de mes inquiétudes étoit de trouver un moyen d'arranger, ſur le navire qui me tranſporteroit, toutes mes plantes, ſans qu'elles fuſſent endommagées; mais après avoir imaginé un plan général, je me fis la loi de ne plus ſonger à rien que ſucceſſivement.

La première choſe qui me parut devoir m'occuper, ce fut mon embarquement; on m'avoit avant mon départ préſenté au marquis d'Hariſſon, arrivé depuis deux mois avec un chargement de vins, & qui déſiroit en retournant à la Havanne avoir un François pour compagnie; il m'avoit aggréé, & nous avions remis à traiter de mon paſſage à trois ſemaines de-là : c'étoit arriver à temps, & je me propoſai de le voir dès le ſoir même, pour ſavoir quand il partiroit; je ſortis à la brune, & je paſſai d'abord chez mes ingénieurs (1), que je ſavois bien ne pas devoir

(1) MM. Forſen & Duparquet, dont il à été parlé plus haut.

rencontrer

rencontrer à cette heure là, & dans la ſeule intention de faire jaſer les domeſtiques; les bonnes gens me comblèrent de careſſes, ce qui me fit penſer qu'il n'y avoit rien de changé dans l'amitié de leurs maîtres : ils m'apprirent qu'on me croyoit toujours à Madelline, occupé à herboriſer, & à prendre des bains. Je paſſai enſuite chez le général de la flotte, également certain de ne pas le trouver; ma ſurpriſe fut des plus agréables, lorſque j'appris par ſon majordome que D. Antonio Ulloa étoit à Mexico; cette circonſtance étoit d'autant plus favorable que ce curieux venoit familièrement tous les jours, qu'il auroit voulu tout voir & eut infailliblement découvert ce que je voulois cacher : je fus confirmé dans l'aſſurance qu'on me croyoit arrivant de Madelline; on ſavoit à la vérité que j'avois rapporté des caiſſes pleines de plantes, mais que m'importoit, ſi on n'en ſoupçonnoit pas davantage?

Je revins donc chez moi ſouper bien tranquillement; je trouvai mes matelats, ma mouſtiquaire & mes draps blancs, d'autant plus agréables que j'avois été bien mal couché, & que j'avois mal dormi depuis long-temps. Rien n'eſt tel que la privation pour procurer des jouiſſances.

Le lendemain m'étant trouvé bien repoſé, bien rafraîchi, je me levai, & je m'habillois pour aller chez M. d'Hariſſon, lorſque M. de Ferſen entra chez moi : ah! vous voilà donc libertin, me dit-il, vous n'êtes pas reſté tant de temps à

Madelline, je le parie? avouez-le moi, ajouta-t-il en riant; je voulus ſavoir avant tout ſi le gouverneur avoit parlé de moi, il me répondit que deux fois il avoit été queſtion de moi chez lui, & qu'on avoit toujours dit que j'étois à Madelline; alors je lui fis une demi confidence, en lui avouant que dans mes promenades je m'étois laiſſé inſenſiblement entraîner par ma curioſité juſqu'au volcan d'Orriſſava; il fut étonné que j'euſſe pu faire une ſi longue courſe, il m'en demanda les détails; je ne fus pas embarraſſé de lui faire un roman bien ajuſté aux lieux & aux choſes que j'avois vues, mais dont je plaçois le théâtre entre Orriſſava & Vera-Crux. Je lui montrai enſuite toutes mes plantes avec une ſorte de triomphe; que diable voulez-vous faire de tout cela, me dit-il, en ſe mocquant de moi? Je le laiſſai faire, mais j'eus mon tour, car ayant pénétré dans ma chambre à coucher il y vit des nopals & rien de plus, c'eſt-à-dire, que ne connoiſſant pas la cochenille il n'eut garde de la reconnoître, je ris donc de mon coté, mais ſans lui en rien témoigner; avouez, reprit-il, que vous avez vu un beau pays? & bien miſérable, ajoutai-je: il en convint, & ſur l'étonnement que je lui marquois du peu de culture & de population que j'avois remarqué, il me ſurprit bien davantage en m'apprenant que de Panama à la Californie au ſud-oueſt, & à la Sonore au nord-oueſt, & de Carthagène au Miſſiſ-

ſipi, ſur une ſurface de plus de deux millions de lieues quarrées, les dénombremens ne donnoient pas un million d'ames, en y comprenant non ſeulement les Eſpagnols, mais encore les Indiens métis & nègres.

M. de Ferſen m'apprit auſſi que M. d'Hariſſon ne devoit partir que dans un mois, & il me quitta en m'invitant à dîner; je promis de m'y rendre, mais je voulus voir auparavant un menuiſier pour lui commander différentes caiſſes pour mes plantes, & conférer avec lui de la meilleure manière de les faire pour le tranſport. Tout bien combiné, je lui en commandai ſeize de vingt pouces de long ſur dix de large & ſix de profondeur, pour chacune deſquelles il me demanda deux réales: j'en voulois auſſi deux grandes pour y ranger les petites l'une à côté de l'autre, mais on me demanda quatre-vingt quinze livres, argent de nos colonies, pour chacune; cela m'en dégoûta, & je n'y penſois plus, lorſque paſſant ſur le marché, je vis, dans la boutique d'un colporteur, deux grands coffres qui ſervoient à renfermer toutes les marchandiſes pendant la nuit; je les eus pour huit piaſtres chacun, & ils ſe trouvèrent plus grands que ceux que je voulois faire faire, de bonnes planches de frêne, bien ferrés & fermant à clef.

Ainſi débarraſſé d'un ſoin bien eſſentiel, je ne ſongeai plus qu'aux moyens de partir: je paſſai chez mon traiteur, & j'appris avec une

véritable joie que dans la ſemaine même D. partoit pour Guarico : (c'eſt ainſi que les Eſpagnols appellent le Cap François). Il ne s'agiſſoit plus que de m'aboucher avec le capitaine ; mais c'eſt ce qui m'embarraſſoit à cauſe de quelque rancune qu'il pouvoit avoir contre moi, & voici le ſujet : j'avois été ſon voiſin à l'hôtel de Mexico, il venoit ſouvent m'inportuner dans les ſeuls momens que je pouvois donner à l'étude : mais ce qui m'indiſpoſa davantage contre lui, c'eſt que dans la converſation il affectoit toujours de me parler religion & politique, de crier contre le fanatiſme de ſa nation, & d'élever aux nues Voltaire & les autres auteurs qui ont écrit avec le plus de liberté ſur ces matières ; cela ne me parut d'abord que ſingulier, mais je le ſoupçonnai enſuite d'être un eſpion qui cherchoit à me faire jaſer : alors je le rabrouai très-vertement, en lui diſant qu'il ne lui convenoit nullement de ſe mêler de ces matières, qu'il falloit laiſſer ces diſcuſſions aux puiſſances civiles & éccléſiaſtiques, & ſoumettre ſes foibles lumières à leurs déciſions ſouveraines.

Je craignis, quand je me trouvai avoir beſoin de lui, qu'il n'eut conſervé quelque reſſentiment de ma mercuriale ; j'ignorois qu'il fût protégé de l'intendante, qui lui avoit inſpiré une partie de la bienveillance dont elle m'honoroit ; j'eus bientôt lieu d'en éprouver les bons effets.

Dès la première propoſition que je lui fis de

me donner paſſage, il me répondit ſans héſiter, qu'il le feroit avec beaucoup de plaiſir; & quand, déterminé à en paſſer partout où il voudroit, je lui demandai quel prix il mettroit à ce ſervice? Sa réponſe fut : rien, Monſieur. — Il me demanda enſuite ſi je ſavois au juſte ſa deſtination, je lui dis que je la ſoupçonnois; il m'avoua qu'il alloit au Cap, & me demanda le ſecret ſur ce point, je le lui jurai, & le remis ſur le prix de mon paſſage, mais il ne voulut point en entendre parler, & il me quitta en me diſant de me tenir prêt pour le mercredi ſuivant. Cette généroſité me touchoit, mais encore un peu prévenu contre lui, je craignois qu'il n'en prît droit de me traiter avec peu de ménagement, moi & mes plantes, qui ne m'étoient pas moins chères que moi-même : pour faire une plus ample connoiſſance, & ſceller nos conventions, je le menai à la neigerie, où je me propoſois de lui payer des glaces, mais il ne voulut point le ſouffrir abſolument; tout ce que je pus enfin obtenir de lui, ce fut que j'embarquaſſe quelque rafraîchiſſement; j'envoyai donc à ſon bord ſoixante bouteilles de vin, cinquante poules, &c. &c. & dès le mardi j'embarquai tous mes effets, à l'exception de mes nopals.

Pendant ce temps on travailloit à mes petites caiſſes : quand elles furent prêtes, je trouvai qu'il en entroit tout juſte huit dans chacun de mes grands coffres; je plantai enſuite dans chaque caiſſe

quatre grands pieds de nopal chargés de cochenilles vivantes, outre vingt feuilles ou articles de nopal, qui venant à prendre racines, auroient formé autant de pieds, sans compter seize grands dont une partie en racines, en tout plus de trois cent pieds; j'y mêlai aussi quantité d'autres pieds de cactes sauvages de Vera-Crux, sur lesquels à mon retour de Guaxaca j'avois vu & reconnu la cochenille sylvestre, sans m'en laisser imposer comme auparavant par la chenille du phalêne destructeur que D. Ulloa m'avoit dit être la cochenille elle-même; quant aux plants de vanille, je les mis en tronçons de deux ou trois pieds dans douze barils ou caisses, mais tellement entremêlés & masqués par vingt autres espèces de plantes, qu'il auroit fallu être botaniste pour distinguer ce qui étoit précieux de ce qui ne l'étoit pas; j'arrosai toutes mes plantes jusqu'à satiété, afin d'économiser pendant quelque temps l'eau à bord, & tout étant ainsi préparé, je n'attendis plus que le moment de mon départ, & j'en comptai les instans avec l'impatience d'un amant qui doit revoir une amante adorée.

Je profitai du temps qui me restoit pour faire mes adieux à toutes mes connoissances, & principalement à la segnora de Boutillos, qui étoit de retour de la campagne pour le mariage de sa fille avec le major géneral de la flotte; elle me fit, ainsi que ses demoiselles, les offres de services les plus obligeantes, & eut même la bonté

de me marquer quelque regret de mon départ : je lui offris en retour les vœux les plus ſincères pour ſon bonheur & celui de ſa maiſon.

MM. Duparquet & de Ferſen ne furent point oubliés, je leur ſouhaitai pareillement toutes ſortes de félicités ; ils me plaignoient beaucoup d'avoir tiré ſi peu de fruit de mon voyage, je les remerciai, mais je n'eus pas la généroſité de les déſabuſer.

Ce qui me coûtoit le plus, c'étoit de prendre congé du gouverneur ; je me préſentai cependant chez lui pour l'inſtruire de mon départ, il reçut cette nouvelle avec autant de joie que j'affectois de triſteſſe en la lui annonçant, & m'ordonna de le prévenir de l'heure de mon embarquement, afin qu'il pût ſe trouver à la porte du port avec ſon ſecrétaire, & verbaliſer. Je le lui promis avec une ferme réſolution de n'en rien faire, tant une ſemblable formalité me ſembloit abſurde de ſa part & humiliante pour moi ! Au fond, cependant, il n'y avoit qu'à en rire, car cet appareil étoit ſans doute deſtiné à conſtater que je n'emportois rien, & tout mon butin étoit rendu à bord.

J'aurois bien voulu y joindre la lettre du vice-roi du Mexique (1) : cette pièce étoit curieuſe, & je l'aurois appendue à mes nopals en forme de

(1) On ſe rappelle que notre auteur avoit écrit au vice-roi du Mexique, pour lui demander la permiſſion de voyager dans ce royaume ; il paroît que la réponſe ne fut pas favorable, mais le paſſage où elle ſe trouve c'eſt perdu.

trophée; le gouverneur me l'avoit promiſe, mais je lui avois laiſſé le temps de la réflexion, il ſentit apparemment qu'elle ne ſeroit pas un titre de gloire pour ſon ſupérieur, & il me la refuſa tout net; à cette dernière audience j'inſiſtois. Vous êtes bien hardi, s'écria-t-il, en s'emportant, vous ne l'auriez pas quand vous en offririez cent mille écus; ſon ton ne m'en impoſa pas, je lui dis qu'il falloit bien que je juſtifiaſſe à mes protecteurs de l'impoſſibilité où j'avois été d'entrer dans le Mexique pour travailler à la botanique; il ne démentit point ſon caractère, & ne craignit point d'ajouter qu'il ne donneroit pas la lettre quand le roi de France lui-même ſeroit mon protecteur! Le roi de France, lui répondis-je d'un ton modeſte, mais ferme, eſt le protecteur de ſes moindres ſujets comme le roi d'Eſpagne peut l'être de ſes ſujets les plus élevés. Lorſqu'on bannit un criminel, on lui donne copie de ſon jugement, je ne crois pas être dans des circonſtances auſſi défavorables, je ne dois donc pas être traité moins équitablement. Mon aſſurance lui plut, il ne ſe relâcha pas à la vérité ſur l'objet de mes demandes, mais il ſe radoucit & conſentit à faire mention dans mon paſſeport de l'ordre du vice-roi (1).

Il me retint auſſi le paſſeport que M. le marquis de la Tour m'avoit donné de la Havanne

(1) Copie du paſſeport, D. Juan Fernando de P.

pour Vera-Crux, & j'ai toujours ſoupçonné que c'étoit pour en faire un chef d'accuſation contre cet excellent homme, ce qui me cauſoit une véritable peine.

Quant à la lettre du vice-roi, je m'en ſouciois peu au fond de l'ame, mais je n'étois pas fâché de lui faire croire comme aux autres que je partois avec le plus grand chagrin de n'avoir point pénétré dans le pays, & de lui ôter d'autant mieux tout ſoupçon ſur l'importance de ce que j'emportois.

En rentrant chez moi j'écrivis une lettre de remercîment & d'adieu à D. Antonio Ulloa à Mexico, elle étoit toujours dans le ſtile dolent, je lui marquois au ſujet du refus du vice-roi avec une ſorte de généroſité, ou ſi l'on veut de rodomontade, que quelque reſſentiment que j'en euſſe, il ne tiendroit pas à moi qu'on ne reçut en France tous les Eſpagnols qui viendroient y étudier nos arts & nos ſciences, même avec plus de confiance & de liberté qu'auparavant; ne fût-ce que pour montrer que les François ont l'ame trop haute pour ſe venger de ſi petites injures.

Je réglai enſuite tous mes comptes; je fus obligé pour payer tout, de vendre non-ſeulement les meubles que j'avois achetés à Vera-Crux, comme lit, chaiſes, tables, &c. mais encore ma montre & ma bague, de manière qu'il ne me reſta que deux gourdes, que je jugeai ſuffiſantes pour les frais de mon embarquement : j'au-

rois certainement bien trouvé de l'argent dans quelque bourſe, mais je penſai que ce procédé n'étoit point convenable, qu'il pouvoit laiſſer quelques doutes ſur mon caractère & ſur celui de la nation en général, & je préférai de me priver de tout plutôt que de m'expoſer à cette honte.

Il me reſtoit encore quelques jours que j'employai en viſites & en promenades, & j'eus occaſion de voir le dimanche dans l'octave de la fête-dieu une proceſſion très-curieuſe, je ne peux réſiſter à l'envie d'en donner une idée.

On voit à la tête ſix figures giganteſques en carton, de vingt pieds de haut, repréſentant un indien & une indienne, un nègre & une nègreſſe, un caſtillan & une caſtillanne, portées par des crocheteurs, & danſant l'allemande; vient après cela un grand drôle, portant une figure françoiſe en paille, toute déhanchée, & dont les membres ſont tous disloqués; il la fait jouer comme nos pantins ſur une gaule, au bout de laquelle elle eſt enfilée comme ſur un pivot; il l'agite, la fait pirouetter & gambader, ce qui divertit beaucoup la populace eſpagnole; ſuivent dix autres coquins maſqués en poiſſons, & portant au bout d'un bâton une veſſie remplie de pois, dont ils frappent à droite & à gauche tous ceux qu'ils rencontrent; ces marſouins précédent une baleine figurée ſur un chariot roulant, ſous lequel ſont cachés des

hommes qui la font mouvoir & ouvrir une large gueule, prête à dévorer les imbéciles qui en ont peur; à la ſuite défilent les confréries & les ordres religieux, chacun avec la ſtatue en argent de ſon fondateur portée ſur un brancard par ſix dévots; le reſte de la proceſſion n'avoit rien d'extraordinaire.

J'ai remarqué à Vera-Crux un autre uſage religieux qui ne paroîtra pas moins ſingulier: lorſque l'on porte le *bon-dieu* aux malades, on ſe ſert d'un carroſſe magnifiquement doré & orné de glaces, ſemblable aux carroſſes de parade des princes; il eſt attelé de quatre mules de front qui vont au pas; à chaque coin de l'impériale eſt une lanterne, le *porte-dieu* eſt au fond du carroſſe dans une eſpèce de niche ou place unique faite pour lui; vis-à-vis de lui eſt un prêtre qui chaſſe les mouches avec un corporal, afin que le porte-dieu ne quitte point le ſaint-ciboire qu'il tient de ſes deux mains; le cocher porte une houpelande écarlatte, garnie de bandes & plaques d'argent comme celle des bedeaux à Paris; aux portières ſont deux grenadiers & deux miquelets, & derrière ſuivent les baſſes, baſſons, violons, guittares & autres inſtrumens eſcortés d'une foule de peuple; pendant la marche on entend la cloche de l'égliſe-major tinter lentement.

Enfin arriva le mercredi jour de mon embarquement, je n'étois pas ſans inquiétudes, &

véritablement ce jour me parut un jour décisif: dès le point du jour je fis emporter toutes mes caisses remplies de plantes, ainsi que les coffres vuides, *series longissima rerum*; on eut dit que c'étoit une procession, tout étoit rendu avant six heures à la porte du port, j'avois calculé qu'à cette heure les paresseux dorment encore, que les soldats & officiers fatigués de la garde sont étendus sur leurs hamacs, & que tout ce qu'il y a de curieux & d'oisifs est au marché; je rencontrai juste, car à l'exception de quelques matelots, de trois ou quatre contadors & de la garde, il y avoit très-peu de monde: j'arrive suivi de trente porteurs, j'arrête un canot, & revenant à la porte je fais poser mes caisses à terre en présence des contadors: tout alloit bien jusques là; mais bientôt, soldats, matelots, bourgeois accoururent pour voir les plantes qu'emportoit le botaniste françois, l'officier de garde me complimenta sur mes recherches & le choix de mes herbes, les contadors admiroient stupidement, mais ils eurent l'honnêteté de n'en sonder aucune, quoiqu'ils l'eussent pu faire sans endommager mes plantes, & le chef de la contadorerie, content de ma soumission, me dit que je pouvois me retirer; il est certain que j'aurois pu frauder les droits du roi & emporter un million en or, ou une douzaine de *talegues*, mais j'étois trop bien connu pour que l'on m'en crût capable, je me

hâtai cependant de me retirer avec mes effets, de peur que quelqu'un de plus éclairé ne me jouât ſans le vouloir ou à deſſein quelque mauvais tour; toute ma cargaiſon défila dans le canot, & je la ſuivis à bord, où j'arrangeai les caiſſes dans les coffres que je fermai à clef, & fis arrimer bien ſolidement ſur le pont; je les recommandai aux matelots, & leur fis préſent pour ma bien-venue de deux gourdes que je fus obligé d'emprunter du capitaine.

Je me rendis enſuite chez le gouverneur pour lui annoncer que je partois à huit heures, je ne pus le voir; mais je tins ma commiſſion pour faite, & je ne remis plus le pied chez lui; nous ne partîmes cependant pas encore de pluſieurs jours, ce qui me chagrinoit beaucoup; mes plantes, ainſi renfermées, ne pouvant que ſouffrir conſidérablement; il eſt vrai que j'avois fait faire à chaque côté des coffres quatre trous d'environ quatre pouces en quarré, pour les jours de tourmente, où je ne pourrois les ouvrir; malgré cela j'allois deux fois par jour à bord pour leur procurer plus d'air; mais ce qu'il y avoit de plus cruel, c'étoit de coucher à terre loin de mes chères plantes; je paſſai trois jours dans des tranſes mortelles, & jamais avare n'a été ſi tourmenté par la crainte de ſe voir enlever ſon tréſor; il m'en coûta encore trois piaſtres pour ces allées & venues, cela faiſoit cinq dont je me trouvois endetté envers mon capitaine,

Je me décidai encore à vendre de très-beaux boutons de manche qui me reſtoient pour m'acquitter, & je me trouvai auſſi léger que Bias.

7 Juin 1777. Enfin la lenteur eſpagnole parut ſe laſſer elle-même, & le capitaine me jura que le ſamedi il lèveroit l'ancre.

J'étois allé ce jour là à cinq heures du matin ſuivant mon ordinaire à bord pour donner de l'air à mes plantes; le canot du capitaine eſt venu dire au pilote de lever l'ancre; croyant voir s'accomplir l'effet de ſes promeſſes, j'ai fait charger le reſte de mes effets, mais après avoir attendu vainement le capitaine juſqu'à trois heures après midi, il a fallu renoncer, en enrageant, à l'eſpoir de partir : j'ai cependant couché à bord.

8 Juin 1777. Le dimanche la néceſſité d'aller à la meſſe nous a encore arrêtés, je ſuis deſcendu à terre, j'ai fait mes derniers adieux à M. de Ferſen, & j'ai encore rapporté cinq ou ſix caiſſes pleines de terre pour mettre plus au large mes vanilles & mon jalap.

Enfin à onze heures nous avons quitté le port en ſaluant le château & la capitane d'un coup de canon, & en criant ſept fois *viva el rey*, l'équipage de la capitane y a répondu une ſeule fois. Le temps étoit beau, nous filions cinq nœuds (une lieue $\frac{2}{3}$) par une petite briſe : à une lieue de la ville nous nous ſommes vus pourſuivis par un canot, qui nous eut bientôt

gagné : j'eus encore la foibleſſe de croire, comme en ſortant de la Havanne, que c'étoit à moi qu'on en vouloit ; je penſois avec quelqu'apparence de raiſon que le gouverneur piqué de ce que je m'étois ſouſtrait au procès verbal qu'il entendoit dreſſer à mon départ, envoyoit ordre de me faire deſcendre ; je fus bientôt détrompé en voyant ſauter à bord un homme qui avoit manqué l'heure de l'embarquement, mais cela me donna lieu d'apprendre une circonſtance curieuſe, c'eſt que le capitaine ayant été prendre les ordres du gouverneur pour Campêche, celui-ci lui demanda ſi j'étois à bord, & en exigea un reçu de ma perſonne ; il voulut ſavoir auſſi ſi j'étois bien triſte, à quoi le capitaine répondit affirmativement. On peut juger que j'ai beaucoup ri de ce recit. Toute la baie eſt pleine d'excellens poiſſons.

La nuit a été effrayante, la pluie, les éclairs, le tonnerre ſembloient annoncer un nouveau déluge ; peu de vent cependant & un roulis inſupportable. 9 Juin 1777.

Le matin j'ai eu une explication intéreſſante avec le capitaine, dont il me parut dès-lors que je n'aurois qu'à me louer.

Comme il me voyoit le matin donner de l'air à mes plantes, je vous ai deviné, me dit-il, tout bas, & vous n'emportez, je ſuis sûr, cette cochenille que pour la cultiver dans votre pays. La généroſité dont il avoit uſé à mon égard, l'air

de franchiſe avec lequel il me parloit, me décidèrent à lui avouer ce que je ne pouvois plus guères au reſte lui diſſimuler ; je n'eus pas lieu de m'en repentir, & grâces à ſes conſeils, j'ai ſu en impoſer aux matelots qui m'obſervoient, & dont l'un plus fin que les autres avoit écraſé un de mes inſectes ſur un bois blanc ; & l'ayant fait voir à ſes camarades, lui avoit dit que c'étoit de la cochenille, & que la cochenille étoit contrebande. Pour les détourner de cette idée, nous imaginâmes, le capitaine & moi, de jouer une petite ſcène, qui les menoit à cent lieues de-là. Une après-dînée le capitaine étant ſur le pont avec ſes officiers, & une grande partie des matelots, me demanda d'un air grave & curieux, ce que je prétendois faire de toutes ces plantes : c'eſt pour compoſer un remède, lui dis-je avec la même gravité, & avec le plus de naïveté qu'il me fut poſſible. Pour quel mal ? Pour la goutte. Pour la goutte ? Et comment ſe fait cet onguent ? On pile les nopals, les cochenilles, la vanille & le jalap tous enſemble dans un grand mortier d'argent ; on le fait bouillir, & on en donne le jus, à la doſe d'une once au malade, & on en fait des cataplaſmes dont on lui enveloppe les pieds. N'entre-t-il que ces drogues dans votre remède ? J'avois l'air de me faire prier ; je dis cependant qu'il y entroit auſſi du baume de la Mecque, de l'encens, de l'or en poudre, de l'argent en feuilles ; (& à demi-voix, & de manière à être bien entendu) j'ajoutai que

j'y

j'y mêlois du linge béni qui avoit touché les reliques de *Santo Torribio*, puis quelques mots latins que j'entremêlois à tout ce discours, rendirent ma recette on ne peut plus respectable. Jamais sottises ne s'attirèrent autant d'attention, & les matelots ébaubis demeurèrent convaincus de l'innocence de mes intentions & de l'efficacité de mon remède. Je gémis pour le moins autant que je ris de cette farce ridicule, mais elle étoit indispensable pour éviter les dénonciations qu'auroit pu faire cette canaille à Campêche.

Nous n'étions qu'à vingt lieues de Vera-Crux; les vents, d'abord très-variables, ensuite grand vent, puis calme tout plat; nous voyions le courier de Campêche à trois lieues de nous, sous le vent, il étoit parti un peu avant nous. Nous avons vu le soir un requin.

Il a plu toute la nuit du dix, & le calme a 10 Juin 1777.
duré jusqu'à trois heures de l'après-midi. J'ai planté quelques vanilles, jalaps & nopals que j'avois de reste; trois feuilles de mes grands nopals chargés de cochenilles ont pourri (première douleur). Je suis parvenu à reporter les jeunes cochenilles nouvellement écloses sur d'autres feuilles de nopal bien saines (petite consolation).

A trois heures après midi le vent est venu de l'arrière, nous avons fait route à l'est-sud-est, nous avons eu tout le jour la compagnie d'une troupe de bonites qui jouoient autour du navire;

quoiqu'elles en fiſſent ſouvent le tour, elles tenoient conſtamment le vent dans leurs yeux; cette poſition m'a paru digne d'être obſervée; j'ai vu auſſi pluſieurs belles dorades. Le ſoleil a été toute la journée voilé par des nuages, la température très-agréable.

11 Juin 1777. Le 11, le ſoleil a reparu avec plus d'éclat, il n'y avoit point eu de pluie la nuit, on faiſoit peu de route, nous n'étions par l'eſtime qu'à trente-cinq lieues du point de départ, calme plat depuis neuf heures juſqu'à trois, grand ſoleil, forte chaleur, même eſcorte de bonites & de nombre d'autres petits poiſſons qui nous avoient ſuivis depuis Vera-Crux; à trois heures un vent de nord s'eſt élevé & nous a fait filer cinq nœuds. De nouvelles pertes ſont venues augmenter mes douleurs, j'ai été obligé de jeter à la mer cinq feuilles de mes grands nopals après avoir ramaſſé les cochenilles; quel funeſte préſage pour l'avenir, ſi nous reſtons deux mois à la mer comme on nous en menace!

12 Juin. Le 12, le vent de nord a régné juſqu'à trois heures du matin, qu'il a paſſé au ſud-eſt; la nuit a été belle & ſans pluie, à huit heures le vent a calmé, à dix il a paſſé au nord, il étoit foible.

13 Juin. Le 13, belle nuit, belle matinée, à huit heures calme, à dix vent, pluie à midi, calme juſqu'à cinq heures; le brigantin de Campêche que nous avions perdu de vue a reparu; il ne faiſoit pas

plus de route que nous. Pluie, ouragan à huit heures du ſoir.

La nuit du 13 au 14, tranquille; les vents de nord ont paſſé au ſud-eſt : quoique forts ils ne nous empêchoient pas de marcher, il a plu par raffales toute la matinée, nous étions par l'eſtime du pilote à quinze lieues de la Sonde, & à quarante de Campêche : j'ai perdu de belles petites perruches mexicaines que j'avois emportées, & encore trois feuilles de nopals; mes cochenilles exigeoient tous mes ſoins, c'étoit le temps de la ponte, il falloit préparer des nids; ce n'eſt pas tout, les ouragans menaçoient de remplir d'eau toutes mes caiſſes & l'eau de la mer eſt mortelle pour ces plantes; j'étois obligé de veiller pour les couvrir de nattes épaiſſes dans ces momens critiques, & alors elles n'avoient d'air que par les petites ouvertures latérales. Si cette navigation n'étoit pas horriblement lente, il ſeroit agréable de naviger dans le golfe; mais les vents qui y régnent dans cette ſaiſon, alternativement avec les calmes, étant ſud-ſud-eſt & nord-nord-eſt, ils ne mènent à aucun port en droite ligne. 14 Juin 1777.

Nous avons eu le ſpectacle d'une infinité de dorades, le plus beau poiſſon de la mer; nous n'avions pas un homme à bord qui eut le courage ou l'adreſſe de pêcher.

Toute la nuit ſuivante il y a éu un ouragan terrible, la pluie tomboit en groſſes gouttes avec le bruit des balles de plomb; les vents ont été 15 Juin.

déchaînés du nord-eſt juſqu'à trois heures du matin, & ſont revenus au ſud-eſt à cinq heures du ſoir, point de calme non plus que la veille, nous avons été ſur la Sonde depuis dix heures du matin, & nous pouvions eſpérer d'arriver à Campêche dans cinq ou ſix jours. Nous avons vu beaucoup d'oiſeaux; la mer a changé de couleur, ſes eaux étoient bleues céladon.

16 Juin 1777. Toute la nuit grand vent & pluie par raffales; le matin du 16, temps gris, le reſte du jour très-fin; malgré toute ma vigilance, mes caiſſes ont reçu une lame de mer; les cochenilles ne réuſſiſſent pas à s'attacher ſur la cacte *ſylveſtre de Vera-Crux*, nommée *tunas*, dix de mes raquettes ſe ſont encore trouvées pourries, perte irréparable.

Toute la nuit vent debout. Compagnie de marſouins énormes.

17 Juin. Le 17, nous avons vu terre au ſud, nous avions l'eſpoir d'arriver le lendemain, mais le vent qui en ſouffloit nous a éloigné pour le reſte du jour; ces terres ſont baſſes & paroiſſent noyées. Compagnie de fous & frégates; la couleur de la mer changeoit par bande, ſuivant le plus ou le moins de fonds; à midi nous n'avions que neuf braſſes, ciel couvert.

Le capitaine a, ce jour, ajouté au fond toujours renaiſſant de mes inquiétudes; il m'a prévenu qu'à Campêche nous aurions des gardes & ſoldats à bord, & qui ſait combien de temps encore nous reſterons à cette eſcale?

Un ouragan encore plus fort que celui du 15 nous a tourmentés cette nuit; le tonnerre & les éclairs éclatoient de toutes parts, l'eau tomboit en torrent, & les vents faisoient encore plus de bruit que les eaux & la foudre; la terreur & l'effroi s'étoient emparés de tout le monde, on avoit été obligé de mettre la balandre toute nue, mes coffres étoient heureusement bien attachés & bien couverts, sans cette précaution c'en étoit fait de mes nopals, de mes projets, & je crois de moi-même.

Après la tempête, les vents sont venus avec force du sud, ils nous auroient sans doute beaucoup éloignés, puisque les sondes étoient redevenues de seize à vingt-six brasses; la veille en voyant la terre nous n'avions que six brasses, & n'étions éloignés de terre que d'environ huit lieues, car le nombre des brasses indique la quantité de lieues de distance, & le fond diminue toujours en rapprochant de terre : nous avons vu un requin & beaucoup d'oiseaux. 18 Juin 1777.

Le 19, les sondes ont varié suivant que le nord nous approchoit ou que le sud nous éloignoit, il sembloit que nous fussions enchantés, & que cette malheureuse terre s'éloignât à mesure que nous cherchions à en approcher; en treize jours nous n'avions pu faire que quatre-vingt-dix lieues; ce jour là nous n'avons pas vu la terre, cependant le soir à neuf heures la sonde ne donnoit que six brasses, & toute la nuit nous avons 19 Juin.

ſenti l'odeur de la terre & des fleurs, mais nous étions en calme plat. Après, une bouffée de vent, puis le calme a ceſſé, nous nous ſommes approchés par trois braſſes d'eau, & nous avons mouillé une ancre, point de pluie depuis vingt-quatre heures.

20 Juin 1777. Enfin, le vingt nous avons vu la terre à cinq heures du matin; elle eſt plus haute à l'eſt qu'au ſud : on a levé l'ancre au lever du ſoleil pour approcher de terre, & à ſept heures nous avons vu la ville de Campêche au ſud-ſud-eſt. Son port n'eſt qu'une mauvaiſe rade foraine, ouverte à tous vents, & à la diſtance de trois lieues de la ville, dont un navire de quatre-vingt-dix tonneaux ne peut approcher de plus près; à neuf heures nous avons mouillé.

La Balandre de quatre-vingt-dix tonneaux qui nous mena à Campêche, étoit chargée de mahys que le capitaine comptoit y vendre, & remplacer par un chargement de bois de teinture qu'il auroit vendu fort cher au Cap-François : mais il falloit de l'adreſſe & des ſoins pour réuſſir, & les riſques étoient conſidérables; la contrebande étant punie par la confiſcation de corps & de biens. Le capitaine vendit très-bien ſon mahys, dont la rareté l'avoit fait porter à un prix conſidérable; mais ébloui ſans doute par ces premiers avantages, il perdit le temps & l'occaſion de profiter de ces ſuccès.

Pour moi, je ſouffrois des tourmens inexpri-

mables de ces retardemens, & des pertes réitérées qu'ils m'occaſionnoient chaque jour dans mes nopals, dont je fus obligé de jeter à la mer plus de quarante.

J'eus auſſi ſingulièrement à me plaindre de l'équipage, contre qui je me vis obligé d'aller porter des plaintes, mais cela me donna lieu de voir la ville.

San Franciſco de Campêche eſt une ville de ſix cent toiſes en carré, parfaitement bien bâtie en pierres de taille à l'eſpagnole, les rues alignées très-propres & paſſablement larges; elle eſt ceinte de courtines & de baſtions, ſans remparts ni terráſſes; les murs ſont de trente pieds de haut ſur cinq & ſix de large, mais ſans foſſé: un vaſte *pueblo*, ou bourg d'Indiens l'environne du côté de terre, en forme des faux-bourgs qui me plaiſoient ſingulièrement à cauſe des bois & des haliers qui environnent chaque caſe; ce bourg peut contenir mille Indiens: la ville a trois mille ames ou environ, en y comptant toute la bourgeoiſie & la garniſon. L'argent y eſt ſi rare qu'on ſe ſert d'amendes de cacao pour monnoie: pour huit amendes on a un œuf au marché, & l'on eſt défrayé à l'auberge pour deux réales par jour. La débauche y eſt à l'égal de la misère; des matelots ſeuls peuvent s'y plaire, auſſi l'appellent-ils leur paradis: telle fut la misère dans tout l'Yeucatan. Il y a environ ſix ans, que ſuivant les Eſpa-

gnols eux-mêmes, il y périt quarante mille ames: il est fort douteux cependant que cette province, quoiqu'immenſe, ait jamais contenu autant d'habitans : mais ſi cela eſt, s'il faut les en croire lorſqu'ils racontent ces affreux homicides, n'eſt-ce pas au gouvernement qu'il faut les attribuer? Comment peut-il négliger à ce point d'approviſionner cette province? Cela ſeroit d'autant plus facile, que Campêche eſt à peine à deux cent lieues de la Havanne, où abondent tous les grains d'Europe, & à quatre-vingt de Vera-Crux où j'ai vu régner la même abondance. Cette immenſe contrée a d'autant plus beſoin de ſecours, que les famines y ſont néceſſairement plus fréquentes: il faut en attribuer la cauſe aux ſécheresses funeſtes pour ce miſérable pays, dont le ſol n'a que peu de terre végétale ſur un fond de roc, & fréquentes parce que les terres ſont baſſes, & qu'aucune montagne n'y rompant les vents, les nuages paſſent toujours au large, à moins que le nord ne ſoit en oppoſition avec le ſud, & que par leurs chocs ils ne faſſent perdre aux nues leur équilibre. Si les mois de Mai, Juin & Juillet, temps de la ſemaille du mays, ſe paſſent malheureuſement ſans pluie, c'en eſt fait, & les infortunés colons ne peuvent plus eſpérer de reſſources.

Le ſeul commerce qui ſe faſſe à Campêche eſt la pierre de taille que l'on porte à la Vera-Crux, & le bois de teinture dont on voit des piles immenſes coupées depuis trente années, que

les Eſpagnols aiment mieux laiſſer pourrir dans les chantiers que de les vendre aux interlopes ; & comment pourroient-ils l'exporter eux-mêmes ? Je n'y ai vu pendant mon ſéjour que trois brigantins en chargement, & jamais peut-être on n'y en voit un plus grand nombre. La culture du cacao n'eſt pas permiſe dans ce pays, je ne ſais par quelle triſte politique, car il y viendroit très-bien ; il eſt au moyen de cela ſi cher, que comme je l'ai dit, ſes graines ou amendes ſervent de monnoie, mais les pauvres ſuppléent à la cherté du chocolat qui en eſt la ſuite, par les pepins de *ſapote marmue*, gros comme des œufs & amers comme la coloquinte.

J'ai parcouru tous les jardins de Campêche, je n'en ai point trouvé qui fût digne d'un curieux ; j'y ai pris à tout haſard ſeize pieds de deux eſpèces de cactes inermes, qui m'ont été très-utiles par la ſuite.

Cependant, le 6 juillet le capitaine s'eſt rendu à bord avec le deſſein de remettre en mer, tout ſe diſpoſoit pour partir, & dans trois jours au plus tard, trois barques devoient nous apporter en mer le bois de Campêche qui devoit faire notre chargement. 6 Juillet 1777.

Quelques ſoins que j'aie pris, je n'ai pu me procurer ni branches, ni verdures, ni ſemences de cet arbre pour m'aſſurer s'il eſt différent de celui que nous poſſédons dans nos colonies ; j'a-

vois donné de l'argent à un matelot pour cet objet, mais je n'ai pu y réussir.

Nous étions prêts à lever l'ancre, lorsqu'un maître de barque qui étoit venu nous apporter du bois pour la cuisine, vit mes nopals & ma cochenille, & me dit qu'on en cultivoit à six lieues de Campêche : quoique je doute beaucoup de la vérité de ce fait, je fus très-fâché de ne plus être à portée de le vérifier, & s'il étoit réel, de renouveller mes plantes, & recruter mes insectes.

Soit pour recevoir quelques petits cadeaux, soit pour me consoler d'une si longue attente, le capitaine me donna le plus beau perroquet qu'il soit possible de voir, pas plus gros qu'une tourterelle; il a le bec jaune à la base & noir au sommet, tout son corps est d'un verd clair, il a les joues & le tour des yeux plaqués d'un rouge de sang; son front, ses épaules & ses genoux sont de la même couleur, le fût de la tête est couronné de jaune, le centre blanc & le derrière bleu azur; les aîles vertes, bleues, orangées & pourpres; enfin il a les pattes jaunes, les yeux bleux, mais l'iris jaune; le capitaine me fit encore présent d'un cardinal, & de trois peaux de tigres.

11 Juillet 1777. Enfin après cinq jours d'une vaine attente, il a fallu renoncer à l'espoir de voir arriver le bois de teinture. Le pauvre capitaine se vit déchu de tous ses projets de fortune, & perdit encore les

vingt piaſtres d'arrhes qu'il avoit données à celui qui devoit lui en procurer, ſoit négligence, ſoit défaut d'adreſſe, le malheureux perdit ainſi un bénéfice de trois mille piaſtres au moins, car le bois de teinture, qui ne ſe vend que trois réales à Campêche, ſe paye trois piaſtres au Cap; je fus déſolé qu'il ne m'eut pas mis plutôt dans ſa confidence, il me ſemble que j'aurois pu lui donner de bons conſeils, & lui procurer peut-être deux mille quintaux de bois.

Nous avons donc levé l'ancre le 11 juillet, à dix heures du matin, & par un vent de ſud-oueſt nous avons fait une demi-lieue par heure à l'eſt-nord-nord-eſt; à deux heures le vent changea, nous avions le Cap à l'oueſt ſud-oueſt, il fallut jeter l'ancre à quatre heures, faute d'eau nous mouillâmes par quatre braſſes & demie; tous les ſoirs nous avions de grands vents & du tonnerre ſans pluie.

Après avoir épié le vent toute la nuit, nous l'eûmes du ſud à trois heures du matin; le 12 on leva l'ancre promptement, & l'on fit route au nord-eſt, par une belle mer & un beau temps, juſqu'à dix heures & demie que le calme eſt ſurvenu, après avoir fait à peu près une demi-lieue; à une heure & demie les vents ſont revenus au nord-oueſt, & nous ſervoient très-bien, l'eau changeoit de couleur, & de bleu céladon redevenoit azur; mais à quatre heures les vents ayant paſſé au nord-eſt, nous n'avons pu aller

12 Juillet 1777.

plus loin, & l'on a jeté l'ancre pour éviter l'atterrage, on voyoit la terre comme le jour précédent; à neuf heures, après beaucoup de menaces de pluie sans effets, les vents étant redevenus au sud-ouest on a levé l'ancre.

13 Juillet 1777. Le 13, à dix heures du matin calme; pendant ce calme qui a duré deux heures & demie, les Espagnols s'avisèrent enfin de pêcher; ils prirent dix-huit perches monstrueuses, dont la moindre pesoit neuf livres, c'est la *perca philadelphica* que M. Linnæus a décrite. Ce poisson est exquis, on le pêche à cinq brasses de profondeur, avec un hameçon de deux pouces, gros comme une plume de corbeau, en y attachant un morceau de lard, de viande, ou de tripes de volailles; on suspend à un pied au dessus de l'hameçon un boulet d'une livre pour le précipiter au fond, à peine a-t-on le temps d'amorcer. A midi la brise est venue du nord-ouest, nouveau départ, & à trois heures nouveau mouillage, telle est la navigation le long de cette côte qui court nord & sud; le sud-est nous poussoit en mer pendant la nuit, & le nord-est nous ramenoit à terre l'après midi, ce sont les seuls vents qui régnent dans ces parages, mais ils deviennent quelquefois sud, ou sud-ouest, & nord ou nord-ouest, & alors on en tire quelque parti; il faut ranger la côte à quatre, cinq, six & huit lieues de distance, pour deux raisons; la première parce que si l'on s'en éloignoit à une plus grande distance, on rencon-

tteroit des cayes, & d'autres bancs ſur leſquels on ſeroit porté par le nord-eſt; la ſeconde, parce que les vents en haute mer étant plus rares dans cette ſaiſon, & toujours contraires, & les courans contrariant également les navigateurs, la navigation ſeroit éternelle; il n'y en a point de plus difficile que celle du golfe du Mexique, vous éloignez-vous des ſondes pour prendre le large? vous tombez dans des courans, dont vous ne vous tirez plus; reſtez-vous ſur les ſondes? vous n'avez que des demi-vents à faire quatre ou cinq lieues par jour aſtronomique. Si l'on vient des mers du nord ou du ſud pour aller à Vera-Crux, ou en quelqu'autre endroit du golfe du Mexique, il faut non-ſeulement reconnoître la ſonde d'Yeucatan, mais encore celle de la Floride; or on appelle ſonde une mer très-peu profonde, qui borde toutes les côtes du golfe du Mexique, depuis le cap Catoche juſques & plus loin encore que le cap S. Auguſtin, depuis ſix juſqu'à ſoixante lieues de la terre; de manière qu'étant à l'extrémité de la plus grande ſonde, à ſoixante-huit braſſes, par exemple, vous pouvez juger à quelle diſtance vous êtes de la terre, car la ſonde diminue d'une braſſe par lieue; de ſorte qu'à une lieue de terre vous n'avez que trois, deux, même une braſſe: ajoutons à ces notions ſur le golfe du Mexique, que le nord y eſt le vent dominant, & s'y fait ſentir avec plus de violence que dans aucune autre mer de l'Amérique, de manière que

dans les mois d'Octobre ou Novembre, il la rend presqu'impraticable.

13 Juillet 1777. Le 13 la brise du nord avoit été très-forte, il fallut mouiller jusqu'à minuit.

14 Juillet. Le 14 à dix heures la brise de terre cessa; les vents revinrent au nord, & l'après-midi l'on poussa la bordée est-sud-est, en faisant une lieue ½ à l'heure. La chaleur est tempérée sur cette mer; car, quoique le temps fût serein, & que le soleil se montrât dans toute sa splendeur, mon thermomètre ne marquoit que vingt degrés à midi. Nous étions à-peu-près à cinquante lieues de la ville.

A cinq heures du soir nous arrivâmes à l'auberge, car mouiller ainsi tous les soirs à-peu-près à la même heure, en a un peu l'air. Nous avions rencontré une heure auparavant un navire qui étoit plus à terre que nous; nous vîmes passer aussi un brigantin que nous soupçonnâmes être le courier de la Havanne, il avoit vent arrière & toutes voiles dehors, néanmoins il marchoit moins vîte que nous, quoique nous eussions vent contraire. La journée & la nuit se passèrent sans pluie, mais il y eut une rosée abondante.

A onze heures du soir, le vent ayant changé on leva l'ancre, mais nous fîmes peu de chemin, le vent sud-est très-foible ayant calmé depuis sept heures du matin, le lendemain jusqu'à dix heures, que le nord est revenu.

15 Juillet. Le 15 à onze heures du matin, le nord-est

d'abord foible s'accrut au point de nous faire faire une lieue.

Nouveau mouillage le foir à cinq heures, nous n'eumes point de pluie en mer quoiqu'on la vît à terre; nous avions évité une vigie, qui fait paroître l'eau d'un verd jaunâtre, à trois lieues de diſtance du rivage : nous apperçûmes auſſi le courrier de la Havanne; c'étoit le même qui étoit parti cinq jours avant nous de Vera-Crux & qui revenoit de la Havanne; il nous apprit que M. le marquis de la Tour étoit relevé de ſon gouvernement, nouveau motif pour moi de me féliciter d'avoir accompli mes projets ſans retard, & aurois-je pu me flatter jamais d'obtenir de ſon ſucceſſeur les bontés dont il m'a comblé? Comme ce bâtiment alloit à Campêche notre capitaine lui donna des lettres 16 Juillet 1777.
pour cette ville; à minuit on a levé l'ancre, le vent ſud-oueſt étoit très-foible, & aboutit au calme à huit heures.

A midi le nord-eſt nous a permis de courir une bordée, mais à trois heures les vents s'étant renforcés, un orage menaçoit; nous avons mouillé après un ouragan de pluie affreux; on a mis à terre vis-à-vis d'une guérite pour faire douze bariques d'eau, & vingt-quatre fanègues de ſel; j'étois curieux de voir cette ſaline, & d'aller faire une petite récolte de plantes & de coquilles; mais la crainte des accidens qui pouvoient arriver à mes inſectes & à mes herbes dans

mon absence m'a retenu; c'est un sacrifice qu'il fallut ajouter à tous ceux que je leur avois déjà faits ; je m'en voyois cependant déjà récompensé, ma vanille jetoit quelques rameaux, mon jalap, mes nopals poussoient des feuilles; j'en avois perdu beaucoup, mais ce qui restoit étoit en bon état, & je pouvois concevoir l'espérance la mieux fondée du succès.

17 Juillet 1777. Nous attendions le 17 notre pilote, qui étoit allé à terre avec quatre matelots, il ne revint pas. Comme c'étoit un maître ivrogne, nous soupçonnâmes qu'il s'étoit ennivré, & que c'étoit la cause de son retard; le vent du matin avoit été foible, calme, ensuite à l'ordinaire, pluie à trois heures sans beaucoup de vent. Le brigantin qui faisoit même route que nous ne fit qu'une lieue dans toute la journée.

18 Juillet. Après avoir passé le jour dans les plus vives inquiétudes, je conseillai le soir au capitaine de tirer un coup de canon; j'étois désolé, une excellente brise de terre souffloit alors, & nous eut fait faire dix lieues cette nuit : malheureusement le capitaine n'étoit point du tout marin, & nous n'avions plus assez de monde pour manœuvrer.

Enfin le 18 au matin le canot est revenu avec les matelots, ils avoient entendu les coups de pierriers quoiqu'à une lieue & demie, & au vent ; le pilote les envoyoit avec le sel, & comptoit lui ne revenir qu'à midi, attendant des poules,

poules, des œufs, & des cochons que les Indiens devoient lui apporter ; le capitaine furieux lui renvoya le canot avec ordre de revenir ſur le champ ; il revint à quatre heures, & on leva l'ancre ; mais nous eûmes du calme toute la journée.

Mon joli cardinal s'étant échappé de ſa cage, s'eſt jeté à la mer, le capitaine a promis à mon inſçu à un bon nageur une bouteille d'eau-de-vie s'il rapportoit mon oiſeau, le matelot n'a point marchandé, & l'avidité lui fermant les yeux ſur le danger, il s'eſt précipité à la mer des fenêtres de la chambre & a pris une courſe de dix toiſes ou environ, il a ſaiſi l'oiſelet, l'a rapporté dans ſa bouche, & abordant la quille du bateau par l'arrière, il a ſaiſi l'anneau de fer du gouvernail auquel il s'eſt cramponné, en attendant qu'on lui jetât une corde à l'aide de laquelle il eſt remonté; j'étois dans la plus grande inquiétude que quelques requins ſi communs dans cette mer n'accouruſſent au bruit du nageur & ne le dévoraſſent, & j'étois mortifié que le capitaine eut expoſé la vie d'un de ſes matelots pour un ſi foible intérêt ; heureuſement il échappa, & outre la bouteille d'eau-de-vie, il eut un beau mouchoir de tête dont je lui fis cadeau.

Nous étions mouillés vis-à-vis d'une guérite ou vigie par trois braſſes d'eau.

Ces vigies ſont des huttes de bois en forme

de tours quarrées de vingt à quarante pieds de haut, bâties de quatre en quatre lieues ſur toutes les côtes de la nouvelle Eſpagne; on y poſe des ſentinelles qui doivent donner avis de tous les navires qu'ils apperçoivent, & ces ſentinelles qui ſont des Indiens ſe relèvent tous les quatre jours.

Il arriva que celui qui étoit prépoſé à la garde d'une de ces vigies s'étant ennuyé de ce métier propoſa à nos gens de le recevoir dans le canot avec ſon paquet, & de l'emmener; ils y conſentirent très-imprudemment, car il eſt défendu ſous les peines les plus graves d'embarquer aucun Indien : j'eus la curioſité de viſiter le paquet de ce malheureux, c'étoit ſa proviſion pour quatre jours; elle conſiſtoit en douze tordillas de huit onces chacune, & environ deux livres de pâte de mays groſſièrement broyée, qui délayée dans l'eau fait une boiſſon ſingulièrement agréable aux Indiens; celui-ci eſt grand & bien fait, âgé de vingt-un ans, il n'a pas un ſeul poil de barbe, marié depuis deux ans; il ne parut pas avoir le moindre regret d'avoir quitté ſa femme; ſur ce que je lui demandois s'il avoit des enfans, il me répondit d'abord que non, puis ſe reprenant comme s'il ſe rappeloit la vérité, il me dit qu'il en avoit un *pequennito*, très-petit, & cela en fronçant le ſourcil, voulant faire entendre qu'il étoit ſi petit qu'il ne valoit pas la peine d'en parler; cela nous fit beaucoup rire.

Le matin 19 on leva l'ancre, & l'on fit vent arrière toute la journée par un ſud-oueſt fort foible ; à ſept heures on l'a jetée, & levée à huit, le vent étant paſſé au ſud-eſt. Ce n'étoit qu'un grain, le calme a ſuccédé, on a de nouveau jeté l'ancre, mais bientôt le vent ayant repris on a mis à la voile, & l'on s'y eſt tenu toute la nuit. 19 Juillet 1777.

Le 20 toute la journée les vents de nord & de ſud nous ont fait faire une lieue à l'heure. Le ciel avoit été couvert toute la matinée ; à trois heures les vents très-foibles ayant changé quatre fois en moins d'une demi-heure, ſurvint un ouragan de pluie conſidérable. Après bien des prières, j'ai obtenu qu'on en ramaſsât ſix barils, on en eut pu faire trente. Après la pluie on remit le cap à l'eſt-ſud-eſt, car notre pilote ſous le prétexte des courans ne vouloit pas quitter la terre, nous faiſions de courtes bordées & de longs mouillages ; nous nous trouvâmes le ſoir vis-à-vis de *rio de las Gartas*, rivière des Lézards, ce qui annonçoit que nous avions fait dix-huit lieues depuis la veille, c'étoit beaucoup, mais il nous reſtoit près de quarante lieues de cette côte à prolonger encore. 20 Juillet.

Nous la quittâmes enfin, cette triſte & ennuyeuſe terre, nous prîmes le large & l'on renferma toutes les ancres dans la calle, mais le calme nous ayant repris tout de ſuite, on a jeté une petite ancre ; à onze heures du ſoir le vent

étant revenu ſud-eſt on appareilla de nouveau ;
21 Juillet 1777. il fraîchit tellement que depuis minuit juſqu'à deux heures, nous avions fait à-peu-près vingt lieues, la mer étoit redevenue bleu indigo : ſi le temps eut continué il ne falloit pas plus de quatre jours pour nous rendre à la Havanne ; ce fut le premier beau temps que nous eûmes depuis notre départ de Vera-Crux : cela me conſola un peu de la perte de quinze ou ſeize pattes de nopal que j'avois faite depuis trois jours : nous découvrîmes un miſérable petit bateau ſous le vent, bientôt nous devions voir force navires. Mers de nos colonies fortunées ! que vous êtes différentes de ce triſte golphe ! de nombreux & riches bâtimens vous ſillonnent en tous ſens, ſemblables à ces brillantes routes qui traverſent les capitales, tandis que le golfe du Mexique eſt auſſi déſert que les chemins de traverſe qui conduiſent à des hameaux iſolés & miſérables !

22 Juillet. Le 22 à trois heures du matin le vent s'eſt beaucoup rallenti, cependant à midi nous penſions avoir fait cinquante lieues depuis le 20, & être par conſéquent hors d'un haut fond qui s'étend l'eſpace de deux lieues à l'extrémité de la ſonde nord & ſud par vingt-trois degrés de latitude boréale, & deux cent quatre-vingt-ſix degrés dix minutes de longitude méridien du pic de Teneriffe. Il y avoit eu de l'erreur dans cette eſtime, car à deux heures après midi un cri d'effroi, élevé de deſſus le pont, nous a fait

voir très-évidemment & avec la plus grande épouvante cette vigie, qui cachée ſous l'eau s'étendoit en rameaux laciniés à droite & à gauche une lieue de large ſur trois lieues de longueur; on a viré de bord à l'inſtant, & ayant filé quarante-cinq braſſes de ſonde, on a trouvé un fond de roche rougeâtre qui m'a paru des fragmens de coreaux avec des herbes : le banc paroiſſoit rougeâtre dans toutes ſes parties, & donnoit à l'eau une teinte de crayon rouge. Il eſt heureux pour nous qu'il fît jour en ce moment; de nuit nous aurions traverſé tout le banc, & peut-être y aurions-nous péri, car quoique la mer n'y briſe point, & qu'il paroiſſe couvert de beaucoup d'eau, on ignore cependant la nature & la hauteur de ce fond. En réjouiſſance d'avoir échappé à ce danger nous bûmes deux bouteilles d'un excellent cidre, dont le capitaine m'avoit fait préſent, le vin de Champagne n'a rien de plus agréable; cette libation nous rendit le courage.

Nous paſsâmes la nuit ſans danger, le vent du ſud avoit ſoufflé, le navire ne gouvernoit plus. On prit un *phocène* (marſouin) monſtrueux, il avoit huit pieds de long ſur cinq & demi de circonférence, ſa queue en avoit deux de large, c'étoit une femelle; en l'ouvrant on coupa ſans doute quelques vaiſſeaux laités, car on vit couler plus d'une pinte d'un lait très-pur & très-blanc. Le navire étoit entouré d'une troupe nombreuſe de ces animaux, qui, malgré leur taille énor- 23 Juillet 1777.

me, ne paroiſſoient pas plus gros que des carpes de huit à dix livres.

24 Juillet 1777. La nuit nous eûmes un peu de vent; mais le 24, calme tout plat. Le vent reprit encore le ſoir au lever de la lune.

25 Juillet. Le 25 à dix heures du matin, on prit un requin, c'eſt le *ſqualle tiburo* de *Linnæus*; cet animal eſt hideux à voir dans l'eau, il a quelque choſe de ſiniſtre, & brille le jour comme la nuit; on l'a harponné avec un dard d'un pied de long emmanché d'une gaule de ſix pieds; quelque dure que ſoit ſa peau, qui réſiſte à la pointe du couteau, elle n'a pu éviter le coup de cette arme, & le monſtre a fait moins de réſiſtance dans l'eau, & s'eſt moins débattu ſur le pont que le marſouin; il avoit cinq pieds de long & étoit environné à l'ordinaire du ductor (pilotin) eſpèce de perche qu'on nomme ainſi parce qu'elle eſt toujours au gouvernail. On a ſervi de ce requin, je n'ai pu me réſoudre à en manger, quoique ce ſoit le mets favori des Campêchiens, ce qui ne fait pas l'éloge de leur goût, y ayant dans leur rade une multitude de poiſſons exquis. On en a pris depuis un autre monſtrueux, il a fallu un appareil pour le hiſſer à bord; c'étoit une femelle, mais d'une autre eſpèce, elle avoit dix pieds huit pouces de long; j'en ai envoyé des fœtus à M. Daubenton, il paroît que cet animal eſt vivipare.

A midi il a plu beaucoup, & pendant deux

heures les grains se sont succédés, cela nous a fait faire du chemin en nous donnant du vent, mais le calme a repris à cinq heures jusqu'au lever de la lune que le vent est revenu assez fort.

Le 26 le vent s'est rallenti par légères bouffées qui nous faisoient faire une demi-lieue par heure, les grains sont venus mais sans vent; le matelot travailloit sans fin à la manœuvre pour saisir le moindre air de vent, mais sans succès, il repassoit alternativement d'un bord à l'autre, à peine suffisant pour faire gouverner, & puis expiroit à tous momens; nous rencontrâmes deux énormes pièces de bois flottantes chargées d'oiseaux; le pilote se faisoit à vingt-cinq lieués de la sonde de la Floride, & nous étions par vingt-cinq degrés de latitude. 26 Juillet 1777.

Le 27 au matin calme plat, fâcheux repos! cruelle inertie! Faut-il être arrêté ainsi lorsqu'il me seroit si doux d'arriver, m'écriai-je cent fois? Mes cochenilles pondoient en effet pour la deuxième fois, & je n'avois plus de plantes sur lesquelles je pusse les multiplier, une jeune feuille de nopal & une vieille venoient de mourir, un ravet *bleta lucifuga* avoit rongé la moitié d'une autre, je me voyois au risque de perdre cette nouvelle génération, cependant j'eus la petite consolation de voir deux plants de vanille pousser encore quelques rameaux. Plusieurs bonites rodoient autour de notre navire; ce nom de bonites donné à cette espèce de *coriphène* vient de l'espagnol *bue-* 27 Juillet.

nito, augmentatif de *bueno*, qui ſignifie très-bon; nous vîmes auſſi quelques dorades, autres eſpèces de coriphènes, l'*equiſolis* de M. Linnée, les matelots en ont pris une, elle avoit quatre pieds trois pouces entre tête & queue, & un pied & demi de large à l'eſtomach; la mer n'a pas de poiſſon plus beau ni même d'auſſi beau, le corps eſt d'un jaune d'or éclatant ſur un verd changeant avec des taches rondes d'un pouce de large, d'un bleu d'outremer, les nageoires & la queue ſont d'un verd éclatant; dans le calme ſes couleurs la faiſoient remarquer à cinquante pieds de profondeur dans l'eau.

Le ſoir les vents reparurent & l'horiſon ſe chargea tellement de nuages que l'on craignoit un orage terrible, il n'y eut cependant que peu
28 Juillet 1777. de vent, encore fut-il contraire; toute la nuit le Cap étoit ſud. Le matin on avoit couru une bordée au nord-nord-eſt, mais le calme eſt encore revenu; j'obſervois depuis huit heures dans la partie du ciel nord-nord-eſt, un nuage en forme de queue de cheval nord-nord-eſt & ſud-ſud-oueſt qui paroiſſoit le ſignal du calme, comme les *procellaria* me parurent indiquer du vent.

29 Juillet. Le 29 le calme ceſſa vers minuit, & nous fîmes environ cinq lieues juſqu'à neuf heures, il reprit juſqu'à onze, puis du vent juſqu'à une heure, puis mon nuage à queue de cheval, on ſonda, mais ſans trouver de fond; le pilote qui

s'étoit cru ſur la ſonde de la Floride fut détrompé ; je le fus encore plus triſtement, quoiqu'à ſoixante lieues ou environ de la Havanne, nous étions à peine à la moitié de notre voyage ; la triſte, l'ennuyeuſe navigation !

Le vent revint à quatre heures du ſoir, mais à ſon train on le reconnut pour un vent frais, & réglé, & il n'a diſcontinué que le trente au matin pour faire place à la briſe de terre. Par l'obſervation nous avions paſſé la ſonde de la Floride, on veilla toute la nuit pour éviter *las tortugas* les tortues, aſſemblage de quatre ou cinq petites isles au bord de la ſonde de la preſqu'isle de la Floride. Nous eûmes tout ce jour un ciel chargé de nuages, & des grains de pluie. 30 Juillet 1777.

En viſitant mes nopals, j'en ai trouvés trois feuilles de mortes, j'ai nétoyé toutes les autres, & je les ai vergetées pour en ôter la poudre blanche dont elles ſe couvrent, j'ai exterminé toutes les cochenilles ſilveſtres qui s'étoient mêlées avec les fines, & en avoient étouffé une grande partie ; me trouvant beaucoup de ces cactes de Vera-Crux, armées d'horribles épines, j'en ai jeté treize à la mer, enfin j'ai deſſéché les cochenilles ſilveſtres que j'avois recueillies pour les envoyer à mon père, & à Mrs. de Roſtagin & Juſſieu. En nettoyant ainſi mes coffres ou plutôt mes jardins, j'ai trouvé trois *chacherlas* & une *ſcolopendre morſitant ;* heureuſement ces inſectes ne mangent point la cochenille, car s'en étoit fait de mes tréſors ;

cette occupation me récréa quelques inſtans, mais elle me fatigua beaucoup.

31 Juillet 1777. Le 31 après avoir louvoyé toute la nuit pour éviter les côtes, au point du jour nous avons vu la terre de Cube, & nous nous trouvions de vingt lieues en-dedans du canal; le lendemain nous pouvions voir la Havanne, & deux jours après debouquer le canal de Bahama, charmante perſpective qui nous aſſuroit un prompt retour.

Cependant notre équipage vouloit abſolument aller à la Havanne, mais nous ne pouvions, le capitaine & moi, nous y expoſer ſans courir les plus grands riſques de notre liberté, & même de notre vie; nous réſolûmes donc de les forcer à nous obéir, ou de tuer les plus mutins, au premier coup de ſignal dont nous étions convenus: quelque violent que puiſſe paroître ce parti, il faut conſidérer qu'il importoit fort peu à nos gens d'être débarqués à tel ou tel port, au lieu qu'il étoit pour nous de la plus grande conſéquence de ne pas deſcendre à la Havanne.

Portés par le courant & le vent, nous nous trouvâmes à midi devant *Bahyaonde*; depuis deux jours nous avions la plus belle navigation du monde, mais il nous reſtoit quatre cent lieues à faire & nous n'étions pas à la fin de nos peines.

En effet le vent ſe renforça, la nuit fut terrible; aux ſecouſſes que recevoit le bateau, je croyois être prêt à périr, on ôta la bonnette de la trinquette, & on prit des ris dans la grande

voile, malgré cela le bateau donnoit furieuſement la bande, il fallut dormir à platte terre, & tout habillé, mais grâces aux voyages cela ne me coûtoit rien.

Le 1 Août au matin, malgré les vents contraires, les courans nous ayant porté toute la nuit, nous avons vu la table de Marie-Anne, & à quatre heures du ſoir la bordée nous a conduits juſques ſous le canon du fort Maure; j'ai revu de loin la maiſon de campagne de D. Huet, j'en reconnus les environs, ainſi que le fort du prince dont il m'avoit montré les ouvrages; la journée fut belle, mais le vent violent du nord-nord-eſt fit reprendre à ſix heures du ſoir les ris qui avoient été largués; une mauvaiſe manœuvre penſa nous faire périr, des cris redoublés, des mouvemens violens & précipités vinrent jeter l'épouvante dans nos eſprits, j'eus d'autant plus de peur que je me trouvois riche; riche, bien entendu, des richeſſes que j'avois ambitionnées; je n'eus point que je me rappelle de ces frayeurs en allant au Mexique. 1 Août 1777.

Les vents ayant été nord-eſt toute la nuit, nous avions fait peu de chemin, le matin du 2 Août à neuf heures : je vis pour la première fois le matin un orage effroyable (c'eſt le premier exemple que j'aye eu d'un orage le matin) en Amérique. Toute la journée ainſi que la nuit ſuivante furent fort pénibles, on a reviré de bord ſans fin; à trois heures nous avons vu le pin de 2 Août.

Matances; la mer étoit terrible, & il y avoit d'autant moins lieu de tenter le débouquement, que nos manœuvres étoient dans le plus mauvais état poſſible ; c'étoit encore un exemple de la pareſſe eſpagnole ; pendant tant de calme que nous éprouvâmes, il leur étoit bien facile de rider les haubans, & faute de cette précaution il fallut, malgré mes repréſentations, s'arrêter & perdre beaucoup de temps.

3 Août 1777. Après avoir couru des bordées toute la journée du 3 Août, la mer toujours groſſe, il fallut ſe réſoudre à entrer le ſoir dans la baye de Matances.

Cette baye a environ une lieue d'ouverture ſur deux de profondeur ; trois rivières ou plutôt trois ruiſſeaux s'y jettent, nous mouillâmes ſur le ſoir à demi-cable du rivage : ce fort eſt quarré, flanqué de quatre baſtions, & peut avoir trente toiſes de long. La courtine qui regarde la mer eſt défendue par un ouvrage à couronne, il m'a paru en fort bon état : j'y entrai comme ſi je m'en fuſſe rendu maître, je ne trouvai de ſentinelles ni aux barrières du chemin couvert, ni aux portes, & je pénétrai ainſi juſques dans la place d'armes, où je trouvai ſix ſoldats qui jouoient aux cartes, & qui ſans ſe déranger, ſans me faire la moindre queſtion, me laiſsèrent ſortir comme j'étois entré.

Quelque bien fortifié que ſemble ce château, je ne le crois propre qu'à empêcher la deſcente & l'aiguade à des navires marchands ou corſai-

res, & sûrement il ne ſoutiendroit pas le feu d'un vaiſſeau de ſoixante pièces de canons.

Matances qui eſt au fond de la baye eſt un lieu mal bâti, marécageux, froid, humide, & mal ſain: il n'y a nul commerce, nulle culture; le peuple qui l'habite offre le ſpectacle de la misère la plus honteuſe & la plus craſſe, il y eſt mangé par des crabes monſtrueux & dégoutans, & les mange à ſon tour. Le village eſt ſitué au confluent de deux ruiſſeaux, ſur leſquels on fait flotter de l'intérieur des terres des bois de conſtruction pour la Havanne; une miſérable redoute en pierre décorée du nom de château, eſt au front du village, & défend le fond de la baye.

On ne devoit s'arrêter dans ce miſérable lieu que pour faire de l'eau & rider les haubans, mais la déſertion d'un matelot & l'ivrognerie du pilote nous y ont retenu deux jours.

Le 5 Août j'ai acheté à Matances ſix cardi- 5 Août 1777.
naux, deux ciris, deux alouettes, & huit autres oiſeaux très-jolis, dont j'ignorois les noms; j'en ai rapporté en outre pluſieurs feuilles d'un cacte que l'on appelle *raquette eſpagnole* dans nos colonies, & dont je veux éprouver la qualité par mes cochenilles : j'ai encore vu ſe pourrir trois feuilles de nopal, que de pertes! que j'avois de chagrin de ne pas être rendu à S. Domingue!

Enfin, le 6 on a levé l'ancre & nous ſommes 6 Août.
heureuſement ſortis: le 7 nous nous faiſions à 7 Août.
vingt lieues de Matances. Ce malheureux pilote

fit encore une fauſſe route, & par ſa faute nous ne vîmes que le ſoir les Martyrs, que nous aurions dû reconnoître dès le matin pour embouquer le canal; il fallut donc louvoyer toute la nuit par une mer épouvantable, & ce ne fut que le 8 à cinq heures du matin qu'on prit une route directe au nord-eſt, par un vent de ſud-eſt.

Les courans nous ont tellement portés, qu'à midi nous étions par vingt-ſix degrés ſix minutes, ainſi malgré le vent nous avions fait quarante-deux lieues pendant la nuit. La mer fut groſſe toute la journée mais, elle calma le ſoir, nous avions eu trois grains.

9 Août 1777. Nous aurions pu débouquer le 9 ſi les vents euſſent été favorables, mais étant eſt-nord-eſt il a fallu louvoyer toute la nuit, & faire route au nord-oueſt & au ſud-eſt, dans la crainte de donner dans les écueils qui ſont à droite & à gauche; le ſoleil s'étoit levé chargé au bas de l'horiſon d'une maſſe de nuages, pronoſtic certain d'un gros temps dans ces mers; il ne fut point trompeur, la mer fut horrible, le vent ſuffoquant, les vagues monſtrueuſes, leur choc joint au clapotage naturel du courant faiſoit un bruit affreux; les vents étoient nord-eſt, & par conſéquent directement contraires, nous louvoyions toujours bord ſur bord au nord-oueſt & au ſud-eſt; cela ne nous empêcha pas de faire trente-cinq lieues: tel eſt l'effet du courant, que quelque monſtrueuſe que ſoit la lame, elle ne ſe briſe

point en formant la vaſte coquille qu'elle repréſente dans d'autres mers ; mais le flot pouſſé en ſens contraire par deux forces égales, le vent & le courant s'élève en pyramide, & retombe en clapotant tout à plat ſur ſa baſe : on peut ſe figurer à quelle fatigue ſont expoſés alors le navire & les navigateurs.

Pour concevoir la cauſe & le mécaniſme du fameux courant qui nous entraînoit & en comprendre l'effet ſingulier, il faut le regarder comme un vaſte dégorgeoir des golfes du Mexique & de Honduras, & des mers ſupérieures dans leſquelles ſe déchargent l'Amazone, l'Ormogue, la Madelaine, le Miſſiſſipi, & une infinité d'autres fleuves du ſecond ordre. Leurs eaux ne pouvant franchir la barrière que forme l'archipel des isles Caraïbes de l'eſt à l'oueſt, ſe débordent en bas par le canal de Bahama, l'ouverture la plus cave ſans doute que laiſſent les canaux qui ſéparent toutes ces isles, & pénètrent par-là dans les mers du nord. En plein calme, ce courant porte une lieue un tiers par heure, à vent contraire il porte une lieue & demie. On a vu le trident, vaiſſeau de guerre eſpagnol de ſoixante canons, faiſant vent arrière, entraîné de devant la Havanne, toutes voiles dehors juſques à la Caroline, ſans pouvoir s'en défendre.

La mer fut ſi terrible pendant la nuit, que l'on mit à la cape. Le vent étoit eſt, le cap nord, & ſuivant mon eſtime le courant portoit

à l'oueſt; cela me fit penſer qu'à force de dériver, nous irions à la côte; trois fois j'eus envie de communiquer mes obſervations au capitaine, & trois fois la crainte de paſſer pour un obſervateur ridicule & importun m'a retenu; j'ai bientôt eu lieu de me repentir de ma folle pudeur, car à deux heures du matin le capitaine, ou plutôt l'effroi en perſonne, eſt venu me réveiller; il pleuroit & ſe déſeſpéroit: qu'y a-t-il capitaine? *male ſumus*, *perditi ſumus*, nous ſommes perdus! pourquoi? Comment? qu'eſt-ce? *hai fundo!* le fond: en effet, on venoit de ſonder & l'on avoit trouvé le fond à quarante braſſes, le vent & le courant nous portoient à terre; patience, patience, lui dis-je; je ſuis monté ſur le pont, & prenant alors plus de hardieſſe & de confiance dans mes idées, j'ai opiné pour porter le cap au ſud-oueſt. Le capitaine, le pilote & le contre-maître y ont conſenti: on a viré de bord, & en moins de deux heures on n'a plus trouvé de fond.

12 Août 1777. Le 10, le ſoleil ſe leva avec un épouvantable *ſombrero*, chapeau, de nuages noirs & épais: une foule de taille-vents & autres oiſeaux de mer fuyoient à cet aſpect; mes oiſeaux ſe hâtoient de manger, le chant de mes allouettes, vraies caſſandres, me préſageoit une journée périlleuſe & funeſte: en effet, les grains, les ouragans ſe ſont ſuccédés avec rapidité; je craignois qu'on ne pût prendre hauteur: heureuſement

ment il eſt venu un éclairci pendant lequel on a obſervé vingt-neuf degrés de latitude : ainſi, comme je l'avois annoncé au capitaine, la Balandre avoit fait malgré le vent, & par la ſeule force des courans, plus de vingt lieues marines, & nous nous trouvâmes débouqués : c'étoit là le moment de prendre la route d'Europe, ſi nous euſſions voulu y retourner, mais nous cherchions S. Domingue, & j'avois beſoin d'y arriver, pour moi & pour mes chers inſectes, qui ne voyoient le jour qu'une heure ſur vingt-quatre.

Le vent diminua graduellement de force; le 11 le ciel & la mer furent aſſez doux, mais les courans nous avoient portés quarante lieues au nord-nord-eſt. Les vents ſe rapprochoient du ſud en tournant de manière à nous faire eſpérer d'avoir dans peu la proue à l'eſt, & alors nous ne devions plus avoir que de la latitude à faire pour deſcendre à Saint-Domingue, huit jours de vent arrière pouvoient nous y conduire. 11 Août 1777.

Nous nous trouvions par trente-un degrés trente minutes de latitude, à la hauteur de Charleſtown, en face de la Caroline : à quatre heures du ſoir on prit un oiſeau que les Eſpagnols appellent *tinoſa*. C'eſt le *lavus* de M. *Linnée*.

Le 12 nous avons eu calme juſqu'au ſoir 12 Août. malgré la plus belle diſpoſition de route, les vents étoient ſud-oueſt. Nous avions la proue à eſt-quart-eſt, à trois heures un ſouffle léger nous

a pris du ſud-oueſt, & nous fîmes route au ſud-eſt.

13 Août 1777. Le 13 les vents fraîchirent peu-à-peu au point de nous faire filer quatre nœuds à la minute,
14 Août. mais ils ont diminué le quatorze, juſqu'au calme qui nous a pris à midi; à quatre heures ils reprirent légèrement; la latitude ſe trouva de trente-un degrés quatre minutes.

Un foible ſud-oueſt nous fit faire deux ou trois lieues durant la nuit, mais il fut ſuivi
15 Août. tout le 15 d'un calme profond, calme cruel qui s'oppoſoit ſans ceſſe à notre retour, & m'expoſoit à perdre tout le fruit de mes longs & pénibles travaux! Quatre de mes nopals avoient encore péri, dont un chargé de trois jeunes feuilles, & d'une ample génération de cochenille; ce qui me ſurprenoit, c'eſt que mon malheur vint du côté de la plante qui ne pouvoit réſiſter, tandis que je l'avois toujours redouté de l'inſecte qui ſe trouve au contraire d'une patience à l'épreuve & d'un tempérament excellent; il ne m'en eſt pas mort un ſeul, j'eus donc bien lieu de me féliciter d'avoir pris à Campêche trois autres eſpèces de cactes, qui toutes trois nourriſſent la cochenille quoiqu'en moindre quantité, & avec moins de ſuccès que les nopals.

Au coucher du ſoleil les vents toujours foibles, après avoir varié du ſud-oueſt au ſud-eſt, ſe ſont calmés dans la nuit.

Le 16 ils furent encore ſud-eſt, après avoir louvoyé on fit le ſud-oueſt au plus près, nous faiſions tout au plus une demi-lieue : à onze heures du ſoir le vent a repris. 16 Août 1777.

Nous avons vu le 17 ſous le vent une frégate & un autre bâtiment armés en guerre, quatre navires faiſant pavillon à bandes rouges & blanches, & pluſieurs goelettes qui paroiſſoient leurs mouches : nous avons arboré pavillon rouge à la croix de Bourgogne, & l'avons aſſuré d'un coup de canon; ils ſont arrivés ſur nous, & la frégate armée de trente canons, commandée par le capitaine Chiarey venant de la nouvelle York nous a mis entr'elle & ſa mouche armée de huit hommes & de quatre pierriers braqués, la mèche fumante & prète à faire feu ; elle a hélé en anglois, nous n'avons pu répondre qu'en eſpagnol; alors elle a tourné le navire par la poupe, & s'eſt placée à ſtribord ; la frégate a mis ſon canot à la mer; il étoit monté par un officier & ſix matelots, l'officier ne ſachant que l'anglois n'a pu que nous donner ſa longitude qui ſe trouva ſoixante quinze degrés dix-ſept minutes, méridien de Paris; nous lui avons montré nos paſſeports avec les regiſtres de Vera-Crux, & nous lui avons fait ſigne que nous en venions; nous lui avons auſſi fait préſent de quelques rafraîchiſſemens, en patates, bananes & giraumonts, & il eſt parti fort ſatisfait; ce qu'il y eut de ſingulier, c'eſt qu'on oublia de lui deman- 17 Août.

der le nom du commandant de cette petite efcadre, & pour quel parti ils tenoient, s'il étoit anglois ou infurgent ; on pourroit cependant foupçonner qu'il étoit anglois, fur ce qu'il nous dit que fon bâtiment, ci-devant appelé *Bofton*, portoit actuellement le nom de *Daphné* ; les quatre navires dont il étoit efcorté portoient tous des royaux, ce font les premiers auxquels j'en aie vu.

Nous reprîmes notre route par le nord-eft. La pleine lune nous donna du vent & des grains, j'avois toujours obfervé que le changement de lune amenoit ces variations.

18 Août 1777. Cela fe vérifia encore mieux le lendemain 18. Dès trois heures du matin nous avons eu beaucoup de vent & de pluie, & tout le jour les grains fe font fuccédés de tous les points de l'horifon; les vents ont été contraires toute la matinée, il a fallu courir bord fur bord, à midi le vent a fraîchi en tournant au fud, puis au fud-oueft, alors le ciel a paru menaçant de mille tempêtes, le vent s'eft renforcé, il eft tombé quelque pluie ; on crut devoir amener les bonnettes du foc & prendre des ris dans la grande voile ; mais ce fut inutilement qu'on perdit ce temps précieux, car toutes ces menaces s'évanouirent, & la nuit fut tranquille: on avoit fait à-peu-près une lieue & demie par heure depuis midi, & l'on avoit pris un poiffon qui eft le *gafteros-terus* de *Linné*.

Le maudit calme nous arrêta encore le dix-neuf Aouſt depuis trois heures du matin juſqu'à neuf ; à cette heure & juſqu'au lendemain le vent reprit du ſud, & nous avions le Cap à l'eſt-quart-nord-eſt, on ne fit pas plus d'une lieue à l'heure. 19 Août 1777.

Une colonie de petits poiſſons émigrans ſuivoit agréablement notre gouvernail à droite & à gauche ; c'étoient des *perches*, des *gaſterosterus*, des *ductors*, ces bandes de poiſſons d'un autre hémiſphère, qu'on rencontre ainſi dans quelques mers, ſemblent vraiment de petites colonies errantes qui cherchent à ſe fixer : qu'elles rencontrent un vaiſſeau, c'eſt pour elles un rocher, un banc, une isle, un rivage; elles y trouvent ſans ceſſe de la nourriture, le mouvement ne leur eſt pas moins néceſſaire, mais le vaiſſeau marche & elles marchent auſſi, arrivés au port chacun prend ſon parti, ſe diſperſe & trouve ſon auberge.

Le 20 Août les vents étant eſt-quart-nord-eſt, nous eûmes le Cap au ſud-quart-ſud-oueſt, depuis il fut au ſud & s'y ſoutint à peine; nous faiſions tout au plus une lieue à l'heure. Cette navigation n'eſt guères moins ennuyeuſe que le calme, elle vaut mieux cependant. Il n'y eut ce jour ni pluie, ni orage, le pilote ſe faiſoit nord & ſud de la pointe de Mezy par trois degrés vingt-une minutes de latitude, enſorte que nous avions encore deux cent cinquante 20 Août.

lieues de route au moins, les terres que nous cherchions paroiſſoient reculer devant nous, auſſi m'a-t-il toujours ſemblé que le capitaine & le pilote avoient eu tort de s'abandonner comme ils ont fait aux courants du canal de Bahama juſques par les trente-trois degrés : je ne faiſois pas de doute que ce ne fût la cauſe des calmes & des vents contraires que nous éprouvions, au lieu que ſi l'on eut abandonné le canal dès les vingt-huit degrés, on auroit plutôt trouvé le vent, ou en tout cas en cotoyant les Lucayes, on ne pouvoit manquer d'avoir des vents de terre. Le capitaine m'objectoit à la vérité que les vents étoient contraires le jour où nous avons eu les vingt-huit degrés, mais c'étoit une mauvaiſe excuſe & mon journal faiſoit foi du contraire ; les vents étoient alors eſt, & en mettant le Cap au ſud, le mouvement compoſé du vent d'eſt & du courant, qui portoit au nord, auroit à coup sûr fait faire le ſud-eſt.

Nouvelle perte de nopals, nouvelles douleurs, & d'autant plus grandes que les inſectes qui ſont fixés ſur la plante morte paroiſſent ſans reſſource, & ne peuvent ſe tranſplanter ſur une autre, comme j'en établirai la raiſon quand je donnerai l'hiſtoire de la cochenille.

J'étois déſolé, il y avoit des inſtans où je déſeſpérois de pouvoir amener ma petite colonie ſaine & ſauve à Saint-Domingue, & je ne pouvois en attribuer la cauſe qu'à la longueur de notre navi-

gation, & au défaut de fonds qui m'avoit empêché de faire des difpofitions plus favorables.

Cependant le 21 Août à fix heures du matin, les vents qui avoient été foibles à l'eft-quart-nord-eft durant la nuit, font revenus vivement au nord-eft; nous filions cinq ou au moins quatre nœuds & nous nous trouvions à la hauteur du môle St. Nicolas, nord & fud avec lui par vingt-neuf degrés quarante-neuf minutes de latitude boréale. Le ciel étoit beau, un large rameau de nuages, atténués comme le chanvre ou le lin que les fileufes enroulent fur leurs quenouilles, & qui croifoit le ciel du nord au fud, nous indiquoit enfin l'arrivée de ces vents après lefquels nous foupirions. S'ils nous euffent favorifés durant fix jours, nous arrivions au Cap-François. 21 Août 1777.

J'obfervai mercure une heure avant le lever du foleil dans le figne de l'écreviffe.

Le 22 filant cinq ou fix nœuds par nord-nord-eft, le vent s'accrut au point qu'à cinq heures du foir il fallut amener les bonnettes du phoque de la trinquette, & prendre des ris dans la grande voile. On avoit obfervé à midi vingt-huit degrés quarante-quatre minutes, & nous nous trouvions à la hauteur de l'isle de la Tortue : le lever du foleil avoit été rougeâtre, pefant, le coucher fut entièrement obfcurci de vapeurs, & l'horizon pris de toutes parts. 22 Août.

A dix heures du foir on fut obligé de mettre à la cape fous le phoque, la majeure abattue, &

nous filions encore cinq nœuds. Les coups de mer redoublés frappoient avec un bruit grave & sourd les flancs du bateau, & l'ébranloient par des secousses épouvantables; vingt fois l'eau est entrée sur le pont, & une pluie affreuse se joignant à ces torrens, il a fallu boucher toutes les fenêtres : j'ai voulu dormir, inutiles efforts, il n'y avoit pas moyen de rester en place, chaque flot mettoit le navire sur le flanc à angles droits; une pièce de monnoie n'auroit pas tenu sur le plancher. La mer étoit affreuse, tantôt notre frêle machine s'élevoit à cent pieds du niveau, tantôt elle retomboit dans des abymes effroyables, & le mugissement des vents dans les cables égaloit le bruit du tonnerre. Je voulus contempler cette belle horreur, mais il n'y avoit pas moyen de se tenir sur le pont, & d'ailleurs que voir dans une nuit aussi profonde? Nous donnâmes de l'eau-de-vie aux matelots; ils paroissoient jouir tandis que nous étions dans de mortelles allarmes, & chantoient au fort de la tourmente. Je voulus d'abord en conclure que le danger n'étoit pas si grand; mais en réfléchissant sur la nature de ces êtres si différemment modifiés, je blâmai bientôt ma première conséquence.

23 Août 1777. Le jour parut sans nous apporter aucun soulagement, les vents conservèrent toute leur furie, le ciel ses épaisses ténèbres, & la mer toute son horreur. Nos gens harassés, le capitaine abattu, nos agrès fatigués, relâchés, nos voiles rompues,

tout nous faiſoit redouter une nuit pareille à la précédente, & en effet, malgré quelques nuages rougeâtres que nous entrevîmes ſur les ſix heures du ſoir au ſud-oueſt & que nous regardions comme le préſage du calme ou du changement de vents, ils ſemblèrent redoubler d'efforts, la pluie retomba en ouragan & dura juſqu'à minuit.

Le 24 au matin quoique la mer fût encore très-haute, les vents avoient calmé, ils étoient au ſud-eſt-quart-ſud : en me levant j'apperçus la lumière du ſoleil à travers quelques nuages blanchâtres, il éclaira par intervalle, & l'on put prendre hauteur à midi; nous nous trouvâmes par vingt-ſix degrés vingt-huit minutes nord & ſud au Cap occidental de Mogane, enſorte que malgré la tempête, comme je l'avois prévu, nous n'avions pas perdu un pouce de terrain en longitude & nous avions fait au contraire cinquante en latitude. Il fallut gouverner à l'eſt-nord-eſt, quoique ce fut mauvaiſe route, mais quoi? la mer étoit encore ſi dure! ſi nous euſſions eu le Cap au ſud, en deux jours nous débarquions ſous Mogane, & trois jours après nous pouvions être au Cap dont nous n'étions éloignés que de cent-vingt lieues en latitude. 24 Août 1777.

Dans ſept voyages que j'avois fait ſur mer je n'avois pas vu de temps plus mauvais ſans foudre ni éclairs; la tempête avoit diſperſé la troupe de petits colons qui nous ſuivoient, & des petits pilotes qui ſe tenoient auparavant à droite & à gauche de

notre gouvernail, je n'en revis que deux petits blancs, & deux gros noirs qui ſont des perches. Mon perroquet & mes oiſeaux m'avoient annoncé le mauvais temps en s'agitant & ſe débattant beaucoup & en criant d'un ſon de voix plus fier & plus dur que de coutume; il m'en eſt mort neuf; mon jalap a été fort maltraité, & je ne ſais ſi je parviendrai à le ſauver, heureuſement mes inſectes & mes nopals n'avoient pas autant ſouffert que je l'avois craint. Ma principale affaire étoit de ſauver les premiers, car je penſois que je pourrois trouver des nopals au jardin du roi.

25 Août 1777. Le 25 les vents étant revenus eſt-nord-eſt, nous avons eu le Cap au ſud juſqu'à midi ſeulement, il s'eſt trouvé par l'obſervation que nous étions à vingt-ſix degrés vingt-cinq minutes nord & ſud des Caïques : les vents furent foibles & variables tout le jour.

26 Août. Le vingt-ſix le calme & les vents contraires nous ont enchaînés de nouveau ſur ces mers, il ſembloit que nous ne duſſions plus nous délivrer de cette eſpèce de captivité, & que le capitaine & ſon pilote ſe fuſſent entendus pour la prolonger; la dernière faute qu'ils firent fut durant la tempête, de ne pas fuir ſous le vent à l'oueſt-ſud-oueſt, nous ſerions à la vérité deſcendus plus bas que Mogane, mais à l'aide du ſud-oueſt, qui ſouffla depuis, nous ſerions revenus en latitude, & nous nous ſerions trouvés plus avancés de quatre-vingt lieues;

il étoit bien cruel de naviguer depuis plus de trois mois, & d'avoir fait peut-être deux mille lieues au lieu de cinq cent que nous avions en droite ligne.

Le ſoir cependant les vents reprirent de la partie de l'oueſt, mais ils furent ſi foibles ainſi que les deux jours ſuivans, qu'à peine faiſions-nous une lieue à l'heure : mais ce fut bien pis le 29, car nous eûmes calme plat.

Le 27 à neuf heures du matin nous avions cru voir un écueil, une bande blanche de trente toiſes de long paroiſſoit à l'avant du navire, étoit-ce un énorme tronc d'arbres comme on en voit ſi communément dans le golfe du Mexique ? Etoit-ce un bâtiment chaviré ? On voyoit des requins & autres poiſſons; tout autour des oiſeaux voltigeoient à ſa ſurface, cela me fit juger que c'étoit le cadavre de quelqu'énorme habitant des mers. Le capitaine à mon grand regret de perdre un temps ſi précieux fit gouverner deſſus, nous en approchâmes de trente toiſes, mais à cent il étoit déjà connu par l'odeur putride qu'il exhaloit; il nous parut avoir quinze toiſes de long d'une ſeule pièce, outre ſept ou huit pièces de deux & trois toiſes ſéparées : ſa largeur étoit de ſept toiſes & ſon épaiſſeur de trois pieds au-deſſus de l'eau, & de ſix ou ſept au-deſſous; il y avoit ſans doute long-temps qu'il pourriſſoit, car il ne ſembloit plus qu'un large cuir gonflé comme un outre, mais informe, & où on ne démêloit aucuns traits; les entrailles 27 Août 1777.

plongées dans l'eau comme les filamens d'une mollusque, s'étendoient en filets de quatre-vingt pieds de long entre deux eaux, plusieurs lambeaux séparés erroient çà & là à vingt toises de la principale pièce. On distinguoit clairement que c'étoit des chairs pourries, quoiqu'une écume grasse & d'un blanc éblouissant flottât tout à l'entour; quelques parties paroissoient noirâtres & sanguinolentes; le tout *fluctuoit* inégalement, ce qui me fit juger que la charpente des os étoit dissoute, & par conséquent que le monstre étoit mort depuis longtemps: mais quel est l'animal épouvantable à qui ce cadavre immense pouvoit appartenir? C'est aux naturalistes, c'est à notre illustre Pline (1) à qui toutes les productions de la nature sont si bien connues à le décider.

Nous nous trouvâmes le même jour par vingt-six degrés vingt-une minutes de latitude boréale nord & sud avec le fort Dauphin.

30 Août 1777. Le 30 nous avions vingt-cinq degrés douze minutes nord & sud avec les Caïques: à six heures du soir les vents ont repris: durant le calme une nuée d'oiseaux, frégates, mauves, larus & foux suivant à fleur d'eau une bande de dorades & de bonites, profitoient de la chasse que celles-ci donnoient aux poissons volants, & autres, pour les attraper eux-mêmes; l'eau étoit battue & couverte l'espace de plus d'une lieue par les poissons qui fuyoient, par les bonites qui

(1) M. de Buffon.

les pourſuivoient, & par les oiſeaux qui les pêchoient. Avez-vous jamais vu le roi chaſſer dans les plaines de Choiſy, de mont Rouge ou de Saint-Denis? le gibier y eſt preſſé, ramaſſé de toutes parts, comme dans une enceinte, ce n'eſt plus une chaſſe, c'eſt une boucherie, telle étoit la chaſſe des dorades qui ſembloit concertée avec les oiſeaux.

L'aſpect du ciel fut tout le ſoir effrayant, il étoit noir, gris, ſillonné de toutes parts de ſiniſtres éclairs, les vents étoient eſt-ſud-eſt, le Cap au ſud, quart-ſud-oueſt.

Le lendemain on ne put prendre hauteur; le ciel étoit encore couvert, les vents avoient calmé & repaſſé au ſud, puis revenu à l'eſt; une malheureuſe vague venant du nord ne nous laiſſoit depuis quatre jours aucun repos. 31 Août 1777.

Le premier Septembre, à midi, nous nous trouvâmes par vingt-cinq degrés vingt-quatre minutes de latitude, le vent conſtamment à l'eſt-ſud-eſt paroiſſoit ne devoir plus nous abandonner; nous eſpérions voir *Maria Jaana*, dite *Mogane* par les François, mais n'ayant pu y réuſſir, à huit heures du ſoir on mit à la cape de peur de donner ſur des hauts fonds: il y a eu quelques grains pendant le jour. 1 Septembre.

Le lendemain on remit à la voile à cinq heures du matin, & à ſix on déploya la voile quarrée, dite de fortune, le cap à l'oueſt-ſud-oueſt pour découvrir la terre: à huit heures, en effet, on 2 Septembre.

découvrit au vent des terres extrêmement baſſes & bordées d'écueils, ſur leſquelles la mer briſoit à vingt pieds de haut au moins, puiſqu'à quatre lieues de diſtance les briſants paroiſſoient des voiles de pêcheurs; on crut que c'étoient les Caïques, & nous nous flattions de pouvoir entrer le lendemain au Cap, mais il ſe trouva que c'étoit Mogane, comme cela fut vérifié contre l'opinion du capitaine & du pilote; nos obſervations annonçant unanimément vingt-deux degrés vingt-minutes, vraie latitude de Mogane.

3 Septembre 1777.

Tant d'erreurs de la part de mes conducteurs m'encourageoient à donner mon avis; j'avois conſeillé au capitaine de courir bord ſur bord pour doubler les Inagues au-deſſus du vent, parce que nous avions le Cap ſur elles; il n'en a rien fait, & s'eſt contenté de mettre à la cape. Qu'eſt-il arrivé? c'eſt qu'à huit heures du matin on a vu la petite Inague : on crut que c'étoient les Caïques, & l'on ne changea pas de route, à midi l'on cria terre! terre! les uns diſoient: c'eſt la Tortue, c'eſt la grande terre; rien de tout cela, c'étoit la grande Inague, que nous fûmes obligés de côtoyer eſt-oueſt tout l'après midi, pour la doubler enſuite ſous le vent, avec le déſavantage d'un vent debout à des courans.

En côtoyant la grande Inague toute entourée d'écueils, à trois & quatre lieues, on vit le fond en avant; l'effroi fut général, & les clameurs que font en pareil cas les Eſpagnols étoient bien

capables de le redoubler; à peine eut-on le temps de virer de bord, c'eut été bien là périr au port, & grâce à l'ivrognerie & à l'inexpérience de notre malheureux pilote, qui s'étoit donné pourtant pour un habile homme, nous courûmes plus de dangers que les vents & les flots conjurés n'en avoient assemblé depuis trois mois sur nos têtes.

Le vent ayant fraîchi du nord-est, nous avons fait voile toute la nuit, & enfin le lendemain 4 Septembre, à dix heures, nous avons vu les terres de St. Domingue. 4 Septembre 1777.

A midi je reconnus la pointe à Jean Rabel & le Cap-Fou, qui nous restoient au sud; j'étois désolé, car j'avois cru que nous pourrions entrer ce même jour au Cap; mais il n'y avoit pas moyen tant que le vent resteroit à ce rhumb, je ne pus dîner tant j'étois affecté; le capitaine m'en ayant demandé la raison avec intérêt & amitié, je saisis cette occasion pour le prier de me mettre à terre au Môle S. Nicolas, offrant de payer tous les fraix d'entrée & ancrage que cette escale pourroit lui occasionner; il se mit à pleurer, en songeant, me dit-il, que le moment approchoit où nous allions nous séparer; eh quoi! lui répondis-je, avez-vous donc cru que nous ne nous quitterions plus? Tout le cours de la vie ne présente-t-il pas le spectacle d'une séparation successive de chaque objet de nos attachemens? Rien de constant, rien de dura-

ble, telle eſt la loi à laquelle nous devons nous ſoumettre ou de gré ou de force; vous m'avez rendu tous les ſervices poſſibles; la tâche de votre bon cœur eſt remplie, que ne puis-je vous en rendre de plus eſſentiels encore s'il en eſt! Voilà la mienne pour vous témoigner toute la reconnoiſſance dont mon ame eſt capable.

Le capitaine goûta mes raiſons, & fit mettre le Cap ſur le Môle de très-bonne grâce, quoiqu'avec quelque chagrin; bientôt le plaiſir de voir la terre plutôt qu'il n'avoit eſpéré, & de n'avoir plus à lutter contre les flots durant trois ou quatre jours, peut-être, qu'exigeoit le trajet du canal juſqu'au Cap, ſi les vents ne devenoient pas plus favorables, lui dérida le front, & nous avons tous donné dans la baye du Môle auſſi gaiement les uns que les autres: quant à moi, j'étois ſi agréablement ſurpris de me voir à Saint-Domingue, que je craignois que ce ne fût encore quelque ſonge trompeur.

Mon premier ſoin fut d'aller voir M. de la Valtiere, lieutenant de roi au Môle Saint-Nicolas; je lui appris qui j'étois, & quel étoit l'objet du voyage que je venois de faire; il me combla d'honnêtetés & d'offres de ſervice, & me fit juſtice de quelques matelots dont j'avois eu à me plaindre: j'eus encore l'avantage de faire connoiſſance avec MM. Danſteville & Dumanoir, ingénieurs du roi, dont je reçus toutes ſortes de politeſſes.

J'écrivis

J'écrivis auſſi à M. l'intendant, mais brûlant d'impatience d'être au Port-au-Prince, ſans attendre ſa réponſe, je profitai des offres de M. de Vaſſal pour m'y rendre ſur une goëlette du roi qu'il commandoit; nous partîmes le 17 Septembre & nous arrivâmes le 25 au Port-au-Prince.

25 Septembre 1777. Retour au Port-au-Prince.

M. l'intendant m'accueillit de la manière la plus favorable, il me fit payer les deux mille livres qui me revenoient de l'ordonnance que le miniſtre m'avoit donnée ſur le tréſor, & me donna en outre une place de mille écus dans ſes bureaux.

Le plaiſir de revoir mes amis, la fatigue du voyage, le changement d'air & de régime, m'occaſionnèrent une révolution dont je fus incommodé pendant plus de ſix ſemaines.

Dès que je fus rétabli, j'écrivis à mes parens & à mes amis; j'adreſſai au miniſtre un précis de mon voyage, & j'envoyai au jardin du roi un premier duplicata des plantes que j'avois rapportées du Mexique, mais tout a péri avec le capitaine Gillet, commandant le bateau le poſtillon de la Rochelle, qui étoit venu apporter la nouvelle d'un premier embargo.

Mon capitaine eſpagnol, dont je m'étois ſéparé inopinément au Môle tandis qu'il étoit occupé à faire eſpalmer ſon bateau, à une lieue dans le fond de la baye, s'en vengea d'une manière bien honnête, en me renvoyant un billet de quarante piaſtres fortes que j'avois cru devoir lui

R

envoyer avant mon départ, pour le prix de mon paſſage, outre quatorze qu'il m'avoit prétées; j'ai regretté véritablement & je regrette encore ce brave & honnête garçon, & je ne puis y penſer ſans beaucoup d'inquiétudes, n'ayant plus eu de ſes nouvelles depuis, quoiqu'il eût promis de m'en donner: puiſſé-je n'en apprendre jamais que d'heureuſes, d'un homme à qui j'ai l'obligation de mon retour, quelques travaux & quelques dangers qu'il m'ait coûté!

Quelques tracaſſeries ſont venues troubler la ſatisfaction que j'avois de mes foibles ſuccès; j'avois fait quelque choſe d'utile, & je ne devois pas eſpérer que l'envie m'épargnât, mais le trait qui me fut le plus ſenſible fut un propos qu'on prêtoit ſans doute au capitaine eſpagnol mon ami; on prétendoit qu'il avoit répandu au Cap que j'avois volé la cochenille.

Il étoit cependant impoſſible que le capitaine eut tenu ce langage; outre qu'il m'étoit ſingulièrement attaché, c'eſt que jamais je ne lui avois fait une pareille confidence; je lui avois toujours dit, comme c'étoit la vérité, que je l'avois achetée dans quatre endroits différens au Mexique, & je le crois auſſi incapable d'un menſonge que d'une calomnie: tout au plus ſe ſeroit-il permis cette double offenſe envers moi, s'il eut été queſtion de ſa défenſe perſonnelle, & de ſe diſculper aux yeux de ſa nation de la complicité de l'enlèvement, bien acquis cependant, que

j'avois fait de la cochenille; mais le capitaine n'avoit pu ſe trouver dans ce cas au Cap, & je ne crois pas même que l'on put lui intenter une ſemblable accuſation dans ſon pays, puiſque quelque ſévères que ſoient les loix prohibitives de l'exportation de la cochenille sèche, il n'y en a aucunes qui défendent de l'emporter vivante; il n'y a donc aucune apparence que ce trait ſoit parti du capitaine, il ne peut avoir été lancé que par quelqu'ennemi ſecret de ma tranquillité, ou par de lâches envieux de tout bien.

Et croit-on après tout, que ſi je n'euſſe pu acheter cet inſecte précieux, que j'étois ſi jaloux de naturaliſer dans mon pays, je m'en fuſſe fait faute par une fauſſe & ridicule délicateſſe? Non aſſurément, pas plus qu'un ſauvage qui feroit venu en France pour ſe procurer des grains, & en enrichir les contrées qui l'auroient vu naître.

D'après cet aveu, on peut en croire ſans doute la vérité que j'ai toujours atteſtée; mais il y a mieux, ai-je jamais paſſé aux yeux de ceux que j'ai eu l'avantage de connoître pour un imbécille ou pour un inſenſé? & n'y auroit-il pas eu de l'extravagance à dérober une choſe précieuſe à la vérité pour moi, mais que je pouvois obtenir à vil prix, de la dérober & de m'expoſer par cette baſſeſſe à toutes les incartades & les mortifications qui en auroient pu réſulter? En effet, qu'au-

rois-je répondu ſi à la première douane on m'eut demandé, comment vous êtes-vous procuré cette denrée? Le menſonge alors n'eut pas été moins dangereux que l'aveu nuiſible; je me ſerois vu exposé à perdre tout le fruit de mon voyage, & je me ſerois en outre couvert aux yeux des Eſpagnols d'un opprobre pire pour moi que la mort.

Je ne crois pas me tromper dans les idées que j'ai du juſte & de l'injuſte; dérober la cochenille eut été ſuivant moi une baſſeſſe & une injuſtice ſociale à l'égard du cultivateur dont j'aurois exſpolié le jardin, c'eſt ce que j'ai toujours voulu éviter, & je crois y avoir réuſſi, car en l'achetant je n'ai fait tort qu'à la nation de chez qui je l'emportois; je me ſuis en ce moment conſidéré moi-même comme une autre nation à laquelle la nature avoit donné les mêmes prérogatives & les mêmes droits à ſes faveurs, & ſi après avoir offert de la payer au prix qu'on eut voulu l'arbitrer, tous les Indiens ſe fuſſent concertés pour me la refuſer, je me ſerois cru alors, comme dans le cas de guerre, libre de la contrainte des loix ſociales: mais en les bleſſant même & en emportant par ruſe ce qu'on m'auroit refuſé de gré à gré, j'aurois voulu dédommager le particulier à qui j'aurois fait un tort réel, & j'aurois couvert de piaſtres la place des nopals précieux que j'aurois enlevés.

Que l'on juge d'après ces ſentimens que je viens

d'expofer avec toute la fincérité dont je fuis capable, fi j'ai quelques torts à me reprocher. Si je décide d'après mon cœur, je ne me fens pas coupable, mais fur un fujet fi délicat, je ne dois pas prononcer moi-même.

Fin du premier volume & du Voyage à Guaxaca.

Nota. *On trouvera à la fin du tome fecond un Supplément au Voyage à Guaxaca.*

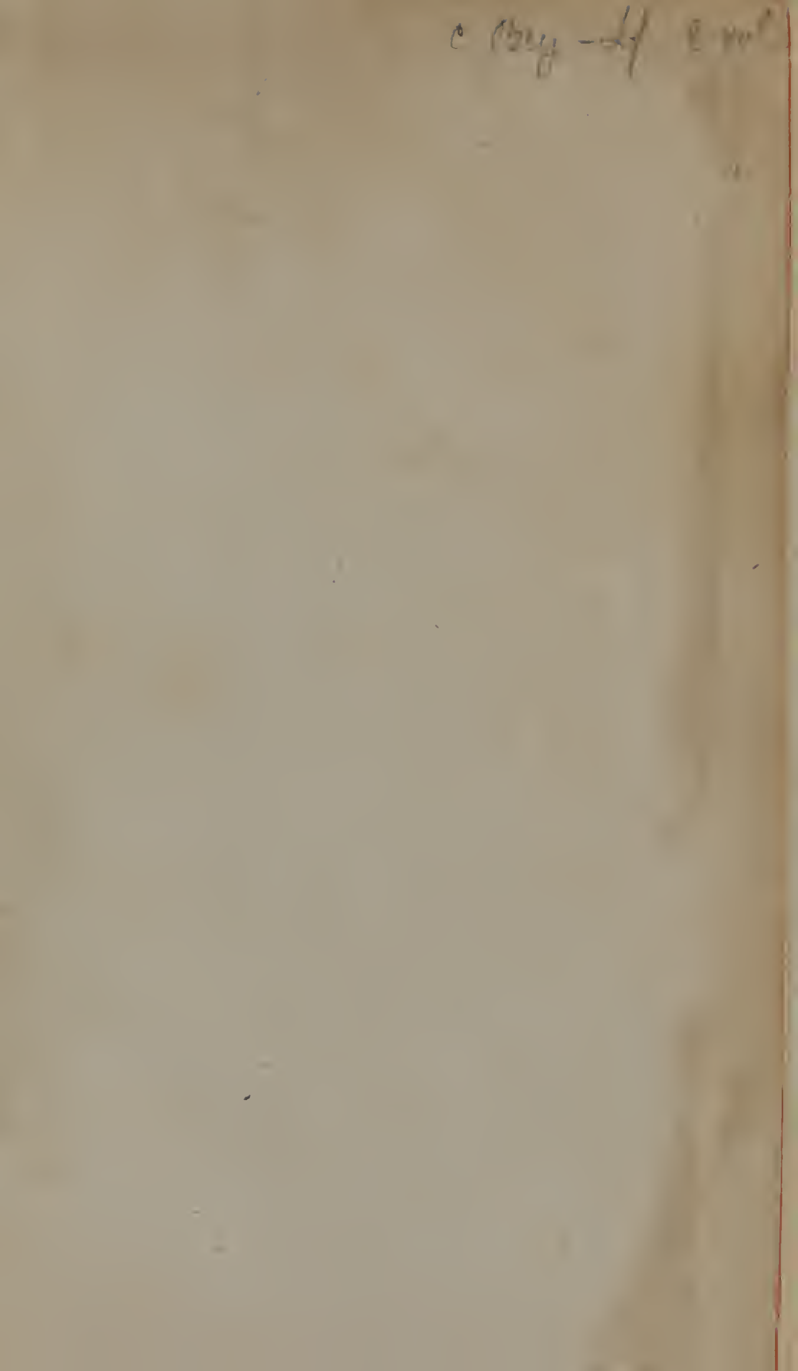


TABLE DES MATIERES

Contenues dans ce premier Volume.

SOUSCRIPTION. . . . . page v
LISTE *des Souscripteurs.* ix
PRÉFACE. xv
ÉLOGE *de M. Thiery de Menonville.* . xcix
DÉDICACE *du traité de la culture du nopal & de la cochenille que M. Thiery se proposoit d'adresser au Roi.* cxix
PIÈCES *diverses. Extrait d'une lettre de M. Thiery de Menonville sur la botanique.* cxxiii
DESCRIPTION *de la cochenille silvestre.* cxxix
DESCRIPTION *de la femelle* . . . cxxxi
DESCRIPTION *de divers coccus qu'on trouve sur les accacias, la vigne, le goyavier, &c.* cxxxiv
EXTRAIT *d'une lettre de M. le Chevalier Le Febvre Des hayes, correspondant du cabinet du Roi, associé du Cercle, contenant la description de diverses espèces de raquettes.* cxxxviii
PROJET *présenté au ministre de la marine pour établir la culture du nopal & de la cochenille à Saint-Domingue.* cxlii
VOYAGE *de M. Thiery de Menonville à Guaxaca, capitale de la province du même nom au Mexique* . . . . page 1

FIN.



Traite de la Culture du Nopal. Volumes 1 and 2.
Thiery de Menonville
Paris: 1787
National Library of Medicine
Bethesda, MD 20894

CONDITION ON RECEIPT:
The two full leather laced-in bindings were worn and deteriorated. The spines were split, and parts of the leather were missing. The joints and internal hinges were broken. The sewing was broken in places, and the text blocks had broken in two. Most of the pages were flexible but were dirty, discolored, and slightly acidic. Many were foxed. Two folded plates in the back of volume two were hand colored; some colors were very soluble in water. The reds had transferred to facing pages. Some colors were smeared. The exterior pages were marked with graphite pencil and stamp inks. Some inks might feather or fade slightly in water.

TREATMENT PROVIDED:
The pH was recorded before and after treatment: before 5.0, after 7.0. The volumes were collated and disbound. The inks were tested for solubility. The head, tail, and pages were dry cleaned where necessary; the pages were washed and then buffered (deacidified) with magnesium bicarbonate solution. Tears were mended and folds guarded where necessary with Japanese kozo paper and wheat starch paste. The volumes were sewn on linen tapes with linen thread and case bound in full cloth. Each volume was titled using a gold stamped leather label.

Northeast Document Conservation Center
June 2001
DW/MPB